



Honneur aux braves

Kent, Alexander

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

ALEXANDER KENT

Honneur aux braves

roman

PHÉBUS



ALEXANDER KENT

HONNEUR AUX BRAVES

BOLITHO-15

Traduit de l'anglais par
LUC DE RANCOURT



PHEBUS

Illustration de couverture :
John Chancellor *Survived* (détail)

Titre original de l'ouvrage :
Success to the Brave 1983

À Winifred, avec toute mon affection, Jusqu'au jour où nous nous retrouverons.

Comment s'endorment-ils les braves,
ils ont sombré et trouvent le repos,
Bénis à jamais, objets de tous les vœux de leur patrie !

WILLIAM COLLINS, 1746

I

LA MARQUE DE MISAINÉ

Richard Bolitho posa les mains sur le rebord de la fenêtre grande ouverte et resta là à contempler le jardin. Au-delà du mur, c'était la mer.

Cette journée de mai aurait dû lui paraître de toute beauté. Même la silhouette trapue du château de Pendennis qui gardait les approches de Falmouth et la passe de Carrick semblait moins impressionnante. Après neuf années de guerre contre la France et ses alliés, l'Angleterre connaissait la paix. C'était une chose à laquelle il était encore difficile de se faire. Lorsqu'une voile inconnue se montrait au large, les jeunes gens de Falmouth ne prenaient plus les armes pour se défendre contre un éventuel vaisseau ennemi. Et ils ne couraient plus se réfugier dans les terres si ladite voile était celle d'un vaisseau du roi. Dans ce cas, cela signifiait autrefois l'arrivée de l'un des détachements de presse si détestés qui venaient arracher les hommes à leurs foyers pour les envoyer servir à la mer, ce dont ils ne reviendraient peut-être jamais. Il n'était certes pas facile de croire que tout ceci était bel et bien terminé.

Il aperçut la voiture qui attendait à l'ombre près des écuries. *C'était presque l'heure.* Bientôt, on allait faire sortir les chevaux pour les atteler. Non, ce n'était plus pour la semaine suivante ni pour le lendemain, mais pour le jour même.

Il se retourna et laissa ses yeux s'habituer à la pénombre après l'éblouissement du soleil. La grande demeure grise qui était celle de la famille Bolitho depuis des générations était tranquille, comme si elle aussi retenait son souffle, comme si elle essayait de retarder l'inévitable.

Cela faisait maintenant plusieurs mois qu'il était rentré chez lui après la bataille au cours de laquelle il avait réduit en miettes les espoirs de l'ennemi d'envahir l'Angleterre. Il avait par la même occasion anéanti l'un des atouts des Français dans les pourparlers de paix. Sept mois déjà, sept mois qu'il avait épousé Belinda et connaissait un bonheur si complet qu'il n'aurait jamais osé l'espérer.

Il s'avança jusqu'au pied du grand escalier et s'arrêta pour admirer les portraits de famille noyés dans l'ombre. Ceux qu'on voyait là avaient aussi dû se tenir à cet endroit dans des moments semblables. Ils avaient dû se demander s'ils reverraient un jour leur

demeure. Son arrière-arrière-grand-père, le capitaine de vaisseau Daniel Bolitho, sur le pont de son bâtiment en flammes. Il était mort au cours de la guerre contre l'Alliance protestante. Son portrait traduisait fidèlement les traits des Bolitho. On les reconnaissait aussi dans les portraits de son père et de son frère Hugh, morts également, et sur les visages de tous les autres.

À présent, il allait reprendre la mer une fois encore. Ces derniers mois lui faisaient l'effet d'avoir coulé aussi vite que le sable dans un sablier d'une heure. Lorsqu'il avait été convoqué à Londres, à l'Amirauté, il ne savait pas ce qui l'attendait. La paix d'Amiens venait d'être signée et était apparemment solide, on eût dit que toutes ces leçons apprises de façon si amère avaient été oubliées. Le plus gros de la flotte avait été désarmé, des milliers d'officiers et de marins avaient été renvoyés et on les avait priés de se débrouiller comme ils pouvaient.

Les affectations de jeunes officiers généraux étaient rares et les seigneuries de l'Amirauté les distribuaient comme des faveurs. Bolitho avait été très surpris lorsqu'il avait pris connaissance de ses ordres : il devait appareiller sans délai pour se rendre en Amérique puis de là aux Antilles. Il ne s'agissait pas de commander une escadre, mais d'embarquer à bord d'un vaisseau de deuxième rang, un deux-ponts, avec une frégate pour seule et unique conserve, destinée à assurer ses communications et diverses autres tâches.

L'amiral Sir Hayward Sheaffe l'avait reçu avec une certaine courtoisie, même si son accueil était resté très officiel. C'est lui qui avait succédé à l'amiral Beauchamp. Bolitho s'était dit qu'on avait là de quoi mesurer toute la différence entre guerre et paix. Beauchamp, miné par la maladie, était mort à la tâche sans savoir que son dernier plan stratégique avait réussi avec la destruction de la flottille d'invasion française. Sheaffe était un homme assez froid, terre à terre, l'administrateur par excellence. On avait du mal à imaginer qu'il avait parcouru tous les échelons de la carrière, ayant commencé aspirant pour se retrouver où il était.

Les paroles qu'avait prononcées Sheaffe dans cette pièce si calme résonnaient aux oreilles de Bolitho, aussi précises que s'il sortait de l'entretien :

— Je sais que cela doit représenter pour vous une décision assez pénible, Bolitho. Après votre évasion des prisons ennemies, après la victoire que vous avez remportée sur cet amiral français, Remond, vous souhaitiez sans doute – et nombreux seraient ceux qui vous comprendraient – une affectation plus tranquille. Cependant... – il avait prononcé ce mot en tramant un peu – ... cependant, la guerre ne s'arrête pas lorsqu'on a tiré le dernier boulet. Pour cette mission, Leurs Seigneuries ont besoin d'un homme de tact, mais qui soit aussi homme

d'action. Néanmoins, cette mission est assortie d'une récompense, ce me semble : vous voilà promu vice-amiral de la Rouge.

En prononçant ces mots, il scrutait Bolitho, dont il guettait la réaction.

— Vous serez le plus jeune et le moins ancien de la liste navale. Enfin, à l'exception de Nelson, le petit chéri du pays, ajouta-t-il simplement.

C'était donc cela ! Sheaffe jalousait ceux qui étaient aimés et admirés tant chez eux que par leurs ennemis. En dépit de sa position, malgré son statut, Sheaffe les jalousait.

Peut-être était-ce la raison pour laquelle il avait soigneusement passé sous silence la préoccupation centrale de Bolitho : la délivrance de Belinda, qui attendait leur premier enfant, n'était plus qu'une question de semaines. Sheaffe le savait pertinemment. Jusqu'à Londres, les journaux avaient raconté que l'église de Falmouth était pleine à craquer, remplie d'officiers et de marins de l'escadre de Bolitho en ce jour d'octobre 1801, l'année précédente. Peut-être était-il jaloux de cela, également ?

Bolitho n'avait pas bronché. Si Sheaffe s'attendait à le voir se plaindre, à lui demander un délai avant d'appareiller, c'est qu'il était passé à côté du personnage.

Il entendit un bruit de pas sur le sol carrelé de l'autre côté de la porte et se raidit soudain.

Même à contre-jour, le visage à demi caché dans la pénombre, elle était ravissante. Il ne se lassait jamais de la regarder, de savourer cet élan qu'elle suscitait chez lui. Les rayons du soleil effleuraient sa chevelure châtain, la douce courbe de sa gorge.

— C'est l'heure, fit-elle.

Elle parlait d'une voix calme et égale, et Bolitho devinait ce que cet effort lui coûtait.

Comme en contrepoint, sur un mode mineur, à leurs émotions, montaient le bruit des sabots des deux chevaux sur les pavés, les voix des palefreniers qui vaquaient à leurs occupations.

Elle s'approcha, lui posa les mains sur les épaules.

— Je suis si fière de vous, mon chéri ! Dire que j'ai pour mari un vice-amiral...

Sa lèvre se mit à trembler, ses yeux qui brillaient d'une lueur nouvelle trahissaient son désespoir.

Il la prit doucement dans ses bras ; son corps autrefois si gracile se pressait contre lui comme si leur enfant était déjà parmi eux.

— J'exige que vous preniez le plus grand soin de vous en mon absence, Belinda.

Elle se recula un peu et le fixa intensément : on eût dit qu'elle cherchait à graver chaque détail dans sa mémoire.

— Mais non, c'est vous qui devez faire bien attention. Vous avez prévenu tous mes désirs. Tout le monde est si gentil ici, vos gens font tout pour m'aider, pour rester à portée, alors que tout ce dont j'ai besoin, c'est vous — et, le voyant qui allait répliquer : Ne vous inquiétez pas, le rassura-t-elle avec un doux mouvement de la tête, je ne faiblirai pas. Malgré votre départ, je suis heureuse, comprenez-vous ? Pendant ces derniers mois, chaque jour était le premier jour. Chaque fois que vous me preniez dans vos bras, c'est une véritable découverte. Quand nos corps unis ne font plus qu'un, je me sens toute remplie de mon amour pour vous. Mais je ne suis pas stupide à ce point, je ne veux à aucun prix m'interposer entre votre monde et vous. Je vois bien votre regard quand il suit un navire prenant la passe de Carrick, je vois bien votre expression quand Thomas ou Allday mentionnent quelque endroit que je ne connaîtrai jamais, évoquent un souvenir que je ne pourrai jamais partager. Lorsque vous reviendrez, je serai ici, je vous attendrai, mais ce sera comme si nous étions toujours ensemble, où que vous alliez.

On frappa à la porte : Allday était là qui les regardait ; sa bonne figure était grave, il s'inquiétait.

— Tout est paré, amiral.

C'était un vrai chêne, cet Allday, lui qui symbolisait si bien cet autre monde auquel Belinda avait fait allusion. Avec sa plus belle vareuse de drap bleu et son pantalon de nankin blanc, il faisait marin en diable ; on voyait bien qu'il s'agissait de l'homme de confiance d'un vice-amiral. Il était au service de Bolitho depuis que son maître était jeune capitaine de vaisseau. Ensemble, ils avaient vu des choses extraordinaires ou terribles ; aux joies comme aux souffrances qu'ils avaient éprouvées, ils avaient pris part égale.

Lorsqu'il avait appris la nouvelle de cette promotion inattendue, Allday avait dit, enthousiaste : « Enfin, amiral, vous voilà avec une marque au mâât de misaine, pas vrai ? C'est pas dommage, si vous voulez mon avis. J'sais vraiment pas pourquoi ça leur a pris tout ce temps-là ! »

— Merci.

Allday tenait son manteau tout neuf et en présentait les manches à son maître. Le rêve s'était réalisé, ce rêve qui lui semblait inaccessible lorsque, lieutenant de vaisseau, il arpentait la dunette ou même encore le jour où il avait pris son premier commandement.

Le visage tendu, elle le regardait, serrant les doigts comme pour mieux contenir ses sentiments et les mots qui lui venaient aux lèvres.

— Vous êtes si beau, Richard !

— Ça, on peut le dire, madame !

Allday mit soigneusement en place les revers et s'assura que les épaulettes dorées avec leurs deux étoiles d'argent tombaient

exactement comme il fallait.

Une fois en mer, songea Allday, les choses seraient différentes. Mais ici, dans la grande demeure grise, il avait trouvé un foyer. Il détourna les yeux, incapable de les voir ainsi. Il faisait partie de la famille. Enfin, presque.

— Je pourrais vous accompagner jusque dans le Hampshire, suggéra-t-elle d'une voix douce.

Bolitho la prit dans ses bras.

— Non, le voyage jusqu'à la rivière de Beaulieu serait déjà trop fatigant pour vous. Et puis il y aurait le retour, qui me rendrait fou d'inquiétude.

Pour le coup, elle ne tenta même pas de discuter. Ils avaient beau n'en avoir jamais parlé, ils savaient l'un et l'autre qu'une voiture renversée avait autrefois détruit son bonheur et qu'un second accident identique leur avait fait connaître à tous deux une nouvelle vie.

Bolitho rendait grâce au ciel de ce que son bâtiment fût suffisamment loin pour qu'elle ne pût le suivre en risquant un accident avec leur premier enfant. Il était déjà assez dur de l'abandonner au moment où elle avait le plus besoin de lui, sans y ajouter cela. Ferguson, son fidèle maître d'hôtel, était là, le médecin n'était pas loin. Nancy, sa sœur, avait passé plus de temps chez eux que dans la splendide demeure de son mari, seigneur de l'endroit, que l'on surnommait dans le pays le Roi de Cornouailles.

Et, la semaine suivante, Dulcie, l'épouse de Herrick, devait arriver du Kent, pour tenir compagnie à Belinda jusqu'à la naissance.

Presque confus de sa récente promotion au grade de contre-amiral, Herrick avait pris le commandement d'une petite escadre et avait appareillé pour Gibraltar où il devait attendre ses ordres.

Cette fois, songeait Bolitho, il n'y aurait plus aucune tête connue. Peut-être était-ce aussi bien ainsi : pas de souvenirs. Les doutes comme les succès gagnaient à rester définitivement associés au passé.

— Prenez bien soin de vous, Richard, lui dit-elle. Je déteste vous voir partir, mais je comprends aussi les raisons pour lesquelles vous devez le faire.

Bolitho la prit contre lui. Pourquoi ne trouvait-il jamais les mots justes au moment même où il en avait si grand besoin ?

Depuis qu'il était revenu de l'Amirauté avec ses ordres secrets, elle avait réussi à dominer son dépit et son désespoir. Une fois, une seule fois, la nuit, elle s'était écriée : « Mais pourquoi *vous* ? Devez-vous vraiment y aller ? » Puis, comme si ce n'avait été qu'un mauvais rêve, elle avait sombré dans un sommeil agité, sans avoir obtenu de réponse.

Il entendit la voix d'Allday derrière la porte : il était en train de

surveiller le chargement de quelque ultime bagage dans la voiture. Pauvre Allday, songea-t-il, le voilà de nouveau parti après ce qu'il a enduré au cours de son emprisonnement en France. Immanquablement il répondait présent quand on avait besoin de lui. Leurs liens étaient plus forts que jamais et, lorsque Bolitho cherchait quelqu'un à qui se confier, quelqu'un qui ne fût pas l'un de ses officiers, Allday était toujours là, prêt à s'exprimer.

Bolitho avait souvent éprouvé un certain remords à le voir aussi fidèle. En dehors de son service, en dehors de leur amitié, il ne possédait rien. Pas de femme pour tenir son logis en attendant qu'il rentre de mer, pas de maison à lui en dehors de ces murs. Il était injuste de l'emmener une fois encore alors qu'il avait acquis et au-delà le droit de rester à terre pour de bon. Mais Bolitho savait qu'Allday lui en voudrait, serait blessé même, s'il lui suggérait de ne pas l'accompagner.

C'est l'heure, il faut que je m'en aille.

Ils se dirigèrent ensemble vers la grande porte à double battant. Ils étaient décidés, mais redoutaient l'instant fatidique. La lumière du soleil les éblouit comme un ennemi. Bolitho regarda la voiture avec un sentiment de haine. Il avait déjà fait ses adieux à sa sœur, à Ferguson, son maître d'hôtel manchot, à tous ces êtres familiers qui travaillaient dans la grande demeure et alentour.

— Je vous enverrai de mes nouvelles par le premier brick courrier. Lorsque je serai en Amérique, on me donnera sans doute l'ordre de rentrer immédiatement.

Il la sentit qui s'agrippait à son bras et se détesta de la leurrer en lui donnant pareil espoir.

L'amiral Sheaffe l'avait laissé dans le doute sur l'importance réelle de sa mission : se rendre à Boston, « en terrain neutre », selon ses propres termes, y rencontrer les autorités françaises et américaines pour arrêter les clauses précises de la passation des pouvoirs dans cette île, conformément à ce qui avait été arrêté par la paix d'Amiens.

Bolitho jugeait que tout cela n'avait aucun sens. Rendre à leur vieil ennemi une île gagnée au prix du sang britannique ! Et il n'avait pu s'empêcher de le dire à l'amiral Sheaffe : nous avons signé la paix, amiral, nous n'avons pas perdu la guerre !

Mais, dans ce bureau froid de l'Amirauté, cela avait peut-être été pris comme un enfantillage. Sheaffe lui avait tranquillement répondu : « Et nous n'avons pas du tout envie que vous provoquiez une nouvelle guerre, amiral ! »

Comme pour indiquer que le moment du départ était venu, l'un des chevaux se mit à piaffer sur les pavés.

Bolitho donna à Belinda un baiser passionné ; ses lèvres étaient toutes salées de ses larmes.

— Je reviendrai...

Doucement, tout doucement, ils se séparèrent et Bolitho descendit les marches usées, puis, arrivé devant la voiture :

— Montez donc avec moi, dit-il à Allday, qui attendait avec un valet, en lui indiquant la portière.

Il se retourna pour la regarder. Elle se détachait sur le mur gris et paraissait ainsi étrangement fragile. Il avait tant envie de l'étreindre une dernière fois !

Il s'installa ; peu après les roues grinçaient sur les pavés et l'on passa le portail.

C'était fini.

Allday, assis, les mains croisées, contemplait le visage grave de Bolitho en essayant de deviner son humeur.

Sept mois à terre, voilà qui semblait une éternité à Allday, mais il savait bien qu'il valait mieux ne pas trop le faire remarquer à Bolitho. Depuis qu'il était dans la marine, c'était sans doute la plus longue période qu'il eût jamais passée à terre. Il était berger en Cornouailles lorsqu'un vaisseau de guerre, commandé par Bolitho, avait jeté l'ancre et mis à terre un détachement de presse. Ce jour-là, plusieurs hommes du pays s'étaient fait prendre. Allday était l'un d'entre eux, et Ferguson, le maître d'hôtel, un autre. Pauvre Ferguson, qui avait laissé un bras aux Saintes ! Mais, tout comme Allday, il était resté depuis avec Bolitho.

L'air chaud, les senteurs lourdes de la campagne, tout cela le rendait somnolent. Il savait bien que, même si Bolitho lui avait demandé de lui tenir compagnie pendant ce long voyage jusqu'à la rivière de Beaulieu, dans le Hampshire, là où les attendait leur nouveau bâtiment, il n'avait pas envie de faire la causette. Ils auraient bien le temps de parler au cours des semaines et des mois qui les attendaient.

Un nouveau bâtiment... Comment serait-il ? Allday s'étonnait lui-même de ressentir encore autant de curiosité. Sa position de maître d'hôtel personnel d'un vice-amiral lui permettait de ne rien craindre de personne. Mais le marin qu'il était ne pouvait se désintéresser de la chose.

Ce n'était pas un vaisseau de premier rang, doté d'une centaine de pièces ou davantage, pas même un soixante-quatorze comme le *Benbow*, le dernier bâtiment amiral de Bolitho, mais le plus petit des vaisseaux de ligne encore armés.

Le HMS *Achate*, soixante-quatre canons, appartenait à une espèce en voie de disparition : c'était plus une grosse frégate qu'un véritable vaisseau de ligne capable de tenir le choc d'un combat singulier.

L'*Achate* avait vingt et un ans, ce qui faisait de lui un véritable

vétéran. Il avait connu toutes les batailles de son époque. Il avait passé le plus clair de ses dernières années dans les Antilles et parcouru un nombre invraisemblable de milles entre Antigua, où il était basé, et le lointain Atlantique Sud en longeant les possessions espagnoles.

Allday se demandait avec un peu d'inquiétude pourquoi on l'avait donné à Bolitho comme navire amiral. Pour cet esprit simple, ce n'était là qu'une vexation supplémentaire. Tout ce que son maître avait fait et souffert pour l'Angleterre aurait dû lui valoir l'anoblissement. Mais voilà, tout se passait comme si quelque puissance supérieure nourrissait du ressentiment, voire de la haine, envers cet homme à qui lui, Allday, aurait volontiers sacrifié sa vie.

Il songeait à la scène d'adieux à laquelle il venait d'assister. Quel couple merveilleux ils formaient ! Elle, ravissante avec ses longs cheveux châains ; lui, jeune vice-amiral dont les mèches n'avaient rien perdu de ce noir de jais qu'Allday lui connaissait depuis que, enrôlé de force, il avait rejoint le bord.

Assis en face de lui, Bolitho voyait Allday qui dodelinait doucement de la tête. Il connaissait l'énergie dont il savait faire preuve et lui était reconnaissant d'être là.

Allday avait pris du coffre, et l'on avait l'impression que rien ne pourrait jamais l'abattre. *Un vrai chêne*. Il sourit tout seul en dépit de la tristesse que lui causait la séparation, à un moment où elle avait le plus besoin de sa présence.

Il avait vu Allday se battre comme un lion sur le pont ensanglanté de tant de vaisseaux ! Mais il l'avait aussi vu en larmes alors qu'on emportait Bolitho en bas, lorsqu'il avait été grièvement blessé au combat. Comment imaginer pouvoir vivre sans Allday ?

Il songeait aussi à son nouveau vaisseau amiral et à la mission qui allait l'emmener en Amérique puis aux Antilles.

Il était soulagé de savoir que son capitaine de pavillon était un vieil ami. Valentine Keen, qui avait commencé comme aspirant sous ses ordres et partagé ses joies et ses peines dans bien des circonstances. Le précédent commandant de *l'Achate* était mort de la fièvre alors que son bâtiment passait d'Antigua en Angleterre, pour subir un carénage dans son port d'armement.

Il se dit que cela serait agréable d'avoir Keen pour capitaine de pavillon. Il vit la tête d'Allday qui tombait sur sa poitrine et se souvint qu'il avait une fois sauvé la vie de Keen en arrachant de ses propres mains un éclat de bois planté dans son aine, car il ne faisait pas confiance au chirurgien du bord, complètement soûl.

Bolitho se détourna pour observer un groupe de paysans qui faisaient une pause à l'entrée d'un champ en buvant un cidre brut tiré de grandes jarres de terre cuite.

Quelques-uns d'entre eux regardèrent la voiture, un homme leva

le bras pour le saluer. On allait bientôt savoir dans tout le pays qu'un Bolitho était reparti, une fois de plus. Mais reviendrait-il ? Il songea à Belinda, demeurée dans la grande maison si tranquille. Si seulement...

Il baissa les yeux sur les galons dorés flambant neufs qui ornaient son manteau et essaya de réfléchir aux quelques mois qui l'attendaient. Il n'était certes pas le premier officier de marine à partir alors qu'une épouse et une famille avaient besoin de lui.

Et il ne serait sûrement pas le dernier.

La paix ne pouvait durer très longtemps, quoi que pussent en dire les politiciens et les experts. Trop d'hommes étaient déjà morts, trop de choses restaient en suspens.

Une soixantaine de bâtiments de ligne, sur la centaine que possédait l'Angleterre, avait été désarmée, environ quarante mille marins et fusiliers avaient reçu leur congé : les Français auraient été trop stupides de ne pas profiter de tant de complaisance.

Il essaya de se concentrer sur la destination finale de *l'Achate*, l'île de San Felipe, située au milieu du passage du Vent, entre Cuba et Haïti, comme une sentinelle aux formes étranges. L'histoire de l'île était aussi agitée et sanglante que celle de bien d'autres aux Antilles. Espagnole à l'origine, elle avait été occupée par la France qui s'en était emparée, jusqu'à la révolution américaine, date à laquelle la Grande-Bretagne l'avait prise après une série d'assauts chèrement payés de part et d'autre.

À présent, comme convenu dans le traité conclu avec la France, l'île, en signe de bonne volonté, devait être rendue à cette dernière. Mais lorsque les vaisseaux de l'amiral Rodney avaient pris l'île en 1782, un an seulement après le lancement de *l'Achate*, c'était un endroit désert et hostile. À présent, si Bolitho en croyait les renseignements obtenus auprès de l'Amirauté, elle était prospère et florissante.

Le gouverneur actuel était un vice-amiral en retraite, Sir Humphrey Rivers, chevalier du Bain. Il avait refait sa vie sur place et avait même rebaptisé la capitale Georgetown afin de bien marquer que l'île était à jamais sous pavillon britannique.

Il y avait là un port excellent ; l'île tirait sa richesse du sucre, du café et de la mélasse. Son développement économique continu devait beaucoup à une population d'esclaves originellement importés d'Afrique.

L'amiral Sheaffe lui avait expliqué que, pendant la guerre, San Felipe leur avait fourni une position excellente qui commandait les routes vers la Jamaïque, ainsi qu'une base d'importance stratégique pour lutter contre les corsaires ennemis. Mais, en temps de paix, c'était plutôt un pur fardeau pour la Couronne.

Si Bolitho n'avait pas prêté attention à cette remarque en son

temps, il n'y accordait guère plus d'importance à présent, tandis que la voiture prenait de la vitesse dans la descente en direction de la mer qui se démasquait sur sa droite.

Après tout, si l'île valait la peine qu'on mourût pour s'en emparer, ne méritait-elle pas d'être conservée ?

Tout cela ressemblait à une trahison, bien plus grave que Bolitho l'eût crue possible. Dans ce cas, pourquoi l'avoir choisi pour cette mission et ne pas avoir envoyé à sa place un diplomate de métier ?

Il nous faut un homme de tact autant qu'un homme d'action, lui avait assuré Sheaffe.

Bolitho eut un sourire amer. Il avait plus d'une fois entendu ce genre de discours. Si vous réussissiez, les louanges allaient à d'autres. Et en cas d'échec, vous ramassiez tous les reproches.

Il chassa ses ordres de ses pensées. Faire des plans au-delà des ordres écrits ne servait de rien. Tout aurait peut-être changé, le temps que son bâtiment ait jeté l'ancre là-bas.

Ne pas avoir Browne comme aide de camp lui donnait un sentiment étrange. Intelligent, versé dans les us de l'Amirauté et du gouvernement, Browne était devenu fort comme un roc depuis qu'il lui avait été affecté. À présent, il avait pris possession de terres et de propriétés dont Bolitho n'avait qu'une vague idée, après la mort de son père, quelques mois plus tôt.

Browne était venu lui rendre visite en Cornouailles pour lui faire ses adieux. Ils en avaient tous deux éprouvé une forte émotion. Bolitho avait alors décidé de demander à Adam Pascoe, son neveu, de le remplacer. Tant de jeunes officiers avaient été renvoyés dans leurs foyers qu'il paraissait honnête de lui proposer ce poste, même si Bolitho rechignait toujours à abuser de son rang pour accorder une faveur. Mais il aimait son neveu comme son propre fils : ils avaient affronté tant de périls ensemble ! Cette nouvelle expérience lui ferait le plus grand bien.

Browne avait levé le sourcil lorsqu'il lui avait fait part de cette idée. Peut-être voulait-il le mettre en garde contre l'idée de prendre pour aide de camp quelqu'un de si proche. On attend d'un aide de camp qu'il se tienne à sa place et qu'il reste impartial lorsque le besoin s'en fait sentir.

Mais, d'un autre côté, le laisser sans embarquement à vingt et un ans, au moment où il avait besoin de saisir la chance de poursuivre sa carrière ? Cet argument avait fini par l'emporter.

Bolitho laissa sa tête retomber sur le siège de cuir.

Valentine Keen, Adam et Allday. Ils se soutiendraient mutuellement. Cette fois, il n'y aurait guère d'autre tête familière à son bord. À moins que ?...

L'Achate avait pris armement dans la flotte du Nord, alors que

Bolitho était habitué aux vaisseaux de la côte ouest ou de Spithead.

Belinda avait été si contente en apprenant cette promotion aussi soudaine qu'inattendue, alors qu'il n'aurait rien tant souhaité, lui, que d'être là lorsque leur premier enfant naîtrait !

Vice-amiral de la Rouge. Cela n'importait guère. Certains l'avaient même comparé à Nelson ! Mais, curieusement, cela mettait Bolitho mal à son aise, comme s'il jouait un rôle, un point c'est tout. Ce qu'il y avait de sûr, c'est qu'il était amusant de savoir frères jumeaux *l'Achate* et le bâtiment favori de Nelson, le dernier qu'il eût commandé avant d'être lui-même promu à la dignité d'amiral. Son fameux *Agamemnon* venait du même chantier de Bucklers Hard, chez Henry Adams, sur la rivière de Beaulieu.

Le retrait progressif des soixante-quatre présentait un avantage certain : jaugeant plus que tous les éléments plus rapides qu'eux et inversement, ils attiraient tout naturellement des regards d'envie de la part de commandants d'unités plus importantes.

Nelson disait de son petit *Agamemnon* que c'était un excellent manœuvrier et que, au près serré dans la pire des tempêtes, il pouvait en remonter à bien des frégates.

Bolitho se demandait si Keen était aussi satisfait de *l'Achate*. Après avoir quitté le commandement d'un puissant soixante-quatorze, il regrettait peut-être d'avoir accepté la fonction de capitaine de pavillon de Bolitho.

Les chevaux ralentirent pour prendre le trot, quelques moutons traversèrent la route étroite pour s'engager dans un champ.

Une jeune femme, un enfant sur la hanche et portant le déjeuner de son mari enveloppé dans un grand mouchoir rouge, regarda passer la voiture. Elle fit un signe de tête à Bolitho et le gratifia même d'un grand sourire.

Il songea soudain à Belinda. Comment allait-elle faire lorsque leur enfant serait né ? Un fils pour poursuivre la lignée, un fils qui arpenterait le pont d'une nouvelle génération de vaisseaux du roi. Ou peut-être une fille, qui grandirait, ferait la conquête d'un jeune homme à une époque qu'il ne connaîtrait pas.

De sa mission, il n'avait pas dit grand-chose à Belinda. Il voulait lui épargner toute inquiétude. Elle aurait pu également lui en vouloir de la quitter pour cette raison, lorsqu'elle aurait le temps d'y songer.

Il essaya de penser au gouverneur de San Felipe, cet homme qui allait devoir remettre son petit royaume à leur vieille ennemie.

Il jeta un coup d'œil à Allday, qui ballottait doucement au gré des mouvements de la voiture, profondément endormi. Il savait tout de Sir Humphrey Rivers, chevalier du Bain. Bolitho sourit : Allday grappillait des informations sur toutes les allées et venues dans la marine et veillait sur son petit trésor comme une pie surveille sa

verroterie et ses perles.

Pendant la révolution américaine, Rivers avait commandé la frégate le *Croisé*, à peu près à l'époque où Bolitho avait reçu son premier commandement, celui du cotre *l'Hirondelle*.

Rivers s'était fait un nom en pourchassant les corsaires français et en faisant nombre de prises de tout acabit. Un jour, près de la Chesapeake, alors qu'il poursuivait un brick américain, il avait mal pesé le risque. Son *Croisé* avait talonné sur les récifs pour n'en plus bouger ; Rivers avait été fait prisonnier, mais était rentré en Angleterre après la guerre.

On disait qu'il s'était fait des amis influents pendant sa captivité. Il avait ensuite été promu au commandement d'une escadre aux Antilles. Il avait placé des fonds à la City de Londres, il possédait des biens à la Jamaïque. Mais on ne sentait pas chez lui l'homme prêt à se plier facilement aux plans conçus par le gouvernement.

Bolitho fit la grimace en se mirant dans la vitre poussiéreuse. Même si ces plans lui étaient présentés par quelqu'un de son rang.

Les roues s'enfoncèrent brusquement dans des nids-de-poule, la voiture fut prise de violentes secousses et Bolitho ferma les yeux : sa blessure à la cuisse, brusquement réveillée, lui faisait l'effet d'une pince chauffée au rouge.

Belinda avait réussi à lui faire oublier même cela. De temps en temps, lorsque la douleur revenait, il se remettait à boiter et cela l'humiliait, à cause d'elle.

Il se trémoussa sur la banquette en se remémorant leur dernière nuit, son corps si doux contre le sien, les mots intimes qu'ils avaient échangés, noyés dans leur passion partagée. Elle avait déposé un baiser sur sa blessure, là où cette balle de mousquet et les instruments du chirurgien avaient laissé une vilaine cicatrice et fait de cette marque plus un objet de fierté qu'un souvenir cruel.

C'était tout cela et bien plus encore qu'il laissait derrière lui à chaque tour de roue. Ce soir, ce serait bien pis encore, lorsque la voiture s'arrêterait à Torbay pour changer les chevaux. Mieux valait, tout compte fait, rejoindre son bâtiment et appareiller à la première marée, en chassant tout regret de ce qu'on laissait derrière soi.

Il se tourna vers Allday. Qu'éprouvait-il au fond de lui-même en quittant une fois encore la terre pour un avenir aussi incertain que la ligne d'horizon ?

La marque de misaine ! Allday en était fier comme un enfant. Voilà une chose que l'amiral Sheaffe ne comprendrait jamais.

II

LA « VIEILLE-KATIE »

Le capitaine de vaisseau Keen sortit de dessous le tillac et s'approcha des filets. Autour de lui et tout au long du pont supérieur, comme là-haut sur les vergues et dans le gréement, les hommes travaillaient dur.

L'officier de quart le salua avant de passer de l'autre bord. Comme tous les autres, il prenait grand soin de paraître très occupé et indifférent à la présence de son commandant.

Keen parcourut du regard son bâtiment. Il avait déjà fait le tour de l'*Achate* en canot pour étudier ses lignes et l'allure générale du vaisseau qui se balançait doucement sur son reflet noir et lisse.

Paré à prendre la mer. Décréter que cette possibilité devenait réalité était une décision personnelle du commandant. Pas moyen de revenir en arrière lorsqu'on avait caponné et laissé la terre derrière soi.

Il faisait chaud et humide, même pour un mois de mai. Les replis de la terre étaient noyés dans la brume. Il espérait que le vent se lèverait un peu. Bolitho était impatient d'appareiller, de couper les derniers liens qui les rattachaient au rivage, même si Keen savait bien que ses raisons n'étaient pas les mêmes que les siennes.

Il s'abrita les yeux pour examiner le mât de misaine. L'*Achate* n'avait jamais jusqu'ici porté de marque d'amiral. Il serait intéressant de voir si cela modifiait son comportement.

Il trouva à l'ombre près de la descente de poupe un endroit d'où observer l'activité qui régnait sur le pont principal. Son bâtiment lui faisait bonne impression : il avait quelque chose de stable, une solidité acquise à l'expérience. Plusieurs de ses officiers avaient déjà servi à son bord comme aspirants ; le noyau des officiers marinières, le cœur de tout vaisseau, était inscrit au rôle depuis des années.

L'*Achate* suscitait comme un sentiment de confiance, on sentait son impatience de gagner le large en attendant de connaître le sort qui avait été celui de tant de ses semblables. Le propre bâtiment de Keen, le *Nicator*, un soixante-quatorze, qui s'était distingué devant Copenhague et plus tard dans le golfe de Gascogne, avait été désarmé. On n'avait pas plus besoin de lui que de son équipage, qui s'était battu avec tant de vaillance lorsque les tambours avaient rappelé aux postes de combat.

Son prédécesseur avait commandé *l'Achate* pendant sept ans. De manière étrange, au bout de tant de temps, il n'avait laissé aucune trace personnelle dans ses appartements. Peut-être avait-il dépensé son argent pour son équipage. Les hommes semblaient heureux, encore que l'on ait eu droit au nombre habituel de désertions pendant le carénage. Des veuves, des maîtresses, des enfants naturels, Keen ne leur reprochait que pour la forme d'avoir cédé à la tentation et de s'être enfuis.

Keen passa le doigt dans sa cravate. On hissait une embarcation par-dessus le passavant avant de la saisir dans son chantier. Avec cette chaleur, il fallait remplir d'eau tous les canots si l'on ne voulait pas les voir s'ouvrir en deux.

Il essaya de mettre de l'ordre dans ses pensées. Il était content de partir, surtout avec Bolitho. Il avait déjà servi deux fois sous ses ordres, à bord d'autres bâtiments. D'abord comme aspirant, puis comme troisième lieutenant. Ils avaient partagé la douleur de perdre des êtres chers et, maintenant que Bolitho était marié, Keen se retrouvait seul.

Ses pensées revinrent aux ordres que Bolitho lui avait communiqués. Une bien étrange mission, totalement inédite à sa connaissance.

À tribord, les dix-huit-livres mis en batterie comme au combat formaient une longue ligne noire. On les avait déplacés pour donner un peu d'espace au maître voilier et à ses aides en train de ravauder là.

En temps de paix comme en temps de guerre, un vaisseau du roi devait être paré. Les deux fois où Keen avait servi sous les ordres de Bolitho, c'était entre deux guerres, et il savait à quel point il est dangereux de se montrer trop confiant en attendant la signature de la paix.

Il entendit un bruit de pieds dans l'échelle de descente : c'était le lieutenant de vaisseau Adam Pascoe qui montait sur le pont.

Keen était à chaque fois surpris : Pascoe aurait pu être le jeune frère de Bolitho. Mêmes cheveux noirs, mais coupés court et rassemblés en catogan, comme le voulait la dernière mode, même vivacité. Capable de gravité et de rêverie à la fois, puis excité comme un gamin une seconde après.

Il avait vingt et un ans. Sans une guerre, avec ce qu'elle exigeait de vies et de bâtiments, Pascoe aurait bien de la chance s'il parvenait à obtenir avancement et commandement.

— Bonjour, monsieur Pascoe. Les appartements de l'amiral sont-ils du goût de son aide de camp ?

— Oui, commandant, répondit Pascoe avec un grand sourire. On a descendu quatre des dix-huit dans la cale et on les a remplacés par

des simulacres de pièces en bois. L'amiral aura ainsi toute la place qu'il souhaite.

Keen se tourna vers la dunette.

— Je l'ai vu se contenter d'un pont tout juste assez grand pour y faire dix pas. Il monte, il redescend, il le parcourt dans un sens, fait demi-tour. Sa promenade quotidienne l'aide à remettre ses idées en ordre aussi bien qu'à se dégourdir les jambes.

— Je trouve que cette mission n'a pas de sens, reprit Pascoe en changeant de sujet. Nous avons combattu l'ennemi et l'avons acculé à demander la paix pour panser ses blessures. Et malgré cela notre gouvernement a jugé utile d'abandonner presque toutes les possessions que nous avons prises aux Français. Nous lâchons tout, à l'exception de Ceylan et de Trinidad, nous n'avons pas encore décidé si nous conservions Malte. Et maintenant, San Felipe prend le même chemin, l'amiral va se payer tout le sale boulot.

— Je vais vous donner un conseil, monsieur Pascoe... répondit Keen, l'air grave.

Pascoe releva le menton avec un petit air de défi. Keen connaissait fort bien cette tête-là.

— Au carré, les officiers et les autres peuvent raconter ce qu'ils veulent tant que l'équipage n'en sait rien. En tant que commandant, je suis à part, tout comme l'aide de camp. Je sais le désir que vous avez de plaire à votre oncle, je vous soupçonne d'avoir accepté la fonction plus pour lui que pour vous... — il sut qu'il avait vu juste et que le coup avait fait mouche. Il y a une grande différence, poursuivit-il, entre un officier de marine et l'aide de camp d'un amiral. Vous devez vous montrer discret, prudent même, car les autres sont à l'affût des confidences que vous pourriez leur faire.

Il eut peur soudain d'être allé trop loin, mais la chose était d'importance.

— Certains ont intérêt à chercher noise à votre oncle. Je vous conseille donc de rester soigneusement à l'écart des tenants et des aboutissants dans un domaine où vous ne pouvez être d'aucune influence. Sinon, que cela vous peine ou non, vous feriez mieux de redescendre immédiatement à terre et de solliciter un autre poste auprès du major général de Spithead.

— Je vous remercie, commandant, lui répondit Pascoe en souriant. Je ne l'ai pas volé. Mais il est hors de question que j'abandonne mon oncle. Pas maintenant. Ni jamais. Il est tout pour moi.

Keen observait avec étonnement ce sursaut d'émotion, assez inhabituel chez le jeune officier. Il connaissait toute l'histoire : la naissance illégitime de Pascoe, fils du frère défunt de Bolitho. Ce frère qui avait été un renégat, traître à son pays pendant la guerre

d'Indépendance américaine au cours de laquelle il avait commandé un corsaire et avait fait preuve d'une audace comparable à celle de John Paul Jones. Cela avait dû être bien dur pour Bolitho, puis pour ce jeune officier que sa mère mourante avait envoyé chez son oncle, car c'était son seul et dernier espoir.

— Je comprends, fit doucement Keen en lui donnant une tape sur l'épaule. Je comprends mieux que vous n'imaginez.

L'aspirant de quart traversa rapidement le pont et vint le saluer, légèrement nerveux. Keen se tourna vers lui, c'était un nouveau. Le jeune garçon balbutia :

— Commandant... il... il y a un canot qui pousse de l'arsenal.

Keen s'abrita les yeux et essaya de voir quelque chose à travers les filets. L'un des canots du chantier se dirigeait vers le deux-ponts au mouillage. Il aperçut un éclair de soleil qui jouait sur des épaulettes dorées, un chapeau haut de forme, et éprouva soudain comme un sentiment de panique.

On pouvait faire confiance à Bolitho pour ne pas avoir attendu son canot. Ainsi donc, il était pressé d'accomplir sa mission, quelque justifiée qu'elle fût.

Il réussit à rester impassible et répondit :

— Mes compliments à l'officier de quart, monsieur... euh...

— Puxley, commandant.

— Très bien, monsieur Puxley. Faites rappeler la garde et le détachement d'honneur.

Mais il arrêta le garçon qui partait en courant vers la descente :

— Marchez lentement, monsieur Puxley !

Pascœ se détourna pour sourire. Bolitho en avait probablement dit autant à Keen lorsqu'il n'était qu'un gros bébé crasseux d'aspirant. *Quant à moi, n'en parlons pas !*

On vit les seconds maîtres boscos courir dans les entreponts en sifflant comme des oiseaux en cage, les fusiliers s'aligner près de la coupée avec leurs tuniques rouges et leurs buffleteries blanches qui tranchaient vivement sur le fond de ces marins affairés.

Keen fit signe à l'officier de quart et lui dit sèchement :

— Monsieur Mountsteven, je ne souhaite pas vous déranger, néanmoins je vous saurais gré de bien vouloir ouvrir l'œil dorénavant, si vous tenez à assurer votre futur.

Pascœ remit sa coiffure en place et essaya vaille que vaille d'y contenir une chevelure rebelle. Bolitho avait sans doute tenu en son temps le même genre de discours.

Keen se dirigea vers la coupée pour observer le canot. Il voyait Bolitho, assis dans la chambre, son vieux sabre coincé entre les genoux. Le voir rallier un bâtiment sans cette arme familière aurait relevé du sacrilège.

Allday était là également, massif et l'œil aux aguets, contemplant l'armement du canot avec un dégoût à peine déguisé. Comment le prédécesseur de Pascœ, l'honorable Oliver Browne, appelait-il déjà l'escadre ? « Nous, les heureux élus. » Eh bien, les heureux élus se faisaient bien rares à présent. Keen jeta un œil au grand pavillon écarlate qui battait mollement à la poupe. Ils étaient rares, mais encore en nombre suffisant.

Le second de *l'Achate*, Matthew Quantock, un homme de grande taille à la mâchoire carrée, natif de l'île de Man, se tourna vers le canot puis annonça :

— Tout le monde est paré, commandant.

— Merci, monsieur Quantock.

Au cours de ces quelques semaines qu'il venait de passer à bord en attendant la fin du carénage, Keen avait parcouru tous les livres, tous les rôles, tous les documents du bord. Il avait pris soin de procéder avec prudence. Certes, il ne s'agissait pas là de son premier commandement, mais son équipage ne voyait pas les choses de la même façon. Il était pour eux un inconnu et, tant qu'il n'aurait pas conquis leur respect, il ne devait rien tenir pour acquis.

Le second jeta un coup d'œil à l'aspirant des signaux qui se tenait près du mât de misaine et marmonna :

— Je vous fiche mon billet que cette *Vieille-Katie* ne se serait jamais attendue à devenir vaisseau amiral, commandant.

Keen lui sourit. Il venait d'apprendre quelque chose. La *Vieille-Katie*. Un bâtiment qui avait hérité d'un surnom était en général un bon bâtiment.

Le canot crocha dans un porte-haubans de grand mât et le capitaine Dewar, des fusiliers marins, dégaina son sabre. Ce bruit métallique ne manquait jamais d'émouvoir Keen. C'était un vieux rappel. Une corde qui, en vibrant, faisait résonner la guerre.

Il contempla son bâtiment. Tous les badauds avaient dégagé des abords de la coupée ; les hommes qui travaillaient dans le grément, loin au-dessus du pont, s'étaient immobilisés pour observer la scène qui se déroulait à leurs pieds.

Les jeunes fifres des fusiliers ajustèrent leurs instruments, les seconds maîtres boscos humectèrent du bout de la langue leurs sifflets d'argent.

Keen s'avança. Il se sentait fier et nerveux à la fois, tendu, sans trop démêler ce qu'il éprouvait exactement.

Le haut-de-forme de Bolitho surgit au-dessus des caillebotis impeccablement briqués, les trilles des sifflets retentirent, le capitaine Dewar aboya :

— Fusiliers ! Présentez... armes !

À ce commandement, tandis que la poussière de terre à briquer

faisait comme un léger nuage au-dessus des mousquets qui claquaient, les fifres entonnèrent *Cœur de chêne*.

Bolitho se découvrit, salua la dunette avant de faire un large sourire à Keen.

Ils se tournèrent tous les deux vers les couleurs qui montaient fièrement en tête de misaine. Bolitho prit la main de Keen :

— Tout ce que je vois plaide pour vous.

— Et pour vous aussi, amiral, répondit Keen.

Bolitho regardait les fusiliers de la garde d'honneur, ces visages impassibles, les aspirants attentifs et un peu nerveux. Dans quelque temps, il les connaîtrait tous et ils apprendraient à le connaître à leur tour. Il était de retour, la ligne verdâtre de la côte n'était plus qu'un souvenir.

Il décolla sa chemise de sa peau, apposa encore une signature sur une lettre que Yovell, son secrétaire, lui avait préparée.

Il examina la grand-chambre de poupe, si spacieuse, plus que ce qu'il avait imaginé à bord d'un vaisseau de treize cents tonnes.

Ozzard, son maître d'hôtel, lui servit un café qu'il venait de préparer et se retira dans la cambuse adjacente. S'il regrettait d'abandonner la maison de Bolitho à Falmouth et la sécurité qu'elle représentait, il n'en montrait rien. C'était un drôle d'oiseau : il avait été clerc de notaire avant de choisir l'existence hasardeuse de marin sur les vaisseaux du roi. On disait qu'il n'avait guère eu le choix, c'était cela ou les galères, mais quelle importance ? Bolitho tenait à lui comme à la prune de ses yeux.

Il se tourna vers Keen qui se tenait près des fenêtres de poupe grandes ouvertes. Son habit soigné, son air élégant ne laissaient rien deviner de l'officier de marine compétent qu'il était en réalité.

— Eh bien, Val, que pensez-vous de cette affaire ?

Keen se tourna vers lui, mais son visage restait dans l'ombre en dépit de la lumière intense.

— J'ai étudié la carte et évalué les atouts de San Felipe en temps de guerre. Celui qui tient cette île dispose d'une position extrêmement solide – il haussa les épaules : Un vaste lagon, une forteresse sur la hauteur qui commande les approches et même la ville en cas de besoin. Je ne vois vraiment pas pourquoi nous la rendons aux Français.

Il se dit que Pascoe devait sourire en l'entendant et ajouta :

— Mais j'imagine que Leurs Seigneuries sont meilleurs juges que moi.

Bolitho eut un petit rire :

— Ne comptez pas trop là-dessus, Val.

Le café était fameux. Étonnamment, Bolitho se sentait frais et

dispos après cette première nuit passée à bord. Le voyage avait été épuisant, les nombreuses haltes qu'ils avaient dû faire pour prendre du repos ou changer les chevaux avaient été presque aussi fatigantes, si bien qu'il avait eu le loisir de penser à Belinda et à tout ce qu'elle avait fini par représenter pour lui.

Il sentit soudain que le bâtiment s'était lui aussi réveillé.

Le bord sentait le goudron, la peinture fraîche, le cordage. Il ne pouvait pas faire semblant de ne pas voir cet univers confiné de l'*Achate* avec ses cinq cents officiers, marins, fusiliers et n'en avait d'ailleurs nullement envie.

L'*Achate* était un vaisseau de bonne facture et, pour ce qu'il en savait, n'avait jamais démérité. Après tout, l'amiral Sheaffe avait peut-être fait le bon choix en jetant son dévolu sur un petit soixante-quatre en lieu et place d'une forte escadre qui aurait pu inquiéter les Américains aussi bien que les Français.

— J'ai déjà fait parvenir un message au commandant Duncan, à Plymouth. Il fera voile sans tarder avec son *Epervier* et ralliera directement San Felipe.

Il imaginait sans peine le visage rougeaud de Duncan en train de lire sa dépêche. Il serait certainement trop content de tailler la route avant qu'on eût le temps de désarmer sa frégate. Duncan était lui aussi un ancien de l'escadre de Bolitho. D'une certaine façon, il ressentait la même chose qu'avec Keen : ils étaient comme le prolongement de son cerveau et de ses idées.

Pourtant, une chose lui était pénible. Il n'aurait plus jamais besoin d'attendre les ordres écrits de son amiral, il n'avait plus besoin de se soucier de la faiblesse de sa position ou de la fragilité de sa situation. Comment agir et à quel moment, la décision ne dépendait plus que de lui seul. Et la responsabilité en dernier ressort lui revenait également. Il reprit :

— La présence de Duncan à San Felipe est capable d'amortir le choc pour les habitants. Je ne suis pas sûr que le gouverneur verra les choses du même oeil que le Parlement.

Ozzard arriva sur la pointe des pieds et attendit que Bolitho se fût rendu compte de la présence de sa face de taupe. Il agitait ses mains devant lui comme s'il se fût agi de pattes.

— Vous d'mande pardon, commandant, mais c'est le second qui vous présente ses respects et me demande de vous dire que le vent a tourné, même si c'est pas de beaucoup.

Keen regarda Bolitho en esquissant un sourire.

— Je lui ai demandé de me faire prévenir, amiral. Il n'y a pas encore beaucoup de vent, mais c'est assez pour lever l'ancre. Avec votre permission, amiral ?

Bolitho acquiesça : c'était contagieux, rien n'avait changé.

— Yovell, portez mes dépêches à bord du canot qui attend le long du bord.

Il vit que son secrétaire serrait avec un soin particulier la lettre qu'il avait écrite à Belinda en y mettant beaucoup de soin. Lorsqu'elle la lirait, songea-t-il, *l'Achate*, faisant route pour la grande houle de l'Atlantique, arrondirait le cap Lizard.

Il entendit à travers la claire-voie grande ouverte la voix de Keen, les trilles des sifflets, le claquement des pieds nus sur le pont desséché tandis que les hommes se hâtaient de rejoindre leur poste.

Bolitho se contraignit à s'asseoir et à boire son café. Keen aurait assez à faire pour parer la côte à son premier appareillage sans devoir subir sa présence en prime.

Combien de fois s'était-il tenu près de la lisse de dunette, le cœur battant d'espoir et d'excitation à la fois, en train de se fouiller les méninges pour le cas où il aurait oublié quelque chose alors qu'il était déjà trop tard ?

Les palans grinçaient, les cordages gémissaient dans d'innombrables réas. Bolitho entendait également, mais très faiblement, comme venues de très loin, les notes plaintives d'un violon et le chanteur encourageant les marins attelés aux barres du cabestan.

Yovell revint, assez essoufflé :

— Toutes les dépêches ont été portées, amiral.

Son accent du Devon faisait rebondir son anglais, d'une façon qui s'accordait assez bien avec cette ronde dont il avait couvert pour Bolitho des pages et des pages ces deux dernières années, qu'il s'agît de dépêches ou d'ordres de signaux.

La coiffure sous le bras, Keen se retourna.

— L'ancre est à pic, amiral. Je me demandais si vous ne souhaitiez pas me rejoindre sur le pont. Cela ferait plaisir aux hommes de voir que vous êtes parmi eux...

— Merci, Val, lui répondit Bolitho en souriant.

Keen hésita un peu et jeta un coup d'œil à Pascœ :

— Il reste une chose que je comprends mal, amiral. Le courrier a déposé une lettre pour votre aide de camp. Celui-ci est arrivé juste à temps.

Bolitho regardait son neveu. Le moment était arrivé. Il s'en était fallu de peu qu'il n'eût été obligé de remettre la chose à plus tard, tant il était urgent d'appareiller pendant que cette faible brise le permettait encore.

Il vit que Yovell lui faisait un grand sourire et eut soudain peur de s'être trompé.

— Je monte tout de suite sur le pont, commandant, fit-il enfin.

Bolitho prit le pli cacheté et jeta un rapide coup d'œil pour vérifier que c'était le bon. Il arracha presque des mains d'Ozzard la

coiffure qu'il lui tendait et se dirigea vers la porte au côté de Keen.

— J'espère que cet incident est sans conséquence, amiral, interrogea Keen.

Bolitho mit la lettre dans la main de son neveu.

— Je monterai sur le pont si vous avez besoin de moi.

Totalement abasourdi, Keen l'accompagna à l'abri de la poupe, puis derrière la grande roue double où le maître pilote et ses timoniers, tendus, attendaient que l'ancre fût dérapée.

Les marins et les fusiliers s'activaient à bord. Les gabiers étaient déjà dans les huniers, installés comme des singes le long des vergues à brasser les voiles dérabantées. Il y avait du monde aux bras, le cabestan cliquetait toujours au son du violon. Les officiers marinières et les quartiers-maîtres surveillaient les hommes de leur division comme des faucons, parfaitement conscients de la présence de cette marque frappée en tête de misaine.

Allday, lui aussi sur le pont, se tenait près de l'un des douze livres de la dunette quand il s'aperçut soudain qu'Ozzard avait oublié de donner à sa place son sabre à Bolitho. Il étouffa un juron, se rua à l'arrière et bouscula le fusilier de faction à l'entrée de la grand-chambre.

Il aperçut alors, à sa grande surprise, Pascoe qui se tenait là, une lettre ouverte à la main.

Tout comme Yovell, qui avait écrit lui-même la plupart des lettres, Allday savait pertinemment ce que contenait celle-ci. Et il avait été tout ému de faire partie des rares personnes à être dans la confidence.

— Tout va bien, monsieur ?

Lorsque le jeune lieutenant de vaisseau se tourna vers lui, Allday fut bouleversé en voyant les larmes qui ruisselaient sur ses joues.

— Calmez-vous, monsieur ! Il voulait tant vous faire plaisir !

— Me faire plaisir ?

Pascoe s'avança vers l'abord, revint ensuite sur ses pas. On eût dit qu'il ne comprenait rien à ce qui lui arrivait.

— Et vous étiez au courant, Allday ?

— Oui, monsieur. D'une certaine manière.

Allday n'était pas né de la dernière pluie. Combien de fois Bolitho n'avait-il pas répété qu'avec deux sous d'instruction il aurait pu briguer bien mieux qu'une existence de simple matelot. Luxe superflu, puisqu'il s'en était fort bien passé pour déchiffrer la suscription... Et, songea-t-il, il n'était pas surprenant que le commandant Keen eût été tout aussi étonné.

La lettre en effet était adressée à « Adam Bolitho, Esq., aide de camp à bord du vaisseau de Sa Majesté britannique *Achate* ».

Adam contemplait ces quelques mots, les yeux trop embués pour

en lire davantage. Les sceaux solennels de l'homme de loi, les droits qui lui étaient conférés sur les biens des Bolitho à Falmouth. Il ne parvenait pas à poursuivre.

Allday lui prit le coude et le poussa doucement vers le banc, sous les fenêtres de poupe.

— J'veais aller vous chercher un p'tit godet, monsieur. Quand ce sera fait, nous prendrons le vieux sabre et nous monterons ensemble sur le pont – il le vit acquiescer et ajouta lentement : Après tout, monsieur, vous voilà devenu un vrai Bolitho. Comme *lui*.

Une voix cria, comme venue d'un autre monde :

— *Haute et claire*, commandant !

Les claquements de pieds, les cris brefs des officiers marinières cessèrent comme par enchantement.

Allday remplit un gobelet de cognac et le tendit à l'officier, qu'il connaissait depuis le jour où il avait embarqué à bord de *l'Hypérion* de Bolitho. Ce n'était alors qu'un aspirant de quatorze ans.

— Tenez, monsieur.

— Vous m'avez demandé si cela me faisait plaisir, lui dit doucement Adam. Je ne trouve pas les mots pour exprimer ce que je ressens. Il n'aurait pas dû...

Allday aurait bien aimé avaler quelque chose, lui aussi.

— C'est ce qu'il voulait, ce qu'il avait toujours souhaité.

Le pont prit un peu de gîte sous l'action du vent qui gonflait focs et huniers.

Allday décrocha le vieux sabre usé de son support, le tourna et le retourna entre ses mains. La dernière fois, ils avaient bien manqué le perdre pour de bon. Il dévisagea le jeune lieutenant de vaisseau, portrait vivant de celui qui était monté sur le pont. Un jour, ce sabre lui reviendrait.

Le lieutenant de vaisseau Adam Bolitho essuya ses larmes d'un revers de manche et lui dit :

— Allons-y, Allday, pas vrai ?

Mais cette petite bravade ne pouvait donner le change. Il serra le bras énorme du maître d'hôtel et s'écria :

— Je suis bien content que vous ayez été là !

Allday se mit à rire et sortit de la chambre derrière lui.

Content ? Ah pour ça oui qu'il était content. Autrement, lieutenant de vaisseau ou pas, il aurait empoigné ce jeune garnement, vous l'aurait mis sur ses genoux et lui aurait administré une bonne fessée.

Adam sortit en pleine lumière. Il ne vit rien des regards curieux fixés sur lui, n'entendit pas le juron étouffé d'un marin pressé qui manqua s'étaler sur le pont en se prenant le pied dans les jambes de l'aide de camp. Il prit le sabre des mains d'Allday et s'approcha de

Bolitho pour le fixer en bonne place.

Bolitho le regarda faire, tout heureux.

— Merci, Adam.

L'officier inclina la tête et tenta de répondre. Mais Bolitho lui prenait le bras, l'obligeant à se tourner vers la ligne de côte qui défilait par le travers et qui s'éloignait à mesure que le vaisseau gagnait le large.

— Plus tard, Adam, nous aurons tout notre temps.

Le second leva son porte-voix et l'assura contre les haubans.

— A larguer les perroquets !

Il jeta un coup d'œil au petit groupe qui se tenait du bord au vent. Le jeune vice-amiral et son aide de camp sur le pont ? Ils étaient occupés à examiner si le bâtiment tenait le coup, il vous en aurait fichu son billet.

Allday surprit son coup d'œil et se mit à rire.

Tu peux me croire, matelot, t'en as encore un bon bout à apprendre.

III

UN HOMME D'ACTION

Pendant toute la semaine qui suivit l'appareillage, *l'Achate* dut endurer des vents faibles et très variables. Il ne se passait guère d'heure sans que tout l'équipage fût obligé de réorienter les voiles pour garder le cap ou pour revenir à la route initiale.

Cette monotonie assommante faisait son effet chez les hommes. Après l'activité forcenée et l'excitation qui avaient précédé le départ, cette soudaine torpeur s'était traduite par maintes séances de fouet tenues sur le caillebotis pour punir bagarres ou actes d'insubordination.

À l'issue de l'une d'elles, Bolitho avait observé le visage de Keen. À l'instar de certains commandants, il aurait pu se dispenser de la corvée d'y assister, mais ce n'était pas le genre de Keen. Et, réaction très caractéristique chez Bolitho, il ne lui vint pas une seconde à l'esprit que c'était sous ses ordres que Keen avait appris ce qu'il savait.

— Le pire dans tout cela, lui avait dit Keen, c'est que je comprends parfaitement ce qu'ils ressentent. Certains d'entre eux n'ont pas mis pied à terre depuis qu'ils sont rentrés des Indes. Et ils se retrouvent en mer. Autant ils remercient leur bonne étoile d'échapper à la misère d'être sans travail, autant, une fois à bord, ils se demandent s'il n'aurait pas mieux valu pour eux être carrément au bagne.

Le début de la seconde semaine leur apporta un vent plus fort de nordet et le vaisseau reprit vie, fouetté par les embruns qui jaillissaient sous sa figure de proue fatiguée.

Les vigies de hune n'avaient aperçu que quelques rares voiles sur l'horizon brouillé, et les bâtiments avaient immédiatement viré de bord pour s'éloigner. Des navires qui rentraient chez eux, restés depuis des mois sans nouvelles d'Europe, et qui ne voulaient donc pas prendre de risque lorsqu'ils croisaient un vaisseau de guerre. La guerre avait fort bien pu se rallumer sans qu'on leur en eût rien dit. Certains capitaines ne savaient peut-être même pas qu'un armistice avait été signé.

On aurait dit que l'océan leur appartenait. Keen en profitait pour améliorer sa connaissance du bâtiment et pour habituer ses hommes à ses façons de faire : école à feu, entraînement à la manœuvre, tir au mousquet pour les fusiliers. Les officiers et officiers mariniérs

expérimentés avaient été relevés par de nouveaux qui n'avaient pas le même entraînement. Keen avait fini par gagner leur respect, au prix toutefois de copieuses bordées d'injures lorsque recommençait un nouvel exercice.

Bolitho avait chèrement appris qu'il n'y avait rien de pire que l'oisiveté pour faire monter le mécontentement chez des gens entassés comme on l'est à bord d'un bâtiment.

Il était en train d'avaler le porc finement tranché de son petit déjeuner lorsque Keen demanda à le voir.

Bolitho lui montra un siège :

— Un peu de café, Val ?

Keen s'assit.

— Je crois que nous sommes suivis par un autre vaisseau, amiral.

Bolitho reposa son couteau. Keen n'était pas le genre d'homme à exagérer les choses ni à les inventer.

— Comment cela ?

— Il y a deux jours de cela, la vigie a annoncé une voile, largement au vent. Je n'y ai pas prêté attention sur le coup. Il pouvait s'agir d'un bâtiment marchand qui était dans le sillage de *l'Achate*.

Voyant qu'il éveillait la curiosité de Bolitho, il poursuivit :

— Je n'ai pas voulu alerter qui que ce fût. Mais hier, si vous vous en souvenez, j'ai mis en panne pour faire tirer les douze-livres sur un bout de bois. La voile était encore là et, lorsque je suis venu dans le vent, l'inconnu en a fait autant et est resté à distance – il attendit de voir la réaction de Bolitho avant d'ajouter en souriant : Et il est toujours là.

La porte s'ouvrit. C'était Adam, une carte sous le bras.

Bolitho lui fit un grand sourire. Depuis qu'ils avaient quitté le mouillage de la rivière de Beaulieu, ils n'avaient guère parlé du geste qu'il avait accompli en faveur de son neveu. Pourtant, ils étaient désormais plus proches, d'une manière que les mots n'auraient pas su vraiment exprimer.

Il se souvenait de Belinda, de son insistance. Elle l'avait encouragé à agir comme il l'avait fait. Elle savait depuis le début ce qu'éprouvait Bolitho pour son neveu, ce qu'ils avaient vécu ensemble.

Il l'entendait encore lui dire : « Lorsque notre enfant sera né, je ne veux pas qu'Adam se sente rejeté, exclu. Faites-le pour moi et pas seulement pour votre neveu. »

— Adam, avez-vous aperçu ce bâtiment vous-même ?

— Oui, amiral. Ce matin, je suis monté dans les hauts aux premières lueurs. Je pense qu'il s'agit d'une frégate. J'avais pris une lunette. Il y avait énormément de brume, mais j'estime qu'il s'agit d'un vaisseau de cinquième rang. Il est trop manœuvrant pour un navire de

la Compagnie ou pour un bâtiment marchand qui se dirigerait vers l'ouest.

— Et si ce vaisseau se maintient au vent, bougonna Keen, je ne pourrai jamais revenir dessus.

— Sans compter que cela nous ferait perdre du temps, fit Bolitho en hochant la tête.

De toute manière, la chose était fâcheuse. S'il s'agissait d'un bâtiment de guerre, il représentait une menace, quels que fussent ses ordres. Mais qui les lui aurait donnés, et avec quelles intentions ?

La mission était censée rester secrète, néanmoins Bolitho connaissait les navires comme les hommes qui servaient à leur bord. Keen avait été surpris par le changement de patronyme d'Adam, mais la nouvelle s'était répandue dans tout le bâtiment en un rien de temps. Une information d'importance pouvait se disséminer dans un arsenal, par toute une ville ou même traverser la Manche instantanément.

— Tenez-moi au courant. Si le vent adonne, nous irons voir. Sinon... — il haussa les épaules — ... sinon, nous attendrons qu'il dévoile ses intentions.

Un peu plus tard, tandis que Bolitho arpentait la dunette du bord au vent, il se surprit à s'interroger sur sa mission, sur ce que serait la réaction des habitants de San Felipe en apprenant leur nouveau statut. Il pensait aussi à ce bâtiment qui de toute évidence se tenait à l'affût comme un chasseur traque un cerf.

C'était probablement un français, prêt à soutenir son point de vue, au canon s'il le fallait.

Il continua à marcher, ses pieds évitant machinalement palans et anneaux de pont.

Quelques visages chez les hommes de quart lui étaient maintenant aussi familiers que tous ceux qu'il avait connus sur d'autres bâtiments. Bolitho détestait cette espèce de muraille qui le séparait désormais d'eux. Keen, au moins, en tant que commandant, avait la liberté de causer avec ses hommes quand l'envie lui en prenait. Bolitho avait plus d'une fois regardé sa marque en essayant d'accepter la solitude forcée qu'elle lui avait procurée.

Il s'arrêta près du compas pour lire le cap, alors qu'il n'avait guère varié depuis des jours. Il savait pertinemment que les timoniers essayaient d'éviter son regard ; Klocker, le maître pilote, faisait mine de se plonger dans le rapport de l'aspirant de quart.

C'était Hallowes, le quatrième lieutenant, qui était officier de quart. Il s'était penché ostensiblement à la lisse de dunette pour observer les dix-huit-livres qui faisaient l'exercice.

Un quartier-maître bosco s'approchait le long du passavant sous le vent et quelque chose chez lui fit que Bolitho le regarda de plus près. L'homme hésita un peu, respira profondément et finit par

s'approcher.

— Je vous connais ? lui demanda Bolitho – le nom lui revint soudain : Christy, n'est-ce pas ?

L'homme acquiesça avec un large sourire.

— Oui, c'est bien ça, amiral. Gabier volant à bord du vieux *Lysandre*, que j'étais. Avec vous, au combat d'Aboukir.

— Je m'en souviens. Vous avez failli périr ce jour-là, lorsque le mât de hune s'est abattu.

Et il hocha la tête, submergé par cette réminiscence qui effaçait tout le reste.

— Ça a été sacrément dur, amiral, j'ai jamais vu pire.

Bolitho lui fit un sourire et reprit sa promenade.

Le dénommé Christy s'en alla en hochant la tête : il l'avait reconnu, lui, au milieu de cette multitude !

Quantock, le second, qui faisait sa ronde quotidienne avec Rooke, le bosco, et Grâce, le maître charpentier, s'arrêta et fit un signe.

— Il vous a reconnu, n'est-ce pas ?

Christy se tapa sur le front :

— Oui, monsieur, il m'a reconnu.

— Eh bien, fit sèchement Quantock, ne restez donc pas planté là comme un abruti, voyez pas qu'il y a du pain sur la planche !

Christy continua son chemin vers l'arrière. Mais pourquoi le second était-il de si mauvaise humeur ? Il songeait à cette horrible journée d'Aboukir, au tonnerre des bordées, et à Bolitho qui se déplaçait dans la fumée au milieu du carnage, son vieux sabre à la main. Et au visage qu'il avait montré lorsqu'ils l'avaient tous acclamé, après que l'ennemi eut amené ses couleurs.

Quantock reprit la liste qu'il tenait et qui constitue la bible de tout officier en second. Le bâtiment sortait de carénage, mais il restait encore une foule de choses à faire. Il fallait remplacer les voiles et les ravauder, réparer les embarcations, entretenir les pompes et les palans.

Il s'en voulait de son mouvement d'humeur envers ce quartier-maître bosco. Christy était un bon marin, et engagé volontaire qui plus est.

Quantock jeta un coup d'œil au bord du vent. L'amiral y faisait les cent pas. Mais qu'avait-il de si particulier, après tout ?

Le bosco, une espèce de grand gaillard au visage raviné, attendait patiemment que son supérieur voulût bien reprendre sa ronde matinale. Il avait été choqué par l'attitude inqualifiable du second envers l'un de ses hommes à lui.

Rooke, alias Gros Harry comme on l'appelait avec un certain respect, avait bien deviné pourquoi Quantock était de cette humeur.

C'était un bon second, en tout cas du point de vue d'un commandant. Mais il était dur avec les hommes et impitoyable pour tout ce qui regardait la discipline.

Le capitaine de vaisseau Glazebrook, mort après une longue agonie causée par les fièvres, était trop atteint pour voir ce qui se passait. Quantock avait dû penser qu'il serait promu à sa place. Rooke n'aimait guère le second et pensait que lui confier le commandement de ce bâtiment se serait apparenté au blasphème.

— Le règlement, fit sèchement Quantock, nous devons le faire respecter. Je ne permettrai pas que quoi que ce soit gêne la marche du bord.

Rooke aperçut leur nouveau commandant qui sortait de la descente. Il aurait dû avertir le second, mais la brusque colère de Quantock le gênait.

— En outre...

— Monsieur Quantock !

Keen attendit que son second l'eût rejoint à un endroit où les hommes de quart ne pourraient les entendre.

— J'admire votre fermeté. À l'avenir, je préférerais toutefois que vous me fassiez part en particulier de vos sentiments plutôt que de les exposer en présence de tout l'équipage.

Bolitho avait compris presque toute la scène et deviné le reste.

Cette marque en tête de mât faisait-elle tant de différence ? Keen semblait bien nerveux, lui aussi. Et s'il regrettait cette affectation qui risquait de le mener dans une impasse ?

Non, ce n'était pas cela. C'était l'incertitude, cette espèce de vide que la paix avait apporté avec elle. Ils s'étaient accoutumés au combat, ils l'attendaient.

— Ohé, du pont ! Voile devant au vent !

Keen leva les yeux avant de se tourner, l'air interrogateur, vers Bolitho. Leur compagnon était de retour et se cachait derrière l'horizon, comme un assassin.

Ils allaient peut-être avoir droit à toute l'action qu'ils désiraient alors que l'encre n'était pas encore sèche au bas du traité de paix.

Bolitho reprit sa marche avec un regain d'énergie, comme s'il cherchait à s'épuiser.

« Non, se disait-il, irrité contre lui-même, c'est moi qui m'imagine on ne sait quoi. C'est moi qui provoque tout cet énervement, pour essayer d'oublier la monotonie des jours. »

L'Achate serait encore en route pour Boston lorsque Belinda accoucherait. Il se sentait pris au piège, impuissant.

Il aperçut Adam à l'avant du pont principal. Il était en train de discuter avec Hawtayne, le jeune lieutenant des fusiliers.

« Je ne vaud pas mieux que l'amiral Sheaffe. Je suis jaloux. Non

du succès, mais de la jeunesse. »

Et pourtant, quelle chance il avait d'avoir Belinda ! Après tout, il était son aîné de dix ans. Et maintenant, maintenant qu'elle avait besoin de lui, il était coincé ici comme une épave échouée sur un rocher.

Mais pourquoi est-ce vous ? Il entendait encore le son de sa voix dans l'obscurité. Au fait, pourquoi lui ?

Il s'arrêta et laissa son corps se balancer au rythme du bateau qui descendait négligemment au flanc d'une longue lame de l'Atlantique.

Peut-être s'agissait-il d'une espèce de folie qui ne l'avait jamais quitté. Il avait été fait prisonnier par les Français, s'était échappé, sans oublier toutes les vies humaines que cela avait coûtées lors du combat décisif contre l'escadre volante de Remond : n'avait-ce pas été trop à la fois, et n'était-ce pas venu trop tôt après sa grave blessure ?

La douleur lui élançait, comme pour l'accabler. Il essayait de revivre ses caresses si douces cette nuit-là, lorsqu'elle avait embrassé sa cicatrice avec tant d'amour.

Mais non, il ne parvenait pas à revoir la scène.

Il appela Keen :

— Commandant, nous allons masquer tous les feux et virer de bord pendant la nuit. Dès qu'il fera sombre, venez au noroît. Je veux être en vue de cette voile bizarre à l'aube pour lui tomber dessus.

Keen commençait à ouvrir la bouche pour protester, mais il se contenta de saluer.

— Je vais lui faire porter le maximum de chiffon, amiral.

Bolitho s'engouffra dans l'ombre du tillac et regagna ses appartements.

Il avait agi sans réfléchir, certains auraient dit comme un enfant.

L'Achate était un bâtiment isolé, mais sa responsabilité n'était pas moins grande que s'il eût commandé une escadre ou même une flotte.

Ceux qui l'accompagnaient n'avaient pas demandé à venir. Keen, Quantock, son second qui traînait sa rancœur, même ce quartier-maître, Christy, si heureux de voir qu'il se souvenait de lui. Ils méritaient mieux de celui qui les commandait.

Mais il y avait une différence. Pour Keen, ce qui touchait à son bâtiment et à son équipage passait avant tout le reste, et la mission était secondaire.

Pour Bolitho, *l'Achate* devait rester un symbole et, si nécessaire, l'arme qui lui permettrait d'imposer ses vues.

C'était sans doute la première fois qu'il voyait ce qu'impliquaient ses nouvelles responsabilités et cette découverte lui rendit son calme.

Allday se glissa dans la chambre et remit le vieux sabre dans son support. Il avait besoin de tout sauf d'être astiqué, mais cela lui fournissait une excuse pour aller et venir à sa convenance.

Il jeta un coup d'œil à Bolitho assis sur un banc près des fenêtres de poupe. Le vent qui balayait la hanche du vaisseau faisait voler ses cheveux.

Bolitho paraissait assez calme, le grain était passé comme il était venu.

— Amiral, je me demandais...

Bolitho se retourna ; il avait à peine remarqué qu'il n'était plus seul.

— Qu'y a-t-il ?

— Eh bien, c'est-à-dire, amiral, si vous étiez le gouverneur de cette île que nous allons refiler aux *mounseers*^[1] que feriez-vous ?

Bolitho se leva, s'approcha de la cave à liqueurs et servit deux verres de cognac. Il en tendit un à Allday, tout ébahi, et lui dit :

— Merci. Vous avez mis le doigt sur ce qui fait mal – le cognac lui brûlait les lèvres. Ce que je ferais, Allday ? Je m'y opposerais et je me battrais. Et il le fera sans doute.

Allday respira profondément. Il ne comprenait pas exactement ce qu'il venait de faire, mais il était soulagé de voir ces rides s'effacer sur le front de Bolitho.

Bolitho l'observait avec chaleur.

— Vous auriez dû être député au Parlement, Allday.

Allday reposa son verre vide, il ne l'avait encore jamais vu de cette humeur.

— Je suis bien trop honnête pour ça, amiral.

Bolitho se mit à rire et se retourna pour admirer les moirures et les miroitements de couleur qui dansaient dans le sillage. La solution n'allait pas être facile à trouver, pour San Felipe. Et Allday était allé droit au but.

— L'équipage à son poste, amiral, bâtiment aux postes de combat.

La voix de Keen sortait de la pénombre. Bolitho avait du mal à le distinguer des autres formes sombres rassemblées le long de la lisse de dunette.

L'influence de son prédécesseur, l'entraînement régulier prodigué par Keen, tout cela n'avait pas été sans laisser de traces, songea-t-il. On avait sonné le branle-bas très tôt, les hommes avaient eu un repas chaud, puis les feux de la cambuse avaient été éteints et le vaisseau s'était préparé au combat.

Nul sentiment de danger, nulle crainte, cependant : on était en temps de paix, pourquoi s'inquiéter ?

— Tout cela s'est déroulé en silence, nota Bolitho.

Il frissonna de froid, un vent humide balayait le pont. Dans une heure environ, les premiers rayons du soleil allaient soulever la vapeur des planchers et ramollir les coutures goudronnées comme du caramel.

— En route ouest quart nord, amiral.

Bolitho acquiesça. C'était la voix de Knocker, le maître pilote. La barre et le compas, voilà quel était son royaume. L'homme avait le sourire rare. Maigre et même décharné, avec une figure d'ecclésiastique, songea Bolitho. Mais il n'en avait pas connu de meilleur quand il s'agissait de travailler sur la carte ou de tenir le cap.

Sur la dunette, quelques canonniers discutaient en se tapant dans les côtes. Tout ce qui cassait la routine était bienvenu. Et après tout, qu'en avaient-ils à faire, si leur amiral était assez niais pour rappeler aux postes de combat à cause d'un vulgaire bâtiment non identifié ? Une autre voix annonça :

— Le jour se lève, amiral.

L'enseigne qui lui avait parlé semblait saisi de s'adresser à lui.

Bolitho se retourna pour voir ce qui se passait sur leur arrière. L'horizon commençait à se dessiner et à tracer la limite entre ciel et mer. Combien de centaines d'aubes ai-je bien pu voir se lever, se demanda-t-il ? Et combien de fois ne me suis-je pas dit que c'était peut-être la dernière !

— Ce salopard a peut-être profité de la nuit pour s'échapper, laissa tomber une voix.

Le sergent des fusiliers frappa le pont de sa pique en murmurant :

— Doucement, les gars, c'est pas l'heure de tailler la bavette !

Les baudriers des fusiliers alignés à l'arrière le long des filets émergeaient de l'obscurité. Bolitho, levant les yeux vers la tête du grand mât, put se rendre compte qu'il se colorait de touches dorées, comme la pointe d'une lance.

Les vigies postées dans les croisillons ou accroupies dans les hunes qui se balançaient seraient les premières à apercevoir l'autre. À supposer qu'il fût toujours là.

Tout au long de la nuit, Keen s'était employé à remonter dans le vent, tâche aussi fastidieuse que lente, avec les vergues brassées si serré qu'elles semblaient faire au-dessus du pont une muraille d'espars et de toile.

Tout ce qu'on lui avait dit de *l'Achate* se révélait exact : il se comportait fort bien et répondait à la barre et à la voilure comme un vrai pur-sang.

Bolitho écoutait le friselis de l'eau sous le vent, les craquements épisodiques des palans d'affûts qui absorbaient les efforts auxquels ils étaient soumis.

La lumière sembla soudain jaillir de l'horizon comme une fine bande précisément découpée. On aurait dit qu'elle se lançait à la poursuite de ce vaisseau qui se tenait au vent, hors de portée.

— *Il est là !* Pile devant, sous le vent !

Tout le monde parlait à la fois, Bolitho vit les dents de Keen briller alors qu'il faisait un signe au maître pilote.

Ils avaient réussi au-delà de toute espérance. Ils avaient l'avantage du vent et pouvaient même le conserver s'ils devaient le prendre en chasse.

Bolitho examinait ce qui n'était encore qu'une vague silhouette dans le lointain. Le bâtiment prenait lentement forme et commençait à se détacher plus nettement sur la surface sombre de la mer.

Keen fit claquer sèchement sa lunette.

— Ça m'a l'air plus gros qu'un vaisseau de cinquième rang, monsieur Pasc... euh, Bolitho.

Quelques-uns des hommes présents se mirent à ricaner et Bolitho se réjouit qu'Adam fût avec eux. Il entendit son neveu qui répondait :

— C'est également mon avis, commandant. Cela me rappellerait plutôt un petit deux-ponts.

— Quels sont vos ordres, amiral ? demanda Keen en s'approchant.

— Nous allons attendre un peu, il ne nous a pas encore vus. Mais lorsque ce sera fait, demandez-lui de s'identifier.

Il était difficile de croire que *l'Achate* eût pu venir si près sans être détecté. L'autre vaisseau était maintenant à moins d'une encablure sous le vent, ils distinguaient la traînée blanche du sillage sous le tableau. Le fracas de voiles de *l'Achate* et les coups de tambour des haubans auraient suffi à réveiller un mort, mais Bolitho savait d'expérience qu'il ne fallait pas s'y fier.

Soudain, dominant le bruit de la mer et du vent, Bolitho entendit le son aigu d'un sifflet. Il imaginait parfaitement la situation : une vigie endormie à laquelle on avait donné l'ordre de chercher *l'Achate* dès le lever du jour, les hommes de quart qui ne pensaient à rien sinon à l'heure de la relève et à avaler quelque chose de chaud... La routine.

Quantock annonça :

— Il établit ses cacatois, commandant !

— Ils essaient de s'enfuir, amiral, répondit Keen. Cela montre qu'ils sont sur un coup.

Bolitho sentit un frisson lui parcourir l'échine, comme si c'était sa première affaire. Exaltation, excitation, folie, bien malin qui eût pu le dire.

— Dès que nous aurons assez de lumière, faites le signal. En attendant, gardez-le sous le vent.

Keen acquiesça. L'excitation était contagieuse. Avec lui, il en avait toujours été ainsi, même lorsqu'il était aspirant au beau milieu d'un autre océan, et cela faisait une éternité.

— Du monde en haut, monsieur Quantock, je vous prie. Il nous faut envoyer davantage de toile.

Les trilles des sifflets se firent entendre aussitôt et les marins se ruèrent dans les enfléchures des deux bords à la fois. Les corps et les membres étaient éclairés par la faible lumière du soleil au fur et à mesure que les gabiers grimpaient.

— A serrer le vent un quart de mieux ! Du monde aux bras !

Les embruns jaillissaient au-dessus du boute-hors et de la guibre avant de venir arroser le gaillard d'avant comme une pluie tropicale. L'autre vaisseau avait également envoyé de la toile et semblait s'éloigner.

Bolitho sentit le pont trembler : *l'Achate* montait avant de retomber dans un creux. Il sentait la traction des voiles que l'on établissait ; la grand-voile que les gabiers venaient de déferler de sa vergue se gonflait dans un fracas de tonnerre.

Il grimpa sur un affût pour pointer sa lunette sur l'autre bâtiment. La lumière grandissait vite, il voyait même les dorures qui ornaient sa poupe et la galerie. Les éclairs de soleil se réfléchissaient dans les fenêtres et on aurait pu croire qu'il était en feu.

— Ce n'est pas un français, annonça soudain Keen.

— Peut-être un hollandais, suggéra une voix.

Ils se trompaient l'un comme l'autre. Bolitho, pour avoir déjà vu des navires qui ressemblaient fort à celui-ci, était fichtrement certain de connaître le chantier dans lequel on avait posé sa quille.

— Un espagnol, trancha-t-il, j'ai eu l'occasion dans le temps de croiser le fer avec un vaisseau tout à fait semblable.

Nul ne pipa mot et Bolitho réprima un sourire. Qu'il eût tort ou raison, on n'avait pas à discuter ce que disait l'amiral, si jeune fût-il.

Keen hocha du chef.

— Je suis de l'avis de votre aide de camp, amiral. C'est trop gros pour une frégate, il m'a l'air fort bien armé, au moins cinquante canons si j'en crois mes yeux.

— Signalez-lui de réduire la toile.

Bolitho devina l'indifférence qui s'était emparée des hommes qui l'entouraient. La partie était jouée avant même d'avoir commencé.

Les pavillons montèrent aux drisses avant de flotter au vent. Mais rien n'apparut au-dessus du pont de l'autre bâtiment, pas même le moindre aperçu.

— Il abat un poil, amiral.

Bolitho reprit sa lunette. Il eut l'impression d'apercevoir un éclat de soleil sur une lunette près des fanaux de poupe. Le changement de

poste de *l'Achate* au cours de la nuit avait dû les surprendre, au minimum.

— Suivez-le par la contremarche, ordonna Keen. Venez à l'ouest quart sud.

Et il jeta un rapide coup d'œil à Bolitho, qui resta impassible.

— Gardez le signal à bloc, ordonna l'amiral.

Les deux vaisseaux étaient maintenant en ligne de file, comme si le premier touait *l'Achate* à l'aide de quelque câble invisible.

Keen faisait les cent pas en essayant de prévoir la prochaine manœuvre de l'inconnu. S'il tombait sous le vent, *l'Achate* gardait l'avantage. S'il essayait de revenir au vent, avec aussi peu d'eau entre eux, il allait perdre de son avance et un temps précieux et *l'Achate* pourrait l'aborder s'il le désirait.

L'enseigne qui commandait à l'arrière laissa tomber sa lunette.

— Pas d'aperçu, commandant. Même les Espagnols devraient connaître nos signaux à présent !

— Capitaine d'armes, notez les noms de ces hommes, cria Quantock.

Il désignait d'un geste impérieux en brandissant son porte-voix l'armement d'une pièce de dix-huit qui avait quitté son poste pour regarder de plus près l'autre vaisseau.

— Par tous les diables, mais qu'est-ce qui leur prend ?

— Si le vent se maintient, annonça Keen, je vais établir les bonnettes...

Bolitho s'essuya les yeux et reprit sa lunette. *L'Achate* gardait le contact, alors même que l'inconnu avait envoyé ses propres cacatois dans un dernier effort pour prendre le large. Pourtant, le vent pouvait tout aussi bien se maintenir ou faiblir. S'ils ne parvenaient pas à l'arraisonner avant la nuit, ils risquaient de ne jamais savoir ce qu'il fabriquait.

Tout cela était bien étrange. Il essaya de se concentrer sur l'univers minuscule et muet que délimitait le cercle de sa lunette. Il était soigneusement repeint, comme s'il venait de sortir de l'arsenal, à l'image de *l'Achate*. Pourtant, la large bande écarlate qui barrait le tableau ne portait aucun nom. De deux choses l'une : ou il avait pris la mer précipitamment, ou il voulait dissimuler son identité.

Il entendit la barre de *l'Achate* grincer, l'autre mettait la sienne dessous. Plissant les yeux, il reprit sa lunette. L'espace d'un instant, il crut que la lumière ou ses yeux lui jouaient des tours. Des deux bords, les mantelets étaient levés, il voyait même des éclats de soleil jouer sur une paire de grandes pièces de retraite.

Quantock explosa :

— Mais par tous les diables ! Il n'osera tout de même pas ouvrir le feu sur un vaisseau du roi !

L'air fut déchiré par les départs de deux coups de canon. Quand la fumée commença à s'échapper sous le vent, Bolitho sentit une masse de métal heurter violemment l'avant de l'*Achate* comme le poing de quelque géant.

On entendait des cris, des hommes essayaient de surmonter leur panique, les visages se tournaient vers la dunette, les marins sous le choc étaient comme pétrifiés.

— Keen, chargez et mettez en batterie ! hurla Bolitho.

Essayer de se battre contre un soixante-quatre dénotait de la part de l'autre commandant une étonnante stupidité. D'ici peu, Keen allait s'écarter et lui envoyer une pleine bordée. Des hommes allaient mourir, mais pourquoi ?

Le long des murailles de l'*Achate*, les mantelets se levèrent avec un bel ensemble. Aux ordres des sifflets, les dix-huit-livres s'ébranlèrent en grinçant sur le pont jusqu'à montrer leurs gueules dans le ciel et sur la mer. Sur le pont inférieur, les pièces principales de vingt-quatre allaient se retrouver à quelques pieds seulement au-dessus de l'eau qui bouillonnait le long de la coque arrondie. L'*Achate* portait une telle pyramide de toile que c'était miracle si la mer ne pénétrait pas déjà par les sabords inférieurs.

— Pièces de chasse !

Keen avait les mains dans le dos, et Bolitho voyait à la pâleur des jointures qu'il les serrait comme un fou. À quoi songeait-il ? À la valeur d'une prise inespérée, ou au désastre qui l'attendait ?

Il entendait aussi Allday qui respirait bruyamment derrière lui, il sentait la présence d'Adam de l'autre côté, tels des prolongements de lui-même. Chacun à sa façon, ils avaient tous besoin les uns des autres.

L'autre vaisseau recommençait à tirer, et Bolitho essaya de ne pas frémir lorsqu'un boulet troua la grand-voile, que le vent réduisit en charpie.

Les canonniers de l'*Achate* s'étaient fait surprendre comme en plein sommeil. Les pièces de chasse risquaient fort de ne pas même atteindre l'ennemi. Sur le pont supérieur, les chefs de pièce étaient parés, main levée.

Keen ordonna sèchement :

— Soyez paré à virer, monsieur Kocker ! Nous allons passer sur son arrière et balayer la poupe. Voilà qui devrait lui rabattre un peu son caquet !

Il avait l'air furieux, véritablement blessé de ce qui se passait.

— Les bras sous le vent ! Parés sur la dunette !

La voix de Quantock, amplifiée par le porte-voix, semblait résonner partout à la fois.

C'est à ce moment que l'autre vaisseau reprit son tir. Bolitho eut

l'impression de voir confusément le boulet qui vint s'écraser lourdement sur l'avant du passavant, tandis qu'un autre passait loin au-dessus du gaillard d'avant. C'était une dernière tentative désespérée pour rompre le contact, et elle marcha.

Il y eut un seul craquement terrible et, quelques secondes plus tard, tout le mât de perruche avec ses vergues et un amas confus de toile s'effondra sur le pont. Entraînant les voiles et les manœuvres qui se tortillaient derrière lui comme des serpents, le mât brisé s'abattit en travers du passavant avant de tomber à la mer dans une énorme gerbe.

Bolitho entendit l'un des aspirants étouffer un cri de terreur, quelques marins avaient été entraînés par-dessus bord avec les débris et leurs cris se perdirent dans le vacarme.

Comme une grande ancre flottante, les espars et les cordages faisaient déjà leur effet, le nez du bâtiment pivotait de plus en plus vite. Les voiles, soigneusement bordées pour la chasse, commencèrent à battre dans le plus grand désordre.

Rooke, le bosco, s'était déjà précipité au milieu du chaos avec ses hommes, les haches jetaient des éclairs tandis qu'ils s'employaient à dégager les débris.

Les canonniers s'activaient fébrilement aux palans et aux anspects, mais le vaisseau virait, tombait sous le vent et les gueules des pièces pointaient désormais sur une mer vide, cependant que la cible s'éloignait à toute allure.

Bolitho essaya de détendre ses muscles, tout son corps était tétanisé, un vrai cordage tendu à craquer. En un clin d'œil, *l'Achate* avait été rendu totalement impuissant.

S'il s'était agi d'un combat digne de ce nom, leur adversaire eût été en train de manœuvrer pour les ravager jusqu'à les démâter pour de bon.

— Je n'oublierai jamais ça, jamais ! s'exclama Keen, désespéré – et, se tournant vers Bolitho, comme s'il attendait de lui une réponse : Ils nous ont tiré dessus sans raison !

Bolitho voyait que l'ordre commençait à se rétablir, les mouvements de *l'Achate* se faisaient plus doux, il répondait à la barre, mais son petit mât de hune se dressait au-dessus du chaos comme une défense brisée.

— Ils avaient bien une raison, répondit-il, et j'ai la ferme intention de la découvrir. Et le moment venu, nous serons parés.

Keen vit quelques-uns de ses officiers accourir à l'arrière pour prendre ses ordres. Les marins les plus anciens devaient le comparer à son prédécesseur et, quoi qu'ils pussent penser, ce n'était pas un bon début.

— Faites rompre du poste de combat, lui dit Bolitho, et remettez

en route.

C'était tout ce qu'il pouvait dire sans perdre son calme. Ils avaient été durement touchés, des hommes avaient péri, sauf si la chaloupe retrouvait des survivants parmi les débris qui flottaient derrière eux.

Sans son instinct, sans des sens toujours aux aguets, il n'aurait peut-être jamais ordonné à Keen de se rapprocher de ce bâtiment inconnu.

Il était inutile de reprendre la chasse, l'autre s'éloignait déjà avec toute la toile qu'il était capable de porter.

Il se sentait désolé pour Keen. Après tous les efforts qu'il avait consentis pour répondre aux souhaits de son amiral, après qu'il eut réussi à surprendre l'autre commandant, l'ennemi ne s'était pas laissé faire lorsque le piège s'était refermé. Keen, lui, avait été pris de court.

Tuson, le chirurgien du bord, ses cheveux blancs volant au vent, désignait du doigt les cordages emmêlés en désordre. Il était possible que quelques hommes fussent encore prisonniers dans ce tas.

Keen, le visage pâle et défait, écoutait ses officiers. Bolitho se dit qu'il n'oublierait pas la leçon.

Il aperçut Adam qui l'observait, l'air inquiet. Il songeait peut-être à son père, le jour où il avait arboré un faux pavillon et ouvert le feu sur le vaisseau de Bolitho.

Il se dirigea vers la poupe, baissa la tête et s'engouffra dans l'entrepont.

Moi aussi, j'ai oublié la leçon. Mais cela aurait bien pu être la dernière fois.

IV

LE RENDEZ-VOUS

— En route noroît quart nord, commandant !

Le timonier lui-même avait l'air accablé. Sous foc et huniers, l'*Achate* glissait lentement vers le mouillage.

Il était midi, le soleil brillait haut dans le ciel et brûlait les épaules nues des marins qui attendaient, parés aux bras ou alignés le long des vergues, d'achever les dernières encablures de la traversée.

Bolitho se tenait à l'écart, loin de Keen et de ses officiers. Il observait la ligne de côte qui grandissait et se dessinait progressivement dans la brume vibrante.

Ils avaient passé le travers du cap Cod à l'aube, mais le vent était tombé et, avec cette brise de demoiselle, il leur avait fallu un certain temps pour se rapprocher de terre.

Bolitho leva sa lunette et examina le rivage, l'enchevêtrement des mâts et des voiles ferlées, tous les signes d'une évidente prospérité. Bâtiments et pavillons de toutes nations, allèges accostées le long du bord, embarcations qui faisaient d'incessants allers et retours entre les navires et les quais, comme des araignées d'eau.

Il remarqua la présence de plusieurs bâtiments de guerre. Deux frégates américaines et trois français, dont un gros vaisseau de troisième rang où une marque de contre-amiral claquait au vent en tête d'artimon.

Bolitho fit pivoter sa lunette jusqu'à la pointe de terre qui émergeait lentement à bâbord avant. On y distinguait une impressionnante ligne de fortifications grisâtres surmontées d'un pavillon.

Il réfléchit à ce qu'il ressentait, il avait la bouche sèche. Dix-neuf ans plus tôt, il avait navigué et fait relâche sur ces rivages. C'était une autre guerre alors, les navires étaient différents. Il se demanda ce qui avait changé ici et comment il allait réagir.

Il entendit Keen qui ordonnait d'un ton sec :

— Commencez le tir de salut, monsieur Braxton.

Le fracas des premiers coups de canon gronda à travers la baie du Massachusetts en échos répétés comme des coups de tonnerre. La fumée restait immobile au-dessus de l'eau tranquille, comme incapable de se dissiper. Des mouettes et divers oiseaux de mer quittèrent leurs perchoirs en piaillant. Puis, pièce après pièce, le

vaisseau et la terre échangèrent leurs saluts.

Bolitho songeait aux jours qui avaient suivi le coup assené par ce navire non identifié. La colère, l'humiliation avaient cédé chez eux la place à une « farouche détermination à prendre leur revanche », comme disait Allday. Le gréement avait subi davantage d'avaries que la coque, et tout le monde, de Keen au dernier des moussaillons, avait mis la main à l'ouvrage pour achever les réparations avant l'escale de Boston.

Ils avaient établi un mât de hune neuf, monté dans les hauts des gréements et des voiles de rechange alors qu'ils se trouvaient pris au beau milieu d'un coup de chien de nordet. La peinture, le goudron et la sueur avaient mis la dernière touche au miracle.

Cette bonne humeur était contagieuse : Bolitho avait même donné l'ordre de remplacer dans ses appartements les quatre simulacres en bois par les dix-huit-livres. Cela allait certes réduire la place libre, mais devait montrer à tout le monde l'étendue de la résolution dont il était désormais prêt à faire preuve et la fermeté de son refus de baisser sa garde.

Il vit un canot de rade américain qui flottait sur son reflet, avirons immobiles. Il attendait le vaisseau de guerre anglais pour le conduire au poste qui lui était réservé.

Bolitho s'abrita les yeux pour examiner le rivage. Des maisons blanches, plusieurs églises, quelques éclats de lumière sur des voitures et les fenêtres des habitations du bord de l'eau. On imaginait la multitude de paires d'yeux braqués, à l'évidence, sur le bâtiment qui avançait lentement, en se souvenant de la triste époque de la guerre d'Indépendance, de cette guerre fratricide, des haines réciproques.

— Parés, commandant !

— L'équipage aux postes de manœuvre ! répondit Keen.

Quantock réagit comme une détente de pistolet :

— Aux bras sous le vent, vivement ! À empanner !

Bolitho leva les yeux vers le grand hunier. Le vent suffisait à peine à le gonfler. Une minute plus tard, ils n'en auraient même pas eu suffisamment pour manœuvrer.

— Aux écoutes de hunier !

Quantock, penché à la lisse de dunette, faisait de grands moulinets avec son porte-voix en surveillant ses hommes qui s'activaient dans les hauts.

— Aux cargues-fonds des huniers !

— La barre dessous ! ordonna Keen.

L'Achate pivota docilement dans la brise mourante. La petite moustache blanche sous l'étrave disparut quand il eut fini de mourir sur son erre.

— Mouillez !

Keen passa de l'autre bord avant que l'ancre eût plongé.

— Faites établir les tentes et les tauds, monsieur Quantock, ordonna Keen, et vivement ! Il y a tant et plus de lunettes qui nous regardent...

Bolitho se mordit la lèvre : Keen était nerveux, sans doute remâchait-il encore, plus que tout autre à bord, leur brève rencontre avec ce vaisseau inconnu.

Deux de leurs hommes étaient morts ce jour-là. Le premier par noyade, l'autre écrasé sous un monceau d'espars et de toile déchirée. Mais le mal était plus profond chez Keen. La vie du marin est pleine de risques. Les hommes meurent plus souvent en tombant des hauts ou en recevant des espars qui chutent que sous les bordées de l'ennemi.

Keen avait du mal à s'en remettre. En dépit de son expérience, de son talent au combat, il était persuadé qu'il manquait de jugement. Ou peut-être le fait d'être le capitaine de pavillon de Bolitho contribuait-il à l'atteindre encore davantage.

Bolitho, pour avoir été lui-même à différentes reprises capitaine de pavillon, comprenait fort bien ce qu'éprouvait Keen. En une occasion, il avait été reconnaissant à son amiral de le laisser seul pour méditer ses erreurs et remettre ses pensées en ordre. Il comptait bien agir de même avec Keen.

L'Achate dansait doucement sur son câble. Sur le pont, sur les passavants, les hommes s'activaient comme de beaux diables pour mettre les embarcations à la mer et tendre les tauds afin de tempérer les effets de la chaleur.

Bolitho aperçut Knocker, le maître pilote, qui libérait les timoniers. Il examinait en se frottant le menton, qu'il avait fort long, les calculs faits par un aspirant sur l'ardoise pendue près de l'habitable.

Bolitho se dit qu'il devait être assez content de lui. En dépit de tout, *L'Achate* avait mis le temps record de seize jours pour effectuer la traversée du Hampshire jusqu'à la baie du Massachusetts. Pour un deux-ponts, qui avait dû en outre réparer ses avaries en cours de route, l'exploit n'était pas mince. Il échafauda l'idée d'en féliciter le pilote mais, lorsqu'il leva les yeux, l'homme avait disparu dans la chambre des cartes.

Il se dirigea vers les filets pour observer les embarcations qui s'approchaient lentement du nouvel arrivant. Des visages hâlés, des robes éblouissantes, des regards curieux. Boston avait vu passer toutes les espèces imaginables de navires, mais les vaisseaux du roi s'étaient faits rares depuis les « événements ».

Il entendit un bruit de pas sur le pont et vit son neveu qui arrivait, des liasses de papiers sous le bras.

— Je vois que vous prenez votre rôle au sérieux, Adam.

Le lieutenant de vaisseau lui répondit d'un sourire.

— C'est vrai, amiral. Je ne voudrais à aucun prix me hisser au-dessus de ma condition présente si *ceci* en est la récompense !

Bolitho se sentait d'aussi bonne humeur que lui. Ils n'avaient guère eu le temps d'évoquer le geste qui les avait rendus encore plus proches l'un de l'autre. Mais c'était un fait, ce lien existait, presque impossible à défaire.

Une fois que le vaisseau eut remis le cap sur Boston, Adam prit ce pli de lui rendre visite dans ses appartements, alors que Bolitho savait fort bien que la chaleur du carré convenait davantage à un jeune officier de son âge. Au fil des jours, pourtant, Bolitho songeait à Belinda et se demandait comment elle se comportait alors que le terme approchait. Adam avait deviné son inquiétude et avait essayé de la partager, voire de la chasser.

Bolitho savait bien que, s'il avait été à la place de Keen, le travail et les exigences de son bâtiment lui auraient évité ces préoccupations personnelles. Au lieu de cela, forcé à la solitude pendant de longs intervalles de temps, ou au mieux ayant Allday et son secrétaire pour interlocuteurs, en tout et pour tout, il n'avait que trop le loisir de se faire du souci pour Belinda.

À présent que le vaisseau était à l'ancre, sa mission accomplie, c'était à son tour d'agir et d'honorer la confiance que Sheaffe avait placée en lui.

Le lieutenant de vaisseau Mountstevens, officier de quart, salua :

— Un canot approche, commandant, annonça-t-il.

Keen hocha la tête et se tourna vers Bolitho :

— Des visiteurs, amiral.

Bolitho savait que c'était sa manière à lui de demander poliment d'aller voir ailleurs.

— Je suis dans ma chambre, si vous avez besoin de moi.

Il se dirigea vers l'arrière et entendit les fusiliers qui se hâtaient vers la coupée, les ordres aboyés. *L'Achate* se préparait à recevoir une visite de la terre.

Ozzard était occupé à briquer la grand-chambre, alors que Bolitho la trouvait déjà impeccable, comme toujours. Il jeta un coup d'œil à la forme ramassée d'un dix-huit-livres et se félicita de l'avoir fait remettre à sa place. Ce serait comme un pense-bête. La tâche qu'on lui avait confiée n'était pas facile. Il essaya de chasser son amertume : si la mission avait été de routine, on aurait envoyé un officier plus haut placé que lui pour l'exécuter. Mais si la chose tournait mal, ils auraient comme d'habitude un bouc émissaire tout trouvé dans les antichambres de l'Amirauté.

Il entendit les trilles des sifflets à la coupée et imagina sans peine le spectacle des visiteurs que l'on accueillait avec le protocole de

rigueur.

S'approchant des fenêtres de poupe, il aperçut un canot qui dansait sous la grande ombre de *l'Achate*. Ses passagers montraient du doigt le tableau et la poupe dorée.

Se dire que son frère avait appareillé de ce port, avait arpenté les rues de la ville avec des gens comme ceux-ci l'agaçait. À cette époque, il ignorait l'existence d'Adam. Et maintenant, Adam avait sa place à ce bord. Cette pensée le mit mal à l'aise : peut-être avait-il eu tort de l'emmener, intérêt de carrière ou non.

La porte s'ouvrit, livrant passage à Adam, qui resta planté là, une grosse enveloppe scellée à la main.

— Nous sommes conviés à une réception ce soir, mon oncle, fit-il en lui tendant l'enveloppe. On vient de me dire que le président des États-Unis a dépêché ici l'un de ses plus proches conseillers pour vous rencontrer.

Bolitho eut un petit sourire amer.

— Dans ce cas, le monde entier saura ce que nous sommes venus faire, Adam. S'ils nous attendaient, il n'est pas étonnant que nous ayons subi cette rencontre désagréable huit jours après avoir quitté l'Angleterre.

— On dirait que nous avons donné un coup de pied dans la fourmilière, acquiesça Adam – son visage s'éclaira d'un grand sourire. Peut-être veulent-ils payer l'arriéré d'impôts qu'ils doivent au roi George !

— Adam, fit Bolitho en prenant un air sévère, si vous vous permettez ce genre de mot quand nous serons à terre, attendez-vous à être le fauteur d'une seconde guerre !

Un peu plus tard, offrant, allongé dans un fauteuil, ses joues à raser à Allday, il réfléchit à la nature de ses responsabilités.

La frégate *l'Epervier* allait arriver incessamment. Le commandant Duncan était encore moins diplomate que lui. Il irait faire son rapport au gouverneur de San Felipe avant de relâcher à Boston pour y prendre ses ordres, mais ne laisserait pas planer de grands doutes sur l'issue.

Il pouvait paraître inhumain, insensé, de rendre cette île aux Français, quoi qu'en eût dit Sheaffe. Ce n'était pas affaire de politique ou de stratégie, c'était une question d'humanité. L'île s'était défendue à mainte reprise contre les assauts de l'ennemi, elle avait envoyé ses propres navires faire des prises ou attaquer îles et vaisseaux au nom du roi.

À Londres, à Paris, on voyait les choses différemment. Mais ici, alors que le rasoir d'Allday passait sur sa gorge, l'affaire devenait un vrai casse-tête chinois.

L'air du soir était divinement frais, après la chaleur qui régnait à bord du vaisseau au mouillage. Bolitho descendit dans son canot assez excité, comme quelqu'un qui saute dans l'inconnu.

— Avant partout, grogna Allday.

Les avirons entrèrent lentement dans l'eau, le canot s'éloigna des cadènes et vira majestueusement pour se diriger vers le rivage.

Le vaisseau avait été laissé à la garde du second et Bolitho songea que la pilule avait dû lui sembler assez amère, dans une aussi jolie ville. Il jeta un coup d'œil à Keen qui l'accompagnait à cette réception et se demanda s'il s'était un peu calmé. Il avait été occupé plus que quiconque depuis qu'ils avaient jeté l'ancre : en plus des affaires du bâtiment, il avait fallu accueillir des visiteurs qui arrivaient sans discontinuer et qu'on devait honorer conformément à leur rang : les commandants des frégates américaines, quelques-uns de leurs subordonnés, l'officier de garde, et un jeune homme très séduisant qui se trouvait être le fils de leur hôte ce soir.

Le canot passa sous le boute-hors effilé et Bolitho ne put s'empêcher de regarder pour voir s'il restait des traces apparentes de leurs avaries. Mais il ne distingua rien du tout, ce qui dormait bonne opinion des talents du charpentier et de ses hommes.

Il admira la figure de proue, toute blanche, un bras tendu et l'autre qui pointait un sabre court. Achate, le meilleur ami et l'écuyer d'Énée. Sous la peinture, le bois était lisse et patiné par le temps. Il avait vu bien plus d'horizons que n'importe qui dans l'équipage et enduré toutes sortes de tempêtes.

Le canot longea un gros vaisseau de la Compagnie des Indes qui chargeait encore, en dépit de l'heure tardive. Un officier se précipita au tableau et agita sa coiffure pour saluer le vice-amiral qui passait sur son arrière.

Il était assez insolite de penser qu'une dispute avec la Compagnie à propos de thé eût attisé les premières flammes de la révolution, songeait Bolitho. À présent, les vaisseaux de guerre restaient dans leurs zones d'action respectives, tandis que les gros vaisseaux marchands allaient et venaient comme bon leur semblait.

Allday lança un ordre bref, le brigadier se leva de son banc, gaffe mâtée, paré à crocher dans la chaîne.

Des habitants de la ville étaient massés sur le quai, beaucoup d'entre eux donnant l'impression d'avoir passé la journée à regarder *l'Achate* au mouillage. Les bateliers de Boston avaient dû faire fortune avec tous ces passagers assoiffés de nouveauté.

Keen, le capitaine des fusiliers Dewar, deux lieutenants de vaisseau et Adam Bolitho étaient les invités d'un marchand influent de Boston, du nom de Jonathan Chase. Certains des autres officiers avaient été conviés à un autre endroit. Keen leur avait ordonné de

tenir leurs langues et de noter toute mention qui serait faite de leur rencontre avec ce bâtiment inconnu, prouvant que la nouvelle avait précédé leur arrivée.

Bolitho admirait les jeunes femmes qui se tenaient sur le quai. Quelques marins de toute confiance et des fusiliers avaient aussi reçu l'autorisation de descendre à terre. À voir les sourires des femmes, les marins anglais auraient du mal à « tenir leurs langues ». Mais il fallait que tout parût normal, détendu, et qu'on ne laissât pas paraître une animosité qui n'était peut-être pas oubliée.

L'armement fit lève-ramen, Allday se découvrit et s'assura que Bolitho n'allait pas glisser sur les marches de pierre.

— Très bon armement, Allday, fit Bolitho dans un sourire.

Allday lui-même avait dû admettre que le canot amiral faisait honneur au bâtiment. Avec leurs chemises à carreaux et leurs chapeaux de toile cirée, leurs catogans ajustés exactement à la même longueur, les hommes n'auraient pu être mieux choisis.

Le fils de leur hôte, Timothy, les attendait près de deux élégantes voitures. Bolitho s'avança au milieu de gens qui se pressaient pour mieux voir les arrivants et Timothy Chase lui tendit la main.

— Vous êtes le bienvenu chez nous, amiral. Ma mère dit que c'est de bon augure pour l'avenir.

Le capitaine Dewar descendit en souplesse du canot et la vue de sa tunique rouge arracha des cris à la foule :

— Eh, regardez, les gars, les tuniques rouges reviennent !

Mais c'était dit sans hostilité et cette arrivée ne suscita guère plus que quelques lazzis chez les spectateurs.

Le trajet jusqu'à la résidence des Chase passa trop vite au gré de Bolitho. Le fils de son hôte lui montra les sites remarquables et les demeures qui bordaient la route sur laquelle roulait leur voiture. Il était visiblement très fier de la ville qui l'avait vu naître et dans laquelle il avait grandi. Il devait avoir sensiblement le même âge qu'Adam. Il se montra moins réservé que lui en décrivant les principales demeures et leurs occupants.

— Dans l'ensemble, amiral, les maisons de Boston sont de plus belle apparence que tout ce que l'on peut voir dans n'importe quelle ville de la Nouvelle-Angleterre.

Bolitho remarqua que si la plupart d'entre elles étaient construites en bois, quelques-unes avaient des façades en fausse pierre.

Il sourit tout seul : son hôte avait bien fait les choses. Mais ses instructions secrètes lui avaient appris que Chase avait bâti sa fortune en faisant la course aux Anglais pendant la guerre d'Indépendance.

Boston avait toujours été un vrai nid de corsaires, comme plusieurs autres ports du nord jusqu'à Portland.

Les deux voitures quittèrent la route pour s'engager dans une longue allée qui conduisait à une demeure de belles proportions à deux étages. Comme de nombreuses autres maisons, elle était blanche avec de grands volets verts à toutes les fenêtres, dont quelques-unes étaient déjà brillamment éclairées.

— Alors, Adam, lui dit doucement Bolitho, qu'en pensez-vous ?

Tout aussi impassible, son neveu répondit :

— Amiral, je crois que je saurais m'habituer au luxe.

On imaginait sans peine ce qu'avait été leur hôte se tenant sur le pont de son corsaire. Il avait une grosse voix de basse qui avait dû lui servir pour crier des ordres dans la tempête ou dans le tonnerre des canons. Jonathan Chase était un homme trapu et solidement bâti, à la chevelure grisonnante ; sa peau ressemblait à un cuir bien tanné.

— Eh bien, amiral, quel plaisir... – il prit la main de Bolitho tout en le regardant attentivement – et quel honneur également de recevoir dans ma demeure un marin d'une telle qualité !

— C'est gentil à vous d'avoir proposé votre demeure pour cette rencontre, lui renvoya Bolitho avec chaleur.

Chase se mit à rire :

— Lorsque Thomas Jefferson « suggère » quelque chose, il n'est guère question de discuter, cher ami ! Il n'est peut-être président que depuis un an, mais il a vite appris que le pouvoir est un médicament qui vous monte à la tête !

La chose semblait l'amuser.

Les nègres qui tenaient l'emploi de laquais firent disparaître les chapeaux des invités, puis Bolitho suivit Chase dans un grand hall rempli de monde. Son hôte lui montra du menton un plateau chargé de verres :

— J'espère que le vin est à votre goût, amiral. Il vient de France.

— C'est parfait, fit Bolitho avec un léger sourire.

Des gens passaient sans cesse dans un tourbillon, et Chase le présenta à ses associés et à ses amis. Bolitho comprit vite qu'il avait affaire à un homme avec lequel on devait compter.

Keen s'était fait immédiatement accoster par deux beautés, une troisième entraîna le capitaine Dewar sur la terrasse en le crochant de son bras comme si elle avait peur de devoir partager sa prise.

Chase posa son verre et observa Adam pendant de longues secondes.

— Votre aide de camp, amiral, est-ce votre fils, ou bien votre frère cadet ?

— Mon neveu.

Le visage de Chase s'éclaira d'un grand sourire :

— Nous allons passer ailleurs et partager une bouteille d'un excellent cognac – il se tapota l'aile du nez. Cela nous permettra de

causer un peu avant l'arrivée du représentant du gouvernement.

Puis il eut un petit geste brusque :

— Votre neveu, je vois. J'aurais dû le deviner – et, haussant la voix : Robina, viens par ici. J'aimerais te présenter quelqu'un.

La dénommée Robina était une ravissante créature. Mince, gracieuse, des yeux éclatants à chavirer tous les cœurs.

— Ma nièce, amiral, fit Chase en rougissant de fierté.

Elle passa son bras sous celui d'Adam et lui dit :

— Je vais vous faire visiter les jardins, monsieur – et, lui montrant son oncle d'un signe du menton : Laissons-les radoter sur le bon vieux temps.

Bolitho eut un sourire. Adam était visiblement subjugué et il se laissa entraîner sans piper.

Chase riait :

— Ils sont bien assortis, ces deux-là, hein ? – et, jetant un regard circulaire à ses invités en grande conversation : Je vous propose de passer dans mon bureau. Ils ont oublié notre existence.

Cette grande pièce était entièrement lambrissée, on eût dit un musée de la jeune histoire de l'Amérique. Chase avait rassemblé de nombreux souvenirs de mer, de bâtiments, peut-être les symboles d'une vie qui avait autrefois bourlingué.

Des dents de cachalot, un harpon, ce n'était qu'un faible échantillon de ce qui se trouvait rassemblé là.

— Cela me rappelle les jours anciens, dit-il, montrant des tableaux de batailles où l'on voyait un vaisseau anglais en feu sur le point d'amener son pavillon. Eh non, amiral, ajouta-t-il sur un ton badin, vous ne remportez pas tous vos combats en mer – puis, redevenant sérieux : Samuel Fane, l'envoyé du président, est un négociateur redoutable. Je l'aime bien, enfin, pour un politicien je veux dire, mais il déteste les Britanniques. J'ai jugé bon de vous mettre au courant – il arborait un large sourire – encore que, avec tout ce que l'on dit et écrit à votre sujet, vous soyez sans doute capable de vous débrouiller tout seul.

— J'apprécie votre franchise, répondit Bolitho en souriant.

Chase servit le cognac dans deux verres géants.

— Détrompez-vous. J'ai combattu le roi George, et c'est un métier que j'ai plutôt bien pratiqué. Mais la paix, tout comme la guerre, vous fait des compagnons étranges. Il faut s'en accommoder, ou laisser périr le monde dans lequel nous vivons.

Dans les jardins situés derrière la grande demeure, les arbres et les buissons commençaient à être noyés d'une pénombre pourpre. Bras dessus, bras dessous, Adam s'y promenait avec la jeune fille. Il osait à peine ouvrir la bouche, de peur de se montrer d'une gaucherie qui eût gâché à jamais ces instants. C'était sans conteste la plus jolie fille sur

laquelle il eût de sa vie posé les yeux.

Elle s'arrêta et, prenant ses mains dans les siennes, l'obligea à se tourner pour la regarder.

— Allez, à vous, monsieur. Je n'ai pas cessé de parler, je mérite bien ma réputation de commère... J'ai envie de tout savoir de vous. Vous vous appelez Adam, vous êtes l'aide de camp de l'amiral. Racontez-moi tout.

À son grand étonnement, Adam n'éprouva aucune difficulté à lui faire la conversation. Tandis qu'ils se promenaient parmi les ombres, il lui parla de son existence d'officier de marine, décrivit sa maison de Cornouailles. Et pendant tout ce temps, il sentait sa main posée sur son bras. Elle lui demanda soudain :

— Vous êtes le neveu de l'amiral, Adam ?

Sa façon de prononcer son nom était à elle seule une véritable musique.

— Oui.

— Je n'habite pas Boston, reprit-elle. Ma famille demeure à Newburyport, qui se trouve à environ trente milles d'ici. Mon père parle parfois d'un homme qui vivait dans notre ville. Il s'appelait lui aussi Bolitho.

Adam dut faire un effort pour comprendre :

— Vous avez dit Newburyport ?

— Oui – elle serra son bras un peu plus fort. On dirait que cela vous rappelle quelque chose ?

Il la regarda, mourant d'envie de la prendre dans ses bras.

— Je pense qu'il s'agissait de mon père.

La réponse allait la faire éclater de rire, mais elle perçut brusquement le sérieux qu'il y avait mis et mesura l'importance de cette découverte pour lui.

— Mon oncle, enchaîna-t-elle, m'a dit que votre bâtiment allait passer plusieurs semaines à Boston. Vous devriez venir à Newburyport, je vous présenterais à ma famille – elle se mit sur la pointe des pieds et effleura sa joue de sa main gantée. Ne soyez pas si triste, Adam. Si vous avez un secret, je peux le partager. Mais vous me le direz seulement lorsque vous en aurez envie.

— J'en ai envie.

Il s'aperçut qu'il prononçait ces mots avec une totale sincérité.

Bolitho, qui par la fenêtre du bureau pouvait les voir sur la terrasse, était ému du spectacle.

Il était temps pour Adam de prendre un peu de distraction, fût-ce pour un instant fugace. Il n'avait jamais rien connu d'autre que la guerre et la dure existence à bord des vaisseaux du roi, depuis le jour où il était arrivé à pied de Penzance pour prendre sa place dans la famille Bolitho. Bolitho le revoyait encore : un jeune garçon efflanqué,

terrorisé, mais qui montrait déjà l'ardeur d'un poulain. Cette jeune fille, Robina, il l'avait entendue éclater de rire. Oui, il était content pour Adam.

Un laquais ouvrit à deux battants la porte de la bibliothèque et un homme de grande taille en manteau vert bouteille et bas blancs fit son entrée dans le bureau.

Chase dit précipitamment :

— Voici Samuel Fane qui arrive de la capitale.

Fane avait un visage étroit où seuls vivaient deux yeux profondément enfoncés de chaque côté d'un fort nez en bec d'aigle.

— Amiral... – il salua d'une inclination de tête. Eh bien, venons-en aux choses sérieuses.

Bolitho laissa retomber son bras. Peut-être Fane ne voulait-il pas serrer la main d'un vieil ennemi. Mais, délibéré ou pas, le geste était un affront.

Bizarrement, cette attitude le rendit plus calme. Un peu comme lorsqu'on engage un duel et qu'il n'y a plus moyen de reculer.

Fane poursuivit du même ton égal :

— San Felipe. J'aimerais bien que vous m'expliquiez, amiral, comment votre gouvernement s'arroge le droit de s'emparer d'un peuple et de son territoire ou de l'abandonner, sans se préoccuper des conséquences. De quel droit ?

— Calmez-vous, Sam, fit Chase, mal à son aise. Vous savez bien que les choses ne se passent pas ainsi.

— Vraiment ?

Ses yeux sombres n'avaient pas quitté Bolitho.

— Ceci a été convenu à la conférence de paix, répondit Bolitho – il esquissa un sourire. Et je suis certain que vous êtes au courant. Puis-je faire l'hypothèse que le gouvernement français s'est rapproché du vôtre à ce sujet ?

Chase le coupa sans manières :

— Bien sûr qu'ils nous en ont parlé. Dites-le-lui, Sam, descendez un peu de votre grand destrier. La guerre est finie, on ne vous l'a pas dit ?

Fane le regarda sans faiblir :

— Peut-être, mais je ne vois qu'elle lorsque je constate la fortune que certains se sont bâtie sur le sang que d'autres ont versé.

Bolitho vit des éclairs briller dans les yeux de Chase et laissa seulement tomber :

— Je croyais que les Français étaient vos amis...

Fane haussa les épaules.

— Ils l'ont été, ils le seront peut-être encore. Mais lorsqu'il s'agit de San Felipe et de nos approches dans le sud-ouest, la chose est différente.

— Les habitants de San Felipe sont sujets britanniques, répondit Bolitho.

— Comme nous l'étions nous aussi, remarqua Chase en souriant. Nous l'avons été.

Fane fit comme s'il n'avait pas entendu.

— Voici quelque temps, j'ai reçu une dépêche du gouverneur de San Felipe. Il était préoccupé, naturellement, par l'intransigeance du gouvernement britannique. Il n'avait aucune envie d'accepter le choix qui lui était laissé, ou abandonner une île prospère aux mains des Français ou bien rester sous des couleurs étrangères.

— Je le comprends.

— Croyez-vous, amiral ? Cela me rassure légèrement. En tout cas, le gouvernement américain n'est pas prêt à rester sans rien faire et à laisser des êtres humains servir de monnaie d'échange comme du bétail dans un village africain.

Bolitho se dressa d'un bond sans même s'en rendre compte et répliqua, la voix remplie de colère :

— Dans ces conditions, monsieur Fane, vous perdez votre temps et vous me faites perdre le mien !

— Calmez-vous tous les deux, fit Chase. Sam, l'amiral est mon hôte. Je ne vous laisserai pas vous hurler à la face comme des chats sauvages !

Fane se radoucit :

— Nous pourrions trouver un compromis.

— Et quel compromis ? lui demanda Bolitho en se rasseyant.

— Notre gouvernement est disposé à accepter la requête de San Felipe qui demande à se mettre sous la protection des États-Unis.

— C'est impossible.

— Si les Français l'acceptaient, amiral, feriez-vous de même ?

Bolitho chercha les yeux de Chase, mais l'autre s'était détourné et admirait une dent de cachalot.

Il était lui aussi au courant, ils étaient tous au courant. Ce n'était plus un compromis, c'était du chantage pur et simple.

Il essaya de maîtriser le ton de sa voix.

— Le gouverneur n'avait pas le pouvoir de faire une telle requête, pas plus auprès de vous que de n'importe qui. Nous sommes tous entraînés par la tragédie de l'histoire, personne n'y peut rien.

— C'est ce que nous verrons, répliqua Fane en le regardant d'un air glacial. Votre bâtiment, ajouta-t-il, peut rester ici tant que cela vous conviendra. Cette affaire ne saurait se régler en quelques minutes. Nous devons réfléchir.

Bolitho hocha la tête. Fane avait tenté de le jauger, de le titiller, pour des raisons qu'il ne percevait pas totalement. Il ne put se retenir de répondre :

— Votre gouvernement a également proposé d'accueillir un autre de mes bâtiments, monsieur Fane, *l'Epervier*. Il doit me rallier prochainement.

— Oui, grommela Fane, je suis au courant – et, mettant ses mains sous les basques de sa redingote : Je dois vous quitter, conclut-il.

Il fit un bref salut :

— Amiral !

Chase quitta la pièce en sa compagnie et Bolitho s'approcha de la fenêtre. Mais l'endroit où se tenaient l'officier et la jeune fille aux cheveux blonds était plongé dans l'obscurité. Il se retourna vers la porte en entendant le pas pesant de Chase.

Par bien des côtés, ce qu'il avait à faire était beaucoup plus difficile que mener une bataille, se dit-il. Et moins satisfaisant.

V

DE L'ORAGE DANS L'AIR.

Les semaines qui suivirent la réception dans la belle demeure de Chase poussèrent Bolitho à bout. Jonathan Chase et d'autres riches Bostoniens firent l'impossible pour traiter convenablement leurs hôtes, si bien que le carré de *l'Achate* profitait chaque soir d'une distraction ou d'une autre.

Bolitho était pourtant tourmenté par l'idée que l'absence de nouvelles et le défaut d'assistance de la part de Samuel Fane, représentant du gouvernement, n'étaient pas sans lien.

Peut-être aurait-il dû oublier ses ordres écrits et mettre directement le cap sur San Felipe sans envoyer le commandant Duncan et son *Epervier* faire des ouvertures ? D'un autre côté, s'il avait agi ainsi, cela aurait pu être considéré comme de l'arrogance ou pis encore.

Et à propos, où était donc *l'Epervier* ? Qu'avait trouvé Duncan de si important que cela justifiait son retard à rallier Boston ?

Ce jour-là, Bolitho n'avait pas pu toucher à son dîner. La viande, le pain avaient beau être de la dernière fraîcheur – Chase les avait fait porter à bord par un de ses propres canots –, il n'y avait rien à faire.

Tout autour de lui et au-dessus de sa tête, le vaisseau se reposait dans la chaleur étouffante. Des effluves de rhum arrivaient jusqu'à lui, tous les postes avaient reçu leur ration quotidienne.

Sheaffe savait peut-être que tout cela ne serait qu'une perte de temps, que les choses pourraient finir assez mal avec les Américains.

Il décolla sa chemise de sa peau, il avait l'impression de porter un haillon détrempé. Il s'obligea à rester dans son fauteuil. Il savait pertinemment que, s'il se levait, il arpenterait sa chambre comme un lion en cage.

Belinda. Il fit pivoter son siège et resta les yeux fixés sur les fenêtres de poupe, à en pleurer. Tout devait être terminé, à présent : ils avaient un enfant, à moins que...

Et si les choses s'étaient mal passées ? C'était son premier accouchement, tout pouvait arriver.

Les maisons se mirent à tourner lentement, *l'Achate* pivotait sur son câble, indifférent à tout. Il valait bien mieux reprendre la mer, *faire quelque chose.*

Quelqu'un frappa discrètement à la portière ; Keen entra. Il

remarqua subrepticement l'assiette encore intacte posée sur la table.

— Les frégates américaines virent leurs câbles, amiral.

— Oui, fit Bolitho en hochant la tête, il ne va plus rester que les Français.

— A mon avis, amiral, il nous faudrait un autre bâtiment pour assurer nos communications.

— Vous aussi, vous pensez à *l'Epervier* et à Duncan ?

— Évidemment, amiral, répondit Keen en haussant les épaules. Sans même un malheureux brick, nous sommes sourds et muets et ignorons ce qui se trame passé le port.

Yovell, le secrétaire, apparut discrètement dans l'embrasement :

— Vous d'mande bien pardon, amiral, y a des papiers à signer.

Bolitho songea soudain à son neveu. Adam lui avait demandé l'autorisation d'accompagner la nièce de Chase jusqu'à sa demeure de Newburyport. Il lui envoyait sa liberté, qui lui permettait d'échapper à cette attente interminable, à l'incertitude. Bolitho savait que sa compagnie n'était guère réjouissante : n'avait-il pas explosé à un commentaire anodin d'Allday ? Il s'était immédiatement repris ; ce n'était pas la faute d'Allday, ce n'était celle de personne.

Il parcourut rapidement des yeux les papiers, au bas desquels il apposa sa signature. Pas étonnant que l'Amirauté fût ensevelie sous des monceaux de rapports. Mais quelqu'un les lisait-il jamais ? se demanda-t-il. Il fit brusquement :

— Je vais essayer une dernière fois de parler de San Felipe aux Américains, après quoi j'aurai le grand plaisir de rallier l'île. *Epervier* ou pas. Vous pourriez envoyer de votre côté un mot à Antigua, si vous trouvez un navire qui fasse l'affaire. Il y a de grandes chances pour que l'amiral en poste à Port-aux-Anglais soit au courant de notre mission. Si j'ajoutais une ligne à votre dépêche, nous pourrions peut-être même obtenir un de ses bricks, non ?

Ozzard arriva pour emporter le plateau sans rien manifester de ce qu'il pensait, rien de plus qu'un regard plein de reproche.

— Amiral, demanda Keen, vous ne pensez pas que les Américains vont essayer de se mêler de nos affaires ?

— Vous voulez parler de ces frégates ? — et, comme Bolitho acquiesçait de la tête : Ce serait maladroit. Ils peuvent crier pour manifester leur mécontentement, mais il est probable qu'ils vont se contenter d'assister au spectacle.

Le second apparut à la portière, courbant la tête sous les barrots.

— Je vous demande pardon, amiral, mais le canot de Mr. Chase approche. *L'autre* gentleman est avec lui.

Bolitho et Keen échangèrent un regard.

— Enfin ! dit calmement Bolitho. C'est Fane, l'émissaire du président. À présent, nous allons peut-être conclure.

Keen ramassa son chapeau en souriant.

— La garde d'honneur, monsieur Quantock. Si les choses tournent mal, ce ne sera pas de notre fait !

Allday arriva et jeta un coup d'œil au râtelier puis, après une brève hésitation, prit le sabre d'apparat que l'on avait offert à Bolitho après la bataille d'Aboukir. Il caressa doucement l'autre, le vieux compagnon, et murmura :

— Toi, tu restes gentiment ici.

Bolitho se laissa faire : son vieux sabre de famille était fait pour le combat, l'heure était à la diplomatie.

À quelque douze cents milles au sud de l'endroit où Bolitho rongait son frein en attendant de recevoir Mr. Samuel Fane, la frégate de vingt-six de Sa Majesté britannique *l'Epervier* était encalminée sous un soleil aveuglant. À l'avant, deux de ses canots halaient péniblement sur des remorques, plus pour lui permettre de gouverner que pour espérer trouver du vent.

Les choses duraient ainsi depuis trois jours, depuis qu'ils avaient levé l'ancre à San Felipe, leur mission partiellement remplie.

Le capitaine de vaisseau Duncan se tenait assis à sa table dans sa chambre, le front plissé, et ajoutait un paragraphe à ce qui était déjà une lettre-fleuve. Il écrivait à sa femme et, comme la plupart des officiers de marine mariés, Duncan complétait chacune de ses lettres avec la régularité qu'il aurait mise à remplir son journal. Il ne savait pas quand cette lettre serait terminée, il savait encore moins quand il pourrait la confier à un navire rentrant au pays ni quand sa femme finirait par la lire dans leur maison du Dorset.

Sous ses manières bourruées, Duncan était tout douceur lorsqu'il s'agissait de sa femme. Ils n'étaient mariés que depuis deux ans, et il avait dû passer en tout moins d'un mois avec elle. Il ne regrettait rien, cela faisait partie des sacrifices à consentir lorsque l'on avait décidé de faire carrière dans la marine. Duncan était capitaine de vaisseau, et il n'avait même pas vingt-sept ans. S'il continuait à servir sous les ordres de Bolitho, rien ne l'arrêterait, pas même en temps de paix.

Comme beaucoup de ses contemporains, Duncan ne croyait guère que la paix allait durer. Il s'était personnellement distingué au cours de trois batailles d'importance et avait remporté d'autres succès dans des combats singuliers, occasions dans lesquelles le mordant et l'allant du commandant d'une frégate montraient toute leur utilité.

Il admirait éperdument Bolitho, pas tant pour son courage et pour son talent – Duncan les tenait pour définitivement acquis – que pour l'intérêt réel qu'il portait à ceux qui servaient sous ses ordres. Duncan ne l'aurait jamais admis, mais il essayait de copier Bolitho.

C'est ce qui expliquait principalement son visage renfrogné. Son escale à San Felipe n'avait pas été un succès. Le gouverneur, Sir

Humphrey Rivers, l'avait traité comme un subordonné borné plus que comme le commandant d'un vaisseau du roi et représentant personnel de Bolitho.

Duncan savait tout de la mer et des navires, il ne comprenait rien à des hommes comme Rivers.

Ledit Rivers avait perdu son calme dès leur première rencontre. Dans son impressionnante demeure confortablement nichée au milieu d'une grande plantation, Rivers s'était mis à hurler :

— Il y a un cimetière près du port, commandant ! Il est rempli de braves gens qui se sont battus pour cette île. Je ne les trahirai pas en abandonnant tout cela aux Français ! Et que le diable m'emporte s'il en est ainsi !

Au fond de lui-même, Duncan était plutôt d'accord avec lui, mais il était habitué à obéir. Et de toute manière, il n'aimait pas ce personnage qu'il jugea vite grossier et arrogant.

Bolitho n'allait pas le féliciter de lui rapporter d'aussi maigres résultats. Si Rivers refusait de se plier aux termes du traité de paix, il pourrait se voir accuser de haute trahison ou de mutinerie, ou de tout crime équivalent réservé aux gouverneurs. Duncan fronça encore davantage le front et reprit sa plume.

Le pont trembla, une paire de pointes sèches posées sur une autre table tomba. Duncan se dressa sur ses pieds tandis que son bâtiment s'animait doucement. Il se précipita sur le pont et trouva son second ainsi que le maître pilote les yeux fixés sur la toile pendant tandis qu'une légère brise commençait à jouer dans le grément.

Duncan essuya la sueur qui lui coulait dans les yeux. Ce n'était pas grand-chose, mais...

— Monsieur Palmer ! Rappelez les embarcations et faites-les hisser. Et rappelez l'équipage – et, avec une grande claque sur l'épaule de son second : Par tous les diables, monsieur Palmer, ajouta-t-il, on a peut-être enfin fini de tramer dans ces parages, non ?

Il s'approcha du bord et empoigna la lisse chauffée par le soleil de ses deux mains vigoureuses. Le premier canot larguait sa remorque et se laissa doucement glisser jusqu'au bâtiment. Les nageurs brûlés par le soleil étaient presque trop épuisés pour faire encore ce dernier effort.

Duncan se demanda ce que faisait l'autre bâtiment. Ils l'avaient aperçu juste avant de se faire encalminer tous deux dans cette fournaise.

Le second revint, les hommes s'étaient attelés aux bras et aux drisses.

— La vigie dit que notre compagnon était toujours là à huit heures, commandant.

Et comme pour confirmer, la voix de la vigie venue de son

perchoir fit lever les yeux à plusieurs des hommes.

— Ohé, du pont ! Bâtiment sous le vent droit devant ! Il établit ses perroquets !

Duncan poussa un grognement et se retourna pour observer sa frégate qui s'inclinait doucement sous la pression du vent. On était en train de hisser le second canot par-dessus le passavant. Son *Epervier* se remettait en route.

— Il est en route de collision, commandant, annonça le maître pilote.

— Mettez un bon veilleur à le surveiller.

Duncan essaya de chasser l'inquiétude qui l'envahissait soudain. Un bref instant, il avait songé qu'il pouvait s'agir de l'*Achate*, que Bolitho venait le chercher pour connaître la cause de son retard.

Les poulies claquaient, les filins fouettaient dans les réas. Lentement, mais avec de plus en plus d'assurance, l'*Epervier* répondait à la pression dans ses voiles.

— En route au noroît, commandant !

Duncan essuya son visage cramoisi et attendit de voir si les voiles se gonflaient convenablement. Ce n'était pas grand-chose, suffisamment tout de même pour leur permettre d'avancer.

L'îlot qui avait apparu à l'horizon avait disparu dans la mer avant que le pilote ait eu le temps de l'identifier. Sans doute l'une des îles de l'arc des Bahamas, songea Duncan.

Il y avait également des îlots de ce genre au large de San Felipe. Sur l'un d'entre eux se dressait une étrange église de mission, où on lui avait dit que quelques moines vivaient encore, entièrement coupés du reste du monde.

San Felipe avait d'abord été espagnole, il était donc probable que ces moines étaient les derniers rescapés de cette époque.

Duncan se sentait de meilleure humeur. Après tout, il avait exécuté ses ordres. Bolitho saurait comment interpréter les choses lorsqu'il l'aurait vu et entendu.

— Je descends, monsieur Palmer. Je dois terminer une lettre. Qui sait, je vais peut-être pouvoir l'expédier plus vite que je ne pensais !

Palmer se mit à sourire : quand le commandant est de bonne humeur, tout le bâtiment se porte mieux.

Le vent continuait de remplir les voiles, un peu d'écume moussait sous les bossoirs. L'autre navire grossissait toujours, il faisait délibérément cap sur eux.

Il était trop gros pour une frégate, se dit Palmer en s'accrochant à un hauban pour pointer sa lunette. Le vaisseau brillait au soleil, les mantelets de sabord étaient presque dans l'eau : il profitait d'une risée qui n'avait pas encore atteint l'*Epervier*.

Sans doute un bâtiment de la Compagnie des Indes occidentales. Ils étaient toujours pimpants, en ce temps-là. On disait qu'un capitaine au commerce gagnait en une seule traversée autant que ce que vous rapportaient dix années dans la marine royale.

— Il hisse un signal, monsieur !

— Mais j'ai bien vu, bon sang !

Palmer était fatigué après tout le temps qu'il avait passé au soleil à épier le moindre souffle de vent. Cette irritation soudaine ne lui ressemblait pas.

L'aspirant chargé des signaux déglutit un grand coup et pointa sa lunette sur l'autre vaisseau, le visage crispé de concentration. Il leva l'instrument jusqu'aux pavillons de toutes les couleurs qui flottaient à la vergue.

— Il veut nous parler, monsieur !

Le second se mit à pester intérieurement. Ce qu'il avait à leur dire était probablement sans importance et, le temps de mettre en panne, ils risquaient simplement de perdre le vent.

— Faites l'aperçu, monsieur Clements, cria-t-il ! – et, s'adressant à l'aspirant de quart : Mes compliments au commandant, monsieur Evans. Dites-lui que nous allons devoir mettre en panne.

Palmer encaissa le coup : la belle humeur du commandant allait s'évanouir.

Duncan, la chemise ouverte jusqu'à la ceinture, émergea de la descente et observa l'autre vaisseau sans dire un mot. Il apportait peut-être des nouvelles importantes pour l'exécution de leur mission. Son patron avait peut-être tout bonnement envie de bavarder un peu. La chose était commune entre deux bâtiments qui se rencontraient loin de chez eux.

— Réduisez la toile, monsieur Palmer. Paré à mettre en panne.

Les mains dans le dos, il regarda ses hommes se précipiter à leurs postes.

— La barre dessous.

Duncan appela l'aspirant :

— Votre lunette, monsieur Evans.

Il prit l'instrument que lui tendait le jeune garçon et en profita pour l'examiner. L'aspirant Evans avait treize ans, il était le plus jeune du poste. C'était un garçon sympathique, qui s'était fait plus d'une fois expédier en haut à cause de ses farces depuis qu'ils avaient quitté l'Angleterre.

Duncan, levant la lunette, écarta un peu les jambes pour compenser le mouvement du vaisseau plongeant brutalement dans un creux. À l'avant, les hommes choquaient les écoutes des huniers pour laisser *l'Epervier* monter dans le lit du vent. Un éléphant aurait jugé que tout cela faisait désordre, les voiles battaient, le grément

claquait. Pourtant, dans peu de temps, ils auraient viré de bord et réduit encore la toile.

Duncan se mit à sourire : il aimait que l'on manœuvrât son bâtiment d'une main ferme, comme s'il se fût agi d'un cheval plein de fougue. Mais il se raidit soudain en voyant l'autre vaisseau surgir dans l'oculaire. Ses vergues dansaient, les voiles étaient gonflées à bloc, comme des plaques de cuirasse : il changeait d'amure, il quittait le lit du vent et était désormais tribord amures. La voile de misaine jaillit de sa vergue et s'inclina en balayant l'étrave.

— Annulez mon dernier ordre, monsieur Palmer ! hurla Duncan. Remettez en route !

Les hommes s'activaient dans la plus grande confusion ; drisses et écoutes se mirent à grincer dans les poulies, d'autres venaient en renfort pour aider leurs camarades à réorienter les vergues.

Duncan chancela en regardant son vaisseau qui tentait de réagir, mais il était trop tombé et les voiles battaient contre les mâts et les enfléchures.

— Aux postes de combat !

Duncan, l'œil hagard, observait l'autre, un froid de glace l'envahissait en dépit de la chaleur. *Il aurait dû s'en apercevoir.* À présent, il était déjà trop tard, il vit les sabords grands ouverts, les volées sombres qui jaillissaient dans la lumière. Les tambours de ses fusiliers battaient la chamade, des hommes arrivaient des entreponts, encore inconscients du danger qui menaçait.

Il dut se contraindre à observer les éclairs qui jaillissaient de la muraille, les langues orangées, les volutes de fumée. Quelques secondes plus tard, une volée de métal s'écrasa sur la coque et dans les hauts de la frégate, broyant espars et gréement, crevant les voiles battantes et, pis encore, labourant l'avant en creusant des sillons sanglants sur le pont supérieur bourré de monde.

Duncan s'accrocha aux filets, hurlant comme un taureau blessé ; un boulet vint s'écraser sur l'une des pièces de dunette en faisant voler des éclis de bois à travers le pont, coupant en deux des hommes qui tombaient en laissant d'effroyables taches écarlates derrière eux.

Il sentit un coup au côté, comme une hache s'abattant sur lui.

Il se pencha, son sang coulait le long de sa jambe. La douleur jaillit, il s'entendit gémir de souffrance.

Une grande ombre passa au-dessus de sa tête : c'était le mât d'artimon qui s'effondrait par-dessus bord avec son gréement, entraînant dans sa chute marins et fusiliers.

Des coups violents ébranlaient la coque comme les chocs d'un bélier de fer, Duncan dut se retenir aux filets pour ne pas tomber. Leurs agresseurs s'acharnaient, les voiles montaient au-dessus de la fumée comme les ailes d'êtres infernaux. Le vaisseau tirait sans

discontinuer, alors que *l'Epervier* n'avait pas encore chargé une seule pièce. Des morts et des mourants jonchaient le pont ; il s'aperçut que la barre était en miettes, le maître pilote et ses timoniers avaient été massacrés sous le bombardement.

— Monsieur Palmer !

Mais son cri ressemblait à un appel rauque. Le second était à genoux près de la lisse, sa bouche ressemblait à un trou noirâtre, il criait en silence en contemplant ses mains, inertes, qui ressemblaient à des gants déchiquetés.

Duncan tomba à son tour, les impacts ne cessaient pas. Il entendait les boulets s'enfoncer dans les entreponts, de la fumée sortait d'un panneau grand ouvert. *Ils avaient pris feu.*

Il tenta de se relever, la rage et le désespoir lui donnaient un air terrible. Il était tombé dans son propre sang, il sentait ses forces l'abandonner comme pour s'accorder avec le spectacle effroyable qu'offrait le pont tout autour de lui.

— Laissez-moi vous aider, commandant !

Duncan passa le bras autour des épaules du jeune garçon. C'était ce petit Evans, cela le calma un peu. Il laissa échapper :

— Je suis fichu, mon garçon. Va aider les autres.

Il sentit l'aspirant trembler de tous ses membres, les yeux fous de terreur. Il l'agrippa plus fort de son bras ensanglanté.

— Tiens bon, mon gars, tu es devenu officier du roi, aujourd'hui. Emmène-les...

Cette fois, il tomba pour ne plus se relever.

Quelques marins, des fusiliers accouraient à l'arrière et, sans cet aspirant de treize ans, ils seraient allés se jeter à l'eau. Il leur cria :

— Le canot ! Bosco, prenez le commandement !

L'un des hommes tenta de le bousculer : il sortit son pistolet et tira en l'air. Tous se regardèrent, hagards. Puis, retrouvant la discipline qu'on leur avait inculquée, ils posèrent leurs armes et coururent mettre le canot à l'eau.

Quelques boulets tombaient encore, mais *l'Epervier* ne pouvait plus se battre. Il semblait, la mer pénétrait dans l'entrepont et s'infiltrait déjà plus bas encore, on voyait l'eau briller en bas de la descente.

Evans courut porter secours à son ami, l'aspirant des signaux, mais il était déjà mort, sa poitrine portait un trou où l'on aurait mis le poing.

Il se releva lentement, ses pieds dérapant dans le sang ; la poupe commençait à s'enfoncer.

Il crut entendre un autre canot à proximité, le troisième lieutenant tentait de rassembler les survivants et de rétablir l'ordre.

Il baissa les yeux sur son commandant, mort, un homme qu'il

avait craint et admiré. Voilà que cet homme-là n'était plus rien, et Evans ressentait un immense découragement, comme une frustration.

Un fusilier de forte carrure, portant l'un de ses camarades sur l'épaule comme un sac, s'arrêta et lui cria :

— Allez, venez, monsieur. Y a plus rien à faire ici.

Le blessé poussa un grognement et celui qui le portait essaya de trouver une embarcation. Mais quelque chose dans les yeux d'Evans le retint, comme un ordre hurlé sur le champ de manœuvre. Ce fusilier avait été à Saint-Vincent, à Aboukir, il avait vu beaucoup de ses amis périr de cette façon. Il dit brutalement :

— Vous avez fait de votre mieux, allez, venez avec moi, hein ?

La coque fut prise d'un grand tremblement. Le vaisseau coulait.

L'aspirant partit avec le fusilier et ne cilla même pas lorsque le mât de misaine s'effondra comme une falaise.

— Je suis paré, merci.

Ce simple commentaire paraissait bien misérable en un si terrible moment.

Les canons se détachaient de leurs bragues, allaient s'écraser au milieu des cadavres et des blessés qui gémissaient. *L'Epervier* dressa subitement ses bossoirs et plongea à pic. Des bouts d'épave, des hommes et des débris humains restèrent longtemps à la surface dans les tourbillons, tandis que leur agresseur faisait voile et mettait cap à l'ouest.

Seuls témoins de ce qui s'était passé, deux canots et un radeau de fortune. Des survivants barbotaient, à la recherche d'une main secourable ou d'une place à bord.

Une semaine plus tard, le brick américain *Baltimore Lady's...* qui faisait la traversée de la Guadeloupe à New York, aperçut une embarcation à la dérive et mit en panne pour y regarder de plus près. Le canot était plein de gens brûlés par le soleil, certains étaient morts, vraisemblablement de leurs blessures ou de brûlures, les autres étaient incapables de parler. Par endroits, le bois déchiqueté trahissait les coups de dents des requins qui avaient arraché des hommes agrippés le long du bord. Une espèce d'officier avait pris le commandement de l'embarcation. Plus tard, le patron du brick le décrivit comme « tout juste un jeune garçon ».

L'aspirant Evans avait exécuté les ordres de Duncan : « *Occupez-vous des autres.* »

Voilà une chose dont il se souviendrait le restant de ses jours.

Samuel Fane regardait Bolitho sans manifester la moindre émotion.

— J'ai parlé au président, j'ai également évoqué le sort de San Felipe avec l'amiral français.

Bolitho ne broncha pas. Il n'avait aucune raison d'en vouloir à Fane s'il traitait derrière son dos avec cet officier français. Il avait parfaitement le droit d'agir ainsi, dans la mesure où Boston était un lieu de négociation en terrain neutre.

Cela dit, être à bord de son propre vaisseau amiral faisait une nuance qu'il n'eût pas imaginée. À terre, dans la belle demeure de Chase, il n'était qu'un étranger. Ici, à bord de *l'Achate*, parmi ces visages et ces bruits familiers, il se sentait plus sûr de lui, plus confiant. Il répondit :

— Rien n'est possible tant que je n'ai pas eu le rapport du commandant de ma frégate. Nous pourrions rechercher un compromis, mais uniquement aux conditions présentes. Sir Humphrey Rivers est gouverneur britannique de San Felipe, rien de plus.

Jonathan Chase, qui avait avalé deux verres de bordeaux, tant il était soucieux de ne pas renouveler l'expérience de leur première rencontre, s'exclama :

— Pas de crainte de ce côté, n'est-ce pas, Sam ?

Les yeux perçants de Fane s'arrêtèrent à peine sur lui.

— Notre gouvernement ne tolérera pas de guerre, qu'elle soit générale ou limitée, et qui pourrait mettre en péril le commerce et la prospérité des États-Unis. À mon avis, la meilleure solution consisterait à placer l'île sous notre protection, si telle est la volonté de ses habitants.

Il poussa un grand soupir.

— Mais si l'amiral souhaite *d'abord* affirmer son autorité, je crois que je le comprendrai.

Chase tendit son verre vide à Ozzard.

— Mais bon sang, Sam, vous ne baissez jamais la garde ?

— Presque jamais, répondit ce dernier avec un faible sourire.

Il y eut un bruit de pas sur le pont, Bolitho entendit une voix crier un ordre. C'était son univers. Cette espèce de double langage lui était totalement étranger.

Il se leva et s'approcha des fenêtres de poupe. La baie du Massachusetts était balayée par une brise légère, le ciel parsemé de petits nuages roses. La mer semblait lui tendre les bras.

— Il faudrait peut-être des mois pour conclure, dit Fane, mais quelle importance ? Les Français n'exigeront pas d'occuper l'île immédiatement, cela nous laissera quelque délai.

Bolitho aperçut soudain un brick armé qui venait bout au vent. L'ancre tomba à la mer, il cargua très proprement ses voiles. Le pavillon de beaupré était identique à celui qui flottait à la poupe de *l'Achate*.

— Le gouvernement de Sa Majesté m'a confié la mission de prendre le contrôle de cette île, monsieur. Aucun d'entre nous ne

souhaite envenimer les choses, surtout maintenant, alors que les Antilles se remettent à peine de la guerre.

Le brick avait mis une embarcation à la mer, elle se dirigeait vers le vaisseau amiral. Bolitho sentit sa gorge se nouer : de quoi s'agissait-il ? Des nouvelles du pays, déjà, était-il possible que...

Il se força à regarder ses visiteurs, la lumière extérieure le rendant presque aveugle dans l'ombre de la chambre.

— Je vais écrire à votre président. J'apprécie hautement ce qu'il essaie de faire pour...

Il se tut et se tourna vers Ozzard, qui lui disait : « C'est le commandant, amiral. »

Keen se tenait dans l'embrasure, sa coiffure sous le bras.

— Pardonnez-moi de vous interrompre, amiral... – il jeta un regard aux autres – ... le commandant du brick *l'Electre*, est monté à bord. Il a des nouvelles pour vous – ses yeux se firent suppliants. Des nouvelles de la plus grande importance.

— Je ne serai pas long, messieurs, fit Bolitho en acquiesçant.

Il sortit de la chambre derrière Keen et aperçut un jeune officier qui attendait dans la chambre des cartes.

— Le commandant Napier, amiral, fit brièvement Keen.

— Racontez-moi tout, répondit Bolitho, impassible.

Napier avala sa salive. *L'Electre* était son premier commandement, il n'avait jamais de sa vie adressé la parole à un vice-amiral.

— Je faisais route cap au sud lorsque j'ai croisé un brick américain. Il a demandé assistance par signal et, lorsque je me suis rapproché, j'ai découvert qu'il avait à son bord des marins britanniques... – il hésita sous le regard de Bolitho – ... des survivants.

Bolitho vit la tête que faisait Keen, il était tout pâle en dépit du soleil. Le jeune commandant ajouta précipitamment :

— Des survivants de *l'Epervier*, amiral.

Bolitho serra très fort ses mains dans son dos pour surmonter le choc. Au fond de lui-même, il avait entretenu le rêve que quelque chose était arrivé à la petite frégate : une tempête, un récif, l'un des innombrables désastres qui peuvent toucher un navire qui navigue isolé.

Napier poursuivit :

— Il s'est fait attaquer, amiral. Un deux-ponts certainement, encore que...

Bolitho imaginait la chose comme s'il y avait été. Exactement comme si c'était *l'Achate* lui-même qui avait été attaqué. Sans aucune semonce, mais cette fois, la victime avait été canonnée à mort, même si Duncan s'attendait à des ennuis.

— Ils sont combien ?

Le jeune commandant ne pouvait émettre autre chose que des murmures.

— Vingt-cinq, amiral, et certains d'entre eux sont en mauvais état.

Bolitho sentait le froid l'envahir. Vingt-cinq, sur un équipage de deux cents âmes.

— Des officiers ?

Il avait du mal à reconnaître le son de sa voix.

— Aucun, amiral, juste un aspirant. C'était son premier embarquement.

Bolitho le regardait, l'air amer. Duncan avait péri avec son bâtiment. Il l'imaginait sans peine. Duncan était venu à Falmouth pour son mariage. Un homme plein de qualités, fort, digne de confiance.

C'était impossible, c'était un vrai cauchemar.

Le jeune commandant prit son silence pour de la désapprobation et se hâta de reprendre :

— L'aspirant dit que le troisième lieutenant se trouvait à bord d'un autre canot, mais il était gravement blessé au visage et au cou, des éclis. Pendant la nuit, les canots ont dérivé loin l'un de l'autre, puis les requins sont arrivés.

Il baissa les yeux.

— Faites venir cet aspirant – et, remarquant son hésitation : Est-il blessé ?

— Non, amiral.

— Je m'en occupe, fit brièvement Keen.

Comme le commandant disposait, Bolitho reprit :

— Envoyez chercher mon aide de camp. Il faut qu'il revienne sur-le-champ. Trouvez un bon cheval, n'importe quoi.

— C'était bien le même bâtiment, amiral ? demanda Keen en le fixant dans les yeux.

— J'en suis certain – il était très calme. Faites appeler le chirurgien pour s'occuper des blessés. Vous pourrez porter ceux de *l'Epervier* à vos rôles. Je veux qu'ils soient avec nous lorsque nous réglerons son compte à ce boucher !

Bolitho retourna à sa chambre. Il savait bien qu'il ne devait plus être le même. Chase était là, son verre levé, Ozzard le remplissait. Fane le suivit des yeux tandis qu'il s'approchait des fenêtres :

— Mauvaises nouvelles, amiral ?

Bolitho se tourna vers lui, essayant de dominer la bouffée de colère qui l'envahissait.

— Je vais quitter le port dès que mes hommes seront rentrés à bord.

Chase bougea un peu dans son siège, comme pour le voir de plus près.

— Vous n'attendez donc pas votre frégate ?

— Je suis plus que fatigué d'attendre, lui répondit Bolitho en secouant la tête.

Il aperçut le canot du brick qui revenait le long du bord. Il était cruel d'avoir envoyé chercher ce jeune aspirant après ce qu'il venait de subir. Mais il fallait qu'il lui raconte tout ce qu'il savait.

— *L'Epervier* a été coulé, conclut-il seulement.

Chase inspira bruyamment.

— Ainsi donc, messieurs, ajouta Bolitho, il risque fort d'y avoir du grabuge avant que nous puissions arranger les choses à la satisfaction de *tous*.

VI

LES CHOSES DEVIENNENT DIFFICILES

Le capitaine de vaisseau Valentine Keen, de l'un des fauteuils de Bolitho, regardait, jambes croisées, son supérieur plongé dans la relecture d'une dépêche destinée à l'Amirauté. Elle serait confiée à l'*Electre* puis transférée à bord d'un courrier de la flotte, si bien que son contenu aurait perdu tout intérêt lorsqu'elle tomberait sous les yeux de Sheaffe.

Keen jeta un coup d'œil par les fenêtres de poupe grandes ouvertes et pesta intérieurement contre la chaleur étouffante. On avait l'impression qu'elle atteignait tout le bâtiment, rendant le moindre mouvement très pénible.

Bolitho signa la dernière page à l'endroit que Yovell lui indiquait et se tourna vers son capitaine de pavillon, l'air interrogateur.

— Eh bien, Val, sommes-nous parés à prendre la mer ?

Keen fit un signe affirmatif, qui lui valut instantanément de sentir la sueur lui ruisseler dans le dos.

— Les citernes ont quitté le bord, amiral. Il manque seulement...

Bolitho se leva, comme piqué par une épine, et s'approcha des fenêtres.

— Mon neveu. Il devrait être rentré à bord, à présent.

Il réfléchissait à voix haute. Le bâtiment attendait, prêt à lever l'ancre. On avait ramassé la drome, l'appel avait été fait.

Bolitho regardait fixement le brick qui leur avait annoncé la perte de l'*Epervier*. Napier, son jeune commandant, allait être heureux de se décharger de ses responsabilités sur un amiral qui n'était pas le sien. Son petit bâtiment serait bientôt débarrassé de Bolitho et il allait se précipiter à Antigua pour raconter ce qui s'était passé, l'existence de ce mystérieux assassin, ce bâtiment sans nom ni pavillon. Bolitho aurait payé cher pour garder l'*Electre*, mais il fallait avant tout donner largement l'alerte sur l'existence de cet agresseur non identifié, sous peine de voir d'autres bâtiments subir le même sort.

Keen observait les émotions successives jouer sur ses traits. Ils avaient tant fait, tant vu de choses ensemble, que de situations n'avaient-ils pas vécues ! À présent, alors qu'on était théoriquement en temps de paix, voilà qu'ils en affrontaient une nouvelle, pas moins terrible.

On entendait des piétinements sur le pont, des trilles de sifflet de

manœuvre, sans doute quelque ordre donné à la bordée de quart sous l'œil du second.

Bolitho n'avait pas conscience de la sollicitude compatissante de Keen. Son esprit valsait d'une idée à une autre, comme s'il était confiné dans ses propres pensées. Attendre à Boston ou faire voile pour San Felipe ? La décision n'appartenait qu'à lui, tout comme celle qui avait coûté la vie à Duncan. Keen avait interrogé Evans, l'unique aspirant survivant, mais sans pouvoir tirer grand-chose de lui. Bolitho lui avait envoyé Allday avec mission de lui parler à sa façon à lui, et le résultat avait été étonnant. Allday possédait ce don inné de communiquer avec autrui, surtout les jeunes de la génération d'Evans. Informé de ce que lui avait dit le jeune homme, Bolitho avait revécu l'engagement aussi bref que violent qui s'était soldé par la perte totale de *l'Epervier*.

Qu'un garçon comme Evans ne se fût pas totalement effondré tenait du miracle, songeait Bolitho. Ce n'était pas comme partir à la guerre avec la peur pour compagnon de tous les instants. C'était la toute première affectation d'Evans, sa seule croisière à bord d'un vaisseau de guerre. Il n'était même pas issu d'une famille de marins, c'était le fils d'un tailleur de Cardiff.

Voir son meilleur ami, aspirant comme lui, se faire massacrer comme un animal, avoir été le dernier à parler à Duncan mortellement blessé, alors que le bâtiment explosait autour de lui, tout cela était bien pis que tout ce qu'il aurait dû pouvoir supporter. Plus tard, après quelques mois peut-être, les effets de ce choc ne manqueraient pas de se faire ressentir.

Il savait par Allday l'explosion qu'avait perçue Evans alors que son canot s'éloignait de la frégate en train de sombrer. Les feux de cuisine n'avaient pas été noyés, les flammes avaient probablement gagné la soute à munitions ou la sainte-barbe. De cette façon, beaucoup des membres de l'équipage avaient eu une fin rapide et avaient laissé aux autres l'horreur des requins.

Un autre survivant, quartier-maître canonnier expérimenté, avait dit à Allday que le son du canon était plus sourd et plus grave que ce à quoi il s'attendait. Ce bâtiment devait être armé de pièces plus lourdes, mais en nombre réduit.

Bolitho jeta un coup d'œil aux dix-huit-livres en place près de son bureau. Des trente-deux-livres, probablement. *Mais pour quelle raison, tout cela ?*

La porte s'ouvrit lentement et Yovell, le secrétaire, passa la tête.

— Les dépêches sont prêtes, lui dit Bolitho.

Mais à quoi servaient-elles, après tout ? Il le savait bien, Keen également. « Des mots, des mots, toujours des mots », comme il est dit dans Shakespeare. Les faits étaient aussi simples que brutaux. Il avait

perdu un beau bâtiment et la plus grande partie de son équipage. Et il y avait aussi Duncan, sa jeune et jolie veuve. C'était son ami. Un brave.

Yovell était toujours là, près de la portière.

— Il y a un navire de passagers qui jette l'ancre, amiral... – il hésita, puis : Il vient d'Angleterre, lâcha-t-il.

Bolitho se tourna vers lui et fut tout surpris de découvrir cet air anxieux sur ce visage plutôt débonnaire.

Mon Dieu, je lui fais peur. Cette découverte le frappa comme un coup de poing.

Cela fit plus que tout le reste pour calmer son appréhension et apaiser ses doutes. Il se souvenait maintenant seulement de ce qui s'était passé la veille, lorsqu'il attendait le retour d'Adam. Yovell avait dit quelque chose pour le distraire, Bolitho avait explosé et lui avait vivement reproché de s'immiscer dans ses affaires, lui dont la bête noire avait toujours été le petit despote qui abuse de son grade et de son autorité pour terroriser ses subordonnés ! On tombait aisément dans ce même travers ! Aux yeux de quelqu'un qui tenait déjà un commandant pour une espèce de dieu, un amiral était l'inafaillibilité incarnée.

— Merci, Yovell. Prenez le canot et portez mes dépêches à bord de *l'Electre*. Prenez aussi tout le courrier du bord – et, le voyant hésiter : Faites un crochet par ce navire de passagers, s'il vous plaît. Il a peut-être quelque chose, hein ?

Comme le clerc s'apprêtait à se retirer, il ajouta doucement :

— Je vous ai malmené, et sans raison. Le dévouement mérite une bien meilleure récompense.

Keen vit le secrétaire passer de l'accablement à la gratitude et, alors que la porte se refermait, il fit :

— C'était très gentil de votre part, amiral.

Bolitho retourna s'asseoir et décolla sa chemise de sa peau moite.

— Et j'ai été trop dur envers vous aussi, Val. Je vous prie de m'en excuser.

Keen jugea que le moment était propice :

— Je suis votre capitaine de pavillon, j'ai la liberté de faire des suggestions ou de vous mettre en garde lorsque l'occasion s'y prête.

— C'est vrai, répondit Bolitho dans un sourire. Thomas Herrick n'hésitait pas à user de cette liberté, alors dites-moi le fond de votre pensée.

Keen haussa les épaules.

— Vous êtes coincé de tous les côtés, amiral. Les Français ne veulent pas discuter de San Felipe avec vous, et ils n'en voient pas la nécessité puisque nos gouvernements ont signé un accord sur son sort.

Les Américains n'ont pas envie de voir les Français à leur porte, ce qui pourrait compliquer leur stratégie en cas de conflit à l'avenir. Le gouverneur de l'île sera contre vous quoi qu'il advienne, et je soupçonne l'amiral Sheaffe de l'avoir su depuis le début. Dans ces conditions, *pourquoi nous en faire ?* Si le gouverneur refuse de se soumettre, nous pouvons l'arrêter et le mettre aux fers – sa voix se durcit. Trop d'hommes sont morts pour que son avis ait encore de l'importance. Il vaut mieux pour nous prendre le contrôle de l'île que de la lui laisser. Il rêve probablement de s'affranchir de la Couronne ; il utilisera une faction contre l'autre si nous le laissons faire.

Bolitho eut un sourire.

— J'ai réfléchi à tout cela. Mais la perte de *l'Epervier*, plus cette attaque sans raison contre mon propre bâtiment, ne cadrent pas avec ce schéma. Ce vaisseau était de construction espagnole, autant que je peux en juger. Et pourtant, Sa Majesté Très Catholique n'a soulevé aucune objection à propos de San Felipe. Nous avons donc affaire soit à un coup monté, soit à de la piraterie à grande échelle. Par tous les diables, Val, après toutes ces années de guerre, il ne manque pas de gens qui ont acquis assez d'expérience et accumulé suffisamment de désespoir pour tenter ce genre de pari.

Keen joignit les mains.

— Et je sais que vous vous faites beaucoup de souci pour votre femme, amiral – il attendit de voir si un éclair de colère allait traverser les yeux gris de Bolitho. Cette attente a été dure pour vous, surtout après ce que vous avez enduré lorsque vous étiez prisonnier de guerre.

Un canot passa sous la voûte et Bolitho se dirigea vers les fenêtres afin d'examiner les passagers. Mais il ne s'agissait que de quelques spectateurs, un ou deux commerçants du cru qui tentaient de se livrer à quelque négoce avec les marins sur le pont.

Adam n'était pas là.

Keen lut dans ses pensées :

— Il est jeune, amiral. Peut-être est-ce une erreur de l'avoir choisi comme aide de camp.

Bolitho bondit :

— C'est Browne qui vous a dit ça ?

— Je me suis fait ma propre opinion, répondit Keen en secouant la tête. Votre neveu est un jeune homme plein de qualités, et je ne ressens pour lui que de l'affection. Vous avez veillé sur lui depuis le début, vous l'avez traité comme votre propre fils.

Bolitho faisait front, il n'avait pas abandonné le combat :

— Et en cela aussi j'ai eu tort ?

— Bien sûr que non ! répondit Keen en souriant tristement.

Bolitho passa derrière lui et posa la main sur l'épaule de son

jeune commandant.

— Vous avez pourtant raison. Je ne l'ai pas admis parce que je ne le voulais pas – il arrêta d'un geste les protestations de Keen. Je ne connais pas la mère d'Adam, personne ne la connaît. S'il est quelque chose qu'on doive porter à son crédit, c'est de lui avoir fait traverser le pays pour me l'envoyer à Falmouth. Mais vous avez raison en ce qui me concerne. Je l'aime comme un fils, mais il n'est *pas* mon fils. Son père était Hugh, mon frère. Peut-être y a-t-il un peu trop de Hugh en lui...

Keen se leva brusquement.

— Restez-en là, amiral. Vous vous tourmentez sans raison. Nous avons tous les yeux fixés sur vous. M'est avis que nous allons connaître des ennuis. C'est évident pour moi, sinon ce n'est pas vous qui auriez été choisi.

Bolitho remplit deux verres de bordeaux et en tendit un à Keen.

— Vous êtes un excellent capitaine de pavillon, Val. Il vous a fallu du courage pour me dire tout cela. Et c'était la vérité, les sentiments personnels n'ont rien à voir là-dedans. Plus tard, peut-être, mais pour l'instant, le moindre signe d'anxiété se répandrait dans tout le bord – il leva son verre au soleil. Et la *Vieille-Katie* aura assez à faire comme ça. Elle peut se débrouiller sans un amiral tellement prisonnier de ses propres soucis qu'il est incapable de penser à autre chose.

On toqua nerveusement, et Yovell entra, les yeux fixés sur Bolitho. Keen détourna son regard, incapable de le regarder prendre la seule et unique lettre que lui tendait son secrétaire. Il avait envie de s'en aller, mais, pas plus que le secrétaire, il n'avait envie de se faire taper sur les doigts.

Bolitho lut la lettre, qui était brève, et la replia avec soin.

— Appareillez, je vous prie, nous avons assez de vent pour sortir du port.

Il croisa le regard de Keen :

— Cette lettre est écrite par ma sœur, à Falmouth. Ma femme... – ses lèvres n'arrivaient pas à prononcer son nom, comme s'il avait peur – ... Belinda ne va pas très bien. Cette lettre date d'un certain temps car le navire de passagers a fait une première escale avant de relâcher à Boston. Mais elle savait qu'il allait appareiller, elle voulait me dire qu'elle pensait à moi.

Il se détourna, ses yeux s'embuaient.

— Même si alors elle était encore trop souffrante pour écrire.

Keen se tourna vers Yovell qui restait là, tendu. Il lui fit un bref signe du menton.

Lorsque le secrétaire se fut retiré, il dit doucement :

— C'est ce que j'attendais de sa part, amiral. Et c'est ainsi que vous devez le considérer.

Bolitho se tourna vers lui en hochant la tête.

— Merci, Val. Je vous prie de me laisser seul. Je monterai directement.

Keen traversa la chambre adjacente et passa près du factionnaire immobile devant la portière de toile.

Herrick aurait su quoi faire, lui. Keen se sentait complètement désarmé, mais tout ému aussi de ce que Bolitho eût partagé son désarroi avec lui. Il aperçut Allday près d'un dix-huit-livres et lui fit signe.

Allday l'écouta, puis poussa un gros soupir. Keen eut le sentiment qu'il venait du fond de ses souliers.

— Je vais à l'arrière, commandant. Il a besoin d'un ami pour l'instant – il essaya de sourire. Il va sûrement me reprocher mon impudence, mais que diable ? Il peut bien me faire exploser comme une culasse fêlée si l'envie lui en prend, ça, y a pas de doute.

Keen sortit en plein soleil, il était midi. Il ajusta sa coiffure lorsque ses officiers et son maître pilote se tournèrent vers lui.

— Parés à appareiller, monsieur Quantock. Je souhaite que vous me montriez ce que vous savez faire, la moitié du port nous regarde.

Tandis que les officiers rejoignaient leurs postes et que les boscos faisaient résonner leurs sifflets entre les ponts, Keen grimpa d'un pas léger l'échelle de dunette pour aller examiner rapidement l'état du mouillage et l'orientation de la flamme. Puis il se pencha dans la claire-voie grande ouverte en songeant à l'homme qui se trouvait au-dessous.

Il mit ses mains en porte-voix :

— Monsieur Mountsteven, vos hommes se traînent comme des infirmes, aujourd'hui.

L'officier salua puis s'agita anxieusement.

Keen respira profondément. Il allait mieux, il était redevenu le commandant.

Le laquais noir s'essuya les mains sur un bout de torchon et annonça :

— La roue est réparée, missié.

Adam aida la jeune fille à se lever et, quittant à regret l'ombre des arbres clairsemés, ils redescendirent sur la route poussiéreuse.

En prenant un virage, la voiture était passée dans une profonde ornière, y laissant en morceaux l'une de ses roues.

Ç'avaient été des moments de confusion, avec la voiture qui verse et une porte qui s'ouvre sur une descente vertigineuse où l'on risquait de dévaler comme un rien, et puis, dans le brusque silence, Adam avait mesuré quelle bonne fortune lui tombait dessus. Ce qui aurait pu se terminer par des blessures et par un désastre donnait à sa

visite la conclusion rêvée.

Lorsque la voiture avait fini par s'arrêter dans un dernier soubresaut, Adam avait réagi immédiatement et par instinct, sans autre pensée que celle de porter secours à sa compagne. Puis, tandis que la poussière retombait, sous l'œil du cocher et de son laquais accourus, inquiets, voir ce qu'il en était des voyageurs, il avait retrouvé la jeune fille entre ses bras, étroitement tenue, sa blonde chevelure à hauteur de ses lèvres et son cœur battant à l'unisson du sien.

La réparation avait pris plus de temps que prévu, mais il ne l'avait pour ainsi dire pas remarqué. Ils étaient montés ensemble dans la forêt verdoyante en se tenant par la main, avant de s'arrêter au bord d'un ruisseau et de s'avouer leurs vrais sentiments.

Tout ce séjour à Newburyport avait été une véritable aventure. Robina et son père avaient conduit Adam à une petite maison confortable et, fascinés, l'avaient regardé arpenter toutes les pièces en compagnie du propriétaire, un ami de la famille. Il avait palpé les murs, effleuré les cheminées, un vieux fauteuil même qui se trouvait là depuis toujours.

Robina avait tenté de retenir ses larmes lorsqu'il s'était assis dans le grand fauteuil, s'agrippant des deux mains aux bras, comme s'il voulait ne jamais le quitter. Il dit soudain :

— Mon père s'est assis là, Robina. *Mon père.*

Il ne parvenait pas à y croire.

Elle glissa sa main sous son bras et nicha son menton contre lui.

— Il faut partir, Adam, je vous ai déjà suffisamment retardé.

Lentement, ils se dirigèrent ensemble vers la voiture et y prirent place.

Lorsque les chevaux eurent repris le collier, la jeune fille dit d'une voix douce :

— Vous serez bientôt à Boston – elle tourna légèrement la tête et le regarda droit dans les yeux. Vous pouvez m'embrasser à présent, Adam, si vous en avez envie.

Elle essaya de rendre la chose plus légère en ajoutant :

— Personne ne nous voit. Il serait fâcheux que les gens d'ici prennent Robina Chase pour une aguicheuse !

Ses lèvres étaient délicieusement fraîches et exhalaient un parfum de fleurs. Elle le repoussa doucement et, baissant les yeux :

— Eh bien, à vrai dire, monsieur... – mais elle n'avait plus le cœur à plaisanter – ... c'est de l'amour, n'est-ce pas ?

Adam lui souriait, incapable de remettre ses idées en ordre :

— Cela y ressemble fort.

La voiture s'engagea sur des pavés puis sur un assemblage de vieilles poutres prélevées sur des bâtiments. Plusieurs passants

s'arrêtèrent pour regarder cette jeune fille blonde et le jeune officier de marine qui, l'air protecteur, l'aidait à descendre.

Adam, tout étonné, fouilla les lieux du regard puis, se tournant vers la jeune femme pendue à son bras :

— Robina, qu'allons-nous faire à présent ?

Il avait le sentiment de prendre une douche d'eau glacée : *l'Achate* avait disparu.

— Enfin, vous voilà !

Jonathan Chase fit un signe à sa nièce avant d'ajouter tristement :

— Il a appareillé hier. Votre amiral était pressé comme le diable de gagner San Felipe.

Il hésita un instant à raconter la fin de *l'Epervier* au jeune officier, mais choisit finalement de n'en rien faire. Il préféra lui dire :

— Vous feriez mieux de venir chez moi, mon jeune ami. Je verrai demain ce que je peux faire pour vous faire prendre la mer. Vous ne comptez pas abandonner votre bâtiment, hein ?

Il les vit qui se prenaient la main et comprit qu'Adam n'avait rien entendu de ce qu'il venait de dire.

Chase les conduisit à sa voiture, le front soucieux. Sa nièce était la prune de ses yeux, mais il fallait regarder le problème en face, tout comme un marin le fait à la mer.

Ils formaient un couple merveilleux, mais sa famille à elle ne lui permettrait jamais d'aller plus loin. Il ne savait plus ce qui avait bien pu lui passer par la tête lorsqu'il les avait présentés l'un à l'autre.

Un jeune officier de marine, anglais qui plus est, sans autre perspective de carrière que la marine, ce n'était certes pas ce qu'il fallait à Robina Chase. Et plus tôt il rejoindrait son bâtiment, mieux ce serait.

Bolitho sortit de la pénombre qui régnait sous le tillac et se dirigea vers la lisse de dunette. Il se sentait le point de mire des hommes d'équipage, dos nu, pris aux mille tâches qui sont l'ordinaire d'un vaisseau de guerre, ce tonneau des Danaïdes. Ils ne s'étaient pas encore habitués à la présence d'un officier général parmi eux et avaient du mal à ne pas le voir vêtu conformément à son rang. Comme les autres officiers, Bolitho ne portait qu'un pantalon et une chemise, col ouvert. Il aurait volontiers laissé de côté toute vêture pour combattre un peu la chaleur, n'eût été le Code, qu'il ne s'agissait pas d'enfreindre.

Levant les yeux, il examina toutes les voiles, l'une après l'autre. Pourquoi sa sœur Nancy lui avait-elle écrit ? La bonne interprétation était-elle celle de Keen, ou bien essayait-elle de le préparer à des nouvelles encore pires ? Belinda était tombée malade. Peut-être s'agissait-il d'un souvenir de son existence passée aux Indes,

lorsqu'elle avait soigné son mari jusqu'à sa mort ?

Il traversa le pont de bois clair, rendu parfaitement lisse par les millions de pieds nus qui l'avaient arpenté en vingt et un ans d'existence de la *Vieille-Katie*.

Il essaya de chasser Falmouth de ses pensées, mais son neveu lui vint aussitôt à l'esprit.

Bolitho n'aurait pas seulement désiré rester à Boston, il sentait tout son être le réclamer plus que tout au monde. Pour y attendre un mot de plus de Belinda, pour voir son neveu rallier le bord. Il n'aurait jamais dû l'autoriser à aller à Newburyport. Keen, comme Browne avant lui, avait peut-être raison sur ce point, une fois de plus : il n'aurait jamais dû prendre un proche comme aide de camp.

Keen traversa le pont pour venir le rejoindre.

— Le vent reste bien établi, amiral.

Et il attendit la réaction de Bolitho. Pendant ces huit derniers jours, des jours d'une longueur interminable, Keen avait fait route cap au sud, établissant le moindre bout de toile pour essayer d'arracher à son bâtiment un petit nœud de mieux. Mais le résultat n'avait pas été brillant et il savait bien que Quantock le comparait à son prédécesseur. S'il se moquait de ce que pouvait penser son triste sire de second, il était plus sensible au fait que Bolitho ne lui avait jamais fait la moindre remarque, la moindre critique. Mieux que quiconque, il savait que, dans ces parages, on ne pouvait jamais se fier au vent, qui en général vous lâchait lorsque vous en aviez besoin.

Bolitho leva les yeux vers la flamme qui claquait en tête de mât.

— Eh bien, Val, ce sera pour demain.

— Oui, amiral. Mr. Knocker m'assure que, si le vent se maintient, nous serons au large de San Felipe à midi.

Il paraissait soulagé.

Bolitho se tourna pour regarder par le travers la houle régulière, parfois percée de quelques gouttelettes lorsqu'un poisson sautait hors de l'eau. Comme Keen, il avait tant étudié les cartes et les vues des côtes de San Felipe qu'il en rêvait pendant son sommeil. Cinquante milles de long, mais moins de vingt au plus large, l'île était dominée par un volcan éteint et possédait un vaste port naturel au sud. Au nord, ses approches étaient défendues par une ligne de récifs, tandis qu'au sud une barrière corallienne rejoignait un petit îlot de l'autre côté. Ç'aurait été un endroit formidablement protégé, même sans la forteresse qui commandait les approches de Port-Rodney, comme s'appelait le mouillage. L'île possédait de l'eau douce en abondance et les riches plantations de carme à sucre, de caféiers en faisaient une proie tentante. Au fond de lui-même, Bolitho partageait le sentiment du gouverneur, Sir Humphrey : c'était folie que de rétrocéder l'endroit aux Français.

Keen poursuivit :

— Je vais profiter du vent dominant pour m'approcher du port par le sudet, amiral. Je ne voudrais pas m'y risquer dans l'obscurité.

Il en parlait d'un ton léger, mais Bolitho devinait à quel point il était inquiet pour son bâtiment. Les parages de San Felipe étaient fréquentés par des bricks ou des goélettes au commerce, mais un vaisseau de ligne, fût-ce un modeste soixante-quatre, avait besoin de place pour manœuvrer.

— Je vais descendre à terre dès que possible pour faire visite au gouverneur, répondit Bolitho. Nous savons que le commandant Duncan l'avait rencontré.

Il arrêta son regard sur l'aspirant Evans qui, à l'avant, passait près de Foord, le cinquième lieutenant, en grande conversation avec un quartier-maître voilier. L'aspirant se retourna, jeta un coup d'œil au petit groupe, puis, courant presque, gagna le panneau le plus proche.

— C'est un blessé de *l'Epervier*, lui expliqua Keen, encore un qui vient de mourir, amiral.

Bolitho hocha la tête : un mort de plus. Les aides du maître voilier allaient le coudre dans un vieux hamac et on le passerait par-dessus bord au coucher du soleil.

— Dites à l'aspirant Evans d'aller voir mon secrétaire, j'ai des choses à lui faire faire chez moi. Il faut lui changer les idées.

Il s'éloigna et commença à faire les cent pas, jusqu'à ce que sa chemise fût collée à sa peau.

Keen hocha la tête. *Lui changer les idées*. Bolitho, qui avait des devoirs et des ennuis pour dix, trouvait encore le moyen de penser à cet aspirant si durement frappé.

— Ohé, du pont !

Keen leva la tête et dut s'abriter les yeux de la lumière aveuglante. La vigie installée dans la hune cria :

— Terre devant, sous le vent !

Keen se tourna vers le pilote et lui dit dans un sourire :

— Bien joué, monsieur Knocker. Nous allons rester à cette amure jusqu'à ce que nous puissions préciser l'atterrissage.

Knocker grommela, mais son visage d'ecclésiastique resta impassible, sans plaisir ni désagrément.

Keen se tourna vers Bolitho : il avait entendu l'annonce de la vigie, mais n'avait rien manifesté.

— Commandant, je ferai passer le cadavre par-dessus bord à la fin du dernier quart de jour.

C'était Quantock. Il était grand et assez dégingandé, mais capable aussi d'arriver comme un chat. Keen se tourna vers lui en essayant de dissimuler le sentiment que lui inspirait son second.

— Nous *procéderons à son immersion* en lui rendant les honneurs, monsieur Quantock. Faites rappeler la bordée de repos au crépuscule.

— Si vous le dites, commandant, répondit Quantock en haussant les épaules. C'est juste parce que ce n'était pas l'un des nôtres...

Keen vit passer le jeune aspirant, qu'emmenait Yovell, et répondit sèchement :

— C'était *une personne*, monsieur Quantock !

Et lorsque la pénombre commença à descendre à l'horizon pour envelopper le vaisseau qui avançait lentement, *l'Achate* rendit un dernier hommage au disparu.

Bolitho avait endossé son uniforme. Il se tenait debout près de Keen qui lisait quelques prières dans son missel, un quartier-maître bosco tenant une lanterne pour éclairer le livre, encore que, comme Bolitho le soupçonnait, il connût ces textes par cœur.

Il nota également que ce porteur de lanterne était l'homme auquel il avait parlé une fois et qui avait servi à bord du *Lysandre* au combat d'Aboukir.

Il contempla un instant l'horizon qui s'assombrissait, mais l'île avait déjà disparu. Pendant toute la journée, elle avait émergé lentement de la ligne bleutée, grandissant de plus en plus.

— Procédez, monsieur Rooke, fit Keen.

Bolitho entendit un raclement sur le caillebotis puis un plongeon le long du bord. Le matelot avait entamé sa descente vers le fond de la mer. Il fut pris d'un frisson, et sa blessure à la cuisse se réveilla, comme un souvenir, comme un reproche.

Un fusilier s'employait déjà à plier le pavillon que l'on avait utilisé pour la cérémonie, les hommes regagnaient leurs postes. L'officier de quart avait hâte de passer la suite à son successeur pour rejoindre ses camarades au carré. La routine du bord reprenait ses droits, comme d'habitude.

Mais Bolitho, lui, imaginait le triste colis en train de s'enfoncer dans le sillage de *l'Achate*. Il avait surpris le commentaire du second et la réponse irritée de Keen. *Ce n'était pas l'un des nôtres*.

« La prochaine fois, songea-t-il amèrement, ce ne sera plus vrai. »

Au-dessus de la baie du Massachusetts, le ciel était encore plus menaçant que lors de l'arrivée de *l'Achate* au mouillage.

Adam, qui se tenait sur le quai avec quelques autres personnes, remarqua des hommes qui s'activaient sur le pont de plusieurs des bâtiments présents au port, comme s'ils s'attendaient à avoir de la tempête.

Jonathan Chase examina les nuages en fuite en se frottant le menton.

— Je suis désolé de vous bousculer, monsieur, mais vous feriez mieux de profiter de la marée avant que le temps se gâte. Ça ne durera que quelques heures.

Adam se tourna vers la jeune fille dont les cheveux blonds prenaient des teintes argentées dans la lumière mourante.

— Je vous suis reconnaissant de m'avoir trouvé un bâtiment, monsieur.

Mais son cœur et ses yeux tenaient un tout autre discours.

Elle lui prit le bras, et ils regardèrent ensemble le petit brigantin qui commençait à tanguer sérieusement. Ses voiles à demi dérabantées se gonflaient et claquaient sèchement au vent. Il se nommait *Le Vivace* et Adam se dit qu'il avait beaucoup de chance : Chase avait réussi à lui trouver un patron qui acceptât de faire les quelque quatorze cents milles qui le séparaient de San Felipe.

La jeune fille lui souffla :

— Ne partez pas, Adam. Cela ne sert à rien. Vous pourriez rester avec nous jusqu'à ce que... — elle se tourna vers lui, à moitié suppliante, à demi impérieuse — ... jusqu'à ce que mon oncle vous trouve un emploi — et, lui serrant plus fortement le bras : Et vous deviendrez alors ce qu'était votre père.

Chase la coupa brutalement :

— Le canot arrive. J'ai fait porter vos effets à bord, avec quelques gâteries pour votre bâtiment. Transmettez mon meilleur souvenir à votre oncle.

Il parlait d'une voix précipitée, comme pour hâter le moment des adieux.

Adam se pencha pour embrasser la jeune fille. Sa peau était mouillée, embruns ou larmes, il ne savait trop. Il savait qu'il l'aimait plus que tout au monde, qu'il allait presque sûrement la perdre. Il se sentait déchiré, torturé comme en enfer.

Le petit canot racla le long du quai, une voix impatiente cria :

— Sautez à bord, monsieur, on n'a pas trop le temps de traîner !

Adam enfonça solidement sa coiffure sur sa tête et s'exécuta. Le canot était vieux et balafré, mais l'armement connaissait son métier.

Il resta les yeux tournés vers l'arrière tandis que l'embarcation paraît les piles. Il la vit qui le regardait, il apercevait encore sur le fond sombre de la terre son visage tout pâle, ses mains blanches qu'elle agitait.

Je reviendrai.

Il serra les dents lorsqu'une gerbe d'embruns passa par-dessus le plat-bord et que le bosco lança :

— Allez, soyez paré !

Le brigantin plongeait droit au-dessus d'eux, ses deux mâts

faisaient des spirales dans le ciel tandis qu'il tirait sur son câble.

Adam était presque content d'avoir affaire à un matelot aussi rude. Il ne demandait aucun égard, ils travaillaient parce que Chase les avait payés, pas par respect pour un officier étranger.

Il escalada la muraille mais se serait étalé de tout son long si un gros homme surgi de l'ombre ne lui avait pas pris le bras pour l'aider à rester debout. Adam remarqua que l'homme boitait lourdement puis, alors qu'il s'apprêtait à le remercier, qu'il n'avait qu'une seule jambe. Mais on ne pouvait s'y tromper, il avait de l'autorité, et il s'en rendit immédiatement compte en l'entendant crier à ses hommes de s'atteler au cabestan.

— Descendez, je vous prie.

Il avait une grosse voix, l'accent traînant des colonies et non pas celui des habitants de Boston. Il partait déjà pour surveiller son maigre équipage, mais il hésita et revint vers lui :

— Voudriez-vous vous découvrir ?

Comme Adam ôtait sa coiffure, les cheveux au vent, le patron du *Vivace* eut un mouvement de tête, visiblement satisfait.

— C'est bien ce que je pensais. J'l'ai su dès que je vous ai vu – il s'essuya la main sur sa vareuse avant de la lui tendre. Je m'appelle Jethro Tyrrell. Bienvenue à bord de mon modeste bâtiment.

— Vous connaissiez mon père ? fit Adam en le regardant fixement.

Le dénommé Tyrrell pencha la tête en arrière et se mit à rire :

— Diantre non ! Mais j'ai bien connu Richard Bolitho...

Il partit en boitant et ajouta par-dessus son épaule :

— J'ai été son second dans le temps, ça vous étonne, hein ?

Adam gagna vaille que vaille l'arrière jusqu'à une étroite échelle de descente, complètement éberlué.

À vrai dire, il ne se souciait guère de savoir qui commandait *Le Vivace*. Ce bâtiment allait l'emmener loin de Robina, son premier amour.

VII

IL EST FACILE DE PROVOQUER UNE GUERRE

— La passe de Port-Rodney est étroite, amiral, pas plus d'un mille au mieux – Keen abaissa sa lunette et serra les lèvres. Une batterie bien située tiendrait toute une flotte en respect.

Bolitho passa de l'autre bord de la dunette de façon à avoir une vue dégagée sur l'île, sans être gêné par les haubans et le gréement.

Ils avaient fait bonne route pendant la nuit et, alors que les premières lueurs du soleil levant soulignaient l'imposante silhouette du volcan éteint, il était en mesure d'apprécier sa taille ainsi que la côte découpée de l'île.

— Noroît quart ouest, monsieur ! cria le timonier.

Et Knocker poussa un grognement pour indiquer qu'il avait compris.

Keen jeta un coup d'œil à la flamme qui pointait toute droite vers le bossoir sous le vent, quasiment sans frémir. Le vent tenait toujours.

Tandis que le vaisseau se dirigeait vers la pointe, Bolitho voyait l'esprit de Keen au travail. Le vent pouvait les conduire d'une seule traite dans l'abri du port. Mais la côte se trouvait sous leur vent, ce qui exigeait les plus grandes précautions. Keen avait fait placer deux sondeurs confirmés dans les bossoirs dès les premières lueurs et leurs réguliers « Pas de fond, monsieur ! » les prévenaient du danger.

Le fond plongeait à pic, mais une fois qu'ils auraient franchi le travers de l'îlot au sud de la pointe, les récifs seraient là, prêts à leur arracher la quille si le vaisseau venait à dévier de sa route.

— Rentrez la misaine, monsieur Quantock.

Keen paraissait calme, mais il avait l'œil à tout et surveillait les huniers tendus par le vent.

— Ohé, du pont !

Bolitho serra les mains dans son dos en entendant la vigie crier :

— Il y a un barrage en travers de la passe, monsieur !

Keen se tourna vers lui :

— Mais ils s'imaginent quoi, au juste ?

— Envoyez un officier en haut, répondit seulement Bolitho. Puis préparez-vous à mouiller.

— Mais...

Keen s'arrêta net, il savait que Bolitho le comprenait parfaitement. Mouiller au vent d'une côte en eaux profondes, c'était tenter le diable. Si le vent forçissait, *l'Achate* risquait de chasser et de se jeter sur le récif de corail sans recours possible.

Bolitho fit quelques pas, le temps de réfléchir. Il ne voulait surtout pas regarder la difficile ascension d'un officier en tête de mât.

Le gouverneur avait le droit de faire ce qu'il voulait pour défendre l'île. Peut-être avait-il déjà été attaqué et qui sait s'il n'allait pas faire relever le barrage lorsqu'il aurait identifié *l'Achate*. Mais il repoussa immédiatement cette idée. Ce vaisseau avait navigué dans ces parages pendant le plus clair de sa carrière, il était facile de le reconnaître, mieux que nul autre.

L'enseigne qui avait grimpé dans les hauts pour aller rejoindre la vigie cria :

— Le barrage est constitué d'embarcations mouillées, commandant.

C'était l'un des aspirants fraîchement promus enseignes, et il avait une petite voix fluette, presque une voix de fille. Si bien que quelques marins de quart sur la dunette se mirent à ricaner et à se donner des coups de coude dans les côtes avant que Quantock les fît taire d'un seul rugissement.

Keen referma sa lunette.

— Paré à lofer ! Du monde aux bras ! L'équipe de mouillage à l'avant, mettez-moi deux fois plus de monde !

Le jeune enseigne cria :

— Je vois un yawl qui s'approche !

Keen se tourna vers Bolitho, le regard fou d'inquiétude.

— Mouillez, ordonna sèchement Bolitho.

— La barre dessous ! Monsieur Quantock, paré à mouiller !

Les vergues commencèrent à pivoter dans de grands grincements, jusqu'à être dans le vent, la toile battait, claquait, le vaisseau cassa lentement son erre.

— Mouillez !

L'ancre tomba lourdement dans la mer en soulevant une gerbe qui monta loin au-dessus de la guibre. Rooke, le maître bosco et un enseigne de l'équipe d'avant se penchèrent par-dessus le pavois pour surveiller les opérations. Pendant ce temps, les gabiers s'activaient pour rentrer la toile et diminuer ainsi la poussée du vent tandis que le câble filait vers les profondeurs.

— C'est bon, commandant !

Keen hocha la tête, non sans murmurer :

— Quelle bande de salopards !

Le yawl quittait lentement la côte en tirant des bords pour se

diriger vers le deux-ponts à l'ancre.

L'aspirant de quart annonça :

— Il y a un officier à bord, commandant !

— Je rappelle la garde, commandant ? demanda Dewar.

— Après qu'on m'a refusé l'entrée ? répondit Keen en lui jetant un regard plein d'éclairs. J'aimerais mieux le savoir en enfer !

Le yawl carguait ses voiles brunes, il s'approcha du rentré de muraille de l'*Achate* et Bolitho ordonna :

— Je le recevrai dans mes appartements.

Il regagna l'arrière, incapable de supporter plus longtemps la colère, l'humiliation de Keen.

On conduisit le visiteur chez lui après ce qui lui parut être une éternité. Bolitho se surprit à s'interroger : qu'aurait fait Nelson dans sa situation ? Il ne pouvait blâmer les habitants de l'île ni condamner leur conduite.

Yovell ouvrit la porte ; Bolitho aperçut son visiteur, qui s'avança jusqu'au milieu de la chambre. Il était en uniforme, selon toute apparence, tunique bleue et pantalon blanc. Il était armé d'un sabre et d'un pistolet accroché à un ceinturon extrêmement bien astiqué. Bolitho jugea qu'il avait une trentaine d'années et reconnut lorsqu'il ouvrit la bouche un léger accent de la côte ouest. Oui, se dit-il, sans doute quelqu'un du Devon, tout comme son secrétaire.

— Je viens de la part du gouverneur.

Keen, qui l'avait suivi, aboya :

— Dites amiral lorsque vous vous adressez au vice-amiral !

— Et, si je puis me permettre, comment vous appelez-vous ? lui demanda Bolitho.

L'homme jeta à Keen un regard plein de hargne.

— Capitaine Masters, de la milice de San Felipe,... – il déglutit avec peine – ... amiral.

— Bien, capitaine Masters. Avant que l'un de nous dise quelque chose d'irréparable, laissez-moi vous exposer mes intentions.

L'homme avait retrouvé son aplomb et coupa net :

— Le gouverneur m'a donné instruction de vous dire que le barrage restera en place jusqu'à la fin des négociations. Ensuite...

— Ensuite, comme vous dites, fit tranquillement Bolitho, c'est quelque chose qui ne vous regarde pas. Mais comment voulez-vous que j'aie voir le gouverneur si on empêche mon bâtiment d'entrer ?

— Je vous emmènerai à bord de mon yawl – et, voyant Keen esquisser un pas en avant : Amiral, ajouta-t-il précipitamment.

— Je vois. À présent, capitaine Masters, de la milice de San Felipe, je m'en vais vous dire une bonne chose : je vais descendre à terre à bord de mon canot pour porter au gouverneur les ordres écrits de Sa Majesté britannique.

— Il n'acceptera jamais ! répliqua Masters.

— Faites mettre mon canot le long du bord, ordonna Bolitho en se tournant vers Keen.

Il perçut chez ce dernier la même mimique de réprobation qu'aurait-elle Thomas Herrick à sa place.

Masters tenait bon.

— Je vais vous précéder, dans ces conditions.

— Non. Vous êtes en état d'arrestation. Le moindre signe de rébellion sera traité avec la plus grande sévérité et vous en serez personnellement responsable, suis-je clair ?

Bolitho vit que ces derniers mots avaient fait mouche, on aurait dit que son interlocuteur venait de recevoir un coup de pistolet à bout portant. Masters était sans doute habitué à brutaliser des esclaves dans les plantations et ce soudain revirement de situation le laissait sans voix.

— Rendez vos armes, lui ordonna sèchement Keen – et, haussant le ton : Sergent Saxton, assurez-vous de cet homme !

Masters ne put réprimer un hoquet de surprise lorsque le fusilier lui ôta son sabre puis son pistolet et s'exclama :

— Vos menaces ne me font pas peur, amiral !

Bolitho se leva et se dirigea vers les fenêtres de poupe. À n'en pas douter, de nombreuses paires d'yeux observaient le vaisseau de la forteresse pour voir ce qui allait se passer. Le gouverneur pouvait ouvrir le feu sur son canot, ou le garder en otage jusqu'à ce que...

Mais il mit fin au cours de ses pensées et dit froidement :

— Elles devraient !

Lorsqu'il se retourna, on avait emmené Masters et il entendit que l'on criait des ordres, tandis que les fusiliers mettaient la main sur le yawl. Keen demanda d'une voix inquiète :

— Si vous me laissez forcer le barrage, amiral ? Nous pourrions alors entrer dans le port comme nous en avons l'intention et en profiter pour liquider cette chienne de mutins !

Bolitho prit un air compréhensif.

— Cela nous prendrait toute une journée, peut-être bien davantage. Et, à supposer que vous réussissiez, ce serait au prix de nombreuses vies humaines. Si le vent se lève sans prévenir, vous seriez obligé de partir et de vous dégager de la côte sous le feu de cette batterie.

Keen sembla se résigner.

— Qui allez-vous emmener comme aide de camp, amiral ? Je crois que je devrais venir avec vous.

Bolitho lui sourit, soulagé de ne plus devoir attendre, quelle que fût l'issue de cette affaire.

— Quoi, vous voudriez abandonner votre bâtiment ? Si nous

sommes tous deux à la merci de Rivers, pas besoin de se demander ce qui risque d'arriver ! – il se calma en voyant la tête de Keen : Un enseigne et, euh..., cet aspirant, Mr. Evans. Ils feront l'affaire.

Ozzard décrocha le vieux sabre de son râtelier, mais Bolitho lui dit :

— Non, prenez l'autre.

Si les choses tournaient mal, le vieux sabre resterait là pour Adam. À leurs regards, il vit qu'ils avaient tous deux deviné.

En haut, le soleil était monté au-dessus du volcan et les ponts étaient déjà aussi brûlants que des briques au four. Tout était sec comme de l'amadou : le gréement imprégné de goudron, les voiles prendraient feu comme des torches si la batterie de l'île tirait à boulets rouges. Même avec des boulets normaux, une batterie bien placée représentait une menace terrible pour un vaisseau contraint de se déplacer lentement à l'intérieur d'un port.

Il aperçut Allday qui le regardait en souriant ; les marins et les fusiliers postés sur les passavants l'observaient eux aussi avec curiosité.

Il hésita en arrivant à la coupée, puis se tourna vers Keen.

— Si je me suis trompé... – il vit son capitaine de pavillon serrer les dents – ... ou si je dois mourir aujourd'hui, promettez-moi que vous écrierez à Belinda. Vous essaieriez de lui expliquer.

Keen hocha la tête et lâcha :

— S'ils posent la main sur vous, amiral...

— Vous exécuterez mes ordres, Val. Tous mes ordres et rien que mes ordres.

Il salua le pavillon et descendit dans son canot. Il y trouva Trevenen, le sixième lieutenant, et l'aspirant Evans, tous deux déjà assis dans la chambre.

— Bien belle journée, messieurs.

Trevenen ne se sentait plus à l'idée de se retrouver aide de camp par intérim, contrairement à Evans qui regardait ailleurs, le regard sombre, les yeux vides. Allday murmura :

— Ça ne sent pas bon, amiral.

Bolitho alla s'asseoir et jeta un coup d'œil à l'armement qui attendait.

— Oui, mais ça ne sert à rien de le dire.

Allday poussa un soupir. Il savait trop bien ce que cela signifiait.

— Poussez devant ! Avant partout !

Bolitho jeta un œil derrière lui et vit le vaisseau qui s'éloignait ; les visages des hommes à la coupée se brouillaient et perdirent bientôt toute individualité.

Il observa ses compagnons. Le plus jeune officier du bord, un aspirant de treize ans, le gouverneur ne s'attendait sans doute guère à

cela. Mais il avait fait le même raisonnement en laissant à bord son vieux sabre de famille, il ne voulait prendre aucun risque. Si les choses tournaient très, très mal, Keen aurait besoin de tous ses officiers et de ses marins les plus expérimentés.

Le canot plongeait lourdement dans la barre. Bolitho entendit un cliquetis métallique et s'aperçut qu'on avait dissimulé sous les bancs des pistolets et des coutelas pour les rendre plus facilement accessibles.

Il leva la tête, vit l'air impassible d'Allday et leurs regards se croisèrent imperceptiblement. Il savait qu'il n'avait pas besoin de parler, Allday avait fait ses plans de son côté.

— Voici l'autre île, amiral, fit nerveusement l'enseigne.

Bolitho se masqua les yeux et examina l'îlot en dos d'âne. On ne voyait aucun arbre, mais la végétation était luxuriante autour de l'église de la mission bâtie en pierre et des bâtiments annexes. On distinguait une bande étroite de sable, il avisa quelques canots tirés sur la plage derrière le ressac. Moines, prêtres ou autres, songea-t-il, les habitants devaient partager leur temps entre la pêche, la culture de leurs terres et la prière.

Il se tourna vers le barrage. Quelques allèges et de vieilles coques avaient été mouillées au milieu de la passe, cette passe que *l'Achate* ou tout autre vaisseau de son tonnage devaient emprunter. Il leva les yeux vers la forteresse. Elle était plus imposante que ce à quoi il s'attendait, tombait à pic du côté de la mer dans une pente impossible à escalader, et des vingt-quatre-livres ne pouvaient rien contre elle.

Il distingua également quelques maisons de couleur claire à l'extrémité opposée du port et esquissa un sourire amer. Georgetown, le petit royaume de Rivers. On voyait quelques bâtiments au mouillage, navires de commerce et barques de pêche pour la plupart.

Allday marmonna entre ses dents :

— Il y a des hommes en armes sur le barrage, amiral.

Bolitho fit signe qu'il avait vu.

— Serrez à tribord sur le côté de la passe.

Il se retourna une seconde pour regarder son bâtiment, mais il avait disparu derrière la pointe. Seules les hunes et les vergues hautes de *l'Achate* étaient encore visibles au-dessus de la terre, comme si on les avait plantées là.

Le jeune Evans s'agitait sur son banc à côté de lui et il serra soudain les doigts autour de son poignard. Autant prendre une aiguille pour arrêter un taureau furieux, songea Bolitho. Il lui dit :

— Je vous ai emmené avec moi pour le cas où vous pourriez vous souvenir de quelque chose.

Le jeune garçon leva les yeux et lui répondit tranquillement :

— Je le sais, amiral.

Il observa le barrage, puis laissa ses yeux errer au centre du port, mais n'ajouta rien.

Bolitho devinait qu'Evans imaginait son bâtiment, *l'Epervier*, mouillé ici sous les canons de la forteresse. Un vaisseau du roi, sa maison, les prémices d'une carrière, des amis comme ce jeune aspirant qui s'était fait tuer. Mais un petit quelque chose, un rien, pouvait lui rendre la mémoire. Ils n'avaient guère plus à leur disposition.

Allday se raidit lorsque éclata un coup de mousquet, Bolitho vit la balle ricocher sur l'eau comme un poisson avant de s'arrêter par le travers. Il ordonna :

— Gardez la cadence, continuez à avancer.

Ce ton calme rassura les nageurs qui, le dos tourné au barrage, s'attendaient sans doute à recevoir le coup suivant.

Bolitho sortit les épaules. Son chapeau haut de forme, ses épaulettes dorées faisaient de lui une cible de choix pour un tireur d'élite. Mais il n'y eut pas d'autre coup de feu, et, lorsque le canot passa près de l'extrémité du barrage, Bolitho put voir des hommes rassemblés qui les observaient. Tous étaient armés, et l'un d'eux brandit son mousquet d'un air menaçant devant les marins qui ricanèrent.

À présent, il était impossible de faire demi-tour ou de s'enfuir.

Bolitho remarqua un groupe de silhouettes au bout du quai, en contrebas de la forteresse. Tout d'un coup, comme elle lui parut longue, la route qu'ils avaient parcourue depuis qu'il avait quitté le bureau paisible de Sir Hayward Sheaffe où à l'Amirauté on lui avait annoncé ce qui était sur le point d'arriver.

Bolitho ne savait plus très bien comment il s'était imaginé le gouverneur de San Felipe, mais Sir Humphrey Rivers ne ressemblait pas à ce à quoi il s'attendait. C'était un homme de grande taille, solidement bâti, presque obèse même. Le climat autant que la boisson lui avaient rougi le teint. Mais il accueillit Bolitho d'un grand sourire jovial, chaleureux même, et l'accompagna dans les profondeurs obscures et fraîches de la forteresse.

Rivers le précéda dans une embrasure dotée d'une porte cloutée puis emprunta une coursive qui avait été décorée de tapisseries et de plusieurs peintures. Il lui dit par-dessus son épaule :

— Plus tard, j'espère que vous viendrez visiter ma demeure, mais je me suis dit que vous aviez hâte de parler affaires, non ?

Bolitho aperçut une autre porte grande ouverte, et un nègre emperruqué qui faisait office de laquais se courba profondément à leur passage.

Rivers s'épongea le visage avec un mouchoir de soie et observa

l'enseigne de vaisseau Trevenen ainsi que le jeune aspirant avec un certain amusement.

— Crédiieu, Bolitho, mais on dirait que vous avez un équipage de mousses pour exécuter les ordres de l'Amirauté !

Il fit claquer ses doigts, et un second laquais s'avança silencieusement avec un plateau chargé de verres. Il eut un sourire bref :

— Peut-être vos jeunes compagnons accepteraient-ils de se retirer ?

— Certainement.

Il n'y avait pas lieu de mêler de témoins à cette affaire. Bolitho ajouta :

— Vous savez certainement pourquoi je suis ici, sir Humphrey ?

Rivers cala sa carcasse dans son fauteuil et se mit à contempler son verre.

— Certainement, tout le monde est au courant. Et vous savez également ce que j'en pense ? – il pouffa et avala une grande gorgée. Excusez-moi pour ce barrage, mais c'était indispensable.

Il parut se souvenir tout à coup de ce que Masters n'était pas rentré à terre et demanda brusquement :

— Où est le capitaine de ma milice ?

— A bord de l'*Achate*, sir Humphrey.

— Je vois – il tendit son gobelet pour se le faire remplir. On dirait que le vent va se lever. Vous avez assez d'expérience pour savoir qu'il peut être violent dans ces parages, même à cette période de l'année. Il ne serait guère prudent de laisser votre... euh, votre navire amiral si près de terre dans ces conditions.

Bolitho but une gorgée de vin. Il s'étonnait de se voir si calme. Rivers avait pensé à tout, prévu qu'un navire serait contraint de regagner le large si l'entrée du port restait condamnée.

Rivers gardait les yeux rivés sur lui.

— Regardons les choses en face. Votre bâtiment ne pourra pas rester là indéfiniment, vous devrez lever l'ancre tôt ou tard. Vous pouvez bien rationner l'eau jusqu'à mettre votre équipage au bord de la mutinerie, vous pouvez même attendre des secours qui n'arriveront jamais. Ou bien vous pouvez trouver un compromis dès à présent. Je resterai gouverneur de cette île et garderai la responsabilité de son bien-être et de sa défense.

« Et des bénéfices que j'en tire », songea Bolitho.

Rivers se leva, non sans peine, et s'approcha d'une fenêtre.

— Cette place est imprenable. Vous devez le reconnaître. Les Américains m'aideront si nécessaire. Je ne laisserai pas les Grenouilles hisser leurs couleurs ici. Je l'ai déjà dit à cet impudent, au commandant de votre frégate.

— *L'Épervier* a sombré peu de temps après avoir quitté l'île.

Il observait le visage rubicond de Rivers en disant ces mots, mais dut constater que sa surprise était totale.

— Sombé ? Mais de quoi parlez-vous ?

— Il a été attaqué par un bâtiment de guerre bien plus gros que lui et s'est fait massacrer sans la moindre sommation, sans qu'on lui ait laissé la moindre chance de pouvoir se défendre. Comme vous le voyez, sir Humphrey, d'autres que les Français s'intéressent au sort de cette île.

Rivers vida son verre d'un trait et se détourna pour dissimuler son embarras.

— Je ne le pense pas. Il s'agit sans doute d'un pirate, ces eaux en regorgent. Et quand on voit que la marine royale est réduite à la misère, ce n'est guère surprenant. Il faut que je vous montre quelque chose.

Il jeta presque son verre vide et se dirigea, le souffle court, vers une autre porte, percée au fond de la pièce. Un valet se précipita pour le devancer comme un poisson pilote afin de lui ouvrir.

De l'autre côté, pas de tapisseries ni de sièges confortables. Il n'y avait plus que de longues murailles de pierre percées d'embrasures. Une rangée de pièces d'artillerie était pointée sur la mer. De quoi soutenir le pouvoir de Rivers.

Le gouverneur se dirigea vers le canon le plus proche et caressa doucement le cul-de-lampe arrondi d'un geste plein d'affection.

— Venez par ici, Bolitho, venez donc jeter un œil.

Il s'écarta un peu et Bolitho prit conscience du sentiment de puissance qui habitait cet homme. Il se sentit également rempli de dégoût pour quelqu'un qui se fichait du tiers comme du quart, et de Duncan entre autres.

Il se pencha pour regarder le spectacle le long de la grande volée noire et put constater que la pièce était pointée sur une ligne de corps-morts. Et son canot était amarré à l'un d'eux. Il réussit même à distinguer Allday, debout, qui s'abritait les yeux pour observer la forteresse.

Rivers ajouta doucement :

— *L'Épervier* était amarré par là. J'aurais pu le couler aussi facilement que je peux couler votre canot.

Bolitho se redressa et le regarda tranquillement.

— Vous avez vous-même été amiral, sir Humphrey. Vous savez que la marine n'aurait de cesse que...

Rivers eut une moue de dédain :

— Elle n'aurait pas le choix. Subir des pertes encore plus graves pour aider les Français ? Le Parlement lui-même n'est pas stupide à ce point.

Bolitho se tourna une fois encore vers le mouillage, l'eau était griffée comme de l'étain martelé. Le vent se levait, les pavillons des embarcations s'agitaient. Mais elles étaient à l'abri, alors que *l'Achate*, lui, ne l'était pas. Il se décida enfin :

— Je vais rentrer à mon bord – et, sans essayer de dissimuler son mépris : À moins, laissa-t-il tomber, que vous n'essayiez de me retenir moi aussi ?

— Donc, Bolitho, pas d'accord entre nous ?

— N'essayez pas de m'appâter, sir Humphrey. Vous saviez fort bien que je n'étais pas prêt à pardonner une trahison.

Rivers se mit à sourire :

— Contrairement à d'autres membres de votre famille, pas vrai ?

Bolitho prit sa coiffure des mains d'un valet. Il donna à son geste une certaine lenteur pour se laisser le temps de dominer sa colère. Il était heureux qu'Adam ne fût pas là. En entendant proférer une insulte aussi ignoble sur le compte de son père, il aurait dégainé sur-le-champ et les gardes de Rivers auraient mis fin immédiatement à leur aventure. Il répondit seulement :

— C'était assez mesquin de votre part, mais pas totalement inattendu.

Rivers se rassit et s'épongea une nouvelle fois le visage. Il ne pouvait cacher son excitation, le plaisir que lui procurait cette petite victoire.

Bolitho se dirigea vers la porte et aperçut l'aspirant Evans, seul, debout devant une fenêtre grande ouverte. Rivers reprit la parole :

— J'ai pris la liberté de retenir le jeune enseigne jusqu'à ce que vous me rendiez mon officier et mon canot.

— Comme vous voudrez, répondit Bolitho en hochant cérémonieusement la tête.

Rivers eut l'air déçu.

— Vous avez encore le temps de reconsidérer votre position.

Bolitho appela Evans d'un geste et répondit :

— Comme vous le disiez vous-même, sir Humphrey, ces eaux regorgent de pirates. Je pense seulement que je viens de faire la connaissance de l'un d'entre eux.

Et, tournant les talons, il franchit la porte, s'attendant à entendre un coup de feu ou une sommation.

Evans dut presque se mettre à courir pour le suivre. Bolitho lui ordonna sèchement :

— Faites signal au canot.

Il sentit un souffle d'air chaud sur sa joue, flaira comme une menace dans le ciel. Il allait devoir agir finement, songea-t-il. Il n'y avait pas d'autre choix, lui non plus n'avait pas le choix.

Allday vit avec soulagement Bolitho et l'aspirant monter à bord

et murmura :

— Ainsi, amiral, les dés sont jetés.

Bolitho, qui regardait les pelles tomber dans l'eau, lui répondit :

— Nagez donc *tranquillement*, je vous prie.

Il réfléchissait à toute vitesse à tout ce qu'il devait faire, mais il ne fallait à aucun prix que Rivers devinât ses intentions.

Une fois dans la grand-chambre, Bolitho jeta à Ozzard son manteau galonné et se tourna vers Keen, Quantock et les deux officiers fusiliers que Yovell était allé quérir à la hâte.

— J'ai l'intention d'attaquer, commandant.

Il fut surpris de ne pas voir se briser dans sa main le verre de vin qu'Ozzard lui avait servi.

— Mr. Knocker est inquiet pour notre sécurité dans les conditions présentes, amiral, répondit Keen. Le vent...

— Se maintient-il ?

— Il forcit d'heure en heure, répondit Quantock de sa grosse voix.

— Ce n'est pas ce que j'ai demandé. Se maintient-il ?

— Oui, amiral, répondit précipitamment Keen.

— Très bien, préparez-vous à appareiller – et il vit bien que Keen était soulagé lorsqu'il ajouta : Les veilleurs de Rivers s'imagineront que nous appareillons.

— Sauf votre respect, amiral, aucun être sensé ne pourrait imaginer le contraire. Nous allons sûrement chasser sur notre ancre si nous restons ici.

Bolitho lui fit un grand sourire :

— Vous vous rappelez Copenhague, Val ?

Keen hocha la tête, il était tout pâle.

— Je m'en souviens, amiral. Ainsi, vous avez l'intention d'attaquer de nuit ?

Il semblait incapable d'y croire.

— J'en ai l'intention. Je sais comment cette batterie est pointée sur la passe et le mouillage principal. Rivers a été assez bon pour me le montrer, encore que ses raisons aient été sans doute différentes.

Mais que lui arrivait-il ? Les choses pouvaient se terminer en désastre et se termineraient probablement ainsi. « Vous vous rappelez Copenhague ? » avait-il dit à Keen. Cela n'avait rien à voir. Là-bas, ils avaient une flotte au complet, et ils avaient Nelson avec eux.

Cela faisait une différence énorme. S'il causait la perte de son bâtiment, c'était la fin du monde, une perte énorme qui se terminerait devant une cour martiale et briserait le cœur de Belinda.

Pourtant, en dépit des risques terribles qu'il courait, il se sentait rempli d'exaltation, la folie l'envahissait comme un torrent d'eau glacée.

Keen se racla la gorge et jeta un regard aux autres officiers présents.

— Parfait, amiral.

Bolitho détourna les yeux. Keen avait accepté. Qu'il ait tort ou raison, il le suivrait en enfer si tels étaient ses ordres.

Il essaya de sourire, mais ses lèvres étaient paralysées.

— Au crépuscule, nous enverrons Masters et son yawl dans le port afin de les échanger contre Mr. Trevenen.

Keen hocha la tête :

— Je l'avais complètement oublié, celui-là !

Bolitho se tourna vers les deux fusiliers.

— Et ce sera alors à vous d'entrer en scène.

Le minutage des opérations devait être parfait, l'aide de « Dame Fortune », comme disait toujours Herrick, ne serait pas non plus de trop. Keen pensait sans doute que c'était un acte de folie, ou encore une manifestation d'amour-propre, pour se venger de la défaite que lui avait infligée Sir Humphrey Rivers.

C'était leur seule chance, il fallait que Rivers s'imaginât qu'il était au-dessus de tout cela.

En ce moment même, il était sans doute en haut de sa forteresse, en train de se figurer le débat qu'il avait provoqué et le désespoir qu'il avait versé en eux.

Il décrivit rapidement son plan et vit, à leurs expressions diverses, qu'ils étaient pris de doute. Mais il y avait aussi chez eux comme de l'excitation. Même Quantock, qui ne disait pas grand-chose, paraissait fasciné.

Bolitho continua tranquillement :

— Il est dur de faire la guerre, messieurs, comme vous le savez. Mais il est beaucoup plus facile d'en provoquer une.

Ils sortirent pour aller discuter avec leurs subordonnés et Bolitho s'assit à sa table, la plume arrêtée au-dessus d'une feuille de papier.

Plus tard, il n'en aurait peut-être plus le temps et il voulait qu'elle connût ses pensées, tout comme elle avait tenté de lui faire partager ses sentiments.

On entendait des bruits de pieds sur le pont, des palans grinçaient, on rentrait son canot à bord.

Et à supposer qu'il se fût trompé ? Et si Rivers avait eu raison lorsqu'il prétendait son île imprenable ?

Il essaya de chasser ces nouvelles inquiétudes de son esprit et commença : « Ma très chère Belinda... »

Il plia ensuite la feuille d'un geste décidé et la rangea dans un tiroir. S'il se faisait tuer, elle le saurait vite. Il n'y avait pas de raison de rouvrir cette blessure avec une lettre qui risquait de lui parvenir plusieurs mois après.

Allday entra dans la chambre et resta planté là à le regarder. Il était obligé de s'incliner pour lutter contre la gîte, le bâtiment s'appuyait sous la poussée du vent. Il dit sans ménagement :

— Vous attaquez, amiral.

— Oui, acquiesça Bolitho. Avez-vous fait ce que je vous ai demandé ?

Allday ne put s'empêcher de sourire en dépit de la gravité de l'instant.

— Oui, amiral, on a traîné une ligne de sonde tout du long, jusqu'aux corps-morts. On n'a touché le fond qu'une seule fois et y a de l'eau tant qu'on en veut pour cette *Vieille-Katie*, une fois qu'elle se sera fauflée à l'intérieur – il hocha la tête, l'air plein d'admiration. Avec tout ce que vous avez à vous occuper, je sais pas comment que vous faites pour penser à des choses pareilles, y a pas de doute là-dessus !

— Servez-nous donc deux cognacs, Allday.

Il observa l'homme qui, de sa main robuste, remplissait deux verres et attendit que le pont se fût un tantinet stabilisé.

Après avoir un peu réfléchi, Allday ajouta :

— P't-êt'ben qu'c'est comm'ça qu'vous êt's dev'nu amiral, à penser à ce genre de choses, amiral ?

L'officier de quart s'arrêta de faire les cent pas en entendant de grands rires qui s'échappaient par la claire-voie.

C'était son premier combat depuis qu'il était officier. Lorsque Quantock leur avait expliqué ce qu'ils allaient faire, il avait senti la main de fer de la peur lui serrer l'estomac.

Mais d'entendre son amiral rire de la sorte avec son maître d'hôtel lui donna un regain d'énergie et il reprit ses allées et venues.

VIII

LA FOI

Bolitho jeta un dernier coup d'œil par les fenêtres de poupe avant de laisser Ozzard les refermer avec soin pour mettre en place les volets. *L'Achate* tanguait lourdement sur son câble, et Bolitho devina que Keen avait doublé l'équipe de quart pour détecter tout signe de chasse.

Il aurait dû faire encore jour, mais de lourds nuages bas et des embruns se refermaient autour du vaisseau et donnaient déjà une impression de crépuscule.

Il ne pouvait attendre plus longtemps. Il n'osait pas.

Une fois la chambre hermétiquement close, Bolitho se sentit agressé par l'air comme si c'était de la vapeur qu'il respirait, et au bout de quelques secondes fut en nage.

On frappa discrètement à la porte, tandis que Keen dehors parlait à quelqu'un à voix basse. Il était exactement à l'heure, après avoir sans doute souffert mille morts en attendant cet instant.

Bolitho lui fit un signe de tête :

— Allons-y.

Il aperçut un peu plus loin l'otage involontaire, encadré par le caporal d'armes du bord et par Black Joe Langtry, le redouté capitaine d'armes de *l'Achate*. Ce dernier était doté d'une paire de gros sourcils ridicules et, en dépit de toutes ces années passées en mer, était d'une couleur gris cendre. Bolitho se dit qu'il ressemblait davantage à un bourreau.

— Parfait, capitaine Masters, vous allez nous quitter.

Il vit les yeux de l'homme retrouver leur lumière. Il avait une foi inébranlable en son maître et était bien capable de répliquer vertement à Bolitho. Mais il n'y avait pas de temps à perdre.

— Le yawl attend pour pousser et vous ramener au port...

Bolitho leva les bras et vit Masters porter les yeux sur le sabre courbe qu'Allday était en train de fixer adroitement à son ceinturon.

— ... J'ai bien peur que l'armement ne soit pas exactement le même, mais vous allez nous conduire jusqu'à l'autre côté du barrage.

Il constata immédiatement que sa déclaration avait fait mouche dans le cerveau de Masters.

— Mais, mais...

— Le gouverneur se conduit de manière illégale. J'ai l'intention

de me rendre maître de l'île avec le minimum de pertes. Vous nous guiderez dans la passe – il marqua une pause de quelques secondes puis, tranquillement : Ce qui attend Rivers, fit-il, ne dépend pas de moi. Mais si vous tentez de donner l'alerte, vous mourrez. Si vous nous trahissez de quelque autre manière, je considérerai qu'il s'agit d'un acte de félonie envers la Couronne, avec tout ce que cela implique.

Il ajusta le fourreau à sa ceinture, écœuré tant par l'air abasourdi de l'homme que par les moyens auxquels lui-même recourait.

Puis, pensant à Duncan et aux autres, il se ressaisit.

— Embarquez-le dans le yawl, ordonna-t-il, j'arrive – et, se tournant vers Keen : Il n'y a pas d'autre méthode. C'est vous qui devez garder le commandement du bâtiment.

Ils levèrent tous les deux la tête en entendant le vent qui mugissait dans les haubans et les enfléchures comme pour les accabler de son mépris.

— Votre second est certainement un excellent marin, mais à terre avec des hommes, il abuse parfois de son pouvoir, qui sait ? Et nous n'avons pas la moindre marge d'erreur.

Son regard quitta Keen pour se poser sur Allday. « Des amis, des compagnons. Une poignée d'entre nous à survivre. »

— Vous, Allday, vous avez le rôle le plus risqué. Vous mettrez le canot à l'eau du bord sous le vent. On ne peut vous voir de la forteresse à cette heure.

Allday prit l'air buté.

— Je sais ce que j'ai à faire, amiral. Je passe derrière le barrage et j'allume un signal.

— Je vous demande là quelque chose de difficile. Si vous échouez, vous vous ferez massacrer.

— Je préférerais rester avec vous, amiral, grommela Allday. C'est mon droit, c'est ma place.

Bolitho lui serra le bras avec force en essayant de dissimuler son émotion.

— Sans ce signal, *l'Achate* n'a aucune chance de pénétrer dans le port, aucune chance d'éviter de se mettre au plein avec ce vent. Et *vous serez avec moi*, mon vieil ami, ne vous y trompez pas.

— Je crois pourtant... commença Keen.

Mais il se tut et sourit.

— Trop tard – il donna du mou à sa chemise et tâta son sabre. Rivers risque d'être surpris, mais beaucoup moins que moi.

Il fit un signe de tête à Allday et sortit de la chambre en criant quelques ordres.

Bolitho prit un pistolet et l'enfonça dans son ceinturon. Si

Quantock menait l'attaque, cela importait-il vraiment ? Au fond de lui-même, il savait bien que oui. On demandait à des hommes d'aller à la mort en se battant pour une cause à laquelle ils ne comprenaient rien. Ou encore, plus probablement, s'ils éprouvaient de la sympathie pour l'ennemi, ils avaient besoin de le voir au milieu d'eux. Pour le voir mourir ou pour partager le sort dans lequel il les avait jetés.

Allday sortit de la chambre sur ses talons, respirant bruyamment en se courbant sous les barrots. Tout autour d'eux, dans la pénombre, des marins à demi nus se tenaient près des pièces tandis que, dans l'entrepont, d'autres étaient aux postes de combat ; c'était à peine si l'on entendait les officiers et les officiers marinières se manifester ou crier des ordres.

Sur la dunette, des ombres noires étaient rassemblées par petits groupes ou se promenaient çà et là. Le vent était tiède, il projetait des embruns assez fort pour aveugler un homme, comme du sable brûlant.

Bolitho leva la tête pour examiner la toile qui battait, se déplaçait puis se gonflait sous les vergues. Une fois libéré de ses entraves, le vaisseau allait bondir comme un animal sauvage. On disait qu'il était manœuvrant, ils allaient en avoir besoin et bien au-delà.

Des palans grinçaient, il entendit le bruit du canot que l'on affalait le long du bord. Même caché comme il l'était dans cette obscurité pleine de menaces, il palpait presque la rancœur d'Allday, son inquiétude à l'idée d'être séparé de lui une fois encore, de ne pas être à cet endroit particulier qui lui revenait.

Keen lui cria :

— Bonne chance, amiral !

Ils se serrèrent rapidement la main, leurs doigts dégoulinant d'embruns. Puis Bolitho disparut et descendit dans le yawl qui bouchonnait et où des mains secourables l'aidèrent à embarquer.

Une voix grogna :

— Qu'est-ce qui se passe, Ted ? Crédiou, allons-y !

Un autre poussa un cri de joie :

— Les gars, c'est l'amiral !

Ils se pressaient autour de lui comme s'ils n'arrivaient pas à croire que ce fût bien lui. Avec sa chemise sale et trempée, il ressemblait à n'importe lequel d'entre eux, mais ils l'avaient reconnu et une voix fit dans l'ombre :

— Bienvenue, Dick Egalité !

Bolitho se fraya un chemin jusqu'à la chambre et songea, tout étonné comme à son habitude, qu'il ne s'était même pas dit que ces marins inconnus pouvaient avoir autant confiance en lui.

Il entendit Mountstevens, le second lieutenant, qui lui faisait remarquer sans retenue aucune :

— Amiral, ça pue autant que dans un bordel de Portland !

Cet oubli total des marques de respect prouvait que lui aussi était entraîné dans la folie générale.

— Il est vrai que cela sent fort.

Bolitho arriva près de la barre et essaya de reconnaître ceux qui se trouvaient près de lui. Il distingua Christy, le quartier-maître bosco qui avait servi à bord du *Lysandre*, et la silhouette de Masters, facilement identifiable grâce à son uniforme de la milice.

L'embarcation « puait », voilà qui était sûr. Elle était bourrée à ras bord de matériaux inflammables : toile usagée, cordages imprégnés de graisse et de poix, vieilleries en tout genre extraites de la soute du maître canonnier. Une seule étincelle et l'embarcation s'enflammerait comme une grenade.

Dès qu'ils se seraient emparés du barrage flottant et auraient coupé ses amarres, le canot d'Allday, suivi dans les eaux par les deux chaloupes de l'*Achate* remplies de fusiliers, déclencherait l'assaut. Il avait remarqué que l'armement d'origine du yawl, tout comme les gardes qu'il avait aperçus autour de la forteresse, était en majorité des enfants d'esclaves, pur sang ou croisés, venant des différentes possessions coloniales de l'île.

Selon toute vraisemblance, des officiers comme Masters ne vivaient pas à l'intérieur de la forteresse. Il leur faudrait donc un certain temps pour accourir de leurs confortables demeures. Un léger frisson le parcourut. Sauf naturellement si Rivers avait anticipé son plan et si les canons étaient déjà chargés et parés à réagir au moindre indice d'attaque.

— Poussez, ordonna-t-il à Mountsteven. Montrez un fanal à l'avant, comme convenu – et, se tournant vers Masters : Vous connaissez vos ordres. Si vous tenez à la vie et si vous voulez garder une chance de revoir votre famille, je vous conseille de vous montrer prudent.

Il entendit Christy qui faisait racler son coutelas dans son étui, comme pour ajouter une menace tacite.

On rentra les amarres et le grand yawl, voiles déployées au-dessus du pont comme des ailes gigantesques, s'éloigna en vacillant de l'*Achate*.

Les hommes de Rivers postés sur le barrage seraient aux aguets, mais à des lieues de soupçonner que leur tomberait dessus une attaque de cette soudaineté. Il imagina soudain l'*Achate* aux premières lueurs de l'aube, échoué au milieu de la passe, cible idéale pour les gros canons.

Un homme fit à voix basse :

— Terre droit devant, amiral !

Bolitho entendit des murmures se propager parmi les hommes entassés entre les ponts où, à demi accroupis, ils attendaient le signal

du massacre. Des lames raclaient, les marins serraient leurs pistolets et leurs mousquets dans la nuit pour les garder au sec. Un geste un peu vif, un coup de feu accidentel et tout serait perdu. Bolitho remercia le ciel, les hommes de l'*Achate* étaient expérimentés, pour la plupart. Des hommes bien entraînés, qui appartenaient à une grande famille.

Il s'agrippa à un pataras et tenta de percer la nuit au milieu des embruns pour repérer la ligne sombre de la terre par bâbord avant. À tribord, on distinguait une vague forme dans la pénombre pleine de mystère, la forteresse et la masse du volcan avec ses quinze cents pieds de hauteur.

Une lanterne oscilla sur l'eau, on eût dit qu'elle était posée sur la mer. Bolitho crut entendre un cri.

Masters fit sèchement :

— Abaissez le fanal d'avant... — il donnait le sentiment de ne pouvoir respirer — ... *deux fois* !

On manœuvra le fanal selon les instructions données, et Bolitho se surprit à retenir son souffle. Pour Masters, c'était l'occasion rêvée de le trahir, de prouver dans un dernier sursaut qu'il était resté fidèle à Rivers. Mais il ne se passa rien, le fanal du barrage resta où il était à danser au-dessus des lames.

La barre grinça, Masters guidait la main du timonier. Ils étaient dans le même bateau et il n'avait pas l'intention de périr noyé pour une erreur de cap.

Bolitho commençait à distinguer l'extrémité du barrage, et des silhouettes accroupies autour de la lumière. Quelqu'un héla le yawl et Masters répondit en agitant le bras d'un grand geste plein de noblesse que sa forfaiture rendait pathétique.

— On y va ! La barre à droite toute ! À affaler les voiles !

Les marins, habitués qu'ils étaient à travailler par tous les temps, de jour comme de nuit, firent accoster le yawl contre l'une des embarcations mouillées là et un assemblage de grosses poutres. Les grappins volèrent au milieu des hommes estomaqués, le premier des marins dissimulés sous le pont bondit sur le barrage et son coutelas, interrompant un « Halte-là, qui vive ! », le transforma aussitôt en un terrible cri.

Le barrage se trouva bientôt grouiller d'hommes, dont certains s'assuraient des malheureux gardes tandis que les autres s'employaient à vider le yawl de sa dangereuse cargaison et la répartissaient aux endroits prévus.

— Allumez les mèches ! De la mèche lente, ici ! Et vivement !

Mountstevens aboyait des ordres tandis que l'on transbordait sans ménagement les prisonniers à bord du yawl.

Bolitho se tourna vers la silhouette sombre de la forteresse : pas le moindre bruit, pas le moindre signe. Rivers avait peut-être

réellement cru qu'il accepterait de faire fi de l'honneur et de signer quelque document illégal. La chose s'était déjà vue dans l'histoire maritime.

— Les aussières sont coupées, amiral !

Une mèche lente laissa jaillir une brève étincelle en forme de ver luisant, puis ce fut le tour d'une seconde, alors que le dernier marin sautait dans l'embarcation qui bouchonnait.

— Poussez !

Sans jeter un regard aux survivants qui essayaient de se faire tout petits, encore médusés de cette attaque éclair, les marins se jetèrent sur les avirons, les gaffes et tout ce qu'ils purent trouver pour s'éloigner du barrage.

Dans son excitation, le lieutenant de vaisseau Mountstevens prit Bolitho par le bras et lui montra quelque chose de la pointe de son sabre.

— Voilà votre homme, amiral !

On ne distinguait que les pelles claires des avirons qui faisaient comme des serpents blancs. L'embarcation passa dans la trouée et se retrouva dans le port avant que le yawl eût eu le temps de se dégager.

— Faites cap sur le rivage !

Bolitho passa de l'autre bord où Masters, penché par-dessus la lisse, observait la forteresse.

Ils auraient pu se croire dans la roue d'un moulin, tant le pont se balançait d'un bord sur l'autre, s'enfonçant parfois dans l'eau sous la poussée vigoureuse des avirons.

— Bien joué, Masters – Bolitho ne fit pas attention au regard surpris que lui jetait l'autre et ordonna : Tiens bon, les gars !

Il y eut une explosion étouffée et, soudainement, le yawl ainsi que tous les visages tournés dans la même direction se trouvèrent illuminés d'une vive lueur orange lorsque le barrage à la dérive s'embrasa. En quelques secondes, il se rapprocha de la pointe avant de se briser en une multitude de fragments lorsque les amarrages se rompirent.

Bolitho assura sa dragonne autour du poignet et passa la main sur sa cuisse blessée. Si elle le lâchait maintenant...

Le yawl vint s'échouer dans un choc, rebondit, la mer passa par-dessus le pavois et submergea le pont, chassant devant elle les hommes comme de vulgaires sacs, puis ils furent relancés contre le rivage. Bolitho entendait le bois qui craquait, tandis que des torrents d'eau lui balayaient les jambes et que le bateau continuait de tosser lourdement sur les rochers.

Mais quelques grappins avaient fini par crocher, et les premiers marins prirent pied sur la terre ferme, jurant et crachant. Bolitho saisit dans le lointain le son d'une trompette.

Il tenta de repasser dans sa tête la configuration de la colline avant de se retourner pour regarder la mer. Un autre morceau du barrage à la dérive explosait dans une gerbe d'étincelles et de flammes. À présent, tout Georgetown était au courant.

Crac... Crac... Crac... Des tirs de mousquets dérisoires firent miauler des balles dans les embruns : quelques-unes des sentinelles avaient ouvert le feu du haut des murailles de la forteresse.

— Rassemblez les hommes, monsieur Mountsteven.

L'officier contemplait les débris du yawl. À présent, ils étaient privés de tout moyen de retour.

Un homme poussa un grand cri de joie sauvage, qu'un officier marinier lui fit ravalier incontinent.

N'empêche, Bolitho aurait bien eu envie d'en faire autant. Dans les chaloupes, les hommes de l'*Achate* faisaient force de rames comme des démons, les baudriers blancs des fusiliers luisaient en dépit de l'obscurité.

Un coup de feu sec éclata à l'avant de l'une des chaloupes, on entendit un ordre crié et amplifié par un porte-voix comme pour ajouter une touche irréelle au tableau du moment.

Un canot se détachait de l'un des bâtiments de Rivers. Il avait sans doute à son bord l'infortuné Trevenen. S'ils lui avaient fait le moindre mal...

Mais il chassa cette pensée. Mountsteven criait :

— Tout le monde est au complet, amiral !

— Allez-y, aussi vite que vous pourrez ! Traversez le sentier qui vient de la ville et éparpillez vos hommes dans les rochers, n'importe où, pourvu qu'ils puissent contenir une attaque, le temps que les fusiliers nous rejoignent !

Malgré la multitude d'idées qui se bouscuaient dans sa tête, il ne put s'empêcher de sourire en songeant à l'absurdité de ses ordres. Il ressemblait plus à un général qu'à un officier de marine, avec cette compagnie de débarquement et ce cordon de fusiliers, si tant est qu'il pût être rejoint par ces derniers.

Il se mit à courir avec ses marins entre des rochers noirs et de gros buissons surgissant tels des monstres dans le vent qui soufflait, comme pour les persuader d'abandonner.

— Regardez, amiral !

C'était Christy. Bolitho bondit près de lui, mais poussa un grognement : sa blessure se réveillait.

Christy contemplait ses pistolets, il avait dégainé son coutelas et l'avait posé à côté de lui.

Bolitho aperçut d'autres hommes qui couraient pour aller s'accroupir et se mettre à l'abri des balles de mousquets qui sifflaient sans discontinuer au-dessus de leurs têtes. Où donc était Rivers ? se

dit-il. Dans sa belle demeure, ou bien là-haut, dans la forteresse, à se demander s'ils étaient tous devenus fous ?

Il donna du poing dans la terre mouillée. Tout dépendait d'Allday. Il avait pu se cogner contre un canot de rade, comme celui qui s'en était pris à l'une des chaloupes de l'*Achate*. À cette heure, Keen devait lever l'ancre en observant l'incendie qui ravageait le barrage à moitié détruit, seul moyen à sa disposition pour faire le tri entre la mer et les récifs.

Mais ces flammes allaient bientôt s'éteindre à leur tour.

Une voix cria un ordre, une volée de balles de mousquets vint s'écraser dans la pente sous la forteresse.

Scott, troisième lieutenant de l'*Achate* et l'un des officiers les plus expérimentés de Keen, ordonna :

— Rechargez ! *Tiens bon comme ça*, les gars !

Il avait dû percevoir quelque mouvement suspect aux portes de la forteresse.

Bolitho essaya de ne pas songer à Keen, qui devait se sentir désarmé maintenant que son vaisseau, n'étant plus retenu à la terre, commençait à faire route dans cette obscurité de poix. Il était sous-armé à cause de la compagnie de débarquement, il lui manquait trois officiers et la chose devait tourner au cauchemar.

Les yeux de Christy luisaient comme deux mèches, il se retourna en voyant deux colonnes de flammes qui s'élevaient à l'extrémité du mouillage.

Allday, en dépit de ses doutes et de ses récriminations, avait réussi. Le feu brillait avec force, là où ses hommes avaient amarré le barrage à un corps-mort, un autre allait s'élever lorsque le premier serait mourant.

Un canon rugit dans un bruit de tonnerre, mais personne ne réussit à voir où le boulet était tombé. Il était sans doute allé ricocher au-dessus de la bouée que lui avait indiquée Rivers lorsqu'il l'avait menacé d'un ton badin.

Masters rampait sur le sol, il se laissa tomber près de Bolitho en l'apercevant. Maintenant qu'il avait rempli son rôle, il ne pouvait réprimer un frisson de peur. Bolitho se tourna de son côté et lui demanda :

— Quel jour sommes-nous donc, monsieur Masters ?

— Le 9 j... juillet, il me semble, amiral.

Il aurait bondi sur ses pieds si Christy ne l'avait pas forcé à rester couché pour sa sécurité.

— J'ai entendu quelque chose ! fit Masters d'une voix chavirée. Que se passe-t-il ?

Bolitho avait entendu lui aussi : le battement étouffé des tambours, la musique aigrette des fifres.

Il les imaginait facilement, comme s'il avait été au milieu d'eux : ses fusiliers qui avançaient au pas cadencé sur le chemin rocailleux dans le vent qui soufflait, les petits tambours à la distance réglementaire derrière leurs officiers, comme à la parade. Une route qu'ils n'avaient jamais vue et que certains ne reverraient pas lorsque le jour serait levé. Bolitho réussit enfin à articuler :

— Ce jour est important, il faudra qu'il reste dans nos mémoires.

Il tourna la tête pour regarder une autre charge d'Allday qui s'enflammait, mais ses yeux étaient embués de larmes.

Il planta la garde de son sabre dans la terre près de sa figure et murmura :

— Nous gagnerons. *Nous allons gagner.*

Cela ressemblait à une prière.

Keen grimpa l'échelle de poupe et alla se retenir à la lisse. Le vent balayait le pont, ses mugissements augmentaient, tournaient à une sorte de chœur sinistre.

Les idées se bousculaient dans sa tête, il calculait le délai, la distance dont il disposait encore avant que *l'Achate* eût levé l'ancre pour de bon. Il entendait le bruit à demi étouffé du cabestan, les cris sauvages des officiers marinières qui attendaient l'ordre.

Keen se retourna vers la dunette, son visage le brûlait comme si les chairs étaient à vif. Il aperçut la silhouette sombre de la roue et une poignée de timoniers ; le maître pilote et un aspirant se tenaient également à proximité. Des hommes d'artimon étaient aux bras, leurs corps à demi dévêtus luisaient dans la pénombre comme si on les avait sculptés dans le marbre.

On y était... on y était presque, c'était maintenant ou jamais. Keen avait lu la chose assez souvent dans la *Gazette* ou dans quelque rapport à l'Amirauté : un vaisseau de Sa Majesté s'est échoué et perdu. *Un peu plus tard, la Cour martiale a prononcé...* Il chassa ces pensées et cria en essayant de dominer le vacarme :

— Paré, monsieur Quantock ?

La haute silhouette du second, qui se tenait penché comme un infirme pour résister à l'inclinaison du pont, s'ébranla dans sa direction.

— Cela ne sert à rien, commandant !

Keen se tourna vers lui, empli de colère :

— Baissez donc le ton !

Quantock se pencha comme pour mieux entendre.

— Le pilote est de mon avis. C'est de la folie pure. Nous n'y arriverons jamais – et, encouragé par le silence de Keen : Il n'y a pas de honte à rompre, commandant. Nous avons encore le temps.

— L'ancre à pic, commandant !

Mais la voix avait quelque chose de lugubre.

— Le temps, dites-vous ? Mais qu'est-ce que cela a à voir dans l'affaire ? Allez au diable !

Keen s'approcha des filets, des marins les observaient, inquiets. Quantock insistait :

— Le commandant Glazebrook n'aurait jamais...

— Il est mort, coupa Keen, et nous, nous sommes vivants. Vous me suggérez peut-être d'abandonner l'amiral et ceux qui l'accompagnent parce que nous sommes en grand péril ? Si ce sont là vos conseils, monsieur Quantock... — colère et amertume s'estompaient, ce qui l'aida à conclure — ... dans ce cas, le pilote, tous les autres et vous serez depuis longtemps en enfer avant que je me décide à tourner les talons !

Il se dirigea vers la lisse de dunette et leva les yeux pour inspecter la toile qui battait furieusement. Ils risquaient de perdre un espar ou une voile, peut-être davantage. Mais Bolitho était là-bas, derrière la poupe qui se balançait. Des images fugitives surgissaient dans sa tête : la femme qu'il avait aimée, morte de cette fièvre qui avait failli abattre Bolitho. En dépit de son désespoir, Bolitho avait essayé de le réconforter. L'abandonner maintenant après tout ce qu'ils avaient enduré ensemble ? Jamais de la vie !

— Passez l'ordre aux gabiers de hune, monsieur Fraser. Ça va être serré. Faites évacuer l'entrepont et mettez-moi tous les hommes disponibles aux bras et aux drisses — il chercha le nom de l'enseigne qui se trouvait là. Monsieur Foord, soyez paré à mouiller l'ancre bâbord en cas d'urgence.

Cette manœuvre pouvait leur donner le temps de mettre quelques hommes à terre.

Il s'entendit prononcer d'une voix calme :

— Eh bien, monsieur Quantock ?

Quantock contemplait le paysage au milieu des embruns.

— Bien, commandant.

Il s'empara de son porte-voix et se dirigea vers le bordé.

Keen s'agrippa à la lisse, patinée par le temps. Combien de commandants s'étaient tenus là ? Dans la tempête ou par calme plat, rentrant au port après une longue traversée, ou bien essayant de dissimuler leur terreur alors que le pont tremblait et dansait dans le rugissement des canons ?

Son destin était-il d'être son dernier commandant ? Il prêtait l'oreille au cliquetis du cabestan, et entendit le claquement sec d'une garcette, un quartier-maître bosco houspillant les hommes attelés aux barres de cabestan : il leur fallait appliquer tout leur poids, toutes leurs forces, pour arracher la coque de *l'Achate* aux griffes de la mer et du vent.

Il leva une seconde fois les yeux vers les vergues et les grandes formes frissonnantes des voiles qui faseyaient en attendant d'être livrées au vent par les gabiers accrochés dans les hauts.

Pas la moindre lueur, le barrage incendié avait sombré. Peut-être Allday n'avait-il pas réussi à rejoindre son objectif. Dans ce cas, il se serait plutôt sacrifié. Une image jaillit dans sa tête : lui-même, gémissant et pleurant de douleur, qui n'était guère qu'un tout jeune aspirant ayant un gros éclis de bois planté dans son dos comme un javelot. Et Allday, soudain si doux, qui l'avait porté en bas pour lui arracher lui-même l'éclis plutôt que de le livrer aux mains du chirurgien du bord, à moitié ivre.

— Haute et claire !

Le reste se perdit lorsque le vaisseau commença à s'incliner d'un bord, les vagues jaillissant par-dessus passavants et filets telles les laines se brisant sur un récif.

— A envoyer les huniers !

Les timoniers glissaient, manquaient tomber, mais s'accrochaient pourtant sans faiblir à la grande roue double. Le bâtiment tanguait follement dans le vent, les huniers libérés jaillirent de leurs vergues dans un énorme fracas, le tonnerre des voiles et des haubans couvrait les ordres des officiers et les hurlements des marins.

Keen dut se contraindre à garder les yeux grands ouverts, la mer qui jaillissait par-dessus les filets l'avait trempé de la tête aux pieds. L'eau paraissait tiède, on aurait dit qu'elle prenait plaisir à tenter de désemperer le bâtiment.

Il aperçut l'aspirant de *l'Epervier*, le jeune Evans, cramponné à un hauban, ses pieds se débattant dans le vide quand le pont plongeait et se déroba sous lui.

Une forme sombre tomba de l'artimon, heurta de plein fouet le passavant dans un craquement atroce avant de disparaître dans la mer le long du bord. L'homme avait dû être arraché à son perchoir précaire par une voile sous tension, il n'avait même pas eu le temps de pousser un cri.

Des voix montaient et s'étouffaient dans ce vacarme terrible, comme des âmes perdues.

— Du monde aux bras de misaine, et vivement !

— Monsieur Rooke, envoyez deux hommes en haut !

— Conduisez cet homme au chirurgien !

— Du monde par là ! Le canot s'est dessaisi !

Puis, tout d'un coup, le maître pilote cria d'une voix rauque :

— Il répond, commandant !

Keen se tourna vers lui. Il sentait le vent s'engouffrer dans sa bouche et lui ouvrir les lèvres de force dans une espèce de sourire grotesque. Avec la grand-vergue brassée carrée, les voiles tiraient de

toute leur puissance et la mer bouillonnait jusqu'aux sabords soigneusement fermés qui laissaient pourtant passer de grands jets d'eau. *L'Achate* commença à virer et se trouva plongé au cœur de la tempête.

Des bouts de gréement brisés volaient sous le vent comme des fétus, Keen avait entendu des voiles se déchirer au-dessus de lui, il savait bien que les hommes là-haut devaient réparer les avaries à la seule force de leurs mains nues.

— Nordet quart nord ! — le timonier semblait tout essoufflé. Nord quart est !

Keen s'agrippait à la lisse, à s'en faire mal aux mains. Son bâtiment faisait l'impossible alors que le vent le poussait inexorablement vers la masse sombre de la terre.

Les vergues se remirent à craquer, Keen observait les marins arc-boutés aux bras. Certains d'entre eux, dont il apercevait les corps blanchâtres, étaient presque couchés sur le pont à déhaler de toutes leurs forces. On entendait partout la grosse voix de Quantock qui rudoyait, menaçait, exigeait.

Le pont sembla s'enfoncer sous l'impulsion d'une forte poussée et la mer monta en rugissant à l'assaut de la guibre et du gaillard, comme un mur liquide. Des hommes trébuchaient, se faisaient emporter comme des marionnettes. C'était miracle qu'aucune des pièces n'eût rompu ses bragues. Keen avait déjà vu le cas se produire : un énorme canon qui traverse le pont en grondant comme un animal pris de folie, écrasant les hommes qui tentent de le maîtriser, réduisant en bouillie tout ce qui se trouve sur son chemin.

Il voyait, pétrifié sur place, les bossoirs s'élever lentement, la mer déferler en cascade dans un sourd rugissement. Le vaisseau faisait cap sur la terre, vers ce barrage imposant, toujours immobile. Comme pour confirmer ses doutes, il entendit Klocker crier :

— En route au noroît, commandant !

Et toujours pas le moindre signal. « Il n'y en aura peut-être jamais », songea-t-il.

Il aurait dû se sentir rempli de désespoir, compte tenu de l'aventure dans laquelle il s'était jeté. Quantock avait raison : personne ne l'aurait blâmé. Officiellement du moins. On lui avait donné l'ordre de forcer l'entrée plutôt que d'affronter cette batterie fort bien située en plein jour. *L'Achate* était le seul vaisseau du roi sur place, Bolitho le seul amiral en mesure d'agir et de décider. Nul n'aurait pu faire porter le poids de la faute sur les épaules de Keen.

À présent, il risquait de perdre son bâtiment et de faire périr tous ses hommes. Et l'île resterait là, inexpugnable, comme s'ils n'avaient jamais croisé dans ces parages maudits.

Et pourtant, malgré toutes ces craintes, il était serein. Il avait

essayé, Bolitho le saurait. D'autres bâtiments viendraient les venger, qu'ils fussent anglais ou français, cela ne ferait aucune différence à la fin des fins.

L'enseigne de vaisseau du nom de Foord cria soudain :

— Le signal ! Bon sang, *le signal* !

Il pleurait presque, il n'arrivait pas à y croire.

— Mais contrôlez-vous un peu ! coupa Keen. Monsieur Knocker, venez un quart de mieux sur tribord !

Il essaya de détendre ses membres l'un après l'autre en regardant la lueur qui grandissait sur fond de nuages. Les hommes se précipitèrent sur les bras, il entendit le cacatois jaillir de sa vergue et comprit que son hunier avait été arraché par le vent.

Tout était fini, net et sans bavure. Allday avait réussi.

— En route noroît quart nord, commandant !

Ils donnaient l'impression de galoper sur l'eau, une diligence en furie dont les chevaux se seraient emballés.

Keen avait pourtant cru discerner autre chose dans le ton aigret du maître pilote. Pas la surprise ni le soulagement, non. Mais peut-être quelque chose comme du respect ?

— Des hommes à sonder dans les bossoirs !

Keen lâcha la lisse et se dirigea de l'autre bord pour observer la barrière de récifs. Les rochers paraissaient si proches, il aurait pu les toucher du bout de sa pique.

Il entendit l'un des hommes de sonde chanter le fond, mais il n'avait aucune idée de ce qu'il avait sous la quille.

Il aperçut soudain la terre, toute proche le long du bord. Les embruns pleuvaient, il sentit la quille vibrer comme le bâtiment plongeait entre les récifs.

Knocker donnait des ordres incessants à la barre, sa voix était devenue plus assurée ; le vaisseau franchit la pointe, là où avait été établi le barrage.

Ils entendaient des explosions assourdies, des tirs de mousquets et quelques coups de canon épars. Mais tout cela paraissait irréel, comme si le deux-ponts et ses hommes n'avaient pas été en cause.

Keen entendit des cris à l'avant et reprenait sa respiration lorsque le vaisseau partit dans une violente embardée. Puis il aperçut, un peu plus bas, la forme sombre d'une petite embarcation arrachée à son corps-mort par *l'Achate* et qui chavira lentement alors qu'ils poursuivaient leur route vers le port.

L'incendie faisait toujours rage, Keen voyait les flammes se refléter sur une autre forme un peu plus claire, non loin de là, le canot d'Allday. Il arracha sa lunette à un aspirant et la pointa par le travers bâbord.

À la lueur de l'incendie, il aperçut l'armement qui saluait en

agitant ses coiffures le bâtiment qui se dirigeait sur eux. Les voiles étaient éclairées par les flammes, mais la coque restait dans l'ombre.

— Préparez-vous à réduire la toile, monsieur Quantock !

Keen tremblait de tous ses membres, comme quelqu'un qui va affronter la mort.

Il aperçut bientôt pour la première fois les lumières de la ville : elles dansaient dans les embruns comme de petites pierres précieuses. Elles semblaient si proches, c'était incroyable, d'aucuns auraient même dit impossible.

Un autre coup de canon partit en écho, mais Keen ne put déterminer où tombait le boulet.

— Paré à mettre en panne, monsieur Quantock.

Tout danger n'était pas écarté. Si le bâtiment ne répondait pas assez vite, ils pouvaient s'échouer sur la plage ou se prendre dans les bâtiments au mouillage comme un marsouin dans un filet.

Mais peut-être avaient-ils fabriqué eux-mêmes le piège dans lequel ils se jetaient ? Keen ne pouvait évoquer cette idée sans une certaine émotion. À présent, cela n'avait plus d'importance. S'ils n'arrivaient pas à sortir de là, personne ne viendrait à leur secours. Il voyait le visage grave de Bolitho, il espérait qu'il avait vu *l'Achate* pénétrer dans le port comme une espèce de vaisseau fantôme.

Si tout s'était résumé au choc de deux volontés, il savait bien qu'il en serait sorti vainqueur.

— Aux bras sous le vent !

Quantock se pencha vers lui :

— J'ai donné l'ordre de préparer les deux lignes de mouillage, commandant, et j'ai chargé un enseigne de préparer un étrangloir. Avec ce vent, le câble pourrait bien rompre si...

Mais il laissa sa phrase inachevée.

— Poursuivez, je vous prie, fit Keen en le regardant calmement.

Ce Quantock ne changeait pas et Keen en fut étrangement satisfait. Il ne fallait pas espérer le voir modifier son attitude pour un seul acte téméraire. Et c'était le seul mot possible quand on y réfléchissait, songea Keen.

— A carguer les huniers !

Le pont était plein d'activité. Ces hommes ont bien travaillé, se disait-il. Ils avaient sauvé leurs vies, leur bâtiment et préservé leur amour-propre comme seuls des marins savent le faire.

— La barre dessous !

Le pont s'inclina encore une fois. Le canot d'Allday dansait devant le bâton de foc comme s'il avait pris son envol. Pourtant, le vent et la mer avaient perdu de leur force. Momentanément. Ils allaient prendre leur temps, il y avait toujours un autre combat à venir.

— Mouillez !

Keen entendit le bruit du plongeon et sentit le pont vibrer légèrement lorsque la seconde ancre décaponnée vint heurter la muraille, parée à tomber si la première venait à manquer.

Des poulies grinçaient et, lentement mais sûrement, les gabiers invisibles, se débattant à grands coups de pied, finirent par venir à bout des voiles récalcitrantes avant de les ferler sur leurs vergues.

Tout mouvement cessa alors, et Keen ordonna aussi calmement qu'il put :

— Mettez les canots à la mer. Frappez-moi un grelin le long de la muraille à partir de l'arrière. Dites à Mr. Rooke de me rendre compte.

Il se retourna, Quantock gardait un silence amer.

— Je veux également, continua-t-il, un appel général de l'équipage. Ainsi qu'un état des blessés, légers ou graves. S'il vous plaît.

Une maigre silhouette s'approcha. C'était Ozzard, le domestique de Bolitho, avec sa face de taupe.

— Pour vous, commandant.

Il lui tendit une flasque en argent, l'une de celles qui appartenaient à Bolitho.

Keen la porta à ses lèvres, mais faillit recracher le rhum. Il fit pourtant ce que voulait Ozzard avant de lui rendre la flasque.

— Voilà une bien bonne idée, merci.

Ils regardaient tous deux le canot et la chaloupe que l'on sortait de leurs chantiers avant de les faire passer par-dessus le passavant. Plusieurs hommes s'affairaient à l'arrière tandis que les aides du bosco criaient des ordres pour mettre à poste un lourd grelin. Sur le pont clair, le gros cordage ressemblait à un interminable serpent.

Ozzard demanda timidement :

— Vous croyez qu'il est sain et sauf, commandant ?

Keen aperçut un enseigne et Harry Rooke, le maître bosco, qui accouraient pour prendre ses ordres, mais quelque chose dans le ton d'Ozzard le retint.

Sain et sauf ? Voilà une expression qui n'avait guère cours lorsque l'on était au service du roi.

La foi, voilà qui avait plus de sens. La foi pour pénétrer dans un port inconnu malgré les dangers et sans souci des conséquences. La foi d'hommes comme Allday qui étaient prêts à tout risquer sur la seule parole, sur la seule réputation de Bolitho.

Il sourit avant de se tourner vers ses subordonnés.

— Il va avoir grandement besoin de nous demain, Ozzard, voilà ce que je sais.

Ozzard s'inclina avant de saluer. Cela lui suffisait.

IX

OÙ IL S'EN FAUT DE PEU

Bolitho sentit que quelqu'un lui touchait le bras et essaya de ne pas grogner en sentant l'engourdissement qui gagnait autour de sa blessure. Avait-il vraiment dormi ? Oui, et cela le mit immédiatement en alerte.

— Eh bien, que se passe-t-il ?

Le lieutenant de vaisseau Mountstevens le regardait d'un air bizarre, comme s'il n'arrivait pas à croire qu'il partageait ce misérable ravin avec un vice-amiral.

— L'aube se lève, amiral. J'ai réveillé les hommes.

Bolitho s'assit, se frotta les yeux. Ils se sentaient sales, fatigués. Il remarqua pour la première fois que le vent était tombé.

À y repenser, tout cela paraissait irréel, cela ressemblait à une hallucination. Il jeta un coup d'œil par-dessus la ligne de crête et aperçut une vague langue d'eau. Il s'attendait à voir *l'Achate* forcer l'entrée, voiles bordées à se rompre comme des plaques pectorales dorées par les flammes. *L'Achate* n'était qu'un modeste soixante-quatre, mais dans cette lumière irréelle il donnait l'impression de remplir tout le port. Cette vue avait arraché aux hommes de Bolitho des cris de joie et quelques larmes.

Il les entendait autour de lui, occupés à rassembler les armes. Il se souvint de ce caporal fusilier envoyé par le capitaine Dewar pour lui confirmer que tous ses hommes étaient à terre et avaient pris position.

Tout cela aussi lui paraissait appartenir à un rêve : le caporal était toujours là comme s'il n'avait jamais bougé, impeccable dans son uniforme écarlate.

Il sourit en dépit de son inquiétude. En comparaison de cet homme, il se sentait comme un vagabond, la chemise sale, les cheveux pleins de poussière et de sable.

La forteresse était encore noyée dans l'obscurité, mais le sommet du volcan s'ornait d'une fine ligne gris clair.

Mountstevens lui tendit une flasque.

— J'ai placé un bon guetteur pour surveiller le bâtiment, amiral. Les fusiliers empêcheront toute tentative pour déplacer des pièces entre le fort et la ville.

Bolitho porta la flasque à ses lèvres et sentit ses yeux se remplir

de larmes lorsque l'alcool lui brûla la langue. Tout ou presque dépendait de Rivers. Si on lui laissait du temps, il pouvait transférer son artillerie lourde vers un autre rempart et, d'un seul coup, réduire l'*Achate* en morceaux. Avec des boulets rouges, l'affaire pouvait se régler en quelques minutes.

On avait l'impression que l'île rechignait à se réveiller, à mettre en route une nouvelle journée. Il songea que Rivers n'avait sans doute guère fermé l'œil, quel que fût l'endroit où il se trouvait.

Il chercha des yeux un coq qui chantait orgueilleusement dans la fraîcheur du matin.

Le troisième lieutenant dévala la pente et lui annonça sans reprendre son souffle :

— Ils sont en train de bouger leur artillerie dans la forteresse, amiral. J'ai mis en place un piquet aussi près que j'ai pu.

Il emprunta la flasque de l'autre officier, la porta à ses lèvres et fit la grimace avant d'ajouter :

— Mais les portes sont toujours closes.

Bolitho acquiesça en essayant de démêler ces maigres renseignements. Rivers avait dû reprendre confiance à l'aube après le sentiment d'inquiétude qui l'avait envahi lorsqu'il avait appris le débarquement puis la destruction du barrage.

Il se leva lentement et s'essuya le visage d'un revers de manche. La situation était bien embrouillée. Que penseraient les gens en Angleterre de cette opération menée en pure perte, au cours de laquelle des hommes allaient mourir dans le seul but de laisser les Français ramasser toutes les dépouilles ? Il jura de dépit, mais il savait bien qu'il ne pensait qu'à lui, à tous les espoirs qu'il avait mis dans son avenir avec Belinda. Pas besoin de se demander pourquoi de jeunes officiers comme Mountstevens ou Scott le regardaient faire avec tant de perplexité. Il aurait dû s'en douter, il aurait dû se souvenir de ce qu'il était à leur âge. À cette époque-là, il ne se préoccupait absolument pas des états d'âme de ses supérieurs, de leurs épouses ou du fait qu'ils pussent bien éprouver autant d'inquiétudes que leurs subordonnés lorsque venait le moment du combat.

Il chassa toutes ces pensées moroses comme on se débarrasse d'un vieux manteau. Vivre sans Belinda était insupportable. Vivre dans le déshonneur était au-dessus de ses forces.

Il entendit une brève sommation du côté de la mer et reconnut la voix d'Allday, une voix rauque mais passablement irritée :

— Mais c'est moi, pauvre idiot ! Ferme-la ou je te jette, ça, je te le dis !

Puis il dévala la pente avant de s'arrêter, indécis, devant les trois officiers. Bolitho lui sourit :

— Vous avez fait des miracles. Bien joué !

Allday parut enfin comprendre que l'une de ces silhouettes mal attifées était Bolitho, et son visage s'illumina.

— Merci, amiral.

— Allday, on a cru que vous aviez percuté un canot de rade, fit Scott.

Allday se tourna vers lui avec l'air de se demander si un simple lieutenant de vaisseau méritait seulement de retenir son attention. Il se décida enfin :

— C'est ce qui nous est arrivé, monsieur – puis, se passant lentement la main sur la gorge : Mais y a pas eu d'mal.

Le tonnerre d'un coup de canon les prit tous par surprise. En blanches nuées, des oiseaux, les uns de la mer, les autres de la terre ferme, prirent leur envol avec force cris et piailllements et, tandis que les marins regardaient la fumée dériver lentement des remparts, ils entendirent tous le fracas inoubliable d'un coup atteignant le but.

Bolitho boucla son ceinturon en s'écriant :

— Ils ont repéré *l'Achate*.

Comme pour lui répondre, d'autres bruits se firent entendre du côté de la ville : des tirs de mousqueterie pour l'essentiel, ainsi que le claquement de sabots sur la route.

La milice de Rivers avait l'intention de les attaquer avant qu'ils eussent eu le temps de trouver leurs repères dans l'île, tandis que la batterie repositionnée se concentrait sur le vaisseau à l'ancre.

— Il va falloir que le commandant Keen fasse vite, nota Bolitho. Et nous devons lui permettre de gagner un peu de temps.

Regardant ce qui se passait autour de lui, il se rendit compte que la lumière naissante permettait de mieux distinguer les formes du paysage et les silhouettes des hommes rassemblés là.

Mountsteven lui demanda tranquillement :

— Et quelles sont vos intentions, amiral ?

— Un drapeau parlementaire.

Voyant son air étonné, Bolitho ajouta :

— Deux volontaires, je vous prie !

Il essaya de ne pas broncher au nouveau coup de canon qui éclata. Il n'entendit pas la chute du boulet, mais il n'allait pas s'écouler beaucoup de temps avant que les canonniers pussent voir parfaitement leur cible.

— *Un* volontaire, fit brièvement Allday, me v'là !

Bolitho sortit du couvert et s'avança vers le sentier qui montait en lacet à la forteresse. De l'esbroufe ? Il n'avait rien d'autre sous la main.

Bolitho s'engagea dans le sentier inégal, suivi d'Allday, qui soufflait bruyamment, et du quartier-maître bosco Christy. Lequel Christy arborait une chemise blanche frappée sur une gaffe en guise

de drapeau blanc et sifflotait tranquillement en suivant son amiral. Il avait même réussi à commettre une blague en expliquant que la chemise appartenait à l'un des deux aspirants qui avaient débarqué. Ces jeunes gens étaient les seuls à avoir une chemise suffisamment propre pour ce qu'on voulait en faire, avait-il noté.

Bolitho se surprenait lui-même de sourire à pareilles plaisanteries.

— Halte ! C'est bon comme ça.

Bolitho se tenait immobile, face à la forteresse qui le dominait comme une falaise grise. Il entendit un raclement de métal et s'imagina aussitôt le tireur d'élite qui prenait tranquillement le temps de le coucher en joue, drapeau blanc ou pas. Il sentit sa vieille amertume l'envahir une fois de plus : mais qui s'en préoccuperait ? Des centaines, des milliers de marins et de soldats étaient morts de par le monde pour une cause ou pour une autre. Et qui savait encore pourquoi ?

Il mit ses mains en cornet :

— Je désire parler à Sir Humphrey Rivers.

Quelqu'un éclata de rire :

— Parler ? Vous ne voulez pas dire parlementer, plutôt, amiral ?

Bolitho mit les mains sur les hanches. Il avait raison, Rivers était là. Dans le cas contraire, ces inconnus postés sur les remparts y auraient fait allusion pour mieux se moquer de lui.

— Je vais te lui en foutre, moi, du *parlementer*, à ce salopard ! maugréa Allday.

— Ah, c'est vous, Bolitho ! Je croyais que j'avais quelques mendiants à mes portes, n'est-ce pas ?

Maintenant qu'il savait Rivers sur place, Bolitho réussit à se détendre un peu.

— Et, je vous prie, que puis-je faire pour vous avant de vous jeter dans mes geôles, vous et votre bande de ruffians ?

Bolitho sentait son cœur battre à se rompre contre ses côtes, comme si c'était le dernier organe qui lui restât en état de marche. Il faisait un peu plus clair. Sans cette tempête, toute la forteresse aurait été parfaitement visible.

Quelque part, loin derrière les murs, il entendit une voix qui criait :

— Paré à faire feu, monsieur !

Mais Rivers s'amusait comme un petit fou :

— Un instant, Tate. Je me dois d'entendre la requête de ce vaillant amiral.

— Ils ne peuvent pas tirer tant que Rivers est ici, souffla Bolitho. Le vaisseau est en plein dans la ligne de visée – et, haussant la voix : Je vous demande de suspendre le feu et de faire rompre vos hommes.

Vous n'avez aucune chance de l'emporter et vos gens doivent savoir ce qu'ils risquent en s'en prenant à un vaisseau du roi.

Il imaginait les hommes à l'intérieur, faisant passer ce qu'il venait de déclarer. Cela dit, c'étaient tous des insulaires, et probablement un petit cran au-dessus de ce que pouvaient être des pirates en temps de guerre, même si l'appellation plus convenable de « corsaire » avait rendu leurs activités presque légales.

— Allez au diable, Bolitho ! lui répondit Rivers, furieux. Je vous ai laissé une chance, vous allez payer le prix de votre foutue arrogance !

Bolitho cligna des yeux : un rai de lumière perça les remparts du donjon et il aperçut la colline qui se trouvait par-derrière. Il entendit quelques-uns des marins dissimulés plus bas et comprit que le soleil éclairait désormais le deux-ponts à l'ancre.

Rivers hurlait à présent :

— Allez-y les gars, voilà votre cible ! Il faut que chaque boulet porte ! Ce commandant est encore plus stupide que son amiral !

Bolitho fit lentement demi-tour pour observer les maisons blanches de l'autre côté de l'eau et les navires entassés au mouillage. Impossible d'ignorer le concert de lazzis émis par les hommes de Rivers lorsqu'ils découvrirent ce qu'avait accompli Keen avec son équipage réduit dans l'obscurité la plus totale. Un long câble frappé entre un corps-mort et l'arrière de *l'Achate* l'immobilisait parfaitement, si bien que sa muraille était totalement exposée à la batterie de la forteresse. Keen avait transformé un objet animé en une batterie flottante double. Il faisait face d'un bord à la ville et de l'autre commandait tout le mouillage, interdisant à quiconque d'entrer ou de sortir. Pas besoin de se demander pourquoi leur plan avait totalement échappé à Rivers.

Rivers se mit à crier :

— Mes cavaliers arrivent et ils vont s'occuper de vous, Bolitho ! La disgrâce vous attend et l'ignominie dont vous serez couvert après cette escapade insensée dissuadera quiconque de s'attaquer encore à mon île !

Bolitho distinguait sa silhouette qui se découpait sur fond de ciel bleu. La haine qui transpirait de cet homme était presque tangible. Il aperçut une petite colonne de fumée qui montait paresseusement au-dessus des pierres grisâtres : ils faisaient rougir des boulets destinés à *l'Achate*. Le temps pressait.

— Sir Humphrey, cria-t-il à son tour, je vais rejoindre mes hommes...

Il sentit un nerf tressaillir dans sa gorge en entendant un brouhaha familier dans le lointain. Cette fois, il n'osa pas se retourner et quitter des yeux la grande silhouette de Rivers. Puis le bruit étouffé

cessa brusquement.

Rivers s'écria :

— Et après, qu'est-ce que cela peut bien faire ? Pas un de ces canons n'est seulement capable d'égratigner la muraille !

Mais il avait l'air moins sûr de lui, comme si, de même que Bolitho, le grondement des pièces mises en batterie des deux bords sur *l'Achate* réveillait chez lui de vieux souvenirs.

— Avez-vous une lunette, sir Humphrey ?

Il était difficile de garder son calme lorsque chaque fibre de votre être vous poussait à foncer en avant pour enfoncer ces portes à mains nues.

Rivers avait d'ores et déjà pointé sa lunette sur le vaisseau immobile. Cette absence totale de vie de *l'Achate* était énervante en soi : toutes ses voiles étaient soigneusement ferlées, pas un chat à bord de cette coque noir et jaune vif. Bolitho reprit :

— Vous voyez un homme dans le croisillon du grand mât, un enseigne pour être exact. Lui aussi aura une lunette ce matin. Pointée sur *votre* demeure et vos propriétés.

— N'essayez pas de jouer la montre ! répondit Rivers.

— Et ensuite, sir Humphrey, ce sera le tour de la ville et il n'en restera pas pierre sur pierre.

Le rugissement fut terrible. Il venait du bord de *l'Achate* caché à la terre si bien que le tonnerre roula en échos multiples autour de la forteresse comme si c'était sa batterie qui avait ouvert le feu.

Bolitho se retourna pour observer l'épaisse fumée qui s'élevait du bâtiment et dérivait vers le rivage, à l'endroit même où, quelques instants plus tôt, les gens s'étaient massés pour assister à ce combat inégal.

À bord du vaisseau, les officiers de Keen devaient donner des ordres au cabestan afin de prendre un tour de mieux sur le grelin pour ajuster une autre cible.

Il aperçut une trace sur le tableau de *l'Achate*, là où le premier coup avait fait mouche. Mais c'était peu de chose à côté de ce qu'y laisserait un boulet rouge.

Une petite flamme flottait fièrement à la grand-vergue et s'agitait doucement au vent.

— La prochaine bordée est parée, fit Bolitho d'une voix égale. À vous de choisir.

Il entendit Christy qui murmurait derrière lui : « Crédiou ! »

— Amiral, voilà la cavalerie qui arrive, lui dit Allday.

Bolitho aperçut un groupe de cavaliers qui trottaient sur le chemin à la sortie de la ville. Ils semblaient hésiter, ces coups de canon avaient dû les surprendre. Mercenaires, planteurs, miliciens, cela n'avait guère d'importance. S'ils s'assuraient le contrôle de la

route et capturaient le détachement de Bolitho, les choses seraient d'une tout autre gravité.

Il y eut une brève sonnerie de clairon, et Bolitho vit les fusiliers en tenue rouge sortir en file indienne des buissons au milieu desquels ils s'étaient dissimulés afin de se tenir prêts.

Il aperçut les éclairs de soleil sur les baïonnettes, il imaginait sans peine Dewar et son adjoint en train d'écouter le rapport des vétérans, parmi lesquels le sergent Saxton.

Les chevaux avaient pris le galop et leurs sabots soulevaient un véritable mur de poussière.

Des coups de mousquet partirent un peu en désordre et Bolitho sentit une main de fer lui serrer l'estomac lorsque trois petites silhouettes rouges s'effondrèrent en travers de la piste.

Les fusiliers semblaient prendre un temps infini. Les hommes du premier rang mirent genou en terre derrière leurs camarades morts, tandis que le second rang debout visait par-dessus leurs épaules. Les tirs reprirent. Cette fois, ce fut un jeune tambour qui s'écroula.

— Mon Dieu, fit Allday dans un souffle, mais pourquoi ne tirent-ils pas, qu'ils aillent au diable !

Le sabre de Dewar s'abaissa brusquement et les mousquets partirent à l'unisson, comme s'il n'y avait eu qu'un seul et unique coup de feu.

Hommes et chevaux culbutèrent dans la confusion la plus totale, mais lorsque la fumée se dissipa au flanc de la colline, les rangées rouges étaient toujours à leur place. Les cavaliers se replièrent vers la ville en laissant sur place leurs morts et leurs blessés.

— Les portes s'ouvrent, amiral, annonça Christy, la voix pleine de rage.

C'était fini. Par groupes de deux ou trois tout d'abord, puis en un flot serré, la garnison émergea en plein soleil, les hommes couraient en jetant leurs armes.

Rivers était le dernier et tanguait comme un ivrogne.

Mais il avait la voix fort assurée lorsqu'il se trouva en face de Bolitho :

— Vous me le paierez et je vous enverrai en enfer ! — il se tourna, l'air hagard, dans la direction des pentes luxuriantes qui dominaient la ville. Ma maison, ma famille, vous avez tiré dessus sans prendre soin de...

— Par votre ordre, coupa sèchement Bolitho, quelques-uns de mes hommes viennent de mourir — essayant de dominer sa colère : Et pour quoi faire ? Parce que vous n'êtes qu'un être cupide dévoré par l'ambition.

Il se détourna, craignant de ne pouvoir se maîtriser plus longtemps.

— Et n'ayez crainte, sir Humphrey. Alors que vous étiez prêt à mettre le feu à un vaisseau du roi et à assassiner tous mes marins jusqu'au dernier si nécessaire, le commandant Keen avait pris soin de charger ses canons à blanc. Vous avez été défait par de la fumée, rien de plus.

Cet instant aurait pu remplir Bolitho de bonheur, et pourtant il se sentait sur le point de vomir. Il se tourna vers Allday :

— Nous allons rentrer à bord. Les hommes de Dewar prendront les choses en main sur place.

Allday lui montra du doigt Rivers qui restait là, abattu :

— Et lui ?

— Assurez-vous qu'il est sous bonne garde, dans son propre intérêt.

Allday regarda deux marins s'emparer de Rivers et le conduire sans ménagement à la forteresse.

Bolitho ajouta, presque en se parlant à lui-même :

— Il est toujours facile au vainqueur de tirer vengeance – il donna une grande tape sur le bras de son homme de confiance. Mon domaine, c'est la mer.

Allday respira lentement. Cette fois, il s'en était fallu de peu. Il frissonna en dépit de la chaleur qui montait. Après cela, il préférait laisser la place aux jeunes.

Cette pensée le réconforta un tantinet et il pressa le pas. Les marins qui faisaient la haie sur le chemin étaient tout sourire lorsque Bolitho passa entre eux.

Bolitho savait, ou du moins devinait, ce qu'ils pensaient. Qu'il était aussi sale et mal peigné qu'eux, qu'il ne s'était pas éloigné d'eux alors que son coup de frime aurait pu si facilement mal tourner.

Mais il restait beaucoup à faire. Les fusiliers de Dewar devaient occuper la forteresse, il fallait trier les insulaires et les calmer, rédiger les dépêches, expliquer ce qui s'était passé.

Un peu plus loin, un cheval blessé hurlait dans son agonie. On eût dit une femme sous l'empire de la peur. Un coup de pistolet charitable le fit taire.

Bolitho s'arrêta près de l'endroit où Dewar avait fait face. Le petit tambour était allongé sur le dos, les yeux bleus et les traits figés dans la mort.

Allday crut entendre Bolitho murmurer :

— Il était trop jeune pour jouer à ce genre de jeu.

Il tira son mouchoir de sa poche et lui recouvrit le visage.

« L'un des nôtres. » Il avait l'impression d'une comédie, à avancer ainsi entre ces deux rangs de marins souriants qui hochaient la tête sur son passage, eux qui s'étaient tous attendus à mourir par cette belle matinée.

Je suis leur chef, ils me suivent.

Il se tourna vers *l'Achate* dont le pavillon flottait nonchalamment au mât de misaine. Un canot attendait parmi les rochers, paré à le reprendre pour le conduire à bord. Il sortit les épaules et continua en regardant droit devant lui.

Un enseigne se tenait dans la chambre, la coiffure à la main. Bientôt, ils allaient pousser des vivats. C'était eux les vainqueurs, cela leur suffisait. Et c'était bien ainsi.

Il hésita et se tourna vers Allday qui rayonnait.

— Eh bien, mon vieil Allday, que pensez-vous de tout cela ?

Allday fronça le sourcil, un peu désemparé de le trouver d'une humeur qu'il ne lui connaissait guère.

— Je crois que je le devine, continua Bolitho – il se tourna vers l'armement du canot et se força à sourire. Maintenant, nous allons nous occuper de ce foutu pirate.

L'enseigne leva son chapeau et les marins se mirent à crier de joie. Bolitho alla s'asseoir et contempla son pantalon déchiré.

« L'un des nôtres. »

Bolitho alla s'asseoir dans la chambre de jour et poussa un soupir lorsque Yovell présenta à sa signature une lettre de plus.

La peur, l'émotion que l'on éprouve au combat les avaient quittés, alors que cela faisait moins d'une semaine qu'ils avaient affronté Rivers devant la forteresse. Dieu soit loué, ils avaient eu peu de morts et on les avait enterrés à flanc de colline dans le cimetière du village.

Bolitho se leva et se dirigea nerveusement vers les fenêtres de poupe. Il se pencha sur les eaux calmes du mouillage. Le balcon était chaud sous ses paumes, le soleil brillait haut dans le ciel au-dessus du volcan.

Il vit le canot de *l'Achate* qui avançait lentement et comme à contrecœur. La lumière était aveuglante et il devinait facilement ce que les hommes, comme le reste de l'équipage, pouvaient penser.

Depuis que leur gouverneur avait été placé aux arrêts, les insulaires attendaient la suite des événements. Toute résistance avait cessé, de même que les actes hostiles. On avait recruté quelques membres de la milice pour assister les fusiliers de garde dans la forteresse et pour servir les canons. Les choses n'étaient pourtant pas aussi simples, ils devaient faire face à une espèce de résistance passive. Les habitants de la ville détournaient le regard lorsqu'ils croisaient un détachement de marins qui partaient en corvée ou lorsqu'ils voyaient un officier.

Au début, les marins en avaient été blessés et en avaient même conçu du ressentiment. Quelques-uns des leurs étaient morts, et peu

nombreux étaient ceux qui comprenaient pourquoi. Ils pensaient donc qu'ils méritaient mieux que cela.

Il était midi, l'air était rempli d'odeurs de goudron chaud, d'effluves de rhum, c'était l'heure des rations pour tout le monde. Des coups de marteau rompaient encore de temps à autre le silence, mais la plupart des plaies qu'avait ouvertes le canon de la forteresse avaient été pansées. Un des marins avait pourtant laissé un œil dans l'affaire, un éclis de bois.

Quelqu'un frappa à la portière de toile et Keen entra, sa coiffure sous le bras. Il avait l'air plus détendu, songea Bolitho. Il devina que Keen avait dû traiter sa part de sollicitations diverses et de rapports : le chirurgien, le second, le commis, le maître pilote, tous étaient venus respectueusement voir leur commandant, ne fût-ce que pour se décharger de leurs fardeaux sur ses épaules.

— Vous m'avez fait demander, amiral ?

— Asseyez-vous donc, Val – Bolitho décolla sa chemise de sa peau pour la centième fois peut-être. Les travaux avancent ?

— Je maintiens les hommes au travail uniquement pour leur occuper l'esprit, amiral. *L'Achate* est paré, quoi qu'il advienne. Il est propre comme un sou neuf.

Bolitho fit un signe d'approbation. Il avait déjà noté la fierté nouvelle qu'éprouvait Keen pour son bâtiment. Peut-être l'exemple de son prédécesseur l'avait-il hanté comme il s'imposait aux officiers, par-delà la tombe.

Bolitho avait été témoin des frictions entre Keen et Quantock avant l'assaut. On avait maintenant du mal à croire que tout ceci eût pu se produire pour de bon. Mais le pavillon britannique flottait sur la forteresse et, à première vue, l'île était exactement comme auparavant.

Dans peu de temps, il lui faudrait envoyer une dépêche à l'amiral français, dont les vaisseaux attendaient à Boston. S'ils y étaient encore.

La paix pourrait alors revenir en ces lieux et la souffrance reprendre partout ailleurs.

Keen voyait bien que Bolitho était grave. Il commença :

— L'amiral qui commande à Antigua nous enverra de l'aide si vous le lui demandez, amiral – et, voyant Bolitho serrer les mâchoires : Mais vous avez certainement eu cette idée vous-même, ajouta-t-il.

— On m'a confié une mission, Val. Peut-être dois-je m'attendre à en tirer de la fierté. D'autres diraient que « vanité » est un mot plus approprié – il leva la main pour le faire taire. Nous en éprouvons tous plus ou moins. Mais ce qu'il me faut, ce sont des yeux et des oreilles, pas un amiral supplémentaire qui sera sans arrêt sur mon dos. Si

l'Epervier était encore là...

Ils se regardèrent ; c'était comme si Duncan était toujours parmi eux.

— Une fois que nous aurons appareillé à la recherche de ce foutu vaisseau, fit Keen, l'île risque fort de se soulever. Les habitants pourraient affamer la garnison, alors que le contraire est impossible. Je crois que nous devrions réunir une cour martiale et pendre Sir Humphrey à la grand-vergue – il s'exprimait avec une amertume qu'on ne lui connaissait guère. Tant qu'il est vivant, il continue d'incarner une menace.

Ils se levèrent d'un seul mouvement : un coup de mousquet se répercutait en écho sur l'eau.

— Le canot de rade, ils ont dû remarquer quelque chose.

Keen ramassa sa coiffure :

— Je monte voir, amiral.

Bolitho prit une limette au râtelier et attendit que *l'Achate* voulût bien pivoter un peu au bout de son câble. La forteresse défila devant ses yeux, les hauts remparts étaient à moitié perdus dans la brume de chaleur, si bien que le pavillon semblait cloué directement dans le ciel. Il voyait nettement la pointe, l'îlot, la mission espagnole un peu plus loin. Puis il distingua un hunier sombre qui arrondissait la pointe avant de rejoindre le mouillage.

Le canot de rade, une des chaloupes de *l'Achate*, bouchonnait dans la houle, ses avirons sortis ressemblant à de grands os décharnés.

Un petit brigantin, sans doute un caboteur. Son patron allait avoir une surprise lorsqu'il apercevrait *l'Achate* au beau milieu du port.

Keen revint, le visage en sueur.

— J'ai donné l'ordre au canot de rade de mener ce brigantin à un corps-mort – il attendit que Bolitho se fût retourné, puis : On dirait qu'il s'est fait canonner, je vais faire chercher le chirurgien immédiatement.

— Canonner ?

— C'est tout ce que j'en sais, répondit Keen en haussant les épaules.

— Je vois. Parfait ; faites prévenir toutes les embarcations de l'île de rester au large. J'ai un mauvais pressentiment.

Il reprit sa lunette pour examiner le brigantin qui avait rentré son bâton de foc et qui prenait avec aisance son corps-mort.

Il balaya lentement la muraille. On voyait des marques noires sur la peinture. Mitraille ou boîte à balles. Des projectiles plus lourds auraient réduit en miettes ce frêle esquif. Il arrêta sa lunette sur deux silhouettes qui se tenaient près de la barre. Le premier était un homme de forte corpulence qui portait une vareuse bleue, et avait des cheveux

grisonnants en désordre. L'autre...

— Bon sang, Val, s'exclama Bolitho, pas possible, c'est le jeune Adam ! S'il a pris des risques démesurés, je vais...

Mais ils éclatèrent de rire tous les deux.

— Il faut dire que je lui ai donné le bon exemple, pas vrai ?

Il fallut au canot ce qui leur parut une éternité pour aller du nouvel arrivant jusqu'à *l'Achate*.

Bolitho remit la lunette à sa place. Autant ne pas laisser voir à Adam à quel point il s'était inquiété et laissé aller à son instinct protecteur. De toute manière...

— Je vais monter sur le pont et, eh bien, je vais aller l'accueillir, fit Keen.

Et il ne put se retenir de sourire jusqu'aux oreilles quand il eut refermé derrière lui.

Adam entra à son tour, visiblement anxieux à l'idée de ce qui l'attendait.

— Je suis vraiment désolé, amiral...

Bolitho s'avança vers lui et le prit par les épaules.

— Vous êtes là, c'est la seule chose qui compte.

Adam balaya des yeux la chambre, comme s'il craignait ce qu'il risquait d'y voir.

— C'est le canot de rade, mon oncle. Les hommes m'ont fait le récit de la bataille, m'ont dit comment vous aviez fait pour vous emparer de cette place.

Il baissa les yeux, une boucle de cheveux noirs lui tomba sur le front.

— J'ai également appris ce qui était arrivé à *l'Epervier*. Je suis désolé.

Bolitho le mena à un siège et répondit d'une voix calme :

— Ne vous souciez pas de tout cela, racontez-moi plutôt votre histoire.

Le jeune officier se lança alors dans un récit étonnant. Quelques jours plus tôt, alors qu'ils venaient de subir une grosse tempête près du grand banc des Bahamas, ils avaient été arraisonnés par une frégate, un bâtiment espagnol. On leur avait intimé l'ordre de mettre en panne et de laisser embarquer une équipe de prise. Apparemment, le patron du brigantin se méfiait et, lorsque le canot envoyé par la frégate était arrivé le long du bord, il avait remis toute la toile dessus pour prendre la poudre d'escampette. Un vent favorable lui avait permis de se réfugier au milieu des récifs qui étaient trop dangereux pour que la frégate courût le risque de l'y suivre. Le détachement espagnol avait tout de même eu le temps d'ouvrir le feu avec ses pierriers et son unique pièce de chasse, grêlant de coups le bordé et leur tuant un matelot.

Bolitho l'écouta jusqu'au bout sans l'interrompre. On n'était jamais en sûreté ou, du moins, jamais *totale*ment. Pendant qu'il se rongait les sangs au sujet du sort de San Felipe, Adam avait dû faire face à une attaque inexplicable, risqué sa vie. Il finit par répondre :

— Ce patron m'a tout l'air d'être un homme plein d'audace. Et courageux avec ça. J'aimerais bien faire sa connaissance.

Adam l'écoutait, les yeux brillants. Il avait bien envie, ou plutôt il avait besoin, de parler de Robina à Bolitho mais, après ce qu'il avait vu et vécu au cours de sa traversée depuis Boston, il n'aurait pas voulu gâcher ce moment pour un empire.

— Je l'ai amené avec moi, il est à bord !

Bolitho le regarda, l'air interrogateur :

— Eh bien, faites-le entrer.

Le factionnaire écarta la portière de toile et s'effaça pour laisser passer le visiteur. Le fusilier se contenta de bouger les yeux sous sa visière de cuir en annonçant :

— Le patron du *Vivace*, amiral !

Et il accompagna son « amiral » d'un claquement sec de mousquet sur le pont.

Bolitho ouvrait la bouche pour parler, mais se tut, médusé. Cette vareuse bleue ravaudée avec de vieux boutons d'officier de marine cousus sur les manches, ce pilon de bois sortant d'une jambe de pantalon, comment ne pas reconnaître l'homme ?

Bolitho se précipita vers lui et lui serra chaleureusement les deux mains.

— Jethro Tyrrell ! Ça fait vingt ans, mon vieux. Et vous voici !

Tyrrell pencha un peu la tête, l'air légèrement narquois.

— Vice-amiral, à ce qu'on m'a dit – il secoua lentement la tête, ses cheveux gris un peu hirsutes retombant sur son col. J'aurais jamais cru que l'Amirauté puisse avoir autant de bon sens !

Il retira ses mains et commença à arpenter la grand-chambre, effleurant chaque objet, posant les yeux sur tout ce qu'il voyait.

Bolitho le regardait, toutes les images du passé lui revenant soudain comme des éclairs.

Cette petite corvette, *l'Hirondelle*, son premier commandement. Jethro Tyrrell, un officier américain qui était alors son second.

Quelle misère de le voir clopiner ainsi, avec ces habits déchirés. Tyrrell s'arrêta près de la veste de Bolitho jetée n'importe comment sur le dossier d'un siège. Il passa l'index sur une épaulette d'or et fit doucement :

— Comme vous dites. Vingt ans. Vous avez fait une belle carrière, Dick. Je suis vraiment fier de vous.

À lui seul, cet accent chantant de Virginie remuait déjà tant de souvenirs...

Tyrrell s'assit lentement, ajusta son vêtement.

— Il vaut mieux que je m'en aille. Je désirais juste vous voir, je ne voulais pas...

— Mais, s'exclama Bolitho, j'ai été votre commandant dans le temps, vous vous en souvenez ? Vous allez rester ici et tout me raconter. J'ai essayé de savoir ce que vous étiez devenu après la guerre...

Tyrrell regardait Ozzard qui s'activait avec des verres et des bouteilles.

— Lorsque j'ai accepté de prendre le jeune Adam à mon bord, je savais bien que j'allais vous revoir.

Ses yeux brillaient dans la pénombre.

— Ah, c'était le bon temps, pas vrai ? – il jeta un coup d'œil au jeune officier qui était suspendu à ses lèvres. C'était une vraie terreur, y a pas d'aut'mot. Faut dire qu'il était plus jeune que moi. Il s'est battu en duel pour une fille qui aurait bien aimé le voir mort et il a bien failli se faire les Grenouilles à lui tout seul !

Il souriait de toutes ses dents, et pourtant il y avait une tristesse infinie dans son regard.

— Et que faites-vous à présent ? lui demanda doucement Bolitho.

— Bah, je bricole. Je suis le patron du *Vivace*, mais il n'est pas à moi, manque de chance. J'ais pas mal de cabotage entre les îles. Les Espagnols et les vaisseaux du roi sont toujours après moi, ils croient que je fais également de la contrebande. Quelle blague ! Vous me voyez ?

La porte s'ouvrit sur Keen. Il avait l'air méfiant.

— Je vous présente Jethro Tyrrell, lui dit Bolitho en lui désignant l'homme grisonnant assis dans un fauteuil, mon second du temps de *l'Hirondelle* – il sourit à voir la tête de Keen. C'était pendant une autre guerre, Val, mais un sacré petit bateau.

Tyrrell se tortillait dans son siège, mal à son aise sous cette multitude de regards fixés sur lui.

— Mais peu importe, j'ai cru comprendre que vous aviez quelques soucis. Vous devez remettre San Felipe aux Grenouilles, exact ?

— Les nouvelles vont vite, fit sobrement Bolitho.

— Pas assez vite, répondit Tyrrell en faisant une moue. Vous feriez mieux de vous soucier des Espagnols. Ils ont l'intention de s'emparer de l'île... – il les regardait non sans quelque satisfaction – ... et ils vont y arriver si vous ne faites pas très attention. Ils ont des yeux partout, ils ont même essayé d'intercepter le *Vivace* pour voir si je ne transportais pas des lettres ou des dépêches – et, montrant Adam du regard : Tudieu, s'ils l'avaient trouvé à bord, ils nous auraient tous

massacrés, je ne me fais pas d'illusions.

Bolitho se pencha vers lui :

— C'est vrai, ce que vous me racontez là ? Pour les Espagnols ?

Tyrrell esquissa un sourire :

— J'ai besoin d'argent pour acheter *Le Vivace*. Il ne vaut pas grand-chose, mais ça me permettrait de prendre un nouveau départ – et, détournant les yeux : C'est comme vous avec ce vaisseau qui vous a coulé votre frégate.

Il semblait atteint, écoeuré. Mais rien ne permettait de mettre en doute sa sincérité.

— Je vais vous aider, Jethro, lui répondit Bolitho. Je l'aurais fait de toute manière si j'avais su tout cela.

— J'ai ma fierté, Dick. Enfin, j'en avais. À présent, je suis désespéré. J'ai perdu ma famille, j'ai tout perdu. La seule chose qui me reste, c'est la mer et *il me faut un bateau*.

Bolitho fit le tour de son fauteuil et vint lui poser la main sur l'épaule.

— Vous l'aurez, faites-moi confiance.

— Alors, fit Tyrrell dans un grand soupir, je vous mènerai à cet espagnol.

Bolitho regarda Keen : il était trop étonné pour ouvrir la bouche.

Vingt ans... Mais ç'aurait tout aussi bien pu être hier.

X

CE QUE FIDÉLITÉ VEUT DIRE

— Pour l'amour du ciel, Allday, fermez-moi donc cette clairevoie !

Bolitho se replongea dans l'étude de la carte et posa les mains sur quelques calculs et valeurs de sonde. Il s'agissait des parages de San Felipe, de Cuba et d'Haïti.

Avec les fenêtres closes ainsi que, désormais, la claire-voie, la chambre était aussi brûlante qu'un four. Cela ne servait d'ailleurs à rien : la grosse voix de Black Joe Langtry lui parvenait, inchangée. Le capitaine d'armes comptait les coups du chat à neuf queues.

Assez bizarrement, Bolitho n'avait jamais vraiment admis ce genre de punition et n'avait jamais pu s'y faire. Le dernier recours d'un commandant pour faire régner la discipline.

Un roulement de tambour, un silence, puis le claquement atroce des lanières sur un dos nu.

Il essaya de se concentrer sur sa carte à s'en faire pleurer.

— Dix !

La rude voix de Langtry qui recommençait.

Keen devait être là-haut avec ses officiers pour assister à la séance de punition. Il détestait ce genre de chose. Mais tout vaisseau du roi qui naviguait isolément, sans conserve et loin de ses bases, courait en permanence le risque de sombrer dans le chaos.

Trois marins dignes de toute confiance avaient déserté un jour qu'ils étaient descendus à terre pour le compte du commis, mais on les avait pris en chasse et ils avaient été ramenés à bord par des membres de la milice locale. Apparemment, ils avaient fait connaissance de quelques métisses dans l'une des plantations. Pour savoir la fin de l'histoire, point n'était besoin de beaucoup d'imagination.

Crac. Onze.

À présent, ils payaient le prix de ces quelques moments de plaisir. Keen les avait condamnés à la punition minimale, vingt-quatre coups de fouet chacun. Mais cela suffisait amplement à vous transformer un homme en hachis.

Bolitho repensait à Tyrrell. Il était retourné à bord de son *Vivace* pour réparer les dégâts causés par la tempête et effacer les traces laissées par les pierriers espagnols.

Voir Tyrrell réapparaître de cette façon l'agaçait. Lui revenaient

des souvenirs de cette époque lointaine où ils avaient navigué ensemble, de cette petite *Hirondelle*, de ce qu'elle avait représenté pour eux deux.

Faudra-t-il que ces choses me poursuivent éternellement ?

Cela lui rappelait la *Phalarope*, cette frégate qui avait été son second commandement et qui avait rejoint son escadre l'année précédente, comme un spectre surgi du passé. Et maintenant, voilà *l'Hirondelle* qui revenait le hanter.

Mais était-ce le bon terme ? « Étais-je vraiment plus heureux en ce temps-là, avec moins de responsabilités ? » Il était prêt alors à risquer sa vie, à la perdre même, alors qu'il ne s'agissait plus maintenant que de sa réputation.

Les tambours s'étaient tus, il se rendit soudain compte que la séance de fouet était terminée.

Il connaissait Tyrrell, il le connaissait même très bien. Il était près de lui lorsqu'il s'était écroulé sur le pont, le jour où il avait perdu une jambe.

Il n'était devenu qu'une pâle et assez pitoyable copie de cet homme-là. Il ne représentait évidemment de danger pour personne. Il appartenait à cette race de capitaines qui écoutaient ce qui se racontait, les rumeurs qui couraient sur les mouvements des navires de guerre. Leur nationalité ou les couleurs de leur pavillon importaient fort peu au patron d'un petit bâtiment de commerce : le danger potentiel était le même avec tous. La quête de marins de premier choix, même en usant de la presse, n'était plus guère de saison. Mais qui sait ce qui pouvait se passer, et il était toujours trop tard pour le marin malchanceux qui se faisait pincer.

Tyrrell était formel lorsqu'il décrivait ce gros deux-ponts. Pas de pavillon, pas de nom, mais les frégates espagnoles en provenance de Saint-Domingue ou même de La Guaira, à des centaines de milles au sud, le connaissaient bien et gardaient bonne distance.

Ce mystérieux vaisseau, qui n'avait pas hésité à ouvrir le feu sur *l'Achate* lorsque Keen avait réussi à le remonter dans l'obscurité, qui avait massacré sans la moindre pitié l'équipage de *l'Epervier*, croisait dans les Caraïbes avec des intentions bien précises. Et il semblait prêt à risquer le tout pour le tout si nécessaire.

Il entendit Allday qui ouvrait la claire-voie. Il savait pertinemment que celui-ci, comme Ozzard et tous ceux qui passaient par là, prenait soin de se montrer particulièrement discret.

Bolitho regarda son solide homme de confiance et haussa les épaules dans un geste de découragement.

— Je ne sais vraiment pas ce qui m'arrive.

Allday hocha la tête en souriant :

— Attendre, voilà ce qui ne vous va pas, amiral.

— Je crois que vous avez mis le doigt dessus.

Bolitho se replongea dans l'étude de la carte. Cela faisait une semaine que *Le Vivace* avait fait relâche dans le port et Tyrrell irruption dans sa vie. Avec un seul bâtiment, Bolitho n'osait pas quitter San Felipe. Les suppôts de Rivers pouvaient tenter une contre-attaque, et ils étaient nombreux. Bolitho ne pouvait les en blâmer : ils allaient devoir abandonner leurs maisons et leurs plantations à l'arrivée des Français. Keen était peut-être dans le vrai : s'ils pendaient Rivers, cela tuerait définitivement toute velléité de révolte.

Mais Rivers avait des amis haut placés en Amérique et à la Cité. Aux yeux de Bolitho, il ne valait pas mieux qu'un pirate. Cependant, pour l'établir, Leurs Seigneuries exigeraient un procès à Londres, un procès en bonne et due forme.

Si Tyrrell avait raison, si ce mystérieux deux-ponts avait l'intention de monter une attaque contre San Felipe, il était insensé de laisser le port sans défense. *L'Achate* venait de montrer ce que l'on pouvait faire lorsque cela en valait la peine.

La porte s'ouvrit, Adam entra.

— Signal de la batterie, amiral. Le brick *Electre* est entré dans la baie, il pourrait être au mouillage d'ici une heure.

— Merci, Adam.

Le regard de Bolitho retomba sur la carte. Il revoyait parfaitement le commandant de ce brick lui annonçant la découverte des rares survivants de *l'Epervier* à bord d'un bâtiment de commerce américain. Napier, oui, voilà. Il avait dû mettre le moindre bout de toile dessus pour avoir réussi à passer si vite à Antigua puis, de là, à San Felipe. Pouvait-il espérer qu'il accepterait de rester sur place pour y faire régner l'ordre ? Ce n'était guère qu'un modeste brick, mais il portait les mêmes couleurs que *l'Achate*.

Bolitho soupçonnait les insulaires de voir d'un assez bon œil une présence britannique, plutôt que de laisser la porte ouverte aux Français ou encore, comme Tyrrell le prétendait, aux Espagnols.

Bolitho s'approcha des fenêtres et dut mettre son avant-bras en visière.

— Signalez au commandant de *l'Electre* de se rendre à bord dès qu'il aura mouillé.

Adam esquissa un sourire :

— J'ai déjà donné l'ordre à la batterie de relayer ce signal, mon oncle.

Bolitho se retourna, tendit les mains :

— Vous savez que vous ferez un sacré commandant un de ces jours, mon garçon.

Keen entra et se laissa tomber dans le fauteuil que Bolitho lui indiquait.

— Je me demande quel genre de nouvelles ce brick peut bien nous apporter, amiral.

Il prit avec reconnaissance un verre de vin du Rhin et le porta à ses lèvres. Ozzard en avait fait réserve dans un recoin secret de la cale avant l'appareillage de la rivière de Beaulieu, dans le Hampshire.

— Les nouvelles seront bienvenues, quelles qu'elles soient. J'ai parfois l'impression d'être devenu sourd.

— Leurs Seigneuries vont peut-être nous rappeler, risqua Keen.

— Adam, vous allez signaler au *Vivace*... ou plutôt non, allez voir Mr. Tyrrell à son bord. J'aimerais qu'il soit avec moi lorsque nous appareillerons.

Keen attendit que la porte se fût refermée et posa son verre avec le plus grand soin.

— Puis-je faire une remarque, amiral ?

— Vous désapprouvez ma stratégie, c'est cela ?

Keen eut un bref sourire :

— Vous courez un risque terrible, ou, soyons plus exact, vous en courez deux en même temps – et, Bolitho observant le silence : Ce Tyrrell, poursuivit-il, que savez-vous exactement de lui ?

— Il a été mon second – et, comme Keen hochait la tête : Vous ne trouvez pas cela suffisant, au bout de vingt ans ?

Keen haussa les épaules.

— C'est difficile à dire, amiral. Il dit lui-même qu'il est à bout de bord. Il a perdu sa femme et toute sa famille, il est marqué d'infamie depuis qu'il a combattu du côté du roi et non pour Washington.

— Poursuivez, lui dit Bolitho.

Il sentait qu'Allday retenait son souffle.

— Supposons que vous rencontriez cet espagnol et que vous le forciez à se battre : que ferons-nous s'il montre son véritable pavillon ? Irons-nous jusqu'à provoquer une guerre ?

— Et le second risque ?

— Le second risque, c'est que cet espagnol, *en admettant* qu'il croise vraiment dans ces eaux, attende peut-être que nous quittions le port pour prendre la place de *l'Achate*. Vous seriez alors contraint de la reprendre de force. Et cette fois, ce serait en affrontant non pas de stupides planteurs et une milice, mais un vrai bâtiment, avec des hommes décidés à imposer leur volonté. À mon avis, les risques dépassent largement les bénéfices – et, baissant les yeux : Je... je suis désolé, amiral, mais il fallait que ces choses-là fussent dites.

Bolitho eut un triste sourire.

— Je mesure bien ce qu'il vous en coûte. En vérité, je ne sais pas très bien jusqu'à quel point on peut prendre la mesure d'un risque. Je n'ai pas envie de faire mourir nos hommes en pure perte. Et je ne souhaite pas me faire découper en morceaux sur la table du

chirurgien. J'ai tout ce qu'il me faut pour vivre. Pour l'instant. Mais...

Keen commençait à sourire et prit le verre que lui tendait Ozzard.

— Eh oui, amiral, il y a un mais. Ce simple petit mot est bien puissant lorsqu'il s'agit de combattre la raison !

Bolitho tapotait la carte de ses pointes sèches.

— Je crois que ce vaisseau est là où l'a indiqué Jethro Tyrrell. Il emporte un équipage de bonne taille ; il lui faut donc trouver un abri convenable pendant que son commandant essaie de rassembler des renseignements sur notre compte. Avec tous les ennemis qui nous entourent, ce ne doit pas être sorcier.

Keen se leva et s'approcha de la table.

— Si Tyrrell a raison, cela rendrait une guerre très difficile à mener – il fit courir son doigt sur les îles : Porto Rico, Saint-Domingue, Haïti, jusqu'à Cuba. Les Espagnols commanderaient toutes les approches dans les Antilles et jusqu'à la Jamaïque.

Il hochait lentement la tête, et ses nobles traits s'éclairaient au fur et à mesure qu'il comprenait.

— San Felipe se trouve au beau milieu du passage du Vent, comme un pont flottant. Pas besoin de se demander pourquoi les Français ont une telle envie de mettre la main dessus. Ils ont besoin d'un allié, ils ne sont pas obligés de lui faire confiance !

Ils étaient encore à examiner la carte lorsqu'un aspirant vint leur annoncer que *l'Electre* était arrivée au mouillage.

Keen reboutonna sa vareuse.

— Je vais accueillir le commandant Napier, amiral – et, jetant un dernier coup d'œil à la table : Je ne suis pas encore totalement convaincu, amiral.

— Cela viendra, fit Bolitho dans un sourire.

Il laissa Ozzard l'aider à passer sa vareuse de mer afin d'accueillir convenablement le commandant de *l'Electre*.

Il dégoulinait de sueur. Par les fenêtres de poupe, on sentait une gentille petite brise qui caressait l'eau, il s'imaginait nageant tout nu. Ses pensées revinrent immédiatement à Belinda, le temps d'un éclair. Il était dans l'état de quelqu'un qui, par fatigue ou excès de confiance en soi, baisse la garde. Le glaive de l'ennemi était pointé sur lui comme une langue de fer. Il avait tenté de s'occuper l'esprit en travaillant, en essayant de résoudre ce casse-tête. Mais, très souvent, c'était l'image de Belinda qui ressurgissait, et la distance qui les séparait lui apparaissait comme une barrière infranchissable.

Il entendit de vagues bruits de pas, des gens parlant à voix basse. Il devait à tout prix se reprendre, pour son propre bien comme pour le leur.

Bientôt, très bientôt sans doute, ils allaient devoir se battre. Ce

n'était pas une idée délirante ni un rêve de pirate. Ce vaisseau espagnol avait déjà amplement démontré qu'être dans son bon droit ne vous assurait aucune protection. Trop d'entre eux étaient morts de cette erreur d'appréciation.

Il se tourna vers la porte. À la guerre, les canons sont des arbitres impartiaux. Et leur rugissement balaie le bon comme le méchant, avec la même totale indifférence.

Napier, qui arborait une épaulette dorée toute neuve sur l'épaule gauche, entra et claqua des talons.

Bolitho prit la grosse enveloppe de toile qu'il lui tendait et la passa à Yovell.

— Vous avez fait vite, Napier.

Bolitho essayait de contenir son impatience, il attendit qu'on eût donné un siège et servi un verre de vin à Napier.

— Port-aux-Anglais est pour ainsi dire vide, à l'exception d'un trois-ponts en carénage et de deux frégates. L'amiral a appareillé pour les îles Sous-le-Vent avec l'escadre, amiral. Le commodore Chater assure le commandement par intérim – il se tut et déglutit, intimidé par le regard de Bolitho. Il m'a prié de vous transmettre ses respects et tous ses vœux, amiral.

Bolitho entendait Yovell briser les sceaux de la grosse enveloppe de toile. Il mourait d'envie de se précipiter pour lire les dépêches d'Antigua. Mais, en l'absence de l'amiral, cela ne servait à rien. Il connaissait un peu le commodore Chater : ce n'était pas le genre d'homme à risquer de déplaire à son supérieur en se livrant à quelque action un tant soit peu héroïque.

Napier ajouta timidement :

— J'ai reçu l'ordre de placer *l'Electre* sous vos ordres – il plissait les yeux, essayait de se souvenir exactement des mots de Chater. Lorsqu'il a appris la perte de *l'Epervier*, il a décidé de vous envoyer quelques fusiliers en renfort.

Bolitho hocha la tête :

— Mais les fusiliers ont appareillé avec l'escadre, c'est bien cela ?

Napier répondit piteusement :

— Oui, amiral – mais son visage s'éclaira et il ajouta : J'ai reçu l'ordre d'embarquer une section du 6^e d'infanterie en l'état.

Keen, qui l'avait accompagné à l'arrière, laissa tomber :

— Ce n'est pas rien.

Bolitho s'approcha des fenêtres, essayant de remettre ses pensées en ordre.

— Mais je croyais que vous étiez au courant, pour les soldats, reprit vivement Napier. Le commodore vous a fait porter une dépêche par le brick courrier qui a appareillé deux jours avant moi.

— Que dites-vous là ? lui demanda Bolitho en se retournant brusquement.

Napier blêmit.

— Le brick courrier, amiral. Il avait des dépêches pour l'amiral qui commande à Antigua, d'autres pour vous-même – il se tourna vers Keen, espérant trouver un soutien. Du courrier d'Angleterre, amiral.

— Vous aviez raison, amiral ! s'exclama Keen. Ils ont dû intercepter le brick et le couler !

Bolitho croisa les mains dans le dos et les serra jusqu'à ce que la douleur lui fît oublier son profond dépit.

Du courrier d'Angleterre. Des dépêches et des lettres, des nouvelles de Belinda. À présent...

Il se tourna vers Keen :

— Vous êtes convaincu ?

Mais il n'entendit pas sa réponse et, s'adressant à Napier :

— Votre second est-il compétent ?

Napier ne savait plus du tout où il en était. Il avait tourné et retourné pendant des heures ce qu'il allait dire à Bolitho, pris le temps de revêtir son plus bel uniforme. Maintenant, tout partait en morceaux. Il se sentait dans la peau de quelqu'un qui croit ouvrir sa porte à un ami et se retrouve face à un fou.

Il finit par se ressaisir :

— Oui, amiral, c'est un officier de valeur.

— Parfait – et, se tournant vers Keen : Nous lèverons l'ancre demain, dès que ce sera possible. D'ici là, je vais voir ce que je peux tirer des dépêches de notre vaillant commodore. Mais, auparavant, ajouta-t-il en se penchant sur la table pour remplir le verre de Napier, nous allons porter un toast. Vous aussi, Allday.

Allday prit le verre que lui tendait Ozzard. Il avait noté le changement de ton et d'humeur.

Bolitho commença à sourire :

— Un toast donc – il leva son verre : À Mr. Napier, nouveau gouverneur par intérim de San Felipe !

— En route au suroît quart sud !

Bolitho entendit à peine le compte rendu du timonier et se concentra sur la tache rouge qui grandissait à l'horizon à bâbord. On était au beau milieu de l'après-midi, et le soleil écrasait encore férocelement le vaisseau qui faisait route à faible allure. Mais, après l'atmosphère oppressante et hostile qu'ils avaient dû endurer à San Felipe, le changement était tonifiant.

Bolitho sentait le navire vivre autour de lui, les hommes occupés sur le pont échangeaient de grosses plaisanteries. Mountstevens, qui était officier de quart, n'avait même pas besoin de hausser la voix

pour faire effectuer un léger réglage de la misaine.

Bolitho cala sa lunette pour examiner la masse confuse de terre, Haïti, à quinze milles environ sur bâbord. Même à cette distance, l'île avait un air menaçant. Chaque fois qu'ils le pouvaient, les marins évitaient ces rivages auxquels s'attachait une vague réputation de sorcellerie et de rites affreux.

Faute de vent, l'*Achate* avait dû passer un jour de plus à San Felipe. Mais le vent dominant de nordet, désormais, gonflait huniers et grands-voiles, et le vaisseau descendait le passage du Vent comme s'il y prenait plaisir. Entre Cuba et Haïti, le détroit faisait à peine soixante-dix milles de large au plus étroit. En temps de guerre, il serait bien difficile d'y faire transiter un convoi si San Felipe était aux mains de l'ennemi. Plus il y réfléchissait, moins Bolitho comprenait le bien-fondé des ordres qu'il avait reçus.

Il rendit la lunette à l'un des aspirants et reprit ses allées et venues sur la dunette. Il espérait ne pas s'être montré trop dur avec Napier. Ce garçon semblait goûter son affectation de gouverneur provisoire, qui avait le mérite de la nouveauté même si elle devait être brève. Avec son brick de quatorze mouillé sous les murs de la forteresse et le détachement du 6^e d'infanterie, le Royal Américain comme on l'appelait, il était en mesure de s'opposer à une action en force.

Il aperçut le lieutenant Hawtayne qui inspectait les mousquets et les équipements de quelques fusiliers. Il était content de les revoir à bord, ce bord qui était leur seule véritable maison. Selon toute vraisemblance, on aurait bientôt besoin d'eux une fois encore.

Il dut réprimer un sourire en entendant le lieutenant qui disait de sa voix haut perchée :

— Redressez-vous, Jones ! Vous avez eu le temps de vous reposer lorsque vous étiez à terre !

Bolitho savait que l'image du petit tambour mort le hanterait longtemps.

Il entendit le pas léger d'Adam et comprit qu'il voulait lui parler.

— Eh bien, comment va mon aide de camp aujourd'hui ?

Adam se mit à sourire : le moment était propice.

— Miss Robina est une jeune fille délicieuse, je n'avais encore jamais rencontré quelqu'un comme elle...

Bolitho le laissa s'épancher sans l'interrompre. C'était donc cela qui le tourmentait. S'il n'avait pas été absorbé par ses propres soucis, il aurait compris plus tôt que son escapade à Newburyport était un commencement, non une conclusion.

— Avez-vous demandé sa main à son père ?

Adam piqua un fard.

— Mais c'est très prématuré, mon oncle. Je me dis que, plus tard

peut-être, enfin pas trop tout de même... – il hésita, fixant les eaux sombres, puis : Je sais, dit-il, qu'elle ne sera pas à moi, naturellement. Son oncle est au courant. Il a été bien content de se débarrasser de moi en me trouvant un passage à bord de l'un de ses bâtiments.

Bolitho le regarda. *Le Vivace* était donc propriété de Chase ! Curieusement, Tyrrell n'y avait fait aucune allusion.

— Venez faire quelques pas, Adam.

Ils se promenèrent ainsi pendant quelques minutes, le vaisseau roulait doucement, des hommes travaillaient autour d'eux.

— Vous avez un bel avenir dans la marine, Adam. Un très bel avenir, si vous me permettez. Vous êtes issu d'une grande lignée de marins, mais il y en a d'autres dans ce cas. Quels que soient vos progrès, quels que soient vos succès, vous les aurez obtenus sans avoir joui du moindre privilège, souvenez-vous bien de cela. Votre marine sera plus belle que la nôtre, du moins lorsque des officiers de votre sorte seront aux postes de responsabilité. Nous appartenons à une race d'insulaires, nous aurons toujours besoin de bâtiments et de gens assez courageux pour les armer.

— C'est ce que je souhaite, répondit Adam en le regardant bien en face. C'est ce que j'ai toujours souhaité, depuis le jour où j'ai embarqué sous vos ordres comme aspirant à bord de l'*Hypérion*.

Bolitho baissa les yeux vers le pont et aperçut le marin borgne. Quelques-uns de ses camarades l'entouraient tandis qu'il s'avavançait, gauche, derrière un dix-huit-livres. Il n'était pas encore habitué. Mais, avec le bandeau noir qu'on avait appliqué sur l'œil de verre qui remplissait son orbite vide, il avait toutes les apparences d'un héros et il était traité comme tel.

Adam essayait de trouver le mot juste.

— Des hommes comme celui-ci, mon oncle, je sais qu'ils comptent tant pour vous. Ce ne sont pas seulement des marins incultes, ils *comptent vraiment*, n'est-ce pas ?

Bolitho se tourna vers lui.

— Vous avez parfaitement raison. Nous ne devons jamais considérer que c'est acquis, Adam. Il y en a tant qui se conduisent ainsi !

Adam acquiesça.

— Lorsque je me suis assis dans le vieux fauteuil de mon père...

— A Newburyport ? lui demanda doucement Bolitho. Là où il avait trouvé refuge avec son bâtiment ?

Adam détourna les yeux. Il n'avait pas prévu d'aborder ce sujet ou, du moins, pas si tôt.

— Ils me l'ont montré, mon oncle. C'est à cause de mon patronyme, vous comprenez, il n'est pas très fréquent en Nouvelle-Angleterre.

— Je suis content, vous en avez vu plus que moi.

Il entendit Keen qui s'approchait et lui en fut reconnaissant. Ce n'était pas seulement à cause de ces vieux souvenirs de Hugh, de ce qu'il avait fait à leur père lorsqu'il avait déserté pour aller se battre aux côtés de rebelles américains. Ce n'était ni à cause de cela ni à cause de l'opprobre que même Rivers n'avait pas tardé à lui rappeler. Bolitho essayait d'y faire face. Il se sentait atteint, blessé, tout en sachant que c'était ridicule.

Keen le salua :

— Mr. Tyrrell est dans la chambre des cartes avec le maître pilote, amiral. Je pense que nous devrions regarder la carte suivante – et, avec un coup d'œil professionnel au ciel : Nous devrions pouvoir garder la même allure toute la nuit, si ça continue comme ça.

Il semblait ne pas se rendre compte du silence pesant qui l'avait accueilli.

— C'est bien, je vais monter – il adressa un signe de tête à son neveu. Venez donc, vous aussi, cela vous sera utile pour ce que vous voulez faire.

Arrivé devant la porte de la chambre, il s'arrêta puis déclara d'un ton sec :

— Occupez-vous de lui, Val, je retourne à l'arrière. Vous me raconterez plus tard.

— Mon oncle, vous ne vous sentez pas bien ? lui demanda Adam, soudain inquiet.

— Je suis seulement un peu fatigué.

Il s'éloigna et disparut dans la pénombre sous le tillac.

Il ne se sentait pas la force de les affronter tous, dans l'espace confiné et encombré de la chambre des cartes. Kocker, le pilote. Quantock, le capitaine Dewar et tous leurs subordonnés.

À San Felipe, Bolitho avait donné une lettre à Napier, plus une copie à remettre si un autre bâtiment venait faire relâche pour se ravitailler ou pour faire aiguade.

Rester sans nouvelles de Belinda le mettait au supplice. Il n'avait pas mesuré jusque-là à quel point il était devenu fragile. Du moins, pas jusqu'à ce moment où Adam lui avait parlé de Hugh. *Le vieux fauteuil de mon père*. Jusque-là, Hugh était resté dans le brouillard et dans la nuit. À présent, il était de retour parmi eux, il jouait des coudes pour reprendre sa place.

Bolitho se laissa tomber sur le banc de poupe et laissa ses yeux errer sur le sillage phosphorescent créé par le safran de *l'Achate*.

Allday arriva de la salle à manger.

— Je vais vous chercher un verre, amiral ?

Il prenait bien garde à parler doucement.

— Non, mais c'est gentil – Bolitho se retourna pour le voir. Vous

êtes le seul qui me comprenne vraiment, savez-vous bien cela ?

— Quelquefois oui et quelquefois non, amiral. Mais en gros, je crois que j'm'entends à voir l'homme mieux qu'en v'là certains.

Bolitho se laissa retomber et aspira lentement une goulée d'air humide.

— Bon sang, Allday, je suis dans la panade !

Mais lorsqu'il se retourna Allday avait disparu.

Il se mit à observer un poisson qui sautait sur l'arrière. Mais qui aurait pu blâmer Allday ? Il éprouvait sans doute une certaine honte à être témoin de son désespoir caché.

Allday était allé rejoindre le minuscule poste tendu de toile qu'il partageait avec deux camarades, Jewell, le maître voilier, et le second maître bosco Christy, qu'il avait connu à bord du *Lysandre*, pendant le combat d'Aboukir.

Trois grands quarts de rhum plus tard, il se présenta à la porte de Keen. Le secrétaire du commandant le regarda d'un air soupçonneux :

— Que voulez-vous donc, Allday ?

Et il fronça le sourcil en reniflant les lourds effluves qu'il répandait à chaque respiration.

— Je demande à voir le commandant.

La chose était peu orthodoxe et Keen se sentait en outre las après les discussions auxquelles il avait participé dans la chambre des cartes. Mais il connaissait bien Allday, et il lui devait la vie sauve.

— Entrez et fermez la porte – il renvoya son secrétaire et demanda : Qu'y a-t-il donc, mon vieux ? Vous avez l'air de quelqu'un qui a envie d'en découdre ?

Allday respira profondément.

— C'est pour l'amiral, commandant. Il porte plus que son fardeau, c'est pas juste.

Keen se mit à sourire. C'était donc cela ! Il avait cru qu'il était arrivé quelque chose de terrible. Allday poursuivit :

— J'voulais juste vous en toucher un mot, commandant, je sais que vous êtes un homme franc du collier et un vrai ami de çui qu'est à l'arrière, en bas. C'est pour une chose que l'aide de camp lui a dite. Je le sens. Quelque chose qui l'a profondément blessé.

Keen était fatigué, mais il était intelligent et avait l'esprit vif. Il savait bien qu'il aurait dû se rendre compte tout seul de cette attitude bizarre de l'amiral et de son neveu.

— Je vais m'en occuper, Allday, je comprends parfaitement.

Allday le regarda longuement avant de hocher la tête.

— Fallait vraiment que je vous cause, commandant. Sans ça, officier ou pas, j'aurais mis l'aide de camp sur mes genoux et j'te lui aurais mis une bonne fessée !

Keen se leva :

— Je n'ai rien entendu, Allday ! – et, souriant avec un peu de gravité : Maintenant, fichez-moi le camp.

Keen resta un long moment assis à sa table, admirant le soleil qui s'enfonçait doucement dans la mer.

Il avait des centaines de choses à faire et savait de toute manière qu'il devrait bientôt combattre. « Je suis comme Allday, songea-t-il, y'a *le sens*. » Ce souvenir ne lui plaisait guère, mais il finit tout de même par oublier sa réunion : Quantock qui désapprouvait en silence, les promesses inconsidérées de ce Tyrrell qui jurait de les conduire à un endroit où ils pourraient prendre l'avantage sur l'autre vaisseau.

Et tout cela à cause d'Allday. Il connaissait le maître d'hôtel de Bolitho depuis dix-huit ans, et quels dix-huit ans ! Une vie rude, la guerre, de brèves distractions, et l'indicible joie d'être toujours en vie, contre toute attente.

Un mot, s'agissant d'Allday, lui venait immanquablement à l'esprit : *fidélité*.

Keen tendit mollement le bras pour secouer la cloche et appeler son secrétaire. Il se demandait si beaucoup de gens savaient ce que fidélité veut dire, mais il s'estimait privilégié d'en avoir rencontré un exemple vivant.

XI

VENGEANCE

— L'équipage sur le pont ! L'équipage sur le pont ! Du monde en haut à envoyer les huniers !

Bolitho était appuyé à la lisse de dunette et regardait les canots dont on reprenait les saisines sur leurs chantiers. *L'Achate* était mouillé depuis plusieurs heures. On avait mis les embarcations à l'eau pour aller inspecter un petit estuaire dans lequel un vaisseau aurait pu aller se cacher. Comme d'habitude, elles étaient revenues bredouilles.

Bolitho s'abrita les yeux pour observer la terre. Le soleil était aveuglant, Saint-Domingue n'était qu'à quelques milles dans le nord-ouest. Puis il y avait le détroit de Mona derrière les approches nord d'où ils venaient.

Deux semaines perdues, deux semaines passées à tirer parti de brises qui n'auraient pas poussé une feuille dans un ruisseau.

Il leva les yeux vers les grands huniers qui battaient avant de se regonfler mollement. Le vaisseau venait lentement à sa nouvelle amure.

Keen traversa la dunette et attendit que Bolitho se tournât vers lui.

— Sauf votre respect, amiral, je crois que nous devrions rentrer à San Felipe.

— Val, je connais bien ces parages, lui répondit Bolitho. On peut y cacher toute une flotte si besoin. Vous pensez que je me suis fourvoyé, c'est bien cela ? — il saisit sa chemise détrempée et, avec un grand sourire : Mais je ne vous en veux pas, ces dernières semaines ont été dures pour tout le monde.

— Je me fais du souci pour vous, reprit Keen. Plus nous attendons...

— Je sais, fit Bolitho en hochant la tête. Je risque gros, je l'ai toujours su.

Les haubans commencèrent à craquer dans une petite risée qui remplissait les voiles. Loin au-dessus du pont, les vigies que l'on avait doublées se fatiguaient les yeux à scruter l'horizon tout en maudissant les officiers qui les avaient contraintes à cette situation peu confortable.

Bolitho entendit les lourds chocs du pilon de Tyrrell et se retourna pour l'accueillir. Keen s'excusa et gagna l'autre coin de la

dunette. Il avait de toute évidence du mal à cacher sa méfiance croissante et sa désapprobation.

— Vous êtes toujours aussi sûr de vous, Jethro ? lui demanda Bolitho.

— Il est peut-être allé voir ailleurs – il frappa la lisse du poing. Mais plusieurs de mes amis m'ont indiqué qu'il utilisait les petites embouchures du coin comme refuge. Il n'a rien à craindre des Espagnols. Ils savent parfaitement ce qu'il fait, ça, j'en suis sûr.

Bolitho le regarda dans le blanc des yeux.

— Nous sommes dans leurs eaux à présent. Je n'ai même pas le droit d'être ici, sauf si ce foutu bâtiment se dissimule sous les couleurs espagnoles.

Keen se retourna, le visage impassible.

— Nous allons devoir changer d'amure sous peu, amiral – il ignorait ostensiblement la présence de Tyrrell. Ensuite, il va nous falloir remonter jusqu'au détroit de Mona, ce sera dur. Il n'y a plus guère de vent, mais on dirait qu'il a envie de nous faire repartir dans l'autre sens.

Il parlait encore que le perroquet se mit à faseyer puis à claquer contre les haubans ; les hommes s'occupaient déjà à réorienter les vergues.

— Je connais bien un endroit, fit brusquement Tyrrell. Donnez-moi une chaloupe – il parlait d'une voix précipitée, comme pour lutter avec des mots contre ses propres doutes. Vous ne me croyez pas, d'ailleurs, je n'en suis pas sûr moi-même.

Ils levèrent tous la tête en entendant l'une des vigies crier : « Ohé, du pont ! Voile dans le noroît ! »

— Sacredieu ! murmura Keen, c'est sans doute la patrouille de Saint-Domingue !

Tyrrell lui jeta un regard glacial.

— Ils doivent avoir repéré votre navire depuis plusieurs jours, commandant. Je vous en fiche mon billet !

Keen détourna le visage et répliqua :

— Ça, vous devez en savoir un bout dans ce domaine !

— Suffit, coupa sèchement Bolitho.

Il leva les yeux vers la mâture. C'était une belle journée, le ciel était clair, la vigie voyait mieux que quiconque.

Il mit ses mains en cornet et cria :

— Identité ?

Il s'était bien rendu compte que plusieurs des marins qui se trouvaient là avaient cessé de travailler. Un amiral, même un jeune, qui se mettait à crier ? Une véritable hérésie.

La vigie répondit :

— Une frégate, amiral, à voir sa silhouette !

Bolitho hochait la tête : une frégate, Keen avait sans doute raison. Le temps pressait, ils n'avaient pas plus de deux heures.

— Mettez en panne, je vous prie, et faites descendre un canot à la mer. Un lieutenant de vaisseau, et que les hommes soient armés.

On criait, on entendait des piétinements sur le pont chauffé par le soleil. *L'Achate* vint comme à regret dans le lit du vent puis la chaloupe passa par-dessus le passavant.

Knocker s'approcha de Keen et lui dit dans le creux de l'oreille :

— L'embouchure, c'est à peine une fissure, commandant. Pas moyen d'y faire passer un vaisseau !

— C'est ce que dit votre carte, répondit vertement Tyrrell. Je vois la chose autrement !

Bolitho regardait Scott, le troisième lieutenant, qui bouclait à la hâte son ceinturon et prenait son sabre tandis que le garçon du carré le suivait avec son pistolet et son chapeau. Ils passaient d'une lourde torpeur à une activité trépidante, il avait vu cela un bon millier de fois.

— Chaloupe le long du bord, commandant !

On entendit un choc, c'était un pierrier que l'on montait dans les bossoirs ; deux marins commencèrent à enfourner une charge dans sa gueule.

— Jethro, demanda doucement Bolitho, vous avez toujours connu l'existence de cette embouchure ? Depuis deux semaines et plus, vous connaissiez cet endroit ? Et pourtant, à peu de chose près, nous allions virer de bord et manquer l'occasion ?

— Vous vouliez ce vaisseau, répondit Tyrrell. J'ai gardé un atout dans ma manche.

Et il s'en fut, balançant son pilon à grands pas pour gagner la coupée.

C'est alors que Bolitho comprit la vérité, mais une intuition le poussa vers les filets et il cria :

— Prenez soin de vous, Jethro ! Et bonne chance !

Tyrrell s'arrêta net. Ses grosses pattes étaient crispées autour de la main courante qui descendait le long de la muraille. Il se retourna vers la dunette, le soleil le faisait pleurer. Pendant quelques instants, les années s'effacèrent, ils étaient à bord de *l'Hirondelle*. Puis Tyrrell reprit sa descente et embarqua dans la chaloupe, son pilon formant un angle droit avec son corps.

— Je l'avais dit, murmura Keen.

La chaloupe poussa aussitôt, les avirons prirent une cadence rapide. Le patron se tenait debout derrière le lieutenant de vaisseau. Il mit le cap sur la terre.

Bolitho se mordit la lèvre.

— Je lui ai fait confiance. Mais les choses étaient peut-être trop

dures pour lui, à la fin.

— Je ne comprends pas, amiral, fit Keen en hochant la tête.

Bolitho regardait la chaloupe qui décrivait une courbe serrée. Tyrrell indiquait du doigt un nouveau cap plus à bâbord. Il distinguait quelques tourbillons créés par le courant côtier, des arbres et d'épais buissons poussaient jusqu'au rivage. Difficile de croire que cet estuaire n'était pas ce qui était porté sur la carte.

On entendit un coup de canon dans le lointain puis la vigie cria :

— La frégate a tiré, commandant !

— Pourrait pas atteindre Gibraltar d'ici, remarqua amèrement Knocker.

Bolitho jeta un coup d'œil à Keen. S'agissait-il d'un avertissement adressé à *l'Achate* pour lui faire quitter les eaux espagnoles ? Ou d'un signal destiné à quelqu'un d'autre ?

— Je vous suggère de rappeler aux postes de combat, sans délai – il se retourna pour vérifier la progression du canot. On ne va pas se laisser avoir une seconde fois.

Tout autour de lui, les hommes étaient à leurs postes, immobiles comme des statues, incapables de croire ce qu'ils venaient d'entendre.

Puis, comme les tambours battaient le rappel et que l'on entendait des ordres beuglés dans les entreponts, la vérité émergea aux yeux de tous.

Keen, bras croisés, surveillait le pont. Des hommes se hâtaient le long des passavants, empilaient les hamacs dans les filets, tandis que les mousses se précipitaient entre les pièces pour répandre du sable destiné à empêcher les servants de déraper lorsque le sang commencerait à couler. Le gros Harry Brooke, le bosco, hurlait après ses hommes qui étaient montés dans les vergues y gréer les chaînes destinées à empêcher celles-ci de s'écraser sur l'équipage en contrebas. D'autres serraient les cloisons de toile disposées entre les ponts pour transformer en espace libre les nombreux postes qui occupaient d'ordinaire l'entrepont, de l'avant à l'arrière.

Quantock, qui se trouvait sur le pont supérieur, leva les yeux et salua.

— Parés aux postes de combat, commandant !

Il s'était fait aux manières de Keen, de même que Keen avait appris sous les ordres de Bolitho.

— Neuf minutes, commandant !

Keen hocha la tête :

— Plutôt honnête, monsieur Quantock.

Mais ils se comprenaient si peu qu'ils n'échangèrent même pas le moindre sourire après ce petit compliment.

Bolitho leva sa lunette pour observer la chaloupe dans le lointain. Il devait se contenter de deviner ce que pouvaient penser le

lieutenant de vaisseau Scott et ses hommes. Les roulements du tambour de *l'Achate* qui rappelait aux postes de combat, le coup de canon et, pendant ce temps, ils s'éloignaient toujours plus loin de leur bâtiment, de leur maison.

Il entendit Allday toussoter discrètement. Il tenait sa vareuse tandis qu'Ozzard s'empressait avec son sabre. Adam était également présent, avec ses yeux clairs et son air incroyablement jeune et inquiet.

— Vos ordres, amiral ?

Bolitho laissa Allday attacher son vieux sabre. L'attitude stricte d'Adam le peinait.

— Je suis désolé, Adam, j'aurais dû m'en douter. Vous avez le droit d'être fier et, à votre place, j'aurais réagi de la même manière.

Le jeune officier fit un petit pas en avant.

— Je préférerais me couper la main plutôt que de vous blesser, amiral. Seulement...

— Non, vous aviez seulement envie de me faire partager quelque chose et j'étais trop préoccupé pour écouter.

— Parés, amiral, fit Keen.

Il les regarda l'un après l'autre et se sentit étrangement soulagé. Il fixa Allday, droit dans les yeux, mais celui-ci ne cilla pas d'un poil. Keen se mit à sourire, quel sacré renard était cet Allday !

— Très bien, répondit Bolitho – il regarda sa marque qui flottait en tête de misaine. Envoyez les couleurs, je vous prie. Et ensuite, monsieur Bolitho, faites un signal : « Ennemi en vue. »

Il vit qu'Adam, incrédule jusque-là, commençait à comprendre. Il ajouta de façon à être entendu des hommes de la dunette :

— Nous pourrions leur donner idée que nous ne sommes pas exactement tout seuls, pas vrai, les gars ?

Et se tournant vers Keen :

— Allons-y.

Et à supposer qu'il n'y eût rien ? Qu'il se fût trompé sur le compte de Tyrrell ? Il serait la risée de tous.

Il aperçut l'aspirant chargé des signaux, Ferrier, avec ses aides et le jeune Evans, le rescapé de *l'Epervier*, qui s'activaient aux drisses. Les pavillons montèrent aux vergues avant de se déployer sous les vivats des servants des dix-huit-livres.

La plupart auraient été bien incapables de faire la différence entre deux pavillons. Mais cela signifiait pour eux bien davantage que des mots. C'était un symbole, une partie d'eux-mêmes.

Keen regarda longuement Bolitho et poussa un grand soupir. *J'aurais dû m'en douter.*

On entendit un claquement sec et plusieurs des hommes se mirent à crier : « Ils ont tiré sur la chaloupe, ces salopards ! »

Des vivats la seconde d'avant et la fureur juste après.

Bolitho attrapa une lunette et regarda la chaloupe qui venait dans le lit du vent : les avirons étaient dans le plus grand désordre et de vilaines gerbes jaillissaient tout autour d'elle. Il réussit à distinguer un cadavre que l'on passait par-dessus bord pour faire de la place aux nageurs, entendit le départ du pierrier qui balayait les arbres les plus proches du rivage.

Keen se mit à crier :

— Il se peut que nous devions abandonner la chaloupe, monsieur Quantock ! Mais signalez à Mr. Scott de revenir aussi vite que possible !

Quantock se tourna vers Bolitho, mais l'amiral se tenait près des filets, les yeux rivés sur l'estuaire partiellement caché comme s'il s'attendait à ce qu'il se passât quelque chose.

La chaloupe avançait lentement. Bolitho se doutait bien que plusieurs marins avaient été touchés, sans doute par des tirs de mousquets. Il déplaça sa lunette du courant rapide qui trahissait l'existence de l'embouchure. Tyrrell, debout à la barre, brandissait le poing pour encourager les nageurs.

Le grand hunier commença à claquer et à se gonfler d'impatience.

— Monsieur Kocker, soyez préparé à remettre en route, lui ordonna Bolitho. Nous avons encore quelques minutes.

— Amiral, annonça Quantock, la frégate reste à la même route.

Bolitho sentit sa bouche devenir sèche : quelque chose bougeait derrière une longue ligne d'arbres. On aurait dit la queue d'un grand serpent, teintée de rouge et de jaune par le soleil. Il aperçut la flamme d'un gros bâtiment, tout le reste était encore caché, mais le vaisseau avançait lentement dans le chenal invisible, vers le large.

Puis ce fut le tour du boute-hors et de la figure de proue dorée, du gaillard d'avant et d'un hunier soigneusement ferlé. Le foc faseyait mollement, le vaisseau tout entier émergeait nonchalamment dans la lumière.

À une seconde près, il l'aurait manqué. Ils avaient dû retenir leur souffle lorsque *l'Achate* était passé devant l'entrée et rire de leurs efforts ridicules pour le trouver. Bolitho serra les poings derrière ses basques. Ils n'allaient pas rire longtemps.

La chaloupe était à moins d'une encablure, Keen annonça :

— Cartouches à mitraille parées, on n'a pas le temps de reprendre la chaloupe !

Il détacha ses yeux du vaisseau qui sortait du couvert et cachait maintenant totalement le rivage.

— Bon sang, c'est sûrement lui !

Bolitho tira deux pouces de son vieux sabre hors du fourreau,

puis rengaina.

— Alors, Keen, êtes-vous convaincu, maintenant ?

Il entendit des cris, l'armement de la chaloupe remontait à bord, on hissait les blessés sans se soucier de leurs cris afin de les mettre plus vite en sûreté.

L'Achate commençait à s'appuyer plus fermement sur le vent et sa coque repoussa la chaloupe comme une vulgaire épave. Tyrrell était toujours à la barre, avec pour seul compagnon un mort qui s'était effondré sur un aviron, comme endormi.

— Jetez-lui un bout ! s'écria Bolitho. Je ne peux pas le laisser ici !

Au fond de lui-même, il savait bien que Tyrrell entendait rester à bord de la chaloupe et se laisser entraîner par le courant. Il avait délibérément mené *L'Achate* sur de fausses pistes, il avait même suggéré de faire explorer par les embarcations une anse qui se trouvait tout à côté de l'emplacement réel. Nul n'en aurait jamais rien su. Mais, au dernier moment, quelque chose l'avait en fin de compte persuadé d'agir comme il l'avait fait.

Désormais, la vérité se faisait jour. Encore heureux s'il s'en sortait vivant, après ce qu'il avait fait.

Bolitho vit un filin voler par-dessus la chaloupe, Tyrrell hésitait encore, tenaillé par l'angoisse. Puis il finit par se saisir du bout et capela deux tours morts autour du pierrier.

Keen attendit le temps nécessaire, jusqu'à ce que les mains tendues à la coupée pussent se saisir de Tyrrell. Il donna ensuite les ordres qui s'imposaient et envoya les hommes en haut pour établir les huniers. Le vent semblait se lever.

Bolitho sentit le bâtiment trembler dans le fracas des poulies et du gréement. *L'Achate* commençait à s'ébranler.

Keen se tourna vers lui :

— Mais qu'est-ce qu'il essayait de faire, cet imbécile ? Il n'a aucune chance de...

Ses derniers mots se perdirent dans le tonnerre de la canonnade.

Sur l'autre bâtiment, les grosses gueules tout au long de la muraille reculèrent violemment derrière leurs sabords. L'air au-dessus de *L'Achate* se trouva rempli en un clin d'œil d'un torrent de métal mortel qui perça plusieurs trous dans les voiles. Bolitho sentit le pont trembler d'un tremblement qu'il connaissait bien : plusieurs boulets avaient frappé la coque.

Les timoniers de Klocker reprenaient le contrôle du vaisseau et, lentement puis de plus en plus vite, *L'Achate* pointa son bout-hors sur la côte, comme poussé par une main invisible.

L'autre vaisseau essayait de tirer du vent le plus d'avantage possible.

Si Bolitho avait ordonné à Keen de rebrousser chemin et de reprendre le détroit de Mona pour profiter de ce même vent et passer de l'autre côté de ces îles, ils auraient mis plusieurs jours à rallier San Felipe. Le bâtiment qui était maintenant droit devant et louvoyait entre les récifs serait arrivé largement avant eux. Et la petite *Electre* aurait dû se battre jusqu'à la mort, mais sans pouvoir échapper à l'inéluctable.

Keen leva le bras :

— Laissez porter, monsieur Klocker ! Laissez porter !

L'*Achate* continuait de virer, les voiles prenaient le vent sur l'autre amure, les marins attelés aux bras et aux drisses luttèrent de tout leur poids pour faire pivoter les vergues.

Le maître pilote grommela quelque chose par-dessus son épaule et les timoniers mirent la barre à contre :

— En route ouest quart nord, commandant !

Bolitho s'humecta les lèvres. Les sabords de l'ennemi étaient trop décalés pour lui permettre de tirer. Il s'était démasqué trop tôt. Mais l'équipage connaissait son métier et il remonta rapidement dans le lit du vent pour virer de bord.

— Batterie tribord ! – Keen fit jaillir son sabre du fourreau dans un grand sifflement. Sur la crête !

Tout au long de la muraille de l'*Achate* et dans les entreponts, les chefs de pièce scrutaient la mer derrière les sabords, lignes à feu tendues, la cible dansait devant eux.

La lame s'abattit, étincelante de lumière et, dans un roulement de tonnerre, les vingt-quatre-livres et les dix-huit-livres de tous les ponts reculèrent violemment dans leurs palans.

La fumée s'échappait en tourbillons par l'avant, Bolitho vit les espars et les voiles de son adversaire s'emmêler sous le déluge. De grandes gerbes signalaient les boulets qui s'écrasaient dans l'eau tout autour de lui le long de la muraille, mais il répliqua dès qu'il eut terminé sa manœuvre.

Bolitho sentit le pont trembler, puis entendit un terrible grondement qui sortait de l'un des panneaux.

Les canonnières se démenaient comme des malades, écouvillons, charges et pousse-bourre donnant l'impression d'être les prolongements de leurs membres. On laissait tomber enfin les gros boulets noirs tirés des paniers, avec un dernier coup de pousse-bourre pour faire bonne mesure. Les équipes rivalisaient de rapidité. Lorsque le dernier chef de pièce eut levé le bras, Keen hurla :

— Tir de bordée ! Feu !

Cette fois, il n'y eut pas matière à discussion. À moins de deux encablures, ils virent l'ouragan de métal lancé par l'*Achate* s'abattre sur la coque de l'adversaire, démolir un passavant et faire dégringoler

un amas d'espars qui tomba de l'artimon.

Mais les gros trente-deux de l'ennemi, plus puissants, avaient été rechargés et pointaient dans leurs sabords comme des mufles de fauves enragés. Une autre rangée de langues orangées, le choc terrifiant, les craquements dans les entreponts lorsque les boulets s'écrasèrent sur leur cible.

Bolitho vit un homme arraché à sa pièce, le visage en sang. Il aperçut aussi l'aspirant Evans, raide comme un piquet, immobile, les yeux rivés sur l'autre vaisseau. Si le fracas de la bataille le remplissait d'effroi, il n'en montrait rien. Mais, à sa pâleur, Bolitho devina qu'il voyait autre chose. Il se le rappelait tel qu'il l'avait déjà vu une fois, lorsque son bâtiment avait été ravagé puis incendié, le jour où Duncan était mort à côté de lui.

— Ne restez pas planté là, monsieur Evans ! cria Bolitho.

Le garçon se tourna vers lui, comme s'il ne comprenait pas.

— Vous n'êtes pas très grand, n'empêche que vous faites une cible de choix !

Evans esquissa ce qu'on aurait pu prendre pour un sourire puis se pencha pour aider le blessé.

Les pièces reculèrent dans leurs palans, l'air résonnait encore des explosions. Les hommes suffoquaient dans la fumée, des débris charbonneux volaient de partout.

Hallowes, le quatrième lieutenant, se tenait derrière la division de pièces avant, le sabre en travers des épaules, et surveillait ses hommes.

— Vérifiez les lumières !

— Écouvillonnez !

Plusieurs marins durent se courber pour éviter des hamacs qui tombaient des filets. Un morceau de métal vint s'écraser sur un canon de l'autre bord. Deux hommes tombèrent, un autre s'enfuit comme un animal apeuré pour aller se réfugier, tout recroquevillé, sous le passavant.

— Chargez !

Hallowes pointa son sabre sur l'homme qui se cachait et lui cria :

— Retourne à ton poste, immédiatement !

— En batterie !

L'énorme grondement des affûts quand, l'une après l'autre, les pièces reprirent le tir. L'ennemi avait légèrement modifié sa route et convergeait maintenant avec *l'Achate*. Il tirait lui aussi sans discontinuer.

Bolitho voyait Keen qui passait alternativement d'un bord et de l'autre. Des coups redoublés frappèrent la muraille, une grande clameur monta de l'entrepont. Bolitho devina qu'une pièce de trente-

deux était désespérée ou, pis encore, avait rompu ses palans.

Les deux vaisseaux étaient sensiblement de force égale. *L'Achate* portait davantage de canons, mais le calibre supérieur de l'ennemi prélevait de terribles dîmes. Il suffirait d'un seul coup assez heureux. Il voyait Keen de dos, il essaya par la pensée de le pousser à agir : *Rapprochez-vous, Val*. Venez au contact avant qu'il vous ait démâté.

On entendait des cris et des hurlements au milieu du fracas des canons, un fusilier se mit soudain à tituber, quitta les filets, la main pressée sur le visage. Il avait un gros éclis fiché dans le dos.

— Seigneur, quel carnage !

Tyrrell se faufilait en boitillant entre les palans et les morceaux de grément qui étaient passés par les mailles des filets tendus au-dessus du pont.

— Descendez ! lui dit Bolitho. Vous êtes un civil !

Tyrrell tressaillit à l'impact d'un boulet contre la volée d'un neuf-livres sur la dunette. Les éclis qui volaient tout autour abattirent deux hommes encore qui s'effondrèrent, baignant dans leur sang.

Keen se tourna vers Tyrrell :

— Mais, bon sang de bois, qu'est-ce que vous fichez ici ?

— Accostez donc ce salopard, commandant, lui répondit-il en montrant les dents. Vos hommes ne vont pas faire long feu à ce train-là !

Keen se retourna alors vers Bolitho :

— Amiral, ils vont comprendre qu'il s'agit de votre vaisseau amiral !

C'était donc cela ! Bolitho dégaina son sabre vénérable :

— Mettez la barre dessous. Nous allons le combattre bord à bord – puis, d'une voix plus forte : Pas vrai, les gars ?

Il se détourna sous les vivats. À demi nus, noircis par la fumée et la poudre, le visage raviné par des ruisselets de sueur, ils n'avaient pas grand-chose à voir avec les portraits idylliques qu'il avait pu admirer à Londres.

Il sentit une espèce de sauvagerie le submerger.

— Vivement !

Les vergues commencèrent à pivoter doucement comme la barre mettait dessous. En quelques minutes, la distance tomba à une encablure, puis à une demie seulement. Les voiles de l'ennemi commencèrent à dominer de tout leur haut les filets et les mousquets joignirent leur fracas au vacarme ambiant. Ils n'étaient plus qu'à cinquante yards et toujours en rapprochement.

Leur adversaire n'avait plus le choix : impossible de virer et de s'échapper. La terre qui l'avait dissimulé était devenue un ennemi mortel, on distinguait les remous créés par la longue ligne de récifs. S'il tentait de virer, il allait se retrouver impuissant à un moment vital

pour lui. Les pièces de Keen pourraient alors le prendre en enfilade.

On entendit un énorme craquement très sec, puis des hommes crièrent :

— Baissez-vous !

Un morceau du croisillon d'artimon plongeait dans les filets, rebondit avant de s'écraser sur le pont dans un enchevêtrement de gréement, de manœuvres et de toile en lambeaux.

Bolitho sentit une espèce de poing de fer le frapper violemment à l'épaule et se retrouva à plat ventre sur le pont. Sa première réaction s'apparentait à de la terreur. Une nouvelle blessure, fatale celle-là. Il commença à pester : cette fumée l'avait aveuglé à l'instant où l'on avait le plus besoin de lui !

Il sentit qu'Adam, le visage grimaçant, le saisissait par le bras, imité par Allday, qui dégageait quelque chose de son dos et l'aidait à se mettre à genoux puis à se tenir debout. C'était une énorme poulie dont l'estrope avait été tranchée par un boulet et qui, en se balançant comme un gourdin, l'avait percuté de plein fouet. Il n'était même pas blessé et réussit à sourire lorsqu'un homme lui tendit sa coiffure. Un autre homme lui cria :

— Vous allez voir, amiral, on va vous les assaisonner, ces salopards !

Bolitho se tourna vers l'ennemi. La fumée lui picotait les yeux, il avait l'épaule encore tout endolorie du choc reçu. Si la poulie l'avait frappé sur la tête, il était mort à cette heure.

Des balles de mousquet heurtaient les hamacs et les traversaient parfois, des éclis volaient au-dessus de la dunette ou restaient fichés là comme des pennes.

On voyait des éclairs se refléter sur le fer des haches, et les aspects vinrent bientôt à bout des débris, qui passèrent enfin par-dessus bord.

Tous ces exercices épuisants, manœuvre, école à feu inlassablement répétée, montraient là leur utilité. Lorsqu'un homme tombait, ou dès qu'on le descendait chez le chirurgien, un servant venu de l'autre bord le remplaçait séance tenante.

Désormais, les fusiliers pouvaient faire usage de leurs mousquets. Le sergent Saxton marquait la cadence en frappant le pont de sa canne, les baguettes se levaient, plongeaient avec un ensemble parfait. Lorsque les mousquets se remettaient en position de tir derrière les filets, il criait :

— En joue ! Je veux un Espagnol pour chaque coup !

La mousqueterie que l'on entendait également dans les hauts indiquait que d'autres fusiliers installés dans la mâture s'étaient joints au combat et essayaient d'atteindre les officiers.

Bolitho arpentait le pont quand un éclis se ficha dans son

soulier. Les tireurs d'élite ennemis essayaient eux aussi de l'abattre.

Ils se rapprochaient toujours, les pièces rugissaient à brûle-pourpoint, les servants devenus sourds et aveugles jouaient des poings et des pieds pour maîtriser leurs énormes pièces.

— Suspendez le tir !

Quantock dut répéter l'ordre pour obtenir que le dernier canon se tût enfin. L'ennemi en avait fait autant, et au terrible vacarme succéda un silence impressionnant. Des hommes hurlaient de douleur, d'autres appelaient à l'aide, on entendait des ordres donnés pour aider à déblayer le pont et à dégager les malheureux emprisonnés dans ce fatras.

— Dessous !

La roue tourna encore, le bâton de foc de *l'Achate* balaya les haubans de misaine de l'adversaire comme un grand fléau. Il y eut un énorme craquement et les deux coques se heurtèrent dans une étreinte mortelle.

Des marins couraient vers l'avant, d'autres, abandonnant leurs pièces se saisissaient de coutelas, de piques d'abordage, de tout ce qui leur tombait sous la main, avant le corps à corps.

L'enseigne de vaisseau Hallowes, la coiffure de travers, fit tourner son sabre au-dessus de sa tête en hurlant :

— Sus à eux, les gars !

Poussant des hurlements de démons, les marins se pressèrent à l'endroit de la collision pour se frayer un chemin au-dessus du mince ruban d'eau argentée.

Quelques-uns s'empalèrent sur les piques en essayant de s'accrocher aux filets d'abordage, d'autres furent abattus par les tireurs avant même d'avoir réussi à passer de l'autre bord. Mais certains réussirent tout de même, d'autres les suivirent, et Bolitho vit le quatrième lieutenant grimper sur le passavant de l'ennemi, abattre d'un coup de sabre une silhouette, se débarrasser encore d'une autre, avant de se retrouver entouré par ses hommes qui poussaient des hurlements, les coutelas déjà rouges du sang versé sur le gaillard d'avant.

Visages grimaçant sous leurs shakos, les fusiliers accourus le long de la lisse commencèrent à tirailler dans la masse qui se tenait sur la dunette de l'ennemi. Ils rechargeaient, avec moins de précision cependant, reprenaient le feu.

Le capitaine Dewar leva son épée :

— Fusiliers, en avant !

Tuniques rouges et baudriers blancs disparurent dans la fumée. Les bottes glissaient dans le sang, mais les baïonnettes avaient raison de toute résistance, et les fusiliers finirent par rejoindre leurs camarades sur le pont de l'adversaire.

Keen était parti à l'avant pour encourager ses hommes, Bolitho entendit des marins pousser de grands hourras. Certains s'effondraient, mais d'autres s'élançaient déjà pour gagner la dunette.

Le bosco de *l'Achate* poussa tout à coup un rugissement :

— Il est en feu ! Il est en feu !

— Je vois de la fumée, confirma Bolitho.

Agrippé à la lisse, Tyrrell regardait leurs ennemis qui jetaient les armes et demandaient quartier. Les marins perdus au milieu d'eux ouvraient des yeux exorbités.

— Monsieur Hawtayne ! cria Bolitho, dites à votre clairon de sonner la retraite ! Paré à déborder !

Une violente explosion secoua les deux vaisseaux et un lourd nuage de fumée noire commença à s'échapper du gaillard d'avant. Si le vaisseau s'embrasait, *l'Achate* allait subir le même sort.

Keen arriva en se protégeant le visage, chercha des yeux ses officiers et les seconds maîtres pilotes. Une nouvelle explosion lui fit comprendre la vérité.

Tirant leurs blessés, repoussant tant bien que mal ceux des ennemis qui tentaient de les suivre, les marins de *l'Achate* regagnaient leur bord.

Sa barre désarmée ou désemparée, l'ennemi ne parvenait plus à gouverner. Le lourd deux-ponts commença à abattre dès que la dernière amarre eut été tranchée. Des cadavres flottaient entre les deux coques, d'autres pendaient dans le gréement, là même où, amis ou ennemis, ils avaient été abattus.

— Envoyez la misaine ! Établissez le clinfoc ! Du monde là-haut, à larguer les huniers !

La grosse voix de Quantock roulait en échos dans le vacarme, comme une présence rassurante.

Une grande langue de flammes lécha le pont supérieur avant de provoquer une première explosion parmi les charges jetées là. Des hommes couraient au milieu des cadavres et du désordre, personne apparemment ne songeant à les sauver ni à sauver le bâtiment.

On redressa la barre, *l'Achate* progressivement s'éloigna de son adversaire mis à mal ; son mouvement révéla l'étendue des dégâts : traînées sanguinolentes sur le pontage, armes abandonnées là où on les avait jetées, lourdes pièces encore fumantes comme si elles avaient pris toutes seules leur sort en main.

Une nouvelle explosion retentit sur l'eau, des morceaux de bois enflammés et de gréement volaient dangereusement tout près de *l'Achate* qui prenait le large au fur et à mesure que ses voiles perforées et maculées par la fumée se gonflaient au vent.

De nouvelles explosions. Cette fois, des gerbes de flammes et d'étincelles s'élevèrent au milieu du vaisseau, commencèrent à

embraser les mâts et les voiles. Bientôt, l'incendie fit rage. Manœuvres et toile se réduisaient instantanément en cendres, des hommes, parfois en feu, se jetaient à l'eau, d'autres essayaient désespérément de trouver quelqu'un qui pût les éloigner du vaisseau en flammes au-dessus de leurs têtes.

Bolitho contemplait le bâtiment en train d'agoniser. Et pourtant, en dépit de ce qui était arrivé à *l'Epervier*, il ne ressentait pas de satisfaction particulière. Ses hommes, eux, poussaient des cris d'enthousiasme, s'embrassaient. Ils avaient survécu. Pour les uns, c'était une victoire de plus ; d'autres avaient eu là leur baptême du feu.

La frégate espagnole, qui s'était tenue à l'écart et avait assisté au combat sans rien faire, s'ébranla lentement en direction du vaisseau incendié. Elle alla se placer entre *l'Achate* et son adversaire terrassé, ce qui, elle avait beau faire, ne la rendait pas plus glorieuse. Mais qui la dénoncerait, les morts ?

Un violent éclair et une énorme explosion firent taire tout le monde, comme une porte de fer qui se referme.

Le vaisseau basculait sur le flanc, les sabords s'éclairaient de lueurs rougeâtres comme de gros yeux injectés de sang.

Il se démembrait, l'artillerie lourde, désarmée, ajoutant encore à l'horreur et à la tragédie pour tous ceux qui étaient restés pris au piège en bas.

Bolitho aperçut l'aspirant Evans. Il observait les derniers moments du vaisseau. Aucune trace de contentement sur son visage, non, mais quelques larmes, et Bolitho savait très bien pourquoi. Loin d'assister à la destruction d'un ennemi sans pitié, il revoyait la fin de *l'Epervier*.

Bolitho demanda doucement :

— Allez donc trouver Mr. Evans, Adam. Il est à bout de bord.

Keen s'approcha et salua. Bolitho lui dit :

— Alors, à combien se monte la note du boucher ?

Mais ils se retournèrent ensemble en entendant une énorme explosion. Comme une baleine touchée à mort, l'ennemi bascula sur le flanc et disparut sous la surface.

— Cela aurait pu aussi bien être nous, répondit calmement Keen.

Bolitho tendit son sabre à Allday.

— Je vous l'accorde, Val. Dans ce cas, nous n'avons peut-être pas fini de payer la note.

XII

LA LETTRE

Napier, le jeune commandant de *l'Electre*, se tenait exactement au centre de la chambre de Bolitho et achevait de faire son rapport.

En violation de ses ordres, il était sorti avec son brick pour faire un bout d'escorte au deux-ponts blessé dans les deux derniers milles avant la passe de San Felipe.

Alors qu'on lui rendait les honneurs au sifflet, Napier n'avait pu s'empêcher de regarder autour de lui : les cadavres cousus dans leur hamac avant la cérémonie de l'immersion, les marins sales et fatigués qui levaient à peine les yeux de leurs tâches innombrables, de l'épissure à refaire à la préparation des espars de rechange qu'il fallait ensuite hisser dans les hauts où les gabiers les mettaient à poste.

Bolitho repensait à ces derniers moments. Il ne connaissait toujours pas le nom de ce vaisseau, mais il le saurait un jour ou l'autre, ainsi que l'identité de celui qui le commandait. La frégate espagnole avait pris grand soin de s'interposer entre le vainqueur et le vaincu, afin d'empêcher, manifestement, qu'on ne recueillît des survivants.

Napier poursuivit :

— Deux bâtiments de guerre espagnols sont restés un bon bout de temps au large. Ils venaient déposer à terre un détachement sur l'îlot de la mission.

Il avait l'air surpris que Bolitho ne l'eût pas encore interrogé à ce sujet. En fait, Bolitho était si épuisé qu'il avait lu en diagonale le rapport écrit remis par ses soins.

Bolitho se leva avec peine et s'approcha des fenêtres grandes ouvertes. *L'Achate* se rapprochait de l'île. On sentait encore la chaleur du combat, des relents de sueur. L'odeur de la mort.

— Et qu'avez-vous fait ?

Napier revivait ses instants exaltants de gouverneur provisoire.

— Je les ai sommés de s'éloigner, amiral. Et j'ai fait tirer un coup de semonce par la forteresse pour que la chose soit plus claire.

Pour que la chose soit plus claire. Bolitho réprima son envie d'éclater de rire, sachant trop bien que, s'il commençait, il ne pourrait plus jamais s'arrêter.

Mais où cela allait-il mener ? Si Tyrrell ne l'avait pas trahi, il avait été à deux doigts de le faire. Après les Français, voilà que les

Espagnols se mettaient eux aussi à vouloir récupérer San Felipe.

Keen entra dans la chambre.

— Nous allons arriver au port, amiral. Le vent reste stable au sudet.

Il avait l'air épuisé, à bout. On eût dit que les souffrances de son bâtiment étaient les siennes.

Les pompes n'avaient quasiment pas connu de répit, depuis la bataille. *L'Achate* avait encaissé deux boulets dans les œuvres vives. Et un « grand neuf », comme on surnommait les trente-deux-livres, vous faisait des dégâts terribles. Après tout, *l'Achate* avait vingt-deux ans, ce qui représentait un joli paquet de milles.

— Je monte, fit Bolitho, qui ajouta d'un ton amer : J'imagine que nous allons avoir quelques spectateurs et qu'ils seront plutôt déçus de voir que nous flottons encore.

Il songeait aux deux vaisseaux espagnols et à leurs intentions probables. Ils avaient essayé de mettre du monde à terre sur ce qu'ils estimaient toujours être un territoire espagnol. Si Tyrrell n'avait pas changé d'avis, ces deux-là auraient été rejoints par celui qui gisait désormais sous un récif des Caraïbes.

Napier pâlit soudain.

— Je... je vous demande pardon, amiral, j'allais oublier. Un navire de passagers est arrivé d'Angleterre.

— Continuez, fit sèchement Bolitho, le regard fixe.

Napier fouilla dans sa vareuse et en sortit une lettre.

— Elle est pour vous, amiral.

Il se décomposait littéralement sous le regard de Bolitho.

— Venez donc sur le pont, Napier, lui dit précipitamment Keen. Je voudrais discuter avec vous de la mise au sec de mon bâtiment...

Il s'arrêta pourtant à la porte et se tourna vers Bolitho qui serrait la lettre dans ses deux mains, incapable de l'ouvrir, incapable de faire un geste.

Il fit demi-tour et manqua se cogner contre l'aide de camp.

— Attendez un peu, Adam, il a reçu une lettre.

Dans l'obscurité de l'entrepont, Allday s'était allongé sur un dix-huit-livres protégé dans sa housse et essayait de voir un peu de verdure par le sabord. On apercevait du monde, des gens qui étaient venus assister au retour du vaisseau blessé, mais aucun geste de bienvenue, pas le moindre cri de joie.

Pour Allday, ce n'était jamais qu'une terre parmi d'autres. Il avait fait escale dans tant de ports qu'ils s'étaient tous plus ou moins mélangés dans sa tête et dans ses souvenirs. Il poussa un profond soupir. Cette lettre, voilà tout ce qui importait pour le moment. Il revoyait la chose comme si c'était hier : la voiture renversée dans laquelle ils avaient pénétré tous les deux, cette belle jeune femme à

demie morte. Elle ressemblait à la première épouse de Bolitho, c'était à peine croyable.

Il pencha la tête en entendant le départ d'un coup de canon, c'était la vieille forteresse. Cela valait mieux, à tout prendre, que des larmes de crocodile. Voilà l'accueil qui convenait, encore que nombre de mathurins dussent ne plus jamais entendre le son du canon.

Il se redressa au bruit de la porte qui s'ouvrait. Le factionnaire en tunique rouge se mit au garde-à-vous.

Bolitho sortit, courbé sous les barrots, aperçut enfin Allday qui l'attendait.

En voyant sa tête, il sentit son assurance faiblir. Il s'était forcé à garder bonne contenance pendant qu'il lisait sa lettre, mais ses yeux étaient remplis de larmes et il payait maintenant le prix de l'effort qu'il s'était imposé.

Il s'arrêta pour écouter le tonnerre du canon et la réponse de *l'Achate* qui rendait le salut. Il s'approcha enfin d'Allday et prit sa grosse main entre les siennes.

— Tout va bien, amiral ? lui demanda anxieusement Allday.

Bolitho lui serra fortement la main. Il était là, c'était dans la nature des choses, il serait le premier à savoir.

— Nous avons eu une adorable petite fille, Allday.

Combien de temps restèrent-ils ainsi, nul ne saurait le dire.

L'Achate prenait du tour derrière la pointe, la clique des fusiliers et les tambours, rassemblés à l'arrière, avaient entonné une marche entraînante. *Réjouissez-vous les gars, nous courons vers la gloire...* Mais Bolitho aurait pu entendre n'importe quoi.

Allday hocha lentement la tête, il savourait ce moment dont il se souviendrait le jour où il poserait définitivement son sac à terre.

— Et madame, amiral ?

— Elle se porte parfaitement bien – Bolitho s'approcha d'un endroit éclairé par le soleil. Elle m'a prié de vous transmettre son bon souvenir...

Il pressa le pas pour gagner la dunette. Désormais, il se sentait capable de tout affronter, de *faire* n'importe quoi. Allday souriait de toutes ses dents.

— Et elle espère que nous ne nous ennuyons pas trop à servir en temps de paix !

Allday leva les yeux : les vergues étaient pleines d'éclis, on apercevait partout les blessures causées par le combat.

Pourtant, malgré la solennité de l'instant, un vaisseau du roi qui rentrait au port, les saluts, le pavillon de la forteresse que l'on marquait pour rendre les honneurs à la *Vieille-Katie*, il renversa la tête en arrière et éclata de rire.

Keen le regarda, puis se tourna vers Bolitho.

Le vainqueur avait trouvé sa récompense et cela faisait plaisir à voir.

Tout surpris, le capitaine de vaisseau Valentine Keen regardait son supérieur avec une admiration non dissimulée. Depuis que *l'Achate* était rentré à San Felipe, les travaux de réparation, le remplacement des pièces de bordé et des espars, s'étaient poursuivis sans relâche. Georgetown ne disposait que de faibles moyens, ils avaient dû affronter sans cesse maint signe d'hostilité et une absence totale de coopération.

Port-aux-Anglais, dans l'île d'Antigua, était le seul port convenablement équipé pour effectuer un carénage. Keen s'était pourtant résigné à remettre son bâtiment en état malgré les faibles ressources de l'endroit. Il savait bien que, si *l'Achate* quittait l'île, celle-ci ne tarderait pas à faire l'objet d'une nouvelle tentative d'invasion.

Il savait aussi que Bolitho n'avait pas ménagé sa peine. Il était descendu plusieurs fois à terre, avait rendu visite à l'ex-gouverneur, Rivers ; il l'avait même autorisé à retourner chez lui en résidence surveillée. Keen avait pourtant manifesté sa réprobation sur ce dernier point.

On était à la fin d'août, et la chaleur était insupportable. Mais chaque jour et à chaque heure du jour, les vigies postées dans la forteresse pouvaient signaler l'arrivée de bâtiments espagnols, voire français, et *l'Achate* devait rester paré à prendre la mer, à se battre si nécessaire.

L'Electre avait appareillé dans l'après-midi pour Antigua. Elle emportait des dépêches pour l'amiral, s'il était de retour, ainsi que des plis à expédier d'urgence à l'Amirauté, à Londres. Tout ceci et bien d'autres choses encore avaient obligé Bolitho à travailler dans sa chambre jusqu'au milieu de l'après-midi. Pourtant, il ne semblait ni fatigué ni irrité de ces retards successifs et de l'absence de soutien de la part des insulaires.

Apparemment, la lettre de sa femme lui avait fait plus d'effet qu'une bonne centaine de victoires.

Bolitho leva les yeux du monceau de papiers qui parsemaient sa table. D'une certaine manière, il était soulagé d'avoir envoyé Napier à Antigua, avec quelques idées et suggestions dont Sheaffe pourrait prendre connaissance à l'Amirauté. Il s'était totalement impliqué, et qu'il eût tort ou raison, il avait arrêté sa décision. C'est en cela qu'il avait changé : désormais, il se sentait heureux, presque enthousiaste, d'avoir trouvé une liberté qu'il n'avait pu exercer pleinement jusqu'ici.

— Rivers a accepté de ne pas se mêler de tout cela. D'autres décideront plus tard de son sort – et, voyant que Keen faisait la moue : Vous venez de vivre des moments difficiles, Val, j'en suis bien

conscient, jugea-t-il utile d'ajouter.

Keen haussa les épaules.

— Mr. Quantock, le maître pilote, Mr. Grâce, le maître charpentier, tous sont d'accord, amiral, et c'est rare. Si ce vaisseau doit retourner combattre sans avoir subi un carénage dans un arsenal digne de ce nom, les conséquences risquent d'être graves.

— Je le sais bien, répondit Bolitho. Je sais aussi que vous manquez de monde avec les pertes que nous avons subies et que nous ne pouvons pas compenser.

— Si nous n'obtenons pas de renforts, amiral, nous aurons du mal à nous défendre nous-mêmes et je ne parle même pas de défendre l'île.

— Val, j'ai rédigé un rapport détaillé.

Bolitho se pencha sur le rebord de poupe et respira profondément. L'air était immobile et brûlant. On aurait été mieux à la mer, même encalminé. Tout plutôt que rester ici à attendre. Il songeait à la lettre de Belinda qu'il avait relue chaque soir de ces journées épuisantes. Une fille ! Il n'arrivait pas à se l'imaginer. Belinda lui parlait de son amour, de ses espoirs, mais il lisait pourtant entre les lignes. La naissance n'avait pas été facile. Mieux valait qu'elle le crût en mission diplomatique, et non occupé comme il l'était à des tâches périlleuses.

Keen demanda brusquement :

— Et que faisons-nous de Mr. Tyrrell, amiral ?

Bolitho se mordit la lèvre. Il avait renvoyé Tyrrell à son bord dès que *l'Achate* avait jeté l'ancre. Ils avaient échangé quelques mots, sans plus. S'il se sentait coupable ou seulement méfiant, nul ne le savait. Et pourtant...

— Je vais le recevoir, Val, j'ai besoin de son *Vivace*, c'est tout ce dont je dispose, pour le moment – il sourit devant l'air étonné de Keen. Je compte l'acquérir de toute manière, si bien qu'il pourra passer sous notre pavillon en attendant.

— Si vous jugez que c'est sage, amiral...

— Sage ? Je ne suis sûr de rien. Mais ce que je sais, c'est qu'il nous faudra plusieurs mois pour réparer mon vaisseau amiral. En attendant, nous risquons d'être attaqués par les Espagnols. Je ne peux pas décemment remettre l'île aux Français tant que je n'ai pas réglé cette histoire une bonne fois. S'il y avait des ennuis de dernière minute, les Français n'hésiteraient pas à nous en faire porter la faute, à nous accuser de provoquer une guerre, tant et si bien qu'ils ne pourraient pas prendre possession de ce qui leur revient de droit.

Il regarda Keen qui n'était visiblement pas convaincu.

— Voici comment je sens les choses, Val. On m'a envoyé ici pour exécuter une mission impossible. Mais si je dois servir d'appât,

j'entends être maître de mes décisions et ne pas être tenu par celles de gens qui n'ont de leur vie jamais entendu un coup de feu ni vu quelqu'un mourir.

Keen hocha la tête.

— Bien, amiral. Je vous soutiendrai jusqu'au bout et au-delà, mais vous le saviez déjà.

Bolitho s'assit sur le banc de poupe et écarta sa chemise de sa peau pour se donner l'illusion d'un peu de fraîcheur.

— Lorsque vous serez amiral, Val, j'espère que vous vous souviendrez de tout ceci. Il vaut bien mieux se trouver dans la ligne de bataille, avec tous les canons de l'ennemi concentrés sur le vaisseau amiral, qu'être mêlé à des combinaisons diplomatiques. Je vais dans un instant parler à Jethro Tyrrell. Voilà un homme qui a tout perdu, mais qui a également tout donné au pavillon sous lequel il servait. Il s'est comporté en véritable patriote, mais son propre peuple le considère comme un traître. Depuis lors, il a vécu avec d'amers souvenirs, tel un loup obligé de vivre avec ses cicatrices. Pourtant, il prend encore les choses à cœur et, au moment de nous trahir, il est resté ferme et nous a guidés vers notre ennemi. À ses yeux, c'était folie. Que signifie pour lui le mot « honneur » ? L'honneur ne l'a pas remboursé de tous ses sacrifices. Il s'est dit qu'il allait nous épargner une épreuve et que, lorsque nous reviendrions ici, l'île serait repassée sous la domination espagnole. Et il aurait été alors trop tard, je n'aurais rien pu faire d'autre que rendre compte de mon échec.

Keen hocha la tête :

— Croyez-vous que vous pouvez encore lui faire confiance ?

— Je l'espère.

Bolitho regardait l'eau qui miroitait, les petits bâtiments comme cloués sur leur reflet par la lumière aveuglante.

— Rivers est un bandit. Il a bâti sa fortune en offrant refuge à la lie des Caraïbes. Négriers, soldats de fortune, pirates, ils lui ont tous versé leur dîme. Il possède des biens en Amérique du Sud, mais il avait besoin de ce poste de gouverneur pour tirer tout le profit possible de sa situation. J'en ai trouvé quelques preuves dans la forteresse, mais ce n'est que la partie émergée de l'iceberg. Que je le déteste pour sa cupidité n'empêche pas que *j'aie besoin de lui*, ne serait-ce que pour donner un peu de crédibilité à notre présence.

Keen écoutait le fracas des marteaux qui frappaient à coups redoublés. Les palans grinçaient, on hissait encore des cordages dans la mâture. Depuis le début, il avait éprouvé de sérieux doutes en voyant que l'on envoyait un malheureux deux-ponts alors qu'il y aurait fallu une escadre. Mais cela n'importait guère à l'Angleterre. Au lieu de se montrer fière des victoires passées, elle avait l'air de redouter le moindre signe d'impatience chez ses vieux ennemis.

Keen, lui, aurait fait pendre Rivers et tous ceux qui avaient trempé dans la mort de ses marins et de ses fusiliers. Et au diable les conséquences !

Bolitho s'était levé. La main en visière, il observa la forteresse dans le lointain. Lorsqu'il reprit enfin la parole, il était inébranlable, les mots percutaient comme des boulets.

— Vous savez, Val, je crois que les États-Unis sont soucieux avant tout d'améliorer leurs relations avec l'Amérique du Sud, les Espagnols et les Portugais. Par conséquent, lorsque Rivers leur a demandé leur protection pour éviter le retour des Français, il a dû recevoir bon accueil. Je me dis aussi que Samuel Fane et un certain William Chase ne se font aucune illusion au sujet des Français, au cas où la guerre reprendrait en Europe.

Keen le regardait attentivement, toute fatigue oubliée.

— Voulez-vous dire que le gouvernement américain est de mèche avec les Espagnols ?

— Pas directement, non. Mais lorsque vous mettez la main dans le terrier du renard, il faut vous attendre à vous faire mordre. Le gouvernement espagnol ne peut pas se permettre de se mêler ouvertement de l'affaire, c'est pourquoi il a utilisé un gros corsaire. Une fois *l'Epervier* coulé et les navires locaux trop effrayés pour bouger, seul *l'Achate* était en mesure de s'opposer à la prise de San Felipe. Chase devait savoir que j'avais connu Tyrrell dans le temps, de même qu'il savait à quel point Tyrrell avait besoin d'un bâtiment. Il est facile de deviner la suite, mais personne n'avait songé que Tyrrell allait rester fidèle à son passé.

Keen était tout ébahi.

— Si vous le dites, amiral. Mais cela ne vous fera pas une preuve bien solide devant une future commission d'enquête.

— Je le sais bien. C'est pourquoi nous allons devoir en fabriquer d'autres – Bolitho le regardait tranquillement. Je vais recevoir Tyrrell sans délai. Demandez à mon aide de camp de venir me rejoindre, je vous prie.

Un peu plus tard, Tyrrell entra dans la chambre en boitant tandis que l'on allumait les fanaux en prévision de la nuit qui tombait tôt. Bolitho regardait son ancien second avec un mélange de tristesse et de détermination.

Tyrrell alla s'asseoir dans le siège qu'on lui offrait et joignit ses grosses mains.

— Eh bien, Jethro ?

— Eh bien, Dick ? répondit l'autre en souriant.

Bolitho s'assit sur le coin de sa table et le fixa, l'air grave.

— Comme il se trouve que nous sommes dans des eaux qui sont encore britanniques, je fais usage de mon autorité et je réquisitionne

vosre bâtiment pour le mettre sous notre pavillon.

Tyrrell esquissa un geste, rien de plus. Il était trop endurci pour tressaillir au moindre choc.

— Et ensuite, je vais en confier provisoirement le commandement à mon neveu qui, en sa qualité d'aide de camp, sera chargé de porter une dépêche à Boston.

Tyrrell s'étira et manifesta pour la première fois qu'il était mal à son aise.

— Et moi ? s'exclama-t-il d'une voix courroucée, vous avez l'intention de m'amarrer au grand mât, c'est cela ?

Bolitho fit glisser une lettre à travers la table.

— Voici la décision par laquelle j'acquies *Le Vivace* lorsque vous serez revenu à San Felipe. Vous voyez que je tiens parole : il sera vôtre.

Il avait du mal à supporter la souffrance de Tyrrell, mais poursuivit cependant :

— J'ai parlé à Sir Humphrey Rivers. Pour s'épargner le déshonneur et peut-être même pour sauver sa vie, il me fournira tous les renseignements dont j'ai besoin sur les Espagnols. S'il change d'avis, il aura le choix des chefs d'accusation : trahison ou meurtre selon le cas, largement de quoi être pendu de toute manière.

Tyrrell le regardait en se frottant le menton.

— Chase n'acceptera jamais de se séparer du *Vivace*.

— Je crois que si.

Bolitho détourna les yeux. Tyrrell ne pouvait pas penser à autre chose : un navire à lui, sa dernière chance.

Tyrrell se leva et regarda tout autour de lui, comme quelqu'un qui ne sait plus où il en est.

— Oui – Bolitho se rassit et feuilleta quelques papiers. Je ne pense pas que nous nous revoyions un jour.

Tyrrell fit demi-tour comme un aveugle et s'approcha de la porte. Bolitho se leva brusquement, incapable de jouer cette comédie jusqu'au bout. Il fit le tour de la table et lui prit la main.

— Jethro ! Vous m'avez sauvé la vie une fois.

Tyrrell le regarda d'un regard intense.

— Et vous aussi, et plus d'une fois !

— Je voulais seulement vous souhaiter bonne chance, j'espère que vous finirez par trouver ce que vous cherchez.

Tyrrell lui serra très fort la main et lui dit avec une certaine brusquerie :

— Il n'y en a pas deux comme vous, Dick, et il n'y en aura jamais – il avait surmonté son émotion. J'ai revécu toutes ces années lorsque j'ai fait la connaissance de votre neveu. Je savais que je ne pourrais pas y échapper, encore que, Dieu sait, cette île ne vaille pas

le coup que l'on meure pour elle. Mais je vous connais, Dick, je sais ce que vous valez. Vous ne changerez pas.

Il fit un grand sourire et, l'espace d'une seconde, ce fut le même homme, celui qu'il avait connu à bord d'une corvette, dans ces mêmes eaux.

Puis il s'éloigna en clopinant et Bolitho entendit l'aspirant de quart qui hélait le canot pour le rappeler le long du bord.

Bolitho s'adossa contre la cloison et baissa les yeux sur ses mains. On aurait dit qu'elles tremblaient.

Allday sortit de la chambre d'à côté comme s'il s'était caché là pour le protéger, à toutes fins utiles.

— Ç'a été dur, Allday – il essayait de se boucher les oreilles, de ne plus entendre le pilon de Tyrrell. J'ai peur que ce ne soit encore plus dur pour notre jeune Adam.

Allday ne comprenait rien à ce qu'il racontait. Le dénommé Tyrrell était un vieil ami de Bolitho, à ce qui se disait. Mais Allday le considérait plutôt comme une menace et se trouvait par conséquent fort satisfait d'en être débarrassé.

— Je ne me sens plus le même, reprit Bolitho, depuis que j'ai une fille.

Allday se détendit, la méchante humeur était passée.

— Une chose est sûre, amiral. Elle va nous changer. Deux Bolitho à la mer, c'est déjà trop pour n'importe qui, y a pas d'doute là dessus.

Il crut un instant qu'il avait poussé le bouchon trop loin, mais Bolitho lui fit un grand sourire.

— Parfait, nous allons déboucher une bonne bouteille pour boire à la santé de cette demoiselle, hein ?

À l'arrière, Adam entendit à travers la claire-voie Allday qui riait à gorge déployée et saisit brusquement le filet, tout excité. Un peu plus loin, sur l'eau noire, il voyait le fanal de poupe du *Vivace*, la faible lueur d'une lampe dans la chambre exigüe. Il était heureux, Bolitho avait décidé de faire confiance à son vieil ami. Il se régala d'avance à l'idée de l'entendre lui raconter ses histoires une fois qu'ils auraient remis à la voile.

Le second faisait sa ronde du soir sur le pont, il reconnut la silhouette d'Adam qui se découpait contre le ciel.

Quantock serra les poings. C'était injuste. On aurait dû lui confier le commandement du *Vivace*, même pour peu de temps. Si l'*Achate* regagnait l'Angleterre dans cet état, on allait le désarmer comme la plupart des vaisseaux de la flotte. Quantock savait bien qu'il serait mis à terre et irait rejoindre les rangs des seconds gênants sans avoir aucune chance de retrouver jamais un embarquement.

Il poussa un juron. *Foutue paix !* En temps de guerre, on courait

des risques, certes, mais on avait aussi une chance de récolter honneur et promotion.

Les Bolitho et tous les gens de leur sorte les avaient toujours obtenus, eux. Il examina longuement le pont désert. Un jour, son tour viendrait.

L'*Achate* se balançait doucement sur son câble et les hommes que l'on avait descendus chez le chirurgien pansaient leurs blessures.

Dans le poste surpeuplé installé dans l'entrepont entre les gros canons, marins et fusiliers étaient assis sous les fanaux qui répandaient une pauvre lueur et se racontaient des blagues ou sirotaient le rhum qu'ils avaient soigneusement accumulé. D'autres, de leurs mains pleines de goudron, mais devenues soudain étonnamment délicates, taillaient de minuscules maquettes ou sculptaient des dents de cachalot. Un matelot qui avait la chance de savoir écrire s'était installé sous un fanal tandis que l'un de ses camarades de poste dictait d'une voix hésitante une lettre pour sa femme en Angleterre. Dans le poste des fusiliers – la caserne, comme on l'appelait – les hommes entretenaient leur paquetage ou rêvassaient à leur dernier combat, ou encore au prochain, qui, même s'ils n'en parlaient jamais, était inévitable.

Un peu plus bas, là où l'air était épais comme le brouillard, James Tuson, le chirurgien, s'essuyait les mains en observant l'un des blessés graves dont on avait recouvert le visage et que ses aides emportaient. Il venait de mourir. Avec deux pieds en moins, songea Tuson, c'était certainement mieux ainsi.

Il jeta un regard las sur son petit, sur son pauvre domaine. Pourquoi ? À quoi cela servait-il ?

Ces marins ne se battaient ni pour le pavillon ni pour le roi, comme le croyaient ces imbéciles de terriens. Le chirurgien naviguait depuis vingt ans et savait à quoi s'en tenir, mieux que bien d'autres. Ils se battaient pour leurs compagnons, pour leur bâtiment, pour leur commandant. Il revoyait Bolitho, debout sur le pont, son air angoissé lorsque ces mêmes hommes l'acclamaient, alors qu'il les emmenait en enfer. Oh oui ! ils se battaient pour *lui*.

Alors qu'il se courbait pour passer sous les énormes barrots de pont, il sentit quelqu'un qui lui touchait la jambe.

Tuson s'accroupit :

— Qu'y a-t-il, Cummings ?

Un de ses aides leva un fanal et il distingua mieux le blessé. Il avait reçu un morceau de métal en pleine poitrine et n'avait survécu que par miracle.

Le dénommé Cummings murmura :

— Merci de vous être occupé de moi, monsieur.

Et il s'évanouit.

Tuson avait vu trop de blessés, trop de morts, pour éprouver encore quelque émotion que ce soit, mais le geste très simple de ce marin le prit par surprise, comme un coup de poing.

Lorsqu'il opérait, il était trop occupé pour se rendre compte du fracas des canons qui vociféraient au-dessus de sa tête. Les blessés arrivaient, procession ininterrompue qui semblait ne jamais devoir s'arrêter. Il levait à peine les yeux sur ses assistants qui se tenaient là, dégoulinant de sueur, les yeux exorbités, avec leurs tabliers sanguinolents. Pas besoin de se demander pourquoi on les appelait les bouchers. Une jambe de moins par-ci, un bras coupé par-là, les corps dénudés allongés sur la table tandis qu'il s'activait à la scie et au bistouri, sourd aux cris.

Mais *ensuite*, en des moments comme celui-ci, il sentait les choses différemment, honteux de ne faire que si peu pour eux, honteux de la reconnaissance qu'ils lui manifestaient.

Son aide laissa retomber son fanal et attendit patiemment.

Tuson reprit sa marche sur le pont en essayant de ne pas penser à l'idée tentante d'une bouteille de cognac. S'il succombait maintenant, c'en était fini de lui. C'est cela qui l'avait contraint de prendre la mer, au premier chef.

Un homme poussa un cri déchirant quelque part dans la pénombre.

— Que se passe-t-il ? fit brusquement Tuson.

— Larsen, monsieur, le grand Suédois.

Tuson hocha la tête. Il l'avait amputé d'un bras. Apparemment, son état avait empiré, la gangrène sans doute. Et, dans ce cas...

— Mettez-le sur la table, fit-il soudain.

Il avait retrouvé son calme, il faisait son métier. Il regarda une silhouette que l'on amenait à l'infirmerie. Un Suédois. Mais, à bord d'un vaisseau du roi, la nationalité ne comptait pas.

— Eh bien, Larsen...

Bolitho se tenait sur le pont en compagnie de Keen lorsque *Le Vivace* quitta lentement son mouillage et se dirigea doucement vers la passe.

Il prit une lunette et inspecta le petit bâtiment de l'avant à l'arrière. Il aperçut Adam, debout près de la silhouette massive de Tyrrell, à côté de la barre. Son uniforme contrastait nettement avec la tenue des hommes qui se trouvaient là.

Ce qui l'attendait à Boston risquait fort de le blesser, mais pas de lui fendre le cœur. Bolitho savait bien qu'il ne devait pas s'en mêler ni risquer de braquer Adam contre lui alors qu'il aurait tout donné pour lui éviter cela.

Keen lisait dans ses pensées.

— Il ne verra peut-être même pas sa bonne amie, amiral.

Bolitho laissa tomber sa lunette et le brick reprit sa taille de maquette.

— Il la reverra. Je sais exactement ce qu'il ressent. Exactement.

La pointe eut bientôt caché la silhouette du *Vivace*. On ne distinguait plus au-dessus de la terre que son hunier et la brigantine, puis le navire changea de cap et les voiles disparurent à leur tour.

Keen respectait Bolitho en toutes choses, mais la raison pour laquelle il était prêt à payer en espèces sonnantes et trébuchantes pour offrir *Le Vivace* à Tyrrell lui échappait totalement. Ce gaillard aurait dû s'estimer heureux d'échapper à la grand-vergue. Il se tourna vers Bolitho et lui trouva l'air triste. Ce qui s'était passé entre Tyrrell et lui, il ne le partagerait jamais avec personne.

Bolitho se retourna, le dos à la mer.

— A présent, Val, il nous faut mettre l'île en état de se défendre – il frappa du poing dans la paume de sa main. Si seulement je disposais de davantage de vaisseaux, je prendrais la mer et j'irais me battre à la loyale, au canon.

Keen ne disait rien. Bolitho était sûr qu'ils allaient être attaqués. La paix d'Amiens ne voulait rien dire dans ces parages, surtout pour les Espagnols. Fixant l'horizon qui miroitait, il réfléchissait. *Sans le revirement de Tyrrell, ils seraient dehors à cette heure et San Felipe serait passée sous un autre pavillon.* Rivers avait joué une partie dangereuse en pariant un camp contre l'autre, mais Keen avait le sentiment que seul *l'Achate* en paierait le prix.

Bolitho lui prit le bras.

— Pourquoi êtes-vous si triste, Val ? Ne cherchez jamais à fuir l'inévitable.

Il semblait de si bonne humeur que Keen sentit toute inquiétude l'abandonner.

— Par où aimeriez-vous commencer, amiral ?

C'était contagieux. Keen avait constaté la chose bien des fois.

Lorsqu'il avait lui-même frôlé la mort, cela se passait à une époque que l'on appelait déjà « temps de paix ».

— Nous allons réquisitionner quelques chevaux et faire le tour de l'île. Nous repérerons tous les endroits intéressants puis nous comparerons avec ce qui figure sur les cartes de Mr. Knocker et sur toutes celles que nous pourrons trouver ici – Bolitho lui montra la brume qui entourait le vieux volcan : Cette île me fait penser à un os plein de moëlle, Val. Et les chiens prennent position pour nous encercler.

Il avait remarqué l'anxiété de Keen. S'il éprouvait de l'appréhension à l'idée de se battre dans une guerre qui ne disait pas son nom pour San Felipe, pas besoin de se demander ce qu'allait en

penser son équipage.

À vrai dire, Bolitho n'avait pas besoin de faire cette tournée à cheval dans l'île, ce qu'il avait lu sur les cartes lui avait déjà permis de se faire une idée de ses forces et de ses faiblesses. Mais il devait à tout prix convaincre Keen et les autres de sa détermination. Il devait garder le contrôle de l'île jusqu'à s'être fait une idée définitive de la conduite à tenir.

Sa blessure à la cuisse lui élançait – l'air humide, sans doute. Il aurait bien aimé ne plus la sentir.

Pourquoi la perspective d'un siège ou d'une bataille en terrain découvert le préoccupait-elle à ce point ? Était-ce à cause de Belinda, ou bien était-ce le fait d'agir enfin qui le troublait ?

Il revit soudain le bureau si calme de Sir Hayward Sheaffe, à l'Amirauté. Cela lui semblait appartenir à un autre univers, alors qu'il apercevait la forteresse et le volcan éteint qui se réfléchissaient sur l'eau calme. Mais le discours de Sheaffe avait été parfaitement clair, comme s'il l'avait vraiment prononcé : « Leurs Seigneuries ont besoin d'un homme de tact tout autant que d'un homme d'action. »

Bolitho revoyait l'expression de l'aspirant Evans lorsque le vaisseau inconnu avait pris feu. Il revoyait l'air de surprise figé sur le visage du jeune tambour mort. Il songeait à Duncan et à tous ceux qui lui étaient inconnus.

Il allait devoir oublier le tact pendant quelque temps.

XIII

UN JOUR DE FÊTE

Adam Bolitho, debout près d'une fenêtre dans le bureau de Jonathan Chase, contemplait les rangées de moutons qui balayaient sans relâche la baie du Massachusetts. Cela faisait tout juste une heure que le canot du *Vivace* l'avait déposé à terre où attendait un agent de Chase, tout étonné de le trouver là. En fait, le retour du *Vivace* sous les couleurs britanniques avait causé un certain émoi dans tout Boston.

Il avait l'impression de vivre un rêve : Chase l'avait accueilli chez lui, non sans montrer une certaine réserve, de la méfiance même. Adam lui avait remis la grosse enveloppe cachetée que lui avait confiée son oncle.

Il frissonna. C'était le climat de la Nouvelle-Angleterre, un temps de septembre en Atlantique. Songer à San Felipe le faisait se sentir étrangement coupable. Le pire, c'est que rien de tout cela ne lui paraissait réel. Il était là, et Chase, avant de le quitter un peu précipitamment pour aller lire la lettre de Bolitho, lui avait dit que Robina était avec sa mère à Boston et qu'on les attendait incessamment.

Adam se retourna pour admirer la pièce, ses tableaux, ses souvenirs de marine. C'était un endroit qui convenait parfaitement à un homme comme Chase, songea-t-il, ancien marin, ex-ennemi au demeurant, et qui avait planté là ses racines.

Il repensait à ces dix jours de traversée, de San Felipe à Boston. Quelle différence avec l'autre voyage, quand Jethro Tyrrell lui racontait toutes ses histoires ! Cette fois, même dans l'atmosphère confinée du brigantin, il lui avait à peine adressé la parole et leurs échanges s'étaient limités à ce qui regardait la navigation et l'état du ciel.

Et comment se faisait-il que son oncle eût conçu cette idée de se procurer *Le Vivace* et de le lui confier, et comment se faisait-il que Chase fût vendeur ? Cela en faisait, des mystères, mais pas une de ces questions ne valait la peine qu'il s'y arrêtât, maintenant qu'il était de retour et qu'il comptait bien revoir Robina.

— Je suis désolé de vous faire attendre.

Chase, homme à la carrure impressionnante, n'avait pourtant pas fait plus de bruit qu'un chat en regagnant son bureau, où il se carra dans un fauteuil en prenant tout son temps.

— J'ai pris connaissance de la lettre de votre oncle, commença-t-il, et j'ai donné ordre de faire porter le second pli contenu dans l'enveloppe à Sam Fane – il scrutait le lieutenant de vaisseau. Surprenant, qu'il vous ait envoyé, vous.

Adam haussa les épaules. Il n'avait pas vu les choses sous cet angle.

— Je me trouvais disponible, monsieur. Le capitaine de vaisseau Keen a besoin de tous ses officiers à bord du bâtiment amiral.

— Hum. Votre oncle m'a dit qu'il détestait la politique. Je crois pourtant qu'il s'y entend fort bien – et sans épiloguer davantage, il continua : Comme vous l'avez vu en entrant dans le port de Boston, les vaisseaux de guerre français sont partis. Leur amiral n'a guère envie de recevoir San Felipe des mains des Britanniques tant que les choses ne sont pas claires.

— Mais, monsieur, Français et Espagnols ont été alliés plus souvent qu'à leur tour.

Pour la première fois, Chase esquissa un sourire.

— Les Français auraient besoin de l'alliance de l'Espagne si la guerre reprenait. S'il doit y avoir conflit autour de San Felipe, les Français tiennent à ce que ce ne soit pas de leur fait. Ils seraient satisfaits si vos bâtiments disparaissaient sous un nuage après avoir repoussé toutes les prétentions espagnoles sur l'île.

Alors, et alors seulement, l'amiral français verra s'il juge utile d'en prendre le contrôle effectif et d'y installer un gouverneur.

— Je trouve déplorable de jouer ainsi avec la vie des gens, répondit Adam.

— C'est possible, fit Chase en hochant la tête, mais l'existence de San Felipe est un *fait*. En temps de guerre comme en temps de paix, l'île commande une route maritime d'importance. Le gouvernement de mon pays préférerait la savoir entre des mains amies, ou mieux encore, sous notre protection. C'est ce que Sir Humphrey Rivers a suggéré. En votre qualité d'aide de camp du vice-amiral Bolitho, vous êtes naturellement au courant. Je sais que vous êtes aussi perspicace que votre oncle dans ce domaine et vous avez compris que Rivers, malgré ses protestations de fidélité au roi George, ne tient qu'à une chose : sa liberté. Il a joué une partie dangereuse en discutant de l'avenir de l'île avec l'Espagne ou, pour être plus précis, avec le capitaine général qui réside à La Guaira. Un secret partagé ne reste guère secret – il poussa un profond soupir. Peu importe, on ne peut rien partager avec un tigre.

Il guetta la réaction d'Adam et vit que son discours retenait toute son attention.

— Je vous parle très librement, car nous n'avons ni l'un ni l'autre de moyen de pression dans cette affaire. Je devinais l'intérêt de

l'Espagne parce que j'ai des relations avec le capitaine général de La Guaira et avec son collègue de Caracas. Ils ont toujours pensé que leur gouvernement ne comprenait rien à l'expansion de leur empire en Amérique du Sud. Chaque semaine, les négriers apportent des esclaves pour les mines et les plantations, et ils font sans doute passer leurs gros galions qui rentrent au pays chargés d'or jusqu'au plat-bord. La situation de San Felipe a menacé leur liberté de mouvement par le passé. Ils ont l'intention d'y mettre bon ordre.

Adam revit soudain *l'Achate* mouillé à San Felipe, ses vergues démontées pour réparation par l'équipage. Il aurait eu grand besoin des compétences d'un chantier naval.

— Mais ce deux-ponts ! s'exclama-t-il.

Chase eut un sourire grave.

— Celui que vous avez coulé ? Oh oui, monsieur, j'en ai entendu parler, j'ai mes propres sources. Il s'appelait *l'Intrépide*, il a été réarmé à Cadix et équipé pour pouvoir se mesurer à tous les imbéciles assez sots pour s'opposer à lui. Corsaire, aventurier, appelez ça comme vous voudrez, mais son commandant avait reçu l'ordre de balayer toute opposition et de prendre possession de l'île. Un peu plus tard, ils auraient installé un gouverneur et le pavillon espagnol aurait été hissé sans que cela suscite, j'imagine, une grosse opposition de la part des Britanniques ni des Français. Votre gouvernement aurait été trop embarrassé pour gaspiller davantage de temps et de vies humaines à défendre une cause perdue. Et les Français n'auraient pas fait trop d'objections non plus, dans la mesure où cela faisait des Espagnols leurs obligés pour toute politique qu'ils seraient amenés à conduire – et, se renfonçant dans son siège : Etes-vous satisfait de mon explication ? conclut-il.

Adam hocha la tête, perplexe et abattu par la simplicité apparente de ce raisonnement cruellement logique.

— Mais les choses réservent perpétuellement des surprises, reprit Chase. Les Espagnols pensent en Espagnols. Ils ont l'esprit vif, ils sont rusés, durs, mais ils ont oublié de tenir compte dans leur plan de la ténacité de votre oncle. Pourtant, c'est lui que je plains. Il est seul à se dresser entre les Espagnols et leurs prétentions sur San Felipe. Je pense que tout cela était déjà connu lorsqu'on l'a envoyé ici. N'y voyez pas offense, mais les Britanniques peuvent être assez retors lorsqu'ils négocient. Pourquoi se préoccuper d'honneur lorsqu'il s'agit de choses qui se passent à l'autre bout du monde, hein ?

— Je n'arrive pas à y croire, monsieur, mon oncle tiendra bon.

Chase avait l'air préoccupé.

— Bien sûr, je ne peux pas y croire moi non plus. Mais, sans le soutien des habitants, que peut-il encore faire ? Camper là et se battre ?

Adam serra les poings de toutes ses forces, à s'en faire pleurer.

— Il se battra !

Chase détourna le regard, incapable de supporter son désespoir.

— Dans ce cas, Dieu lui vienne en aide.

La porte s'ouvrit et Adam entendit la jeune fille demander, tout excitée :

— Mais où l'avez-vous donc caché, mon oncle ? Et qu'est-ce que c'est que cette histoire, il paraît que vous allez vendre *Le Vivace*, alors que c'est votre préféré !

Elle se retourna, l'aperçut près de la fenêtre et poussa un cri de surprise :

— Mais vous êtes là ! – et, courant à lui, elle lui déposa un léger baiser sur la joue. C'est merveilleux !

Adam n'osait pas la toucher, la serrer dans ses bras. Par-dessus son épaule, il voyait bien que son oncle était inquiet.

Chase répondit sombrement :

— *Le Vivace* n'a jamais été que très secondaire au sein de ma flotte. Tyrrell l'a bien mérité, plutôt deux fois qu'une.

Ce disant, il gardait les yeux fixés sur Adam. Il ne toucha pas un mot de l'argent proposé par Bolitho.

Il se dirigea vers la porte sans quitter du regard le jeune couple qui se tenait près de la fenêtre.

Mais il n'y avait pas moyen d'y couper, et il continua d'un ton plus sec :

— *Le Vivace* doit appareiller avant la nuit, le lieutenant de vaisseau Bolitho a d'importantes nouvelles pour son oncle, n'est-ce pas ?

Adam hochait lentement la tête. Il le détestait et l'admirait pourtant en même temps.

Combien de temps ils restèrent là, il n'aurait su le dire. Il la serrait tout contre lui, murmurait des mots tendres dans ses cheveux, elle rentrait les épaules, comme incapable de comprendre ce qui se passait.

Elle se détacha un peu et le regarda dans les yeux :

— Pourquoi ? Quelle importance à présent ? Nous n'aurons plus qu'à nous occuper l'un de l'autre ! C'est tout ce que nous avons désiré ! Alors, pourquoi ?

Adam souleva délicatement une mèche de cheveux blonds qui lui retombait sur l'œil. Toutes ses espérances, tout son bonheur lui échappaient comme les grains de sable s'écoulaient dans le sablier.

— Je dois repartir, Robina. Votre oncle en connaît la raison. Il saura mieux vous l'expliquer que je ne puis le faire.

Ses yeux étincelaient de colère.

— Mais en quoi tout ceci vous concerne-t-il ? Vous n'êtes qu'un

modeste lieutenant de vaisseau, pourquoi vous parlerait-il de choses pareilles ?

Elle essaya de se dégager, mais Adam la retint fermement.

— Nous avons dû soutenir plusieurs combats. Nous avons coulé un vaisseau ennemi, mais le nôtre est gravement endommagé... – il la sentait céder au fur et à mesure qu'elle comprenait – ... et mon oncle s'est rendu compte des périls qui menaçaient cette île, il sait qui agissait en sous-main. Il m'a envoyé ici pour remettre des dépêches à votre oncle, afin qu'il communique ces renseignements à votre président.

Elle le buvait des yeux tandis qu'il parlait.

— Mais en quoi cela concerne-t-il mon oncle ou quelque membre de ma famille ?

Adam haussa les épaules, découragé.

— Parce qu'ils sont mêlés à cette affaire. Ils connaissaient de longue date les intentions des Espagnols, votre oncle vient justement de me le confirmer. Apparemment, votre gouvernement n'a pas envie de voir flotter sur San Felipe le pavillon français ni le nôtre. Mais maintenant que mon oncle a mis tout ceci en pleine lumière, nul n'osera plus s'ingérer là-dedans – il ne pouvait plus prendre sur lui, même devant elle : Mon oncle se trouve donc seul à essayer d'agir comme il pense devoir le faire, fit-il, amer.

Elle recula un peu, les yeux baissés, et prononça d'une voix faible :

— Ainsi, vous n'avez pas l'intention de vivre ici, parmi nous ?

— Mais pas du tout ! Je vous aime de tout mon cœur !

— Et pourtant, vous me refusez ceci ?

Adam s'avança vers elle, mais elle recula encore de deux pas.

— C'est mon devoir...

Elle leva les yeux vers lui, des yeux remplis de larmes.

— Votre devoir ! Mais que m'importe votre devoir ! Nous sommes jeunes tous les deux, comme ce pays, pourquoi devriez-vous ignorer ce que vous dicte votre cœur, pour un mot sans signification comme *devoir* !

Adam entendit le pas de Chase dans le corridor, puis un autre pas, plus léger celui-là : la mère de Robina. Ils apparurent tous deux dans l'embrasure. Chase avait l'air calme et déterminé, la femme était pâle d'inquiétude.

— Vous lui avez parlé ? demanda sèchement Chase.

— En partie, monsieur, fit Adam en le regardant calmement.

— Je vois – il avait l'air soulagé. Votre Mr. Tyrrell semble pressé de s'en aller. Le vent refuse...

Il laissa sa phrase inachevée.

— Merci.

Adam se tourna vers la jeune fille, les autres n'existaient plus, comme perdus dans le brouillard.

— Je vous ai parlé du fond du cœur. Un jour, je reviendrai et alors...

Elle baissa les yeux.

— Je crois qu'il sera trop tard.

Chase prit le bras d'Adam et le conduisit dans le hall magnifiquement lambrissé. Un laquais noir ouvrit la porte d'entrée et Adam aperçut des taches bleues de mer et de ciel qui semblaient le narguer.

— Je suis désolé, lui dit Chase, je suis sincèrement désolé. Mais c'est mieux ainsi, vous le comprendrez plus tard.

Adam descendit les marches et aperçut Tyrrell qui l'attendait près du portail. Celui-ci ne quitta pas des yeux le jeune officier qui descendait l'allée puis, clopin-clopant, vint sur son flanc se mettre au pas.

— Vous avez pris votre décision ?

— D'autres ont décidé pour moi.

Adam, tout à sa douleur et à son désespoir, voyait à peine où il posait les pieds.

— Je n'en suis pas sûr, monsieur – Tyrrell lui jeta un regard rapide. Je devine ce que vous ressentez.

Adam se tourna vers lui, très irrité :

— Et quelle différence cela fait-il ? Vous m'avez à peine dit un mot pendant toute la traversée !

Il pressa le pas lorsqu'il aperçut le brigantin au mouillage.

— N'empêche, vous êtes fait comme moi, monsieur : votre fidélité n'est pas négociable.

Ils s'arrêtèrent au bout de la jetée pour attendre le canot qui devait les prendre.

Tyrrell regardait tour à tour Adam et sa nouvelle acquisition. Il savait ce que voulait dire avoir le cœur brisé, il l'avait appris plus souvent qu'à son tour. Mais un bâtiment bien à soi, c'était autre chose.

Il donna une grande claque sur l'épaule de l'officier.

— Allez, venez, mon jeune ami ; pour une fois que nous aurons le vent et la marée, profitons-en !

Adam hésita, finit par se retourner, mais la grande demeure était dissimulée à leurs yeux. Il se répéta ce qu'il lui avait dit : je vous aime de tout mon cœur.

Mais il avait parlé à voix haute sans s'en rendre compte, et Tyrrell finit par lui dire :

— Vous oublierez vite. Il n'y a que les rêves pour durer éternellement.

Bolitho atteignit la dernière des marches de pierre qui menaient au parapet de la forteresse et se rendit compte avec satisfaction qu'il n'était pas le moins du monde essoufflé. Ce devait être le changement d'air, après la vie à bord.

Il était encore tôt, l'air était frais et humide après la grosse pluie de la nuit. C'était vraiment le climat de toutes les îles de la région, se dit-il : des torrents d'eau la nuit, et pourtant, après une heure de soleil ou deux, tout serait redevenu sec comme de l'amadou.

Le lieutenant George Lemoine, qui commandait la section du 6^e d'infanterie, le salua en souriant.

— Je vous ai entendu vous lever, et de bonne heure, amiral.

Bolitho se pencha sur le parapet pour examiner le port qui scintillait en contrebas. Une grande partie du mouillage était encore noyée dans l'ombre, mais le soleil allait bientôt émerger au-dessus du vieux volcan, et les navires, tout comme la ville qui se trouvait un peu plus loin, allaient vibrer dans la brume de chaleur. Il apercevait les lignes noir et chamois des ponts de *l'Achate*. Keen était sans doute toujours occupé à faire la liste interminable de tout ce dont il avait besoin.

Les vivres frais commençaient à manquer, même l'eau douce devait être portée à bras dans des tonneaux. Les insulaires continuaient de montrer un farouche refus de coopérer si peu que ce fût, et allaient, histoire de faire de la résistance, jusqu'à s'abriter derrière leur misère quand les marins leur demandaient des fruits frais ou de quoi se désaltérer.

Bolitho avait fait tout ce qu'il avait pu pour mieux connaître les habitants. En tant qu'amiral et gouverneur responsable de la défense de l'île, il savait trop bien que la situation était sans espoir. Les planteurs et les négociants subissaient l'immobilisation forcée de leurs navires, tandis que ceux qui faisaient relâche pour venir prendre du fret subissaient des fouilles avant d'être autorisés à jeter l'ancre. Il aurait fallu l'effectif d'une garnison et plusieurs bâtiments pour faire ce qu'effectuaient là les soldats de Lemoine et les fusiliers.

Bolitho inspira profondément. Il aperçut son canot amarré au pied de la forteresse, là même où il avait rencontré Rivers pour la première fois, trois mois plus tôt. Un peu plus loin, l'endroit où les hommes de Rivers avaient installé leur barrage, là où *l'Achate* avait fait irruption dans une nuit de poix. Des combats, des morts et des blessés, des broutilles pour ces messieurs qui échafaudaient des plans au gouvernement et à l'Amirauté.

On était à la fin de septembre, Adam pouvait revenir d'un moment à l'autre. Il songea à son intention d'acquérir *Le Vivace* : récompense, corruption ? Il ne savait trop.

Il songeait aussi à Falmouth. L'automne, les feuilles rouges et

marron, les senteurs de fumée dans le soir. Un peuple chaleureux, volontaire, qui connaissait maintenant la paix, grâce à des vaisseaux comme *l'Achate*.

Il n'avait pas eu d'autre lettre de Belinda, mais ils n'avaient d'ailleurs reçu aucune nouvelle de nulle part. Ce n'étaient pas les quelques fois où les vigies avaient signalé les huniers d'un bâtiment de guerre non identifié qui contrebalançaient cette impression d'être au bout du monde.

Peut-être tout était-il terminé avant même d'avoir commencé ? La découverte inattendue par *l'Achate* du deux-ponts caché puis sa destruction, le tout en l'espace d'une heure, avait peut-être calmé les ardeurs et mis fin aux velléités de les attaquer ?

L'incertitude le rendait pourtant inquiet et l'empêchait souvent de dormir. Il avait entrepris de faire le tour de l'île à cheval pendant qu'il faisait encore frais, ou de monter à la forteresse, ne fût-ce que pour montrer aux soldats qu'il ne les oubliait pas.

Il se demandait si les échos de cette guerre étaient allés jusqu'à Londres et s'étaient répandus dans le pays. Belinda était-elle au courant de ce qui se passait ici ? Il se trouverait bien des gens pour expliquer que ses efforts n'étaient qu'une aventure inutile, une manœuvre pour tenter de minimiser la perte de *l'Epervier*.

Une sentinelle cria soudain :

— Le bruit du canon, amiral ! C'est dans l'est !

Lemoine se raidit :

— Bon sang, il a raison ! – et, mettant ses mains en porte-voix :
Caporal ! donnez l'alarme au clairon !

Bolitho vit les soldats en tunique rouge surgir de leurs quartiers, des espèces de souterrains creusés dans les murs de la batterie.

Ce n'était probablement pas grand-chose, quelque manifestation d'insolence de la part d'un espagnol de passage. Mais ils ne pouvaient pas se permettre de courir le moindre risque.

Cherchant des yeux autour de lui, il aperçut la silhouette sombre de l'aspirant Evans, qui se tenait sous la tour de guet et qui déjà tirait une lunette de son étui.

C'était étrange, ce garçon le suivait partout et semblait doué de double vue, tant il devinait ce dont il allait avoir besoin.

Mais il faisait encore trop sombre pour distinguer quoi que ce fût du côté de la pointe. Ou bien, là-bas ? Oui, c'était cela, un éclair qui se réfléchissait sur un nuage bas rebondi, puis un second. Le feu n'était pas assez nourri pour être dû à un combat naval. Cela tenait de la poursuite, plutôt.

— Monsieur Evans, ordonna-t-il, faites passer au canot de rade. Prévenez le bâtiment, mes compliments au commandant Keen et dites-lui que nous risquons fort d'avoir de la compagnie avant que le jour

soit levé.

Il aperçut Crocker, le plus vieux canonnier du bord, qui se précipitait vers la batterie haute, suivi de quelques soldats.

Crocker était sans doute le plus âgé du bord et ces cheveux blancs rassemblés en catogan hérissé, cette bizarre démarche bondissante faisaient de lui un personnage. Il ne voyait quasiment rien de l'œil gauche, dont un éclis lui avait presque ôté l'usage alors qu'il n'était guère plus vieux qu'Adam ; mais l'autre était perçant pour deux, et le bonhomme s'entendait à charger et à pointer aussi bien qu'une équipe de servants au complet. Il savait également chauffer le boulet, et Bolitho crut déjà sentir les âcres vapeurs montant de l'un des fourneaux derrière la berge de tranchée.

Crocker parut surpris de voir son amiral sur la muraille. La main sur le front, il tourna la tête pour essayer de mieux voir ce qui se passait. Cette attitude le rendait encore plus laid et Bolitho comprit pourquoi les chefs de pièce craignaient à ce point ses coups de gueule.

— Jolie matinée pour tirer un petit coup, amiral !

— Soyez paré, répondit Bolitho en souriant.

Lemoine regarda l'homme s'éloigner de sa démarche chaloupée avec ses aides :

— Sûr et certain qu'il tient mes hommes sur le gril, amiral !

Une cloche tinta quelque part à un clocher de la ville ; le son en était étrangement triste dans l'air humide.

Bolitho pointa sa lunette sur le vaisseau.

— Qu'avons-nous entendu, monsieur Lemoine ?

Le lieutenant étouffa un bâillement. Il avait veillé jusqu'aux petites heures du matin, à perdre partie de cartes sur partie de cartes avec son adjoint.

— La population de l'île est en majorité catholique, amiral. On appelle à la messe du matin – et, comme Bolitho ne voyait toujours pas : C'est une grande fête aujourd'hui, amiral, ajouta-t-il charitablement : la Saint-Damien.

Bolitho se dit que Lemoine n'avait pas perdu son temps depuis qu'il était au régiment, alors que bien d'autres ne se cassaient jamais la tête avec ce qui pouvait déborder leur petit univers bien rangé.

La canonnade repartait. Ils devaient essayer d'empêcher un navire d'entrer dans le port. Il songea à Adam : non, pas lui. Tyrrell était trop fin renard pour se faire prendre ainsi, aux aurores.

Il déplaça légèrement sa lunette et distingua la pointe qui sortait de l'ombre sur l'autre bord. Il voyait maintenant nettement les brisants qui déferlaient autour des récifs, et, plus loin, la ceinture de roches autour de la pointe dite cap de Désespérance, le bien nommé sans doute.

Il entendit des bruits de pas dans l'escalier, et un homme qui

arrivait en courant se mit à aboyer son rapport à Lemoine, lequel vint trouver Bolitho à son tour :

— Message du vaisseau amiral, amiral. Tous les canots sont à l'eau et les patrouilles ont été prévenues.

Bolitho les imaginait très bien : de petits piquets de fusiliers, renforcés par des volontaires de la milice. Cela ne faisait pas des forces terribles, mais, convenablement employées, elles pouvaient empêcher des assaillants de débarquer en franchissant les récifs. Il n'y avait qu'un seul passage sûr, celui qu'avait utilisé Keen. Le vieux Crocker, avec ses boulets rouges, ferait le reste si l'ennemi tentait de forcer la passe.

Les rayons du soleil illuminaient les pentes et l'eau jusqu'à l'entrée du port. Bolitho reprit sa lunette. Le canot de rade avançait lentement derrière la terre ; un aspirant se tenait debout dans la chambre, savourant sans doute sa liberté toute neuve de seul maître à bord.

— Le voilà, amiral ! cria Lemoine.

Le bâtiment émergeait derrière la pointe, ses voiles battant puis se gonflant aussitôt qu'il changea d'amure. C'était un gros vaisseau, et Lemoine y alla de son commentaire :

— Compagnie des Indes, amiral. Je le connais, c'est le *Royal James* ; il a fait relâche à Antigua voici quelques mois.

Des hommes se penchaient dans les embrasures, d'autres couraient sur la jetée pour aller voir ce qui se passait.

Bolitho prit sa décision :

— Je retourne à bord, monsieur Lemoine. Vous savez ce que vous avez à faire.

Il avait déjà dévalé la moitié des marches avant que le lieutenant eût pu lui répondre.

L'armement du canot se réveilla, Allday bondit sur ses pieds en voyant Bolitho arriver au pas de course.

— A bord, Allday.

Il ignore leurs regards ébahis pour essayer de réfléchir à ce qui le troublait tant. Ce bâtiment de la Compagnie devait pouvoir se réfugier ici sain et sauf avant que ses poursuivants eussent eu le temps de l'atteindre par coup de chance et de lui casser un espar ou deux. Mais avec ce vent de suroît bien établi, les autres bâtiments seraient bientôt obligés de se tenir au large de cette côte sous le vent ou essuyer le feu des canons. En plein jour, Crocker ne pouvait manquer son but.

Les avirons montaient et descendaient en cadence et, à chacun de ces coups vigoureux, le canot donnait l'impression de vouloir s'envoler au-dessus de l'eau.

Bolitho prit Allday par le bras :

— Changez de cap ! Faites route sur la pointe ! — et comme Allday hésitait, il le secoua en criant : Faut-il que je sois aveugle ! Lemoine m'a mis sur la piste sans le faire exprès. C'est décidément un jour de très grande fête !

Allday poussa la barre à fond, si bien que le canot prit une forte gîte, mais les hommes réussirent à ne pas faire de sac de bois mort.

— Bon, si vous le dites, amiral.

Il doit penser que je suis fou. Bolitho reprit d'une voix précipitée :

— Et pourtant, en cette fête de Saint-Damien, rien ne bougeait à la mission !

Allday le regardait, imperturbable.

Bolitho chercha des yeux le canot de rade, mais il était trop près de terre, non loin de la passe, et tous les yeux à son bord devaient attendre le *Royal James*, guettant le moment où il ferait irruption derrière la pointe.

Bolitho claqua dans ses mains. *J'aurais dû m'en rendre compte !*

— Les hommes sont-ils armés ?

Allday lui fit signe que oui, les yeux tout plissés dans le soleil qui l'aveuglait.

— Oui amiral, des coutelas et trois pistolets.

Il jeta un œil à Bolitho, il savait qu'il se passait quelque chose, mais hésitait à le lui demander franchement devant les hommes.

— Il faudra s'en contenter — Bolitho lui désigna une petite langue de sable. Allez vous échouer là-bas.

Les marins rentrèrent les avirons, le canot continua sur son erre, protégé par une pente abrupte. Tout paraissait soudain très calme.

— A débarquer.

Bolitho enjamba le plat-bord et descendit dans l'eau. Des coutelas et trois pistolets, contre qui ? Il ajouta :

— Envoyez un homme récupérer la patrouille près de la pointe. Dites-lui de rester bien cachée.

Allday le regardait, l'air inquiet :

— Vous croyez que c'est une attaque, amiral ?

Bolitho prit un pistolet, s'empara d'un fort coutelas dans le tas que l'on avait jeté sur la plage. Et il fallait que ce fût aujourd'hui ! Le jour où pour la première fois de sa vie il était sans arme !

— La mission. Je trouve que cela sent le roussi.

Les hommes prirent leurs armes et le suivirent docilement dans la côte escarpée puis le long de la pointe.

Le vent soufflait fort, faisant du sable un fouet que Bolitho sentait s'abattre de ces ajoncs secs et de ces buissons qui avaient pourtant l'air si accueillants, vus du large.

Il aperçut enfin les bâtiments serrés de la mission sur l'îlot, la plage déserte, l'endroit avait une apparence de désolation. Pas même

un filet de fumée pour trahir un semblant de vie.

Il entendit des cris dans le lointain, des voix étouffées par le vent, comme des enfants en train de jouer. Il fit halte, tourna les yeux vers la passe puis vers la vieille forteresse surmontée de son pavillon. Les cris venaient vraisemblablement du canot de rade, car le gros bâtiment de la Compagnie surgit soudain par-dessus la pointe et se dirigea vers le havre et le salut.

Il traînait une grosse chaloupe à la remorque, mais on ne voyait que peu de monde sur le pont, des hommes parés à réduire la toile une fois que le bâtiment aurait gagné le mouillage. Il aperçut soudain le canot de rade, l'aspirant qui se saisissait de son porte-voix pour crier quelque chose au nouvel arrivant.

Bolitho reporta ses yeux sur la poignée de marins qui l'entouraient. À présent, Keen et les autres pouvaient s'occuper du *Royal James*. Il avait aperçu les voiles ferlées d'une frégate qui arrondissait la pointe et s'éloignait de terre tandis que sa proie se réfugiait à l'abri des canons de la forteresse. Allday annonça :

— Les barques ont disparu, amiral.

Bolitho observait le petit îlot. C'était vrai, les bateaux de pêche avaient disparu. Peut-être était-ce là toute l'explication, les moines ou les missionnaires étaient allés pêcher. Assurer sa subsistance passe souvent avant la prière.

— Regardez, amiral !

Le cri que venait de pousser Allday le fit se retourner vers la ligne de récifs la plus proche. Ils n'étaient plus déserts du tout, l'endroit grouillait de silhouettes qui couraient dans tous les sens, et le soleil faisait briller sabres et baïonnettes.

— Des soldats !

Allday leva son pistolet, haletant d'inquiétude.

— Les salauds, il y en a au bas mot une centaine !

Ils entendirent quelques coups de feu, assez lointains et apparemment inoffensifs jusqu'au moment où les balles commencèrent à miauler au-dessus de leurs têtes ou à s'enfoncer dans le sable.

— Mettez-vous à couvert !

Bolitho aperçut son marin accompagné des deux fusiliers de patrouille qui couraient au bord de l'eau. L'un d'eux tomba instantanément, les autres disparurent.

Puis on entendit une explosion étouffée, une vague impression plus qu'un véritable bruit, comme si l'on vous expulsait l'air des poumons.

Comme Bolitho se laissait rouler sur le côté pour regarder l'endroit où ils avaient laissé le canot, il se rendit compte que le *Royal James* tressautait violemment. Tous les sabords s'ouvrirent d'un seul mouvement, mais, en lieu et place de volées, il aperçut de grandes

langues de flamme qui jaillissaient de la muraille avant de grimper à l'assaut des espars et des voiles, qui commencèrent à brûler à une allure terrifiante. La chaloupe qui traînait à la remorque faisait force de rames vers la passe.

— Un brûlot ! murmura Allday dans un souffle.

Bolitho voyait ses yeux briller aux lueurs jetées par le mur de flammes, il sentait la chaleur malgré l'étendue d'eau qui l'en séparait, comme s'il se tenait devant un fourneau béant. Le vent attisait le feu qui partait en grandes volutes et commença de pousser le vaisseau abandonné vers le port. Droit sur *l'Achate* au mouillage.

Des coups de feu éclataient toujours sur la pointe, Bolitho entendait les cris des soldats qui arrivaient.

Sans *l'Achate*, il n'y avait plus aucun espoir, plus de protection, la batterie de la forteresse avait protégé celui qui venait l'assassiner.

Allday le regardait, les yeux pleins d'éclairs.

— On se bat, amiral ?

Bolitho hésitait. Les choses allaient-elles se terminer ainsi ? Par une mort pour rien, en cet endroit-là, qui ne ressemblait à rien ? Puis il se souvint du petit tambour dont il avait recouvert le visage.

Il se leva, soupesa la lourde lame dans sa main.

— Oui, nous allons nous battre.

Autour de lui, les hommes du canot s'étaient levés, le coutelas à la main.

Bolitho essaya de ne plus entendre l'horrible grondement des flammes et tira un coup de pistolet dans la direction des soldats. Il n'eut même pas le temps de recharger, il n'avait plus le temps de rien faire.

Il bondit entre les pierres éparses et repoussa d'un revers le sabre d'un assaillant, avec une telle force qu'il en chuta dans la pente.

Le choc des lames, quelques coups de feu isolés, ce fut bientôt la mêlée. Bolitho sentait des corps se presser autour de lui, des regards qui le fixaient, des dents découvertes par la haine et le désespoir. Les soldats se précipitaient en nombre et les bouscullaient vers la plage. Il en sabra un à toute force, en aperçut un autre, la gorge fendue de l'oreille au menton, sentit son coutelas ripper sur des côtes, bloqua la garde d'un troisième et lui enfonça sa lame en travers du corps.

Il entendit un cri et vit avec horreur qu'Allday tombait au milieu des silhouettes qui sabraient de-ci, taillaient de-là.

— Allday !

Il bouscula un soldat, tenta de l'atteindre. Cela ne servait à rien, mais c'était pour le geste, pour l'honneur.

Bolitho laissa tomber son coutelas :

— Assez !

Puis, sans tenir compte des armes brandies, il tomba à genoux et

tenta de mettre Allday sur le dos. Il s'attendait à sentir une lame lui entrer dans le corps à chaque instant, mais la chose ne lui importait plus.

Les soldats restaient là, immobiles, encore sous le coup de ce bref combat ou impressionnés par le rang de Bolitho, nul n'aurait su le dire.

Bolitho se pencha pour lui abriter les yeux de la lumière aveuglante. Il avait du sang sur la poitrine, énormément de sang.

Il lui dit d'une voix pressante :

— Vous êtes en sûreté, mon vieux, restez calme jusqu'à ce que...

Allday ouvrit les yeux et le regarda pendant plusieurs secondes. Puis il laissa échapper dans un souffle :

— Ça fait mal, amiral. Sacrement mal. C'coup-ci, les salopards ont eu la peau du pauvre John...

Un marin bondit près de lui :

— Amiral ! Les Espagnols s'enfuient !

Levant les yeux, Bolitho vit les soldats qui couraient en bondissant vers les rochers où ils avaient laissé leurs chaloupes.

Il n'était guère difficile de comprendre pourquoi. Une colonne de cavaliers, menée par le capitaine Masters, de la milice de San Felipe, arrivait au trot sur la ligne de crête, sabre au clair. Et leur silence rendait cette arrivée encore plus menaçante.

Masters tira sur les rênes de sa monture et descendit de cheval. Son visage montrait tous les signes de l'incrédulité.

— Nous avons assisté à votre tentative – les mots se pressaient sur ses lèvres. À quelques-uns, nous avons décidé de les repousser.

Bolitho le regardait sans le voir, ses yeux ne distinguaient rien d'autre que la grande silhouette de cet homme et l'épais nuage de fumée qui s'élevait du port.

— Oh non, vous arrivez trop tard !

Il ôta délicatement le coutelas qu'Allday serrait entre ses doigts et le jeta au loin dans la direction des soldats qui s'enfuyaient.

Il sentit Allday lui saisir le poignet, il le regardait, les yeux mi-clos de souffrance.

Allday murmura :

— Ne vous faites pas de bile, amiral. Nous les avons battus à plate couture, ces salopards, ça, c'est sûr.

Un bruit de bottes se fit entendre dans le sable, des tuniques rouges arrivaient de partout.

— Emmenez-le, les gars, leur dit Bolitho, mais *doucement*.

Il regarda les quatre soldats qui l'emportaient pour le déposer dans le canot. On entendait des explosions au loin, des voix appelaient dans toutes les directions. Ils avaient besoin de lui, l'heure n'était pas aux pleurnicheries. Il l'avait entendu dire assez souvent.

Mais il courut pourtant après les soldats, prit Allday par le bras.

— Ne me laissez pas tomber, Allday. *J'ai besoin de vous.*

Allday n'ouvrit même pas les yeux, il essaya tout de même de sourire tandis qu'on le déposait à bord.

Lorsque Bolitho revint sur la plage, le soleil fit jouer ses rayons sur ses épaulettes et quelques miliciens se mirent à pousser des vivats.

L'un des marins de l'armement, son bras blessé pris dans la chemise, s'arrêta pour les regarder.

— Allez, poussez vos vivats, bande de salopards, poussez-les ! Pasqu'vous avez gagné un instant de répit ? – il cracha, méprisant, devant leurs pieds, puis, avec un coup sec de la tête pour montrer les épaules de Bolitho : Vaut mieux qu'vous et qu'toute c'te saloperie d'île !

Bolitho se mit en route à travers les buissons, dont quelques-uns avaient pris feu après avoir été touchés par des étincelles du brûlot.

Ils risquaient de subir un nouvel assaut d'un moment à l'autre. Keen aurait besoin d'aide, mais tout cela apparaissait sans importance.

Allday ne pouvait pas mourir. Pas ainsi. Il était robuste comme un chêne. *Il ne devait pas mourir.*

XIV

LA MEILLEURE INTENTION

On entendait de grands cris d'horreur et de désespoir, l'entrée du port était remplie de flammes et d'une épaisse fumée noire tourbillonnante. Il n'est pire ennemi que le feu pour le marin. La tempête ou le naufrage vous laissent encore une chance. Mais lorsque le feu lèche les ponts, lorsque tout est goudronné, peint, sec comme de l'amadou, alors, il n'y a plus d'espoir.

Le lieutenant de vaisseau Quantock arracha ses yeux du bâtiment en feu de la Compagnie et cria :

— Qu'allons-nous faire, commandant ?

Il avait perdu sa coiffure, ses cheveux blonds volaient au vent, il semblait totalement hors de lui et n'avait plus rien à voir avec le second de l'*Achate*, toujours souriant.

Keen s'agrippa à la lisse et se força à regarder en face l'enfer qui lui arrivait dessus. L'*Epervier*, le corsaire espagnol et pour finir son *Achate*. Il n'avait plus le temps de lancer une ancre de jet et de se réfugier au fond du port. De toute manière, la plupart des embarcations étaient dehors, en patrouille.

Il sentait le regard de Quantock rivé sur lui, il voyait les marins figés, tétanisés par le danger, incrédules. Pendant un bon moment, ils avaient jubilé de voir le vaisseau de la Compagnie passer sous les canons de la batterie. Et une minute après, l'ennemi était tout près d'eux et s'apprêtait à les faire griller vifs.

Keen reconnaissait trop bien tous ces symptômes. L'hésitation d'abord, puis la panique. On ne peut demander à quiconque et encore moins lui enjoindre de rester là, à attendre de se faire massacrer, comme une bête à l'abattoir.

Grâce au ciel, il avait rappelé aux postes de combat, après que l'aspirant lui eut transmis le message de Bolitho.

— Monsieur Quantock ! Faites charger et mettez bâbord en batterie, sur les deux ponts ! – il lui donna un grand coup sur le bras. Mais remuez-vous donc !

Les sifflets stridulaient de partout, les hommes bondirent de là où ils étaient pour exécuter l'ordre. Les affûts se mirent à grincer sur le pont et dans l'entrepont bâbord, du bord exposé au brûlot, et les pièces se mirent enfin en batterie.

Keen sentait la fumée lui piquer les yeux, il essayait d'estimer la

progression de l'autre vaisseau. Ses voiles n'étaient plus que lambeaux calcinés, il ne restait plus du mât de misaine qu'un moignon fumant. Mais le vent était tout ce dont il avait besoin pour atteindre sa victime. Il vit le vaisseau accoster doucement une goélette à hunier mouillée là. Un léger contact et, en quelques secondes, le navire s'embrasa, les hommes de quart au mouillage sautèrent à l'eau.

— Paré, commandant ! annonça Quantock d'une voix désespérée.

Keen se surprit à penser à Bolitho. Où se trouvait-il ? Était-il parti avec l'une des patrouilles pour repousser une nouvelle attaque sur l'une des plages ? Il sentit son estomac se contracter. Et si Bolitho était mort ?

— Dès que parés !

Il se dirigea vers la lisse de dunette et se concentra sur les équipes de pièces, comme s'il allait engager un ennemi en chair et en os.

— Feu !

Dans l'espace confiné du port, le rugissement de la bordée résonna comme le fracas du tonnerre. Keen vit la masse de métal se frayer un passage à raser l'eau, comme une rafale de vent à contre, et sentit le pont se soulever comme s'il voulait se débarrasser de ses entraves pour s'échapper.

Le brûlot trembla, des espars et des fragments divers en flammes tombèrent à l'eau en soulevant de grandes colonnes de vapeur.

— Rechargez ! Parés, les gars !

C'était Mountstevens qui donnait des ordres à ses pièces.

Keen cria :

— Monsieur Rooke ! Envoyez quelques hommes là-haut à asperger les voiles. Et faites mettre les autres le long des passavants !

Le bosco fit signe qu'il avait compris et se précipita en hurlant des ordres. Il savait bien que quelques bailles hissées dans les hautes vergues, ou balancées par-dessus bord pour arroser le rentré, ne serviraient à rien. Autant essayer d'éteindre un feu de forêt en crachant dessus. Mais cela avait le mérite de garder les hommes occupés. Ils n'avaient plus le temps de se laisser aller à la terreur, d'abandonner le navire avant la dernière extrémité et en son ordre.

— Feu !

Keen vit la bordée s'écraser sur le gaillard du vaisseau de la Compagnie, mais le désespoir le reprit lorsque de grandes langues de flammes jaillirent des trous faits par les boulets.

Le maître pilote lui glissa dans un murmure :

— Nous ne pourrons pas l'éviter, commandant.

Keen ne le regarda même pas. Knocker était un homme soigneux, il avait sans doute sorti sa montre de sa boîte pour ne pas la

perdre avec le bâtiment.

Il voyait les canonniers, le visage grimaçant, qui s'activaient avec les pousse-bourre et les écouvillons. La fumée, menaçante, s'insinuait entre les haubans et les enfléchures comme si le grément s'était déjà embrasé.

Il ne pouvait plus rien faire pour sauver son bâtiment. Ce fier vaisseau qui avait vu tant de choses et accompli tant d'exploits. La *Vieille-Katie*, comme on l'appelait. Et à présent...

Quantock leva son porte-voix :

— Feu !

Tuson, le chirurgien, s'approcha de la descente et Keen lui demanda :

— Voulez-vous que l'on monte vos blessés sur le pont ?

Cette mesure, plus que toute autre, risquait de déclencher la débandade. Les fusiliers de Dewar n'étaient plus là pour faire régner l'ordre. Mais Tuson lui jeta un regard plein de reconnaissance, et Keen se sentit heureux de lui avoir fait cette proposition.

Goddard, un quartier-maître, cria :

— Regardez donc ce qui se passe par là-bas !

Le bâtiment de la Compagnie venait de percuter un autre navire au mouillage, lequel s'était enflammé à son tour ; des étincelles jaillissaient de la cale pour ajouter à l'horreur de la situation.

Mais ce n'était pas cela que Goddard avait vu.

Keen regardait intensément, à s'en faire mal aux yeux. *Le Vivace* pointait du nez dans la fumée, entre les débris qui tombaient de toute part, vergues brassées serré. Il remontait l'autre vaisseau.

Quantock hurla d'une voix rauque :

— Seigneur tout-puissant ! Il a dû le suivre dans la passe ! Il va brûler d'un instant à l'autre !

Keen arracha une lunette des mains d'un aspirant et la braqua sur le mur de flammes qui avançait à sa rencontre. Dans l'oculaire, le spectacle était encore plus effrayant, Keen sentit sa bouche et sa gorge se dessécher.

Il aperçut la grande carcasse de Tyrrell près de la barre. Il menait son *Vivace* toujours plus près des bossoirs tribord de l'autre bâtiment. Vu ainsi au milieu de la fumée et des tourbillons de suie, on avait l'impression qu'il ne bougerait pas d'un poil. Les codes battaient au vent, mais ce qui tenait du miracle, c'était de voir que les hommes de Tyrrell trouvaient encore la force de s'activer aux bras et aux drisses.

Keen entendit des cris sur le pont, c'était le premier des blessés que l'on remontait des fonds. Mais il ne détourna pas les yeux du port et du spectacle terrifiant qui s'y déroulait. Il avait l'impression de sentir lui-même la chaleur, et il n'était plus possible de remettre

encore l'ordre d'évacuation.

— Les pièces en batterie, monsieur Quantock.

Il s'attendait à entendre un torrent d'insultes à réception d'un ordre aussi absurde, mais au lieu de cela, il perçut le grincement des affûts, le craquement des anspects. Et les dix-huit-livres se retrouvèrent à poste devant leurs sabords.

Un grognement sourd salua la disparition dans la fumée de la flamme frappée au grand mât du *Vivace*. Quelques secondes encore, et rien au monde ne pourrait l'empêcher de s'enflammer à son tour.

Keen vit les deux bâtiments s'accoster et l'inertie du *Vivace*, qui portait encore toute sa toile, fit porter légèrement l'autre sous le vent.

L'enseigne de vaisseau Trevenen murmura :

— *Le Vivace* est en feu, commandant.

Keen voyait les flammes bondir comme de terribles démons, s'élancer d'espar en espar, croissant et grossissant jusqu'à ce que la voile de misaine fût réduite en cendres.

Mais *Le Vivace* maintenait le cap et poussait toujours la coque plus lourde de l'autre bâtiment. Quelques hommes se tenaient encore au point de contact ; Keen aperçut une grande gerbe : le bâtiment de la Compagnie décaponnait une ancre. Le câble allait sans doute s'enflammer lui aussi, mais, comme les pattes raclaient le fond de l'eau, la silhouette du brûlot commença à s'allonger au fur et à mesure que le câble se tendait.

Le mât d'artimon déjà à moitié détruit et les vergues firent entendre un grand craquement ; des débris calcinés tombèrent le long du bord et Knocker s'écria :

— Il s'est échoué, mon Dieu !

Keen hocha la tête, incapable de dire un mot. Tyrrell connaissait sans doute la configuration du port mieux que quiconque, il avait minuté son plan à la seconde près, si bien que le bâtiment de la Compagnie embrasé s'enfonçait tout seul dans les récifs.

Keen s'entendit dire à voix haute :

— Mettez à l'eau tous les canots disponibles, monsieur Quantock.

Le Vivace s'était transformé en brasier. Il était presque impossible de distinguer les deux bâtiments l'un de l'autre. Tout danger n'était pas écarté, le brûlot pouvait encore se remettre à flot, un fragment embrasé pouvait encore dériver sur l'*Achate*.

Keen se retourna pour inspecter son bâtiment. Mais, quoi qu'il arrivât maintenant, ils avaient tenu bon, comme Bolitho le leur avait dit. Tous unis.

Ceux qui se trouvaient sur le pont avaient levé les yeux et le regardaient. Avec la fumée, à cause du rationnement de l'eau douce, ils ressemblaient plus à un ramassis de boucaniers en guenilles qu'à

l'équipage d'un bâtiment de guerre.

Ils poussaient des cris de joie, brandissaient le poing et faisaient des entrechats comme s'ils venaient de remporter une grande bataille. Keen vit Quantock le regarder, plein d'amertume : les matelots avaient oublié leur défunt commandant pour l'adopter, lui.

Il leur fit un grand sourire, il avait envie de pleurer. Mais il se reprit :

— Rappelez le canot, je vais aller chercher Tyrrell moi-même.

Ils trouvèrent Tyrrell et la plupart des hommes de son maigre équipage accrochés à un espar et à un canot à demi chaviré.

Adam Bolitho était là, lui aussi, à moitié nu, une grande brûlure livide à l'épaule.

Tyrrell se laissa hisser dans la chambre où il s'affala, avant de regarder ce qui restait de son brick.

Il avait déjà brûlé jusqu'à la ligne de flottaison, impossible de le reconnaître.

— Je suis désolé de ce qui s'est passé, lui dit Keen, et de la manière dont je vous ai traité. Nous y avons échappé de peu. Vous avez perdu votre bâtiment, mais vous avez sauvé le mien.

Tyrrell l'entendait à peine. Il passa son bras sur les épaules d'Adam et répondit sèchement :

— M'est avis que vous et moi, on a tous perdu quelque chose, hein ?

Comme le canot s'approchait de la muraille de l'*Achate*, les marins s'empressèrent sur les passavants ou grimpèrent dans les haubans pour l'acclamer. Tyrrell leva les yeux.

— Je vous suis très reconnaissant, lui dit Keen.

— Moi aussi.

Tyrrell baissa les yeux sur sa jambe de bois : même son pilon avait commencé à se consumer. Mais pourquoi ruminer le passé ? Si l'*Achate* n'avait pas été présent au moment de l'attaque, rien de tout cela ne serait arrivé. Il se tourna vers son *Vivace* bien-aimé, il s'était brisé en deux et dérivait vers les récifs en laissant monter une colonne de vapeur.

Il sentit la main du jeune officier posée sur son bras.

— Un jour, Jethro, nous trouverons une autre occasion.

Tyrrell lui sourit de toutes ses dents :

— C'est bien ce que j'espère, par tous les diables. J'veais pas passer le restant de mes jours à vous surveiller !

Keen se tenait près de la table de Bolitho et le regardait, l'air préoccupé. Il avait bien remarqué que Bolitho avait fait semblant de parcourir le journal de bord, mais ses yeux ne bougeaient pour ainsi dire pas. Il lui dit :

— Mr. Mansel, notre commis, vient de m'informer que l'on nous apporte fruits et légumes frais de la ville. Il en arrive à chaque instant, on dirait qu'ils ne savent plus quoi faire pour nous, à présent.

Bolitho effleura les papiers posés sur la table. À *présent*. Ces mots voulaient tout dire. Il entendait derrière lui Ozzard qui arrivait sur la pointe des pieds pour fermer les fenêtres de poupe avant la nouvelle nuit qui allait s'étendre sur le port. Quelques braises et des étincelles sporadiques marquaient encore l'endroit où le brûlot s'était échoué au milieu des récifs. Dire que, le matin même, il était en train de converser avec le lieutenant Lemoine, dans la forteresse !

Keen savait que Bolitho avait besoin d'être seul, mais ne voulait pas le laisser. Il se souvenait encore du choc qu'il avait lui-même ressenti lorsque le canot avait croché dans les porte-haubans et qu'il avait découvert Allday qui gisait là, comme mort. Et tous ses autres sentiments s'en étaient trouvés effacés, éparpillés au vent comme les cendres du brûlot.

Il était fier de ses hommes, de ce qu'ils avaient réalisé malgré le péril. Il éprouvait une satisfaction intime à ne pas avoir vacillé. Et rien de tout cela ne comptait plus. Allday était une partie de lui-même. En fait, quand on y songeait un peu, la plupart des gens qu'il connaissait et qui comptaient pour lui avaient été influencés ou aidés par le maître d'hôtel de Bolitho.

En semblables circonstances, Allday serait arrivé, il aurait gentiment poussé dehors les visiteurs indésirables, comme faisait son chien lorsqu'il était berger en Cornouailles.

À présent, il était couché dans les propres appartements de Bolitho, un grand trou dans la poitrine. Sa blessure impressionnait le chirurgien, pourtant si taciturne d'ordinaire.

Keen revint à la charge.

— Nous avons fait un certain nombre de prisonniers, amiral. L'équipage du brûlot, quelques soldats à la mission. Ce sont tous des Espagnols de La Guaira. Après ce qui vient de se passer, les Espagnols n'oseront pas faire de nouvelle tentative contre San Felipe. Le monde entier va savoir ce qu'ils viennent de tenter. Et je ne donnerai pas cher de leurs têtes lorsque leur roi sera au courant de leur maladresse.

Bolitho se laissa aller dans son fauteuil et se frotta les yeux. Il sentait encore l'odeur de la fumée, il voyait Allday qui essayait de lui sourire.

— Demain, répondit-d, je ferai un rapport destiné à Sir Hayward Sheaffe – il songeait à Londres, qui devait être bien gris et humide, en septembre. Ensuite, ce sera au Parlement de jouer.

Ses propres mots lui paraissaient dérisoires. Quelle importance avait tout cela ?

— Mais, pour le moment, cela peut attendre.

Il leva brusquement les yeux ; ce n'était que l'équipe de quart qui marchait sur le pont, au-dessus de sa tête.

En dépit de ses antécédents, Tuson était un bon chirurgien. Il l'avait prouvé maintes fois. Pourtant, si seulement...

— Je suis navré pour Jethro Tyrrell, qui a tout perdu.

— Il n'a pas trop mal pris la chose, amiral. Il m'a demandé s'il pouvait vous faire visite.

La porte s'ouvrit et Adam arriva sans faire de bruit.

— Comment va-t-il ? lui demanda Bolitho.

Adam avait envie de le rassurer, mais répondit pourtant :

— Il est toujours inconscient, Mr. Tuson dit qu'il respire avec difficulté – il détourna les yeux. Je lui ai parlé, mais...

Bolitho se leva lentement, il se sentait les membres lourds. On voyait quelques lumières dans Georgetown, il se demanda si les habitants étaient toujours au bord de l'eau, comme pendant le combat. Était-ce pour participer à leurs souffrances, éprouvaient-ils un sentiment de culpabilité ? Il ne savait trop. Et il s'en moquait.

Adam poursuivit :

— Allday et moi, nous avons été faits prisonniers ensemble, commandant – il s'adressait à Keen, mais sans quitter Bolitho des yeux. Plus tard, il m'a dit que c'était la première fois de sa vie qu'il avait subi le fouet. Il avait l'air de le prendre plutôt à la rigolade.

— C'était sans doute le cas, acquiesça Keen.

Bolitho serra les poings. Ils voulaient l'aider, mais cela tombait à plat.

Il dit brusquement :

— Je vais aller le voir. Vous deux, allez donc prendre un peu de repos. Faites soigner votre brûlure, Adam. Sous ces climats...

Mais il ne termina pas sa phrase.

Keen se dirigea vers la porte en disant doucement :

— Entendez-vous ce silence ? Et l'on prétend que les navires sont faits uniquement de bois et de cuivre !

Adam approuva, content de retrouver l'ombre de la poupe. Bolitho lui avait dit de prendre soin de sa brûlure, c'était incroyable.

Bolitho ouvrit la petite porte de communication et entra dans la chambre à coucher. Amarré entre ses corps-morts, le bâtiment était si tranquille que la couchette ne bougeait quasiment pas.

Tuson était en train d'examiner un flacon à la lueur d'une lanterne. Il se retourna en entendant Bolitho arriver.

— Il n'y a pas de changement, amiral.

Cela ressemblait à un reproche.

Bolitho se pencha sur la couchette où il avait passé tant de nuits depuis qu'il avait mis sa marque à bord de *l'Achate*.

Allday portait de gros bandages, on lui avait incliné la tête sur le

côté pour l'aider à respirer. Bolitho lui toucha le front, en essayant de dissimuler son angoisse. Sa peau était glacée, comme s'il était déjà mort.

Tuson lui dit doucement :

— Le coup n'a pas manqué le poumon de beaucoup, amiral. Grâce à Dieu, la lame était propre.

Il voyait la grande ombre de Bolitho se découper sur les membrures. Il ajouta :

— Souhaitez-vous que je reste un peu, amiral ?

— Non – il savait que d'autres blessés attendaient Tuson. Merci.

— Je reviendrai si vous avez besoin de moi, soupira Tuson.

Bolitho le suivit dans la grand-chambre :

— Dites-moi tout.

Tuson enfila sa vareuse bleu marine.

— Je ne le connais pas aussi bien que vous, amiral. Il semble solide, mais c'est une vilaine blessure. La plupart des gens en seraient morts sur le coup. Je suis vraiment désolé.

Lorsque Bolitho releva les yeux, Tuson avait disparu. Il avait regagné les entrailles du vaisseau, son infirmerie et sa solitude.

Ozzard arriva :

— Puis-je faire quelque chose, amiral ?

Bolitho le regardait. Il était si petit, si frêle. Lui aussi avait du mal à supporter le choc.

— Quelle est la boisson favorite d'Allday ?

Les yeux embués d'Ozzard s'éclairèrent :

— Eh bien, c'est le rhum, amiral. Allday aimait bien s'en jeter un petit coup – il leva les mains. Non, je voulais dire : *aime* bien s'en jeter un, amiral.

Bolitho hocha la tête. C'était bien vrai. Dans les moments de crise et de péril, lorsqu'ils avaient connu une déconvenue ou lorsqu'il fallait célébrer un heureux événement, il offrait à Allday un verre ou deux de cognac. Et dire qu'Allday préférait le rhum...

Il dit doucement :

— Allez en chercher, je vous prie. Et dites au cambusier de vous donner ce qu'il a de meilleur.

Il était assis sur le rebord de la couchette et avait gardé la porte entrouverte pour laisser passer un peu d'air, lorsque Ozzard revint avec un pichet de cuivre. Dans la chaleur ambiante, l'odeur du rhum lui faisait tourner la tête.

Bolitho essayait de se concentrer sur ce qu'il avait à faire le lendemain, sur les affaires courantes du bâtiment, sur le sort futur de Tyrrell. Mais il revoyait aussi le visage de Belinda au moment de leurs derniers adieux. Il l'entendait encore dire à Allday de veiller sur lui et sur Adam.

Il entendit le son étouffé d'un sifflet, le bruit de pieds nus, on envoyait la bordée de quart exécuter quelque tâche.

Et toutes ces campagnes qu'ils avaient faites ensemble. L'année précédente encore, lorsqu'ils avaient été capturés par les Français, et Allday qui avait porté John Neale mourant dans ses bras, c'était sa force et cette confiance en lui qui les avaient sauvés et leur avaient donné du courage.

Il se souvenait de sa jeunesse, de ses années d'aspirant puis d'enseigne, lorsqu'il croyait sincèrement que l'amiral, dans ses appartements, était au-delà de toute douleur, au-dessus du doute.

Bolitho entendit le crincrin d'un violon : cela venait de l'avant, il s'imaginait les hommes qui n'étaient pas de quart et qui profitaient de la fraîcheur du soir.

Il se regarda dans le miroir accroché au-dessus du petit bureau, détourna les yeux. « A quoi cela t'avance-t-d d'être amiral, à présent ? »

Il prit un mouchoir propre, le trempa dans un verre de rhum, puis, avec les plus grandes précautions, en humecta tout doucement les lèvres d'Allday.

— Allez, mon vieux...

Il se mordit la lèvre, le rhum dégoulinait lentement sur son menton. Il y avait une grosse tache rouge au centre du pansement. Bolitho dut se retenir pour ne pas appeler le factionnaire et lui demander d'aller chercher le chirurgien. Allday menait son combat, il serait cruel de le faire souffrir davantage.

Il regardait sa bonne figure. Il semblait vieilli ; ce constat le fit se lever. Il était trop secoué pour accepter ce qui arrivait, et il n'avait pourtant aucune envie de le partager avec d'autres.

Serrant les poings, il laissa ses yeux hagards errer dans la petite chambre. Il se sentait comme un animal pris au piège, impuissant. À demi inconscient de ce qu'il faisait, il porta le verre à ses lèvres et avala le rhum. Le feu de l'alcool le fit tousser et presque vomir.

Il attendit que sa respiration eût repris son rythme normal. Voyant apparaître l'ombre d'Ozzard dans la porte, il lui dit, d'une voix qu'il reconnut à peine :

— Transmettez mes compliments au chirurgien...

Ozzard eut l'air de rapetisser encore en entendant Bolitho.

— J'y vais de suite, amiral !

Bolitho se retourna en sentant qu'Allday remuait les mains sur le rebord de sa couchette.

— Oui, je suis là !

Il prit sa main dans les siennes et contempla avidement le visage d'Allday. Il fronçait les sourcils, comme s'il essayait de se souvenir de quelque chose. Sa main était aussi faible que celle d'un enfant.

— Calmez-vous, lui dit doucement Bolitho, tenez bon.

Il serra plus fort, mais il n'y eut pas de réaction.

Puis Allday ouvrit les yeux, le regarda pendant de longues minutes, mais on aurait dit qu'il ne le reconnaissait pas. Lorsqu'il commença enfin à parler, sa voix était si faible que Bolitho dut coller son oreille contre son visage.

— Mais amiral, vous n'aimez pas le rhum ! murmura Allday, vous n'avez jamais aimé ça !

— C'est vrai, répondit Bolitho en acquiesçant.

Il avait envie de dire quelque chose, de l'aider, mais les mots ne sortaient pas.

On entendit soudain des portes s'ouvrir à la volée, des bruits de pas dans la descente. Tuson, Keen et Adam dans la foulée firent irruption dans la chambre.

Le chirurgien posa la main sur la poitrine d'Allday sans se soucier du sang qui souillait sa manche.

— La respiration est meilleure – il renifla un grand coup. Ça sent le rhum, ici ?

Allday voyait tout dans un brouillard, mais il voulait absolument parler, rassurer Bolitho à tout prix.

— J'm'en jetterais bien un p'tit, amiral.

Tuson s'écarta un peu et, l'air grave, observa l'amiral qui posait la main sur la tête de son maître d'hôtel, approchait le verre de rhum de ses lèvres. Il savait que, dût-il vivre encore mille ans, il n'oublierait jamais ce spectacle.

— Laissez-le, ordonna-t-il.

Bolitho prit un bol et se versa un peu d'eau sur le front. Il essayait de se préparer à rejoindre les autres dans la grand-chambre.

— Ne vous souciez pas d'eux, amiral, lui dit doucement Tuson, qui se surprenait lui-même de s'adresser à son amiral de cette façon, cela ne leur fera pas de mal de voir que, vous aussi, vous éprouvez des sentiments. Que vous êtes un homme comme les autres.

Bolitho jeta un dernier coup d'œil à Allday, il paraissait calme.

— Merci, répondit-il au chirurgien. Vous ne saurez jamais...

Il quitta la chambre pour aller retrouver les autres.

Tuson regarda le pichet de rhum sur la commode et fit la grimace. Allday aurait dû être mort à cette heure, c'est ce que lui disait sa longue expérience. Il se pencha pour sentir les pansements souillés de sang.

Mais il abandonna bientôt son maintien sévère et ne put réprimer un sourire. *M'en jetterais bien un p'tit.*

Ils se tenaient tous dans la grand-chambre, debout ou assis, dans le plus grand silence. Ozzard servit du vin.

Keen leva son verre :

— Aux heureux élus, amiral.

Bolitho regardait dans le vague. Il n’y avait pas meilleure intention pour un toast.

XV

UN DERNIER ADIEU

Les semaines puis les mois qui suivirent l'attaque du port se résumèrent pour Bolitho au long combat d'Allday contre la mort. Chaque petit progrès était suivi d'une régression immédiate. Bolitho se faisait un sang d'encre, n'arrivait pas à se remuer, se sentait « inutile », comme il disait.

De rares navires étaient venus faire relâche dans l'île ; les choses revenaient à la normale, lentement mais sûrement. Il n'y avait pas eu d'autre assaut, des négociants rapportèrent qu'ils n'avaient plus vu de vaisseaux de guerre espagnols ni subi le moindre tracas.

En octobre de cette année-là, deux ouragans frappèrent San Felipe avec une violence auprès de laquelle une attaque armée semblait ridicule. De gigantesques lames avaient dangereusement menacé *l'Achate* et envoyé par le fond quelques embarcations, de nombreuses maisons avaient vu leur toit s'envoler. Les plantations avaient été dévastées, plusieurs habitants avaient été tués ou grièvement blessés, leurs biens détruits.

Mais ces événements représentèrent un tournant dans les relations entre les insulaires et l'équipage de *l'Achate*. Sans les efforts et la discipline des marins et des fusiliers, rien n'aurait réchappé du désastre. Le vaisseau, arrivé dans l'île comme le symbole de la loi et de l'oppression, avait acquis une nouvelle image, celle d'un protecteur, si bien que la vie était devenue moins monotone pour les officiers comme pour les hommes.

Trois mois après avoir reçu ce coup de sabre espagnol, Allday fit pour la première fois quelques pas sur la dunette de *l'Achate*. Ozzard l'accompagnait, mais, fidèle à son personnage, Allday refusa de s'appuyer à son bras.

Bolitho s'était senti obligé de se trouver à l'arrière pour la première sortie d'Allday hors de la chambre, qu'il faisait d'un pas aussi mal assuré, aussi traînant que s'il n'avait jamais encore de sa vie posé le pied sur le pont d'un navire. Bolitho remarqua la présence de plusieurs vieux amis d'Allday, qui s'étaient montrés également très empressés pendant tout son long combat contre la mort. Mais ils avaient bien compris ce qui se passait et faisaient mine de vaquer à leurs diverses tâches.

Bolitho entendit un pas léger : Adam s'approcha de lui. Bolitho

lui dit :

— Je n'aurais jamais cru voir arriver ce jour, Adam – il hocha longuement la tête. Non, jamais.

— Il semble se porter fort bien, remarqua Adam avec un grand sourire.

Bolitho regardait Allday qui s'approchait de la lisse de dunette. Il s'y agrippa des deux mains, respira profondément à plusieurs reprises et regarda à ses pieds la batterie.

Scott, le troisième lieutenant, était de quart. Il mit un soin étudié à ne pas seulement se rendre compte de sa présence. Il se donna même la peine de s'approcher du compas et de l'examiner attentivement, comme s'ils étaient en mer et non amarrés à quatre.

Bolitho se tourna vers son neveu. Pendant toutes ces semaines, ils avaient à peine parlé de Boston et de tout ce qui s'était passé là-bas, encore que Tyrrell lui en eût raconté l'essentiel.

— Ce que nous avons accompli ici est important, Adam. J'ai fait part de mon analyse à l'Amirauté, j'ai décrit ce qui risquait de se passer ici après notre départ – il haussa les épaules. Je n'ai plus qu'à espérer qu'ils suivront ce que je préconise. Il y a eu trop de souffrance, trop de morts, pour qu'on le passe aux oubliettes. J'ai souvent entendu mon père dire que nous autres Anglais sommes ainsi faits. Nous ne prenons pas assez soin de ce que nous avons conquis au prix de la sueur et du sang – il lui montra le mouillage. Regardez, avec deux frégates, les Espagnols n'auraient jamais essayé de s'emparer de l'île. Et il est probable que les Français auraient alors cherché un autre site pour en faire un objet de marchandage.

— Et à supposer que Leurs Seigneuries décident malgré tout de céder l'île, mon oncle ?

— Le fait que les Espagnols nous aient attaqués devrait leur donner une idée de l'importance de San Felipe. Si ce n'est pas le cas, c'est que, sur cette question, j'aurai manqué mon coup – il lui prit brusquement le bras. Mais là où j'ai eu tort, c'est de vous avoir employé comme je l'ai fait. Je savais que Chase vous ferait confiance, qu'il vous dirait ce que j'avais besoin de savoir. Le revers de la médaille, c'est que vous avez perdu votre dernière chance de conquérir sa nièce. Je ne puis me le pardonner.

Adam bougea l'épaule et sa brûlure lui fit mal. Il réussit pourtant à sourire :

— De toute manière, mon oncle, c'était déjà trop tard.

Ils contemplaient tous deux les débris calcinés échoués sur les récifs. Des oiseaux en bande étaient perchés sur les membrures noircies du brûlot, des algues proliféraient là où Tyrrell avait conduit son brick à sa perte pour leur salut à tous.

Adam hésita.

— Au moins, j'aurai pu visiter la maison de mon père.

Bolitho le regarda, heureux de constater que toute jalousie avait disparu.

— Je lui ai dit qu'un jour je reviendrais auprès d'elle, prononça le jeune homme, d'une voix semblant venir de loin.

— Nous y retournerons peut-être ensemble. Et ce jour-là, c'est vous qui me conduirez à la maison de votre père.

Ils se regardaient l'un l'autre ; quasi palpable leur paraissait le lien qui les unissait. C'était comme si Hugh était tout à fait présent au milieu d'eux. Une impression comparable à celle que lui donnait l'île, songea Bolitho : ni menace ni hostilité.

Il se raidit : Allday, qui avait lâché la lisse, vacillait. Puis, levant les yeux vers l'arrière, il leur sourit. Il les avait vus depuis le début, se dit Bolitho.

— Sans Allday...

Mais Bolitho n'eut pas besoin de préciser.

L'aspirant de quart grimpa l'échelle et salua. Bolitho le considéra :

— Eh bien, monsieur Ferrier, venez-vous me parler de cette voile ?

L'aspirant piqua un fard, son discours soigneusement préparé devenait sans objet.

— Je... euh... le commandant vous présente ses respects, amiral, et il y a un brick courrier qui se présente dans l'est.

Bolitho opina du chef.

— Merci. Cela fait un bout de temps que je n'ai pas « goûté » les plaisirs du poste des aspirants, monsieur Ferrier, mais je n'ai pas encore oublié tous mes signaux.

— Mais, s'exclama Adam, vous le saviez déjà ? Et pourtant, vous êtes resté là à causer avec moi, comme si ce brick et les nouvelles qu'il apporte n'avaient pas d'importance !

Bolitho regardait l'aspirant qui s'était arrêté pour parler à deux de ses camarades. L'anecdote, songea-t-il, allait prendre une importance démesurée avant même que la nuit fût tombée.

Ferrier était l'aspirant le plus ancien du bord et l'arrivée du brick le concernait au premier chef. Il allait rentrer au pays pour y passer ses examens d'officier, ce qui devait suffire à le remplir de joie.

— Il était important que nous parlions, se contenta de répondre Bolitho. Pour le reste, je devrai me résoudre à compter sur la Dame Fortune de Thomas Herrick.

Il s'approcha de la lisse et examina le pont supérieur. Des hommes s'occupaient sur les passavants ou dans le gréement. Mais tous les yeux étaient fixés sur la passe, et Bolitho devinait aisément ce que beaucoup d'entre eux pensaient. Ils avaient été heureux de quitter

l'Angleterre et d'échapper à l'humiliation de se retrouver en tas sur la grève comme un vieux pouliage à réformer. Mais après ce qu'ils avaient vécu ensemble ils n'avaient qu'une envie, rentrer chez eux.

Bolitho songeait à Falmouth : qu'est-ce qu'ils se diraient le jour où ils se retrouveraient, quel que dût être ce jour ? Il pensait à sa fille. Quel prénom lui avait-elle choisi ?

— Je descends, fit-d. Mes compliments à l'officier de quart, dites-lui de ma part de veiller à ce que les hommes restent au travail : je ne veux pas les voir faire des têtes de cent pieds si les nouvelles sont mauvaises.

Adam salua et s'éloigna. Avec son oncle, il était toujours difficile de deviner quelle nouvelle idée allait encore lui passer par la tête.

Bolitho regagna sa chambre pour y trouver, à son grand étonnement, Allday en train de briquer son vieux sabre.

— Mais vous devriez être en train de vous reposer, mon vieux ! Décidément, vous ne ferez jamais ce qu'on vous dit, c'est impossible !

Mais pour une fois, la comédie de la colère n'eut pas l'effet escompté.

— Le chirurgien dit que je ne serai jamais plus comme avant, amiral.

Bolitho s'approcha des fenêtres grandes ouvertes. C'était donc cela, il aurait dû s'en douter. Il avait déjà remarqué qu'Allday avait du mal à se redresser, comme si la profonde blessure qu'il avait à la poitrine l'en empêchait.

Allday continua doucement :

— Comme maître d'hôtel d'amiral, je ferai plus le poids et je voulais...

Bolitho lui fit face :

— S'il y en a un qui n'a pas volé de rester confortablement à terre, c'est vous. Votre place est réservée à Falmouth, mais vous le savez bien.

— Je le sais ben, et j'vous en suis très reconnaissant – il baissa les yeux sur le sabre. Vous aurez à vous passer de moi. De c'que je suis dev'nu.

Bolitho lui ôta le sabre des mains et le posa sur la table.

— Ce que vous êtes devenu ? Un peu sonné, c'est cela ? Vous savez, vous ferez votre mauvais caractère un autre jour, s'il y en a un – et, lui posant la main sur l'épaule : Je ne naviguerai jamais sans vous, sauf si vous le souhaitez. Je vous en donne ma parole.

Allday se leva en essayant de ne pas faire la grimace. Sa douleur lui élançait.

— Tope là, amiral.

Et il sortit en traînant les pieds sur la toile qui recouvrait le pont.

Cette détermination, cet amour-propre étaient aussi insupportables que jamais, songea tristement Bolitho. Et dire qu'il était *vivant* !

Un peu plus tard, comme le soleil se noyait dans une mer calme, Bolitho fit son entrée dans le carré de *l'Achate*. En comparaison de sa chambre, de celle de Keen, l'endroit paraissait confiné et encombré.

Quantock annonça de son ton le plus protocolaire :

— Tous les officiers et les officiers marinières supérieurs présents, amiral.

Bolitho le remercia d'un signe de tête. Quantock était un animal à sang froid, même le dernier combat ne l'avait pas changé d'un pouce. Et il ne changerait sans doute jamais, il l'avait résolu ainsi.

Il entendit son neveu refermer la porte derrière lui et leur dit :

— Asseyez-vous, messieurs, je vous prie, et merci de m'avoir invité chez vous.

Cette coutume l'avait toujours réjoui : aucun officier supérieur ou général, jusques et y compris Keen, ne pouvait pénétrer au carré sans y être invité. Mais s'était-il jamais trouvé quelqu'un, se demandait-il, qu'on avait laissé à la porte ?

Il voyait tous ces visages interrogateurs autour de lui. Ils étaient tannés par le soleil, ils étaient tous compétents. Les aspirants eux-mêmes, entassés dans leur poste près de la tête de safran, ressemblaient maintenant à des hommes et non plus à des enfants. Les lieutenants de vaisseau et les enseignes, les deux fusiliers, Knocker, le maître pilote avec son maintien d'ecclésiastique, Tuson, le chirurgien... Il avait appris à les connaître, il les comprenait, depuis le temps qu'ils naviguaient sous sa marque.

Bolitho commença :

— Vous savez que le brick courrier nous a apporté des dépêches d'Angleterre. Leurs Seigneuries ont donné leur plein accord aux conclusions des rapports qui leur ont été faits sur San Felipe. Pour une large part, ils ont également reconnu votre rôle et vos efforts au cours de cette mission difficile.

Il vit Mountstevens qui gratifiait d'un coup de coude son ami, le sixième lieutenant.

— En outre, on m'a informé que les intrusions des Français en Méditerranée, ainsi que les pressions qu'ils exercent sur le gouvernement de Sa Majesté pour nous faire évacuer Malte en application de ce même traité qui nous imposait de leur remettre cette île rendent toute négociation impossible. Par voie de conséquence, messieurs, nous conservons toutes les colonies que nous étions convenus de rétrocéder aux Français et aux Hollandais. Cette disposition s'applique bien entendu à San Felipe.

On n'y croyait pas. À la lecture de ces dépêches très

soigneusement rédigées, il était difficile de mettre en regard les négociations complexes qui se déroulaient en Europe et les combats qu'avait dû mener *l'Achate* pour assurer sa simple survie.

Bonaparte, désormais consul à vie, avait annexé le Piémont et l'île d'Elbe. Il avait visiblement l'intention de s'emparer de Malte, une fois que les Britanniques s'en seraient retirés sous couleur de lui donner l'indépendance.

Bolitho put constater que sa propre excitation était partagée par tout le carré. La paix d'Amiens avait vécu, et les signatures n'étaient pas encore sèches en bas du traité. Il reprit :

— J'ai reçu l'ordre de demeurer sur place le temps que des forces suffisantes soient envoyées d'Antigua et de la Jamaïque pour renforcer la garnison.

Keen baissa les yeux : il savait déjà ce qui allait suivre.

— Le précédent gouverneur sera remplacé dès que possible. Sir Humphrey Rivers rentrera en Angleterre et passera en jugement pour trahison.

Il pouvait se ronger les sangs : après avoir connu le luxe et la fortune de son petit royaume, il allait retourner en Angleterre à bord d'un vaisseau du roi, dès qu'un bâtiment de taille convenable serait disponible. Et ensuite, compte tenu des changements brutaux qui venaient de se produire, il avait toutes les chances de se balancer au bout d'une corde.

Il les regarda tous l'un après l'autre et ajouta :

— Vous vous êtes conduits de manière particulièrement satisfaisante et je vous prie de transmettre mes remerciements à vos hommes.

Keen vit Bolitho sourire, pour la première fois depuis qu'il avait commencé son petit discours. Quoi que d'autres pussent en penser, Keen, lui, voyait nettement les traces qu'avaient laissées sur ce visage la souffrance et le poids des responsabilités.

— *Et enfin*, conclut lentement Bolitho, nous rentrons à la maison.

Ils se levèrent tous et se mirent à crier, à rire comme des enfants.

Keen ouvrit la porte et Bolitho se retira. Il avait reçu deux lettres de Belinda, il voulait les relire depuis le début.

Keen et Adam le suivirent dans l'échelle de descente. Keen lui demanda :

— Est-ce la guerre, amiral ?

Bolitho songeait à ces visages juvéniles et joyeux qu'il venait de quitter, au visage plus désapprouvateur, amer, de Quantock.

— Je n'en doute guère, Val.

Keen examina son bâtiment dans l'obscurité, comme s'il se préparait déjà à de nouveaux combats.

— Mais, bon sang, nous nous remettons à peine de la

précédente, amiral !

Bolitho entendit le pas traînant d'Allday, il n'y était pas encore accoutumé. Il reprit le chemin de sa chambre près de laquelle se tenait le factionnaire immobile en tunique rouge.

— Certains ne s'en remettent même jamais, cher ami. Il est trop tard.

Keen poussa un grand soupir.

— Venez donc chez moi, monsieur Bolitho, venez partager un verre. Je ne doute guère de vous voir obtenir un commandement si la guerre éclate. Et vous comprendrez alors ce que difficile veut dire !

De retour chez lui, Bolitho s'installa confortablement dans un fauteuil et ouvrit la première lettre.

Rentrer à la maison. Ils auraient été surpris s'ils avaient su tout ce que cela signifiait pour leur amiral.

Puis il écouta la musique de sa voix qui montait de la feuille.

« Mon Richard que j'aime... »

— Assurez-vous que ces lettres sont portées à bord du courrier avec les autres, Yovell.

Bolitho écoutait le grincement des palans qui lui parvenait à travers la claire-voie, le bruit des pieds sur le pont. Un nouveau chargement de vivres frais que l'on hissait au-dessus du passavant.

Après cette longue attente, il avait du mal à croire que le moment était enfin arrivé. Et pourtant, Dieu sait qu'ils n'avaient pas perdu leur temps.

Une jolie frégate et deux galiotes à bombes étaient venues mouiller sous la forteresse. Comme promis, un gros transport avait débarqué des troupes pour renforcer la garnison. Il sourit en repensant à la réaction de Lemoine lorsqu'un colonel était venu le relever du commandement : « Je commençais à prendre goût au pouvoir, amiral », lui avait déclaré le lieutenant.

Il entendit Allday arriver dans la salle à manger et leva les yeux pour l'accueillir. Allday avait fait plusieurs sorties pour faciliter sa convalescence et repris des couleurs. Mais il restait toujours voûté, et son élégante vareuse bleue à boutons dorés flottait autour de sa grande carcasse.

Cela faisait près de six mois qu'il avait été blessé, trois mois depuis l'arrivée du brick porteur des dernières instructions de l'Amirauté relatives au sort de l'île.

— Ce sera le printemps en Angleterre lorsque nous rentrerons, lui dit Bolitho. Nous serons restés partis un an.

Il guettait la réaction d'Allday, mais il haussa à peine les épaules en répondant :

— Sans doute que la guerre aura éclaté d'ici là, amiral.

— C'est bien possible.

Il broyait encore du noir ; la terre lui faisait plus peur que les périls de la navigation. Un jour, Allday lui avait dit que les vieux marins étaient comme les navires. Une fois qu'on les avait amarrés à quatre et qu'on n'avait plus besoin d'eux, inutiles qu'ils étaient, on les abandonnait à leur sort.

Et Allday était bien plus jeune lorsqu'il avait laissé tomber cette remarque.

Des trilles se firent entendre sur le pont, on aboyait des ordres, des fusiliers rejoignaient la coupée.

Bolitho se leva et attendit qu'Ozzard lui apportât son manteau. Le nouveau gouverneur de San Felipe était arrivé à bord de la frégate. Un homme chétif qui ressemblait à un oiseau, rien à voir avec la jovialité d'un Rivers.

Ses ordres étaient on ne peut plus clairs : Rivers devait s'embarquer à bord de *l'Achate*. « Cruel retour du sort pour nous deux », songea Bolitho, qui eût pu reprendre à son compte la remarque de Keen : « Mais pourquoi donc à notre bord, amiral ? La peste soit de lui ! C'est une vraie plaie que cet homme-là ! »

Ozzard ajusta soigneusement le manteau aux galons dorés et en vérifia les épaulettes avec l'œil d'un professionnel. Il prit le sabre d'honneur sur son support, mais baissa les bras en voyant Bolitho lui faire un bref signe de tête.

Il attendit qu'Allday eût pris le sabre pour le lui fixer à la taille. Comme il l'avait toujours fait.

Bolitho avait raconté à Belinda le courage dont avait fait preuve Allday et le prix dont il l'avait payé. Mieux que quiconque, elle comprendrait ce qu'il convenait de faire. À bord d'un courrier rapide, les lettres arriveraient bien avant *l'Achate*.

— Merci. Je vais monter accueillir notre... euh... notre hôte.

Il jeta un rapide coup d'œil autour de la chambre, mais Ozzard avait disparu.

— Paré, Allday ?

Allday essaya de sortir les épaules, mais Bolitho lui dit :

— Laissez, c'est encore trop tôt – et, voyant son air désespéré : Vous vous souvenez de cette fois où j'ai failli mourir ? Quand vous vous occupiez de moi sans trêve ni repos ?

Il vit l'œil d'Allday s'éclairer, comme au bon vieux temps.

— Je ne l'oublierai jamais, amiral.

Bolitho hocha la tête, tout ému de voir le plaisir d'Allday à cette évocation.

— Et n'oubliez pas, tant que la marque est frappée à l'avant ! Vous serez toujours le maître d'hôtel de l'amiral, espèce de vieux forban !

Ils gagnèrent ensemble le pont et Bolitho aperçut Rivers qui attendait à la coupée, escorté par des soldats. Il portait des menottes. Le lieutenant Lemoine, qui l'avait accompagné, expliqua précipitamment :

— Ordre du colonel, amiral.

— Sir Humphrey, fit Bolitho, déterminé et impassible, est désormais sous ma protection, monsieur Lemoine. Et l'on ne porte pas de fers à mon bord.

On put voir passer dans le regard de Rivers une immense gratitude. Puis il tourna les yeux vers le mât de misaine où flottait au vent la marque de vice-amiral. Il avait été vice-amiral lui-même, il s'accrochait sans doute désespérément à ce dernier instant, celui où il allait voir son petit univers s'écrouler en ruine.

— Merci de votre geste, Bolitho.

Dans le dos du prisonnier, Keen fronçait le sourcil, comme le vit Bolitho, qui répondit :

— C'est tout ce que je puis faire, mais c'est bien le moins.

Rivers contemplait le rivage. Les gens s'y étaient rassemblés pour assister à son départ. Pas de cris de joie, pas de menaces non plus. San Felipe était ainsi faite, songeait Bolitho, une histoire tumultueuse, un avenir tout aussi incertain.

« Mais pourquoi m'en soucier, pourquoi devrais-je ressentir de la compassion pour cet homme ? se dit-il. Il s'agit d'un traître, d'un pirate de bon aloi dont l'égoïsme et la cupidité ont causé tant de morts ! » Les deux filles de Rivers résidaient à Londres, il était donc probable qu'il serait bien défendu au cours de son procès. Il pouvait même s'en tirer : après tout, si la guerre se rallumait, l'île lui devrait pour une bonne part son salut, quelles qu'en fussent les vraies raisons.

En son for intérieur, Bolitho savait bien que les véritables responsables étaient à Londres, parmi les puissants qui avaient laissé Rivers tirer un profit personnel de ses fonctions.

Keen le regarda tandis qu'on le conduisait dans l'entrepont et lui dit :

— Je l'ai fait mettre en cellule.

Bolitho lui sourit :

— Si vous êtes fait prisonnier un jour, Val, et je ne vous le souhaite pas, vous comprendrez.

Keen se mit à ricaner, inébranlable :

— Mais d'ici là, amiral, rien ne m'oblige à l'aimer !

Ferrier, l'aspirant le plus ancien, vint saluer Keen :

— Mr. Tyrrell monte à bord, commandant.

Bolitho se retourna. Il avait cru que Tyrrell avait passé à terre le plus clair de son temps depuis la perte du *Vivace* parce qu'il n'avait pas envie d'en parler. Ou encore que, farouchement indépendant

comme il l'était, il avait posé son sac à bord d'un autre bâtiment.

Tyrrell avait appris que *l'Achate* était sur le point d'appareiller. Toute l'île d'ailleurs semblait au courant. Il fallait s'attendre à quelques naissances dans les plantations, des bébés noirs et d'autres blancs, après le séjour de *l'Achate*. Cela faisait plaisir d'entendre les marins qui hélaient les gens dans leurs canots ou sur le port et le long du front de mer. Les vergues des navires présents étaient pavoisées de couleurs vives, le vaisseau regorgeait de fruits frais et de cadeaux offerts par les habitants qui naguère les avaient tant craints et haïs.

La tête hirsute de Tyrrell émergea de la descente de dunette.

— J'me suis dit qu'j'allais vous dire un p'tit adieu, Dick, à vous et au p'tit jeune. Si je le revois un jour, il sera capitaine de vaisseau.

Comme Allday, il avait du mal et ce genre de conversation le mettait sur des charbons ardents.

Bolitho préparait son discours en sachant bien que tout ce qu'il dirait pourrait être pris pour un geste de pitié ou pour de la condescendance.

— Alors, Jethro, vous allez rentrer chez vous ?

— Je n'ai plus de chez-moi, je n'ai d'ailleurs plus rien du tout — mais il se radoucit immédiatement. Désolé, vous revoir m'a profondément troublé.

— Moi aussi.

— Vraiment ?

Tyrrell le regardait, soupçonnant un pieux mensonge.

— Je me disais...

Bolitho aperçut du coin de l'œil Knocker qui s'approchait du second, lequel se tourna à son tour vers le commandant. Bolitho savait très bien pourquoi. Il avait senti un souffle de vent lui caresser la joue tandis qu'il causait avec Rivers. Pas grand-chose, non, mais le vent était si fantasque dans ces parages qu'il ne fallait pas le gaspiller. Mais, comme il l'avait fait lorsque Ferrier était venu lui annoncer l'arrivée du brick, il avait jugé préférable de ne pas interrompre la conversation pour jeter un coup d'œil à la flamme. Il poursuivit.

— Et puis, vous savez, il y a l'Angleterre.

Tyrrell rejeta la tête en arrière et partit d'un grand rire.

— Oh, mon bon monsieur, mais qu'est-ce que vous me chantez là ? Qu'est-ce que j'irais faire là-bas ?

Bolitho détourna légèrement le regard pour observer le rivage.

— Votre père était originaire de Bristol. Je m'en souviens, vous me l'avez dit. Ce n'est pas si loin de la Cornouailles, de chez nous.

Le pont commençait à s'agiter, l'action succédant à la nonchalance. Il connaissait par cœur tous ces signes. Un navire qui s'en va, la routine. Mais un navire qui rentre au pays...

— Dick, je suis un *estropié*, répondit-il d'une voix sombre. À quoi

pourrais-je bien être utile là-bas ?

— Il y a sur la côte ouest des navires à ne savoir qu'en faire – et, plus bas : Ils ressemblent au *Vivace*.

Keen s'approcha. Il ne pouvait plus attendre.

— Peu importe, conclut Bolitho, j'ai bien envie de vous emmener.

Tyrrell regarda autour de lui, comme s'il ne se résolvait pas à se fier à son propre jugement.

— Alors je paierai mon passage. J'insiste !

— Affaire conclue, lui dit Bolitho avec un sourire grave.

Ils se serrèrent la main.

— Bon sang, voilà, c'est fait !

Bolitho se tourna vers son capitaine de pavillon :

— Vous pouvez appareiller à votre convenance.

Keen ordonna aussitôt :

— A ramasser les embarcations ! Les deux bordées sur le pont, monsieur Quantock !

Puis il observa un instant Bolitho et l'infirmier, debout près de la lisse de dunette, et hocha la tête.

Les hommes se ruaient en haut puis le long des vergues. Le cabestan commença à virer et *l'Achate* trancha les liens qui le rattachaient encore à la terre en venant sur son ancre.

Adam s'écria, tout excité :

— Vous entendez ça, Jethro, ils nous acclament !

Sur tout le front de mer, on agitait des mouchoirs, on entendait l'écho des voix qui se répercutait sur l'eau, tandis que le cabestan continuait à cliqueter.

— Oui mon gars, fit Tyrrell, cette fois-ci, ils nous acclament.

Le major Dewar traversa le pont et salua, le visage épanoui.

Keen était de la même humeur.

— Très bien, major, vous pouvez nous donner l'aubade, si c'est ce que vous étiez venu me proposer.

Bolitho se rendit soudain compte qu'il serrait la lisse avec une force inhabituelle. Et pourtant, il ne comptait plus ses appareillages, mais cette fois, c'était un peu différent.

— L'ancre à pic, commandant !

— Larguez les huniers !

Bolitho se retourna, Allday était là. *Son bras droit*.

— Du monde aux bras !

Quantock était partout, la tête en avant, totalement pris par la délicatesse de sa tâche.

— Haute et claire, commandant !

Ce n'était pas un appareillage en fanfare, comme lorsque le vaisseau gîte sous une pyramide de toile. Avec toute la dignité propre

à son grand âge, *l'Achate* partit doucement sous le vent. Le soleil miroitait sur la figure de proue, le guerrier en cuirasse, ainsi que sur les sabords fermés et la muraille fraîchement repeinte.

— Envoyez le perroquet, monsieur Scott ! Mais votre division ressemble à un ramassis de vieilles femmes, aujourd'hui !

Les voiles se gonflèrent, commencèrent à vibrer sur leurs vergues et, avec à peine une ride sous l'arc-boutant de martingale, *l'Achate* glissa lentement vers la passe.

Bolitho regardait l'étroit passage, il ne semblait pas plus large qu'une porte charretière. À voir son air tendu, Keen se souvenait fort bien de son entrée insensée par une nuit noire.

— Gouvernez comme ça !

C'était Kocker. Lui aussi, il n'était pas tout à fait le même. Il héla Tyrrell :

— Monsieur Tyrrell, vous avez sans doute des connaissances précieuses à nous communiquer sur l'endroit. Si c'est le cas, je vous en serais bien obligé.

La forteresse se détachait. Un peu plus bas, le sentier escarpé où le petit tambour était mort ; c'était alors que Rivers avait commis sa plus grosse erreur.

Le pavillon qui flottait au-dessus de l'antique batterie descendit à mi-drisse pour saluer le vaisseau qui partait, et Bolitho aperçut les tuniques rouges alignées sur la jetée, baïonnette au canon, drapeaux inclinés. Les huniers de *l'Achate* jetaient des taches d'ombre sur les murailles de la forteresse.

— Ils ne vont pas oublier la *Vieille-Katie* de si tôt, murmura Allday.

Puis il tourna la tête pour écouter la maigre clique de fifres et de tambours qui entonnait *Le Marin et sa promesse*.

Une seule fois, Bolitho le vit porter la main à sa blessure, mais il l'ôta de sous sa belle vareuse bleue et la posa sur la lisse, tout à côté de la sienne.

Comme si, en quittant l'île, il laissait ses souffrances derrière lui.

XVI

LE SECRET

Bolitho, qui avançait à grand-peine sur le pont glissant de la dunette, alla s'agripper aux filets du bord au vent.

Le bâtiment plongeait en tremblant violemment. Dans une succession incessante, les lames prenaient d'assaut son flanc.

Les bossoirs plongèrent une fois de plus, la mer jaillit au-dessus du gaillard avant de dévaler en cascade sur le pont, de se briser sur les canons puis de s'écouler par les dalots. En attendant la suivante.

Malgré ces mouvements terribles et l'humidité désagréable qui régnait, il se sentait tout guilleret. Cela lui rappelait son dernier commandement, lorsqu'il était encore capitaine de vaisseau.

Combien différent des eaux de San Felipe était cet Atlantique grisâtre, avec ses rangées de lames incessantes, colériques, dont les crêtes faisaient penser à des dents jaunes et ébréchées.

Au milieu de cette tempête inattendue, *l'Achate* faisait de son mieux sous foc et huniers au bas ris. Pendant tout le temps qu'il avait été sur le pont, Bolitho avait pourtant vu le maître bosco et ses hommes s'activer au milieu des torrents d'eau pour reprendre les saisines de la drome ou grimper dans la mâture afin d'y réparer quelque manœuvre rompue.

Keen était là lui aussi, son ciré flottant au vent. Il était penché sur le compas et criait plutôt qu'il ne parlait en discutant avec le maître pilote.

Le temps s'était montré imprévisible depuis leur départ de San Felipe. Le vent était tombé alors que l'île disparaissait à peine à l'horizon. Ils étaient restés encalminés des jours durant, avant de pouvoir renvoyer de la toile. Il leur avait fallu ensuite longtemps pour regagner ce qu'ils avaient perdu à cause des courants et des marées.

À présent, au cœur de l'Atlantique, ils découvraient son autre visage. Le vaisseau se comportait fort honorablement en dépit des réparations, la plupart sommaires, pour avoir été effectuées sans le concours d'un arsenal. Mais c'était aussi bien ainsi, songea-t-il amèrement. Les terres les plus proches étaient les Bermudes, à quelque deux cents milles dans le nord-ouest.

Voilà qu'une nouvelle lame arrivait. Il retint son souffle tandis que la mer submergeait le passavant en bouillonnant, balayant quelques marins au passage comme fétus dans un torrent en crue. Il

leva les yeux vers les vergues brassées serré, les voiles arisées qui ressemblaient à des cuirasses métalliques dans cette lumière sinistre.

Des ombres accroupies attendaient le moment propice pour jaillir d'un panneau avant la prochaine déferlante. Quelques-uns des hommes se rendirent compte de sa présence du bord au vent, ils le jugeaient sans doute fou à lier de ne pas être resté confortablement dans ses appartements.

Keen s'approcha de lui en titubant, son visage ruisselant d'embruns.

— Mr. Knocker prétend que cela ne durera pas plus d'une journée, amiral.

Il se baissa pour éviter un déluge qui arrivait sur la dunette avant de dévaler dans les descentes des deux bords.

— Comment Sir Humphrey prend-il tout ceci ?

Keen observait deux de ses hommes qui traînaient une glène de cordage neuf jusqu'au pied du grand mât avant de la hisser jusqu'à la vergue de hunier. Il se détendit un peu lorsqu'il les vit grimper à toute vitesse dans les enfléchures avant que la vague suivante eût eu le temps de les emporter ou de les assommer sur l'une des pièces.

Il cria :

— Très bien, amiral. Il passe le plus clair de son temps à écrire.

Bolitho enfonça le menton dans son manteau, tandis que des embruns et une averse d'eau dévalaient de la poupe. Rivers devait préparer sa défense, rédiger ses dernières volontés et son testament. Et cela lui servait sans doute aussi à se changer les idées, à oublier les milles et les milles qui s'égrenaient sous la quille fatiguée de *l'Achate*.

L'officier de quart s'approchait, avançant main sur main le long de la lisse. Il cria :

— Il est l'heure de faire monter le quart de soir, commandant !

Keen fit la grimace :

— Pardieu, on se croirait plutôt à minuit !

Bolitho l'abandonna et commença à se frayer péniblement un chemin jusqu'à l'arrière où, par contraste, tout paraissait presque calme. Le fracas de la mer et du vent y était assourdi par les énormes épaisseurs de chène.

Mais, dans la chambre, les mouvements étaient tout aussi violents, l'eau suintait à travers les sabords fermés et dans l'embrasure des fenêtres de la galerie au vent. Les fanaux tournoyaient en rondes folles, les meubles faisaient tout ce qu'ils pouvaient pour briser les saisines de gros temps mises en place par Ozzard.

Ledit Ozzard émergea de son office et dut s'accrocher à la portière pour rester debout. Il était verdâtre, et Bolitho n'eut pas le cœur de lui demander une boisson chaude.

— Comment Allday va-t-il ?

Ozzard déglutit péniblement :

— Bien, amiral, il se repose. Dans son hamac. Il a avalé une grande bolée de...

Mais le seul souvenir de cette odeur de rhum le rendait malade et il s'éclipsa en étouffant des renvois.

Bolitho gagna sa chambre à coucher et s'agrippa au rebord de sa couchette qui dansait. C'était ici même qu'Allday avait failli mourir.

Il attendit que le pont remontât un peu et se hissa, tout habillé, dans sa couchette.

Il détestait se sentir ainsi loin de l'action, c'était l'un des aspects de son statut d'amiral qu'il avait le plus de mal à accepter. La stratégie était une chose, mais par des temps comme celui-là, lorsqu'un bâtiment combattait son ennemi héréditaire dans ces conditions, il ne se sentait guère plus qu'un vulgaire passager.

Bolitho se débarrassa en deux coups de pied de ses souliers en faisant la grimace et resta là à contempler les ombres qui naissaient et mouraient autour de lui comme les spectres d'une danse macabre.

D'un autre côté, s'ils semblaient, vulgaire passager ou pas, il valait mieux que les hommes vissent leur amiral dans une tenue convenable.

La tempête commença à se calmer au cours de la nuit et le vent, bien qu'encore violent, vira au sud, ce qui permit à Keen de renvoyer de la toile et à ses hommes d'effectuer les réparations nécessaires. On rangea dans l'entrepont les effets éparpillés un peu partout, on essarda l'eau qui y stagnait encore. Lorsqu'on rappela l'équipage pour le déjeuner, la cheminée de la cuisine lâchait son habituel panache de fumée noire et grasseuse.

Bolitho s'assit à sa table pour avaler une tasse de café bouillant et mâcher de fines tranches de porc grillé panées. C'était l'un de ses mets favoris à la mer, nul ne le préparait aussi bien qu'Ozzard.

En dépit de ce temps de chien et du retard irrattrapable qu'ils avaient accumulé, ils devraient apercevoir avant deux semaines le cap Lizard, pointe la plus méridionale de Cornouailles.

Mais, à sa surprise, cette perspective le rendait nerveux, hésitant. C'était tout ce qu'il espérait, tout ce qu'il désirait si ardemment, mais il se retrouvait aussi déstabilisé qu'un jeune blanc-bec d'aspirant.

Il se leva et s'approcha du miroir accroché au-dessus de sa table. Il avait pris un an de mieux. La boucle de cheveux qui cachait l'horrible cicatrice au-dessus de l'œil droit était toujours noire, mais il était sûr qu'on y aurait trouvé en cherchant bien quelques fils grisonnants. Il essaya de chasser ces pensées. Il était le plus jeune vice-amiral de la liste navale, à l'exception de *Notre Nel*^[2], toutefois. Mais cela n'était qu'une bien piètre consolation. Il avait quarante-six ans,

Belinda en avait dix de moins. Et si l'on supposait...

Bolitho se retourna avec une certaine gratitude en entendant Keen arriver, sa coiffure sous le bras.

— Prenez donc un peu de café, Val. Qu'est-ce...

Il remarqua soudain l'air préoccupé de Keen.

— Un problème ? demanda-t-il.

— Oui, fit Keen, la vigie vient de signaler une épave à la dérive dans le nordet. Des victimes de la tempête, j'imagine, amiral.

— Oui – il tira sur sa vareuse de mer passée. Ce n'est pas le transport de passagers qui était devant nous ?

— Non, amiral. Cela voudrait dire qu'il a énormément dérivé ; et, si nous changeons de route pour aller voir, ajouta-t-il en scrutant Bolitho, nous allons perdre un temps précieux, amiral.

Bolitho se mordit la lèvre. Il se souvenait d'avoir vu une fois un canot à la dérive avec un survivant à bord. Tous les autres n'étaient plus que des cadavres. Il songeait au jeune Evans, à ce qu'il avait dû ressentir dans sa chaloupe, après la perte de son bâtiment, ayant autour de lui ses compagnons blessés ou mourants. À quoi ressemblait-il alors ? Au dernier survivant, comme celui qu'il avait vu, bien des années plus tôt.

Une heure plus tard, tandis que *l'Achate* réduisait la voile pour venir dans le vent à une allure assez inconfortable, le canot s'éloigna lentement pour aller inspecter la zone où flottaient quelques épaves et des morceaux de bois brisé.

Il leur avait fallu une éternité pour arriver près des débris que la tempête avait laissés derrière elle. Par un temps pareil, dans l'Atlantique, il était probable que plusieurs bâtiments avaient connu le même sort.

Bolitho se tenait à l'arrière, la lunette rivée à l'œil, et eut bientôt détaillé les restes pathétiques qui flottaient sur l'avant du travers.

Ce n'était pas un très gros navire, songea Bolitho. Il avait probablement été submergé par une vague gigantesque déferlant sur un arrière insuffisamment protégé, et avait chaviré sans espoir.

Keen abaissa sa lunette :

— Il y a une embarcation, amiral !

Bolitho fit pivoter son instrument pour observer la chose à moitié immergée qui accusait une forte gîte et qui avait dû être une chaloupe.

— Ils sont vivants ! s'exclama Keen. Deux en tout cas !

L'enseigne de vaisseau Scott, qui assurait le commandement du canot, houspilla ses hommes pour leur faire produire un dernier effort lorsqu'il aperçut lui-même les survivants.

Bolitho entendit le pilon de Tyrrell sur le pont détrempé. Il lui demanda :

— Qu'en pensez-vous, Jethro ?

— C'est un français, répondit Tyrrell sans hésiter une seconde. Ou du moins, c'était un français.

Keen stabilisa sa lunette puis dit, tout excité :

— Vous avez raison ! En tout cas, ils ne sont pas du commerce !

Bolitho aperçut Tuson et ses aides qui se tenaient près de la coupée, on avait frappé un palan pour hisser à bord les survivants.

— Qui parle le mieux français à bord ? demanda Bolitho.

Keen répondit aussitôt :

— Mr. Mansel, notre cambusier. Il était dans le négoce du vin, avant la guerre.

Bolitho sourit : la version qu'il avait entendue était légèrement différente, Mansel étant en réalité un ancien contrebandier.

— Parfait, dites-lui de se tenir paré. Il faut qu'il sache ce qui s'est passé.

Il y avait dix survivants en tout. Ils étaient à moitié assommés, choqués, à demi rendus aveugles par les vagues, et avaient abandonné tout espoir d'être secourus si loin des terres. Leur bâtiment était un brick, *La Prudente*, qui effectuait la traversée de Lorient à la Martinique. Leur commandant avait été emporté par-dessus bord et le second avait réussi à mettre une embarcation à l'eau avant d'être lui-même mortellement atteint à la tête par un espar qui lui était tombé dessus. L'officier mort se trouvait encore dans la chaloupe, et son visage livide baignait dans l'eau qui montait presque jusqu'au plat-bord.

Le bosco qui se trouvait dans le canot cria :

— Je le passe par-dessus bord, çui-ci, lieutenant ?

Mais l'enseigne de vaisseau Scott s'empara d'une gaffe et tira le cadavre jusqu'à lui.

Bolitho conclut que les survivants étaient sans doute trop épuisés et trop choqués pour avoir eux-mêmes poussé leur officier à l'eau. Il ne les quitta pas des yeux de tout le temps qu'on mit à les transporter vers une descente. Ils semblaient ne toujours pas comprendre ce qui leur arrivait.

— Amiral, lui dit Keen, Mr. Scott a trouvé quelque chose.

Il avait du mal à cacher sa hâte à reprendre la route et à revenir au cap initial.

Le cadavre de l'officier émergea de la coupée, dégouttant de l'eau qu'il rendait par la bouche et qui ruisselait de son uniforme, puis resta à se balancer au-dessus du pont tel un criminel pendu au gibet.

Scott courut à l'arrière et vint les saluer.

— Voici ce qu'il portait attaché à sa ceinture, amiral. Je l'ai découvert lorsque la chaloupe a chaviré.

Bolitho se tourna vers Keen. Il avait l'impression de dépouiller

un mort. L'officier français était allongé sur le pont, bras et jambes écartés, un œil à moitié ouvert comme si la lumière était trop forte pour lui.

Black Joe Langtry, le capitaine d'armes, recouvrit le cadavre d'un morceau de toile, non sans lui avoir auparavant retiré le pistolet qu'il portait à la ceinture. C'était sans doute ce qui lui avait permis de faire régner un semblant d'ordre au cours de cette terrible nuit, lorsque son bâtiment avait chaviré.

— C'est bien ça, amiral, lui dit Keen, il allait de Lorient à la Martinique.

— Ceci confirme parfaitement ce que je pensais, lui répondit Bolitho en hochant la tête.

Il fallut un certain temps pour ouvrir l'enveloppe de toile épaisse et briser quelques sceaux écarlates de taille imposante.

Bolitho suivait sur les lèvres du cambusier les mots qu'il déchiffrait lentement sur la dépêche en bonne et due forme adressée à l'amiral qui commandait l'escadre des Antilles, à Fort-de-France.

Nul besoin de chercher pourquoi l'officier avait tenté de sauver ce pli.

Le cambusier leva les yeux, mal à l'aise de voir tous ces regards rivés sur lui.

— Autant que je puisse dire, amiral, il y a marqué que, à réception de ces ordres, il convient de reprendre immédiatement les hostilités contre l'Angleterre et ses possessions.

Keen se tourna vers Bolitho :

— J'en sais bien assez comme ça !

Bolitho s'approcha des fenêtres de poupe pour regarder le canot que l'on élinguait avant de le remonter à bord. Cela lui laissait un peu de temps pour réfléchir, pour méditer sur ce que lui avait rapporté ce simple geste d'humanité.

— Pour une fois, Val, finit-il par répondre, la tempête nous aura été d'une grande aide.

Keen le regarda retirer de l'enveloppe une poignée de balles de pistolet, destinée à l'entraîner le cas échéant au fond de l'eau plutôt que de la laisser tomber aux mains de l'ennemi. Mais l'officier était mort avant d'avoir pu agir, et ses hommes avaient été trop ignorants ou trop terrorisés pour s'en soucier.

— Ainsi, conclut Keen, ce n'est plus une simple menace, c'est la guerre.

— Au moins, fit Bolitho avec un sourire triste, nous savons quelque chose que les autres ne savent pas. C'est toujours un atout.

Vergues brassées, barre dessus, *l'Achate* vira et éloigna son bout-hors des épaves qui flottaient là et de la chaloupe pleine d'eau qui coulerait au prochain coup de chien.

Au crépuscule, on immergea le lieutenant de vaisseau avec les honneurs qui lui étaient dus. Bolitho, Adam et Allday assistaient à la cérémonie, Keen dit quelques prières avant que le cadavre basculât le long du bord.

« Le prochain français que nous croiserons, songea Bolitho, risque fort de se montrer beaucoup moins pacifique. »

— Eh bien, sir Humphrey, je crois que vous avez souhaité me voir.

Bolitho essayait de rester calme, mais le changement qu'il avait constaté dans l'apparence et le maintien de Rivers lui faisait quelque chose. Il avait pris dix ans, son dos s'était voûté comme s'il portait un énorme fardeau.

Rivers parut surpris lorsque Bolitho lui montra un fauteuil. Il s'y laissa choir et fit du regard le tour de la chambre : on aurait cru qu'il n'y reconnaissait rien. Il commença :

— J'ai mis par écrit tout ce que je sais du complot qui a été ourdi pour s'emparer de ma... – il hésita – ... pour s'emparer de San Felipe. Le contre-amiral Burgas, qui commande l'escadre basée à La Guaira, devait devenir gouverneur jusqu'à ce que la possession en fût reconnue à l'Espagne.

— Étiez-vous au courant de l'attaque contre la mission ? Saviez-vous que l'endroit pourrait être utilisé pour abriter une force d'invasion ?

— Non, je faisais confiance au capitaine général. Il m'avait promis de me ramener davantage de trafic de leurs possessions sur le continent. Je ne voyais que des avantages à l'affaire.

Bolitho prit les papiers qu'il lui tendait et commença à les lire attentivement. Il reprit :

— Ceci pourra vous aider à assurer votre défense à Londres, encore que...

— *Encore que...* fit Rivers en haussant les épaules. Oui, je comprends.

Il leva les yeux et demanda :

— Si vous êtes en Angleterre pendant que se déroule mon procès, serez-vous disposé à témoigner en ma faveur ?

Bolitho le regarda droit dans les yeux.

— Voilà une demande qui n'est guère banale ! Après avoir attaqué mon bâtiment et mes hommes...

Rivers insista :

— Vous êtes officier. Je ne veux pas être défendu pour ce que j'ai fait, mais je veux que l'on comprenne ce que j'ai essayé de faire : conserver l'île sous le pavillon britannique, ce qui est maintenant le cas, grâce à vous.

Voyant que Bolitho gardait le silence, il poursuivit :

— Après tout, si les Espagnols étaient passés à l'action avant votre arrivée, ce que j'avais entrepris aurait pu réussir et on m'aurait considéré sous un jour totalement différent.

Bolitho le regardait tristement.

— Mais *ils ne l'ont pas fait*. Vous savez certainement d'expérience, sir Humphrey, que si un commandant ouvre le feu sur un bâtiment ennemi ou s'en empare, ou s'empare de ce qu'il croit être un ennemi, pour découvrir une fois arrivé au port que les deux pays sont en paix, eh bien, que se passe-t-il ? Ce commandant pourra bien n'avoir eu aucun moyen de savoir ce qu'il en était, il sera cependant...

— On ne l'en blâmera pas moins – il se leva. Je voudrais retourner dans ma cellule.

Bolitho se leva à son tour.

— Je tiens à vous annoncer que nous serons en vue de terre d'ici à une semaine. Ensuite, votre sort sera en d'autres mains que les miennes.

— Je comprends. Merci.

Rivers se dirigea vers la porte, Bolitho aperçut les deux fusiliers qui l'attendaient. Adam, qui avait assisté à tout leur bref entretien, lui dit :

— Je ne ressens aucune compassion pour lui, mon oncle.

Bolitho effleura la blessure que cachait la boucle rebelle de cheveux noirs.

— Il est trop facile de juger.

— Mais, répondit Adam dans un sourire, si vous aviez été nommé gouverneur, mon oncle, vous seriez-vous conduit comme lui ? – d s'aperçut de la gêne de Bolitho et ajouta : Vous avez conclu vous-même.

Bolitho revint s'asseoir.

— Vous êtes un vrai diable, Allday ne se trompait pas sur votre compte.

Adam était redevenu sérieux.

— Je suis heureux d'être votre aide de camp, mon oncle. D'avoir passé autant de temps près de vous m'aura enseigné énormément de choses. Sur vous, et sur moi – il laissa traîner sur la chambre un regard désenchanté. Je regretterai la liberté que j'ai connue ici, plus que je ne saurais le dire.

Bolitho était assez ému.

— Je pourrais en dire autant. On m'avait déconseillé de vous choisir ; Oliver Browne me disait que nous étions trop proches. Peut-être avait-il raison, d'une certaine manière, mais, lorsque nous serons rentrés à Falmouth, les choses seront...

Ils levèrent ensemble les yeux vers la claire-voie en entendant la

vigie crier :

— Ohé, du pont : voile dans le sudet !

Bolitho voyait un carré de ciel bleu se découper dans le panneau. Son cœur battait plus vite, il sentait sa gorge qui devenait sèche tout à coup. Comme le chasseur pris par surprise au moment même où il aurait dû se montrer le plus vigilant.

Il s'approcha de la table pour consulter la carte. Il examina les quelques calculs qui y étaient inscrits, la ligne toute droite qui était tracée jusqu'à la côte de Cornouailles. Il était peu probable qu'un navire marchand eût appareillé de France ou d'Angleterre alors que la guerre venait tout juste d'être déclarée. Il fallait un certain temps pour savoir quelles règles allaient s'appliquer.

— Je monte sur le pont.

Il se dirigea vers la porte, sortit en plein soleil. La mer était agitée, couverte de moutons, le vent toujours bien établi du sud. *L'Achate* faisait route grand large, tribord amures.

Les hommes s'étaient rassemblés par petits groupes, certains regardaient la vigie juchée dans le croisillon d'artimon.

Keen mit ses mains en porte-voix :

— Ohé, la vigie !

— Commandant ?

L'homme se baissa pour essayer de voir son commandant, très loin en dessous.

— A quoi ressemble ce navire ?

— Bâtiment de guerre, commandant !

Keen eut un geste d'impatience :

— Montez là-haut avec une lunette, monsieur Mountstevens, cet homme est complètement fou !

Il aperçut soudain Bolitho et le salua :

— Je vous prie de m'excuser, amiral.

Bolitho examina la mer totalement vide, soudain inquiet. Rentrer à la maison sous-entendait-il tant de choses ? Était-ce si différent d'avant ?

— On dirait qu'il vient du sudet, amiral, reprit Keen, il est trop loin pour sortir du golfe de Gascogne.

Mountstevens avait gagné son perchoir instable près de la vigie. Il cria :

— Commandant, ça y ressemble bien, quelque chose comme une grosse frégate ! – et, après un silence : Je dirais que c'est un français !

Bolitho se contraignit à marcher calmement jusqu'à la lisse de dunette, les idées et les hypothèses se bousculaient dans sa tête comme un essaim de frelons.

Une frégate française au large, qui se dirigeait sans doute cap au nord vers la Manche ou la pointe du golfe, Brest peut-être ?

Il songeait à l'officier qui était mort, à l'enveloppe, au petit brick qui se rendait de Lorient à la Martinique.

— Ohé, du pont ! J'aperçois une autre voile sur son arrière, commandant !

Knocker, qui était arrivé sans rien dire près de la roue, murmura :

— Bon sang de bois ! Voilà qui nous promet encore des ennuis, je le sens !

— Il est en route de rapprochement, amiral, commenta Keen. Vingt dieux, il aura l'avantage du vent !

Bolitho ne se retourna même pas, mais inspecta le pont. Il semblait très proche et très lointain à la fois. Encore deux jours, moins peut-être, et ils auraient rencontré des bâtiments de l'escadre de la Manche qui assuraient la pénible mission de maintenir le blocus.

— Val, ce français court un gros risque – il se retourna et vit que Keen avait compris. Peut-être ne sont-ils pas au courant des dernières nouvelles, que nous ne connaîtrions pas nous-mêmes si *La Prudente* ne s'était pas perdue.

L'aspirant Ferrier, qui était grimpé dans les enfléchures à la première alerte, appela :

— Je vois le premier, commandant ! Une grosse frégate ! Je ne vois pas encore l'autre, mais...

La voix de MountSteven le coupa net :

— Le second est un bâtiment de ligne, commandant ! Un soixante-quatorze !

L'un des timoniers lâcha entre ses dents :

— Ah, les salauds !

Bolitho s'empara d'une lunette et alla rejoindre l'aspirant.

— A quelle distance, monsieur Ferrier ?

C'est alors qu'il aperçut le français de tête dont les voiles de perroquet se teintaient d'or au soleil. Puis sa silhouette changea soudainement et il commenta comme s'il parlait tout seul : « Il établit ses cacatois. »

Il redescendit sur le pont et, s'adressant à son neveu :

— Comme vous l'apprendrez, le rôle d'une frégate consiste à renifler le danger et à identifier les inconnus.

— Dans ce cas, répondit Adam, ils ne savent pas que la guerre a repris.

Bolitho essayait de mettre de l'ordre dans ses idées. Tout cela ne collait pas : les vaisseaux français se rapprochaient rapidement, le vent du sud jouait en leur faveur.

— Monsieur Knocker, cria-t-il, le cap ?

— Est quart nordet, amiral !

Keen murmura :

— Si j'abats d'un rhumb ou de deux, ils vont se douter de quelque chose, se dire que nous essayons de passer au large.

Mais d'un autre côté, amiral, un changement d'allure nous donnerait quelques nœuds de mieux.

Un changement de cap pour s'éloigner de l'ennemi, un bâtiment qui envoie davantage de toile, rien de tout cela ne peut laisser indifférent le commandant d'une frégate, surtout s'il navigue de conserve avec un soixante-quatorze.

— Restez comme ça, Val, ils nous observent, souvenez-vous-en.

Keen leva les yeux vers la flamme.

— Sans ce foutu coup de chien, nous serions arrivés au mouillage, à l'heure qu'il est !

La cloche piqua six coups sur le gaillard d'avant et Bolitho vit le commis émerger avec son adjoint pour distribuer la ration de rhum. Il songea à Allday, au rhum qui avait ranimé ses souvenirs.

— Je vous suggère d'envoyer les hommes aux rations, Val. La cuisine pourra leur servir un repas chaud un peu plus tôt qu'à l'accoutumée.

Keen s'éloigna à grandes enjambées pour s'entretenir avec Quantock près de la lisse. Quelques secondes plus tard, les sifflets retentissaient dans l'entrepont, à la plus grande joie des marins, tout heureux de ce petit changement dans la routine des jours.

Bolitho reprit sa lunette pour tenter de distinguer le second vaisseau. C'était apparemment une des plus récentes frégates françaises. Quarante-quatre canons. Il voyait maintenant toute la coque, elle s'élevait sur une lame avant de retomber dans de grandes gerbes d'embruns. Elle volait littéralement sur l'eau.

Il écoutait les conversations des hommes de quart. La perspective du combat ne semblait guère les troubler. Ils avaient déjà dépêché au fond un deux-ponts espagnol, ils s'étaient emparés d'une île. À côté, une frégate française serait un jeu d'enfant.

Keen de nouveau s'approcha.

— Ils peuvent très bien rester à bonne distance lorsqu'ils auront reconnu notre pavillon, amiral.

— Très bien, montrez les couleurs.

Mais, lorsque le pavillon écarlate monta à la corne, rien ne se produisit. Mountstevens signala simplement que la frégate avait hissé à son tour le pavillon tricolore.

Tyrrell fit son apparition sur le pont, il mastiquait lentement un morceau de bœuf salé. Il jeta un regard au mât d'artimon et demanda :

— Vous croyez que vous arriveriez à me hisser là-haut, commandant ?

Keen se tourna vers lui, mais il avait bien d'autres chats à fouetter.

— Une chaise de bosco, c'est ça que vous voulez dire ?

Tyrrell jeta un coup d'œil à Bolitho et se mit à sourire.

— Non, juste une idée qui me vient. Vous vous souvenez de ce soixante-quatorze, à Boston ? Celui qui était supposé participer aux négociations. Ça pourrait bien être le même. Si c'est le cas, il est fort probable qu'il n'a pas entendu parler d'état de guerre – il étalait un sourire de plus en plus large. Bon, ce serait affreusement ennuyeux, hein ?

Ils avaient oublié Mountsteven, mais il se rappela à eux :

— Un *troisième* bâtiment, commandant ! Une autre frégate, je crois !

— Seigneur ! fit lentement Keen – et au bosco : Aidez Mr. Tyrrell à grimper là-haut, je vous prie.

Plusieurs des hommes de quart se retournèrent pour regarder la progression chaotique de Tyrrell le long du mât d'artimon. Sa jambe de bois cognait à grand bruit contre les drisses et les espars.

Keen fit à voix basse :

— Trois contre un, amiral. La cote est sacrément inégale.

Bolitho tendit sa lunette à un bosco.

— Vous voudriez que nous prenions la fuite ?

— Pour rien au monde, amiral, mais je ne garantis pas l'état de ce bâtiment si nous devons combattre.

Bolitho vit la silhouette de la frégate changer encore de forme. Elle avait viré de bord et pointait droit sur eux. Il répondit tranquillement :

— C'est une nouvelle guerre qui commence, Val, pas une vulgaire petite querelle. Après avoir désarmé la moitié de sa flotte, l'Angleterre n'a jamais été aussi mal préparée. Si notre peuple doit connaître un nouveau conflit long et pénible, nous aurons besoin de victoires, pas de chefs qui s'enfuient parce que la cote est *inégal* !

Il se tourna vers Keen et, s'efforçant d'apaiser son souci :

— Nous n'avons pas le choix, Val, dit-il. Les frégates vont nous courir sus comme les chiens courent le cerf. Ils voudront laisser au soixante-quatorze le temps d'arriver à portée et de conclure. Si nous devons être vaincus, je préférerais que ce soit en faisant face à l'ennemi plutôt qu'en me faisant chasser jusqu'à ce que le vent nous abandonne.

Tyrrell venait de redescendre sur le pont.

— Bon sang, j'ai bien manqué me faire couper en deux – il leur jeta à tous deux un coup d'œil interrogateur. C'est bien le même. Il a dû faire route vers le sud en quittant Boston. Il porte une marque de contre-amiral au mât d'artimon.

— Dans ce cas, fit Bolitho, il s'agit de l'*Argonaute*, un vaisseau de troisième rang flambant neuf. J'ai connu son amiral dans le temps. Le

contre-amiral Jobert, l'un des rares officiers de la marine royale à avoir échappé à la Terreur. Un officier de valeur.

Il savait que tous ceux qui se trouvaient dans les parages l'écoutaient attentivement sans avoir l'air d'y toucher. Ils essayaient de comprendre ce qui se passait, ce qui risquait de leur arriver. Il conclut comme incidemment :

— Je descends manger un morceau, *puis* nous rappellerons aux postes de combat.

Bolitho disparut sous la poupe en sachant pertinemment que ce commentaire anodin sur son repas allait se répandre dans tous les postes et au carré comme une traînée de poudre. Il entendait presque ce qu'on en disait : pas de souci, les gars, l'amiral est descendu se faire un casse-croûte.

Il vit à peine le factionnaire qui lui ouvrait la portière de toile, et se dirigea directement vers les fenêtres de poupe. En se penchant par-dessus le rebord, il distinguait à peine les huniers de la frégate. Encore environ une heure de répit. Il ne se passerait peut-être rien. Pourquoi combattre si c'était uniquement pour périr ? Qui pourrait le blâmer de s'être tenu à l'écart du mauvais sort qui s'acharnait sur lui ?

Il avait la poitrine oppressée, son cœur battait à tout rompre. Était-ce la peur ? Était-ce bien ce à quoi elle ressemblait ? Était-ce le combat de trop ? Dieu sait que la chose était arrivée à d'autres, et des meilleurs.

Il s'essuya le visage avec un pan de sa chemise et revint dans sa chambre sans rien voir.

Il craignait de perdre ce qui lui était si précieux, si précieux qu'il ne pouvait penser à rien d'autre.

Il avait espéré trop de choses et trop fort. Et il faiblissait au moment même où ses hommes avaient tant besoin de lui.

Quels espoirs lui restait-il à présent ? Dans le tonnerre des canons, ils représentaient bien peu de chose.

Ozzard entra dans la chambre avec un plateau.

— Du poulet tout frais, amiral.

Bolitho le regarda poser avec précaution le plateau sur la table. Ainsi donc, le commis avait lui aussi abandonné tout espoir, sans quoi il ne se serait jamais résolu à sacrifier l'une de leurs réserves les plus précieuses.

Ozzard l'observait patiemment :

— Un verre de quelque chose, amiral ?

Bolitho lui fit un grand sourire. Pauvre Ozzard, si confiant, si loyal. La pensée ne lui venait pas qu'il serait peut-être mort avant la nuit.

— Bonne idée, Ozzard. Je prendrai un peu de ce vin du Rhin.

Comme Ozzard courait en chercher, Bolitho cacha son visage

dans ses mains.

L'amiral français n'avait visiblement pas entendu parler de la guerre qui venait de reprendre. Dans le cas contraire, il aurait certainement modifié sa formation pour attaquer simultanément dans trois directions. L'*Achate* pouvait s'occuper d'abord de la frégate et la mettre hors de combat avant que son commandant eût pris conscience de ce qui lui arrivait, puis se ruer à l'attaque du soixante-quatorze. Les chances de succès restaient médiocres, mais la situation s'améliorait.

Il se souvint de l'incrédulité et de la rage qui avaient été les siennes lorsque l'espagnol avait attaqué l'*Achate* et coulé l'*Epervier*. Il se souvint de leur colère à tous face à tant de ruse et de lâcheté.

Comment pouvait-il se conduire maintenant de la même manière ?

Honneur. Il avait l'impression que la chambre lui renvoyait ce mot à la figure en écho, comme une insulte.

Son regard tomba sur le vieux sabre de sa famille posé dans son support, il se rappelait son père qui le lui remettait au lieu de le donner à Hugh. Hugh étant l'aîné, ce sabre lui revenait de droit. Mais sa disgrâce, l'opprobre qui l'avait frappé de façon si tenace que Bolitho l'avait encore à ses trousses comme un esprit malfaisant jusqu'à ce trou de San Felipe, cette honte qui avait brisé le cœur paternel avait fait aboutir ce sabre entre ses mains.

— Le sort en est jeté ! finit-il par dire à voix haute.

Il n'avait jamais été maître de ses décisions, même s'il avait commis l'erreur de raisonner autrement.

Lorsque Ozzard revint avec une bouteille qu'il avait tirée de l'endroit frais où il serrait ses réserves à fond de cale, il trouva Bolitho dans l'état où il espérait le trouver, calme, parfaitement impassible.

Après tout, les choses n'étaient pas si terribles que cela.

XVII

A LA LOYALE

Bolitho enjamba quelques filins qui traînaient sur la dunette et se dirigea vers le bord au vent. La frégate française s'était rapprochée, mais elle avait réduit la voile, donnant l'impression de ne pas trop savoir que faire. Il estima sa distance à un demi-mille par le travers tribord.

Il entendait des hommes qui se tramaient derrière lui, sur le pont, à croire que presque tout l'équipage avait été subitement frappé d'infirmité.

Il fallait à tout prix mettre aux postes de combat, mais sans que transpirât cette agitation de fourmilière qui eût renseigné au premier coup d'œil les vigies françaises.

Keen était en train de donner ses ordres au maître bosco :

— Vous attendrez le début de l'engagement pour envoyer vos hommes gréer les chaînes de vergue.

Le gros Harry Rooke marmonna une espèce de réponse inintelligible et Keen le rabroua sèchement :

— Nous n'avons pas le choix, mon cher. Un imbécile qui fait un geste de trop et nous nous ferons bouffer par les petits poissons avant la nuit !

Il se retourna et surprit Bolitho qui l'observait.

— Mr. Quantock est émerveillé par son dernier résultat, amiral ! Vingt minutes pour mettre aux postes de combat ! – cette esquisse de plaisanterie ayant eu l'air de le calmer, il ajouta :

Quels sont vos ordres pour cette journée qui restera dans les mémoires, amiral ?

— Nous allons changer de cap dans quelques instants, lui expliqua Bolitho, et abattons de trois rhumbs. Je fais l'hypothèse que la frégate va réduire la distance pour prendre poste par le travers. Mais elle sera alors beaucoup plus près.

Si seulement son cœur voulait bien se calmer, qu'on ne devinât pas sa tension au seul son de sa voix !

Keen se tourna vers la frégate, dont la pyramide de voile était désormais fortement réduite.

— Elle est toute neuve, comme le troisième rang[3]. Sans doute pour impressionner les Américains – il avait du mal à cacher son amertume. Ce n'est pas ce qu'ont choisi de faire ces messieurs de chez

nous en envoyant ce soixante-quatre presque bon à réformer !

Bolitho s'avança vers la lisse pour inspecter le pont et les sombres dix-huit-livres. Les servants étaient dissimulés sous les passavants ou entassés contre leurs pièces avec leurs appareils et leurs armes.

— Il faudra faire vite, Val. Le soixante-quatorze est encore loin sur notre arrière, mais il prendra tout son temps. Il va nous courir dessus dès que nous aurons dévoilé nos intentions.

Keen acquiesça. Il révisait dans sa tête la manœuvre à venir puis encore la suivante.

— Le troisième français est plus petit, Mr. Mountstevens pense qu'il s'agit d'une frégate de vingt-six. Si je me souviens bien, il s'agit de la *Diane*, une ancêtre à côté des deux autres.

Knocker retourna le sablier fixé près de l'habitacle et annonça :

— Paré, commandant.

— Faites passer la consigne à la batterie basse.

Keen, qui jetait un regard à la ronde, vit Allday qui montait de l'arrière. Il tenait le vieux sabre de Bolitho, et l'on pouvait penser que sa mine compassée ne servait qu'à masquer la souffrance que lui causait sa blessure.

Bolitho leva les bras pour le laisser lui fixer son sabre.

— Vous ne devriez pas porter ces épaulettes dorées aujourd'hui, amiral, lui glissa Allday – il haussa les épaules et eut un bref sourire. Mais, depuis le temps que je navigue avec vous, j'devrais savoir que c'est pas la peine de discuter, pas vrai ?

Bolitho observait les voiles du français. Il aperçut un éclat de soleil, une lunette braquée sur eux depuis la hune de misaine. Ils risquaient d'un moment à l'autre de voir quelque chose de louche et de rappeler aux postes de combat. Il répondit à Allday :

— Prenez bien soin de vous. Pas de risques inutiles aujourd'hui !

Il lui prit le bras et deux des porteurs de poudre qui se trouvaient à côté se donnèrent des coups de coude. Ils en oubliaient l'ennemi, ils avaient le sentiment d'être mêlés à une part de leur intimité.

Allday le regarda, toujours aussi impassible.

— Ne m'insultez pas, amiral. Si ces salopards nous sautent dessus, i'vont me trouver, ça, y a pas d'doute !

Bolitho sourit :

— J'ai appris moi aussi qu'il valait mieux ne pas discuter, mon vieux.

Il se retourna en entendant Keen dire :

— Ils font un signal à l'*Argonaute*, amiral !

L'aspirant Ferrier laissa retomber sa limette et expliqua :

— C'est un code, commandant.

— Changez de cap, ordonna Bolitho.

Les timoniers étaient parés ; la roue tourna aussitôt, des marins se précipitèrent pour réorienter les vergues et Knocker annonça :

— Abattu de trois quarts, commandant ! En route nordet quart nord !

Bolitho perçut immédiatement le changement. Le vent poussait désormais de toute sa force dans les voiles de *l'Achate*. Keen ordonna :

— Faites descendre Mr. Mountstevens de là-haut : j'ai bien failli l'oublier, celui-là.

— Le français change de route, commandant !

Bolitho retint son souffle : la puissante frégate venait d'un quart ou deux en direction de *l'Achate* tout en envoyant sa grand-voile et sa voile d'étai.

Keen tapa violemment du poing dans sa paume et s'exclama :

— Il nous remonte, amiral !

Un fusilier qui se rapprochait des hamacs en rampant laissa tomber un objet, ce qui fit s'emporter le sergent Saxton :

— Je vais t'écorcher vif si tu bouges encore une fois !

Bolitho observait toujours la frégate. Les embruns volaient par-dessus la guibre et le boute-hors. Si elle continuait de gagner ainsi sur eux, elle allait les frôler sur tribord, à moins d'une demi-encablure.

Il reprit sa lunette. Des visages tendus les regardaient de l'autre côté de l'eau, des visages qui lui donnèrent l'impression de venir on ne sait d'où, habitué qu'il était à ses têtes de tous les jours...

— Parés aux pièces !

Keen, les bras croisés, avait les yeux rivés sur l'ennemi. Dès que *l'Achate* changerait d'amure de nouveau, il dériverait fortement sous le vent. Mais cette manœuvre brutale le placerait au travers des bossoirs de la frégate. C'était maintenant ou jamais car, dans quelques minutes, les deux vaisseaux entreraient en collision une fois que *l'Achate* aurait commencé à virer.

— Du monde aux bras !

Bolitho serra son vieux sabre et le plaqua contre sa cuisse.

— Envoyez !

La grosse roue se mit à grincer, les timoniers se jetèrent de tout leur poids sur les manetons et les vergues commencèrent à pivoter. Deux pavillons montèrent au grand mât puis au mât d'artimon.

— Ouvrez les mantelets ! Et vivement ! En batterie !

Bolitho ne pouvait arracher ses yeux de la frégate et de la masse de toile et d'espars qu'il voyait grandir à mesure que le navire se dirigeait sur leur flanc.

Il entendit le son du clairon et n'eut aucun mal à se figurer la sauvage confusion qui devait régner à bord de la frégate en voyant soudain le navire qu'elle avait suivi faire volte-face pour devenir un

vrai lion à l'accul, avoir ses canons en batterie chargés à la double et tous ses chefs de pièce concentrés sur leur cible.

— Quand vous voudrez ! cria Keen – il baissa brusquement le bras. Feu !

Bolitho crut tout d'abord qu'il avait trop tardé, qu'il n'aurait pas dû gaspiller un temps précieux à montrer son pavillon. Si les rôles avaient été inversés...

Il se recroquevilla au départ des dix-huit livres de la batterie haute qui partirent violemment au recul, tandis que, un pont plus bas, les gros vingt-quatre-livres faisaient trembler la coque de la quille à la pomme du mât.

Les hommes s'affairaient dans la fumée âcre qui s'échappait par les sabords pour se dissiper au-dessus des passavants. *L'Achate* avait lâché sa bordée face au vent.

À aussi faible distance, l'effet fut immédiat, dévastateur.

Le mât de misaine puis le mât de hune de la frégate vacillèrent sous la volée meurtrière des pièces chargées à la double. Ce fut ensuite le tour des espars, des voiles, qui se rejoignirent dans une avalanche, passèrent dans un bruit de tonnerre par-dessus les bossoirs et les flancs, projetant de grandes gerbes d'écume dans les airs et faisant pivoter la coque.

— Ecouvillonnez ! Chargez !

— Paré à virer, monsieur Quantock ! cria Keen.

Il n'eut pas besoin de préciser qu'il y avait urgence.

Barre dessous, *l'Achate* remonta dans le lit du vent. Bolitho se félicitait de ne pas porter davantage de toile. Avec un vent pareil, ils auraient couru gros risque de faire chapelle ou, pis encore, de démâter.

À tribord, les chefs de pièce levaient le bras l'un après l'autre, tandis que les canons pointaient la gueule aux sabords.

La frégate continuait de dériver sous le vent, entraînée par le poids des espars et des voiles, mais Bolitho ne s'y laissait pas prendre et savait ce qui risquait de se passer une fois qu'elle se serait débarrassée de ce fouillis à grands coups de hache.

— Le hunier ! Du monde aux bras ! Allez, bordez-moi ça ! Remuez-vous !

L'Achate virait toujours, la frégate surgit soudain entre ses bossoirs tribord comme si c'était elle qui avançait et non le petit deux-ponts.

Pour un observateur peu au fait de ces choses, le spectacle aurait ressemblé au chaos. Le bosco et ses hommes couraient le long des vergues, tandis que sous leurs pieds, le vaisseau donnait l'impression de pivoter autour de ses mâts, jusqu'à venir sous la poupe de l'ennemi.

— Batterie tribord ! Parés !

Keen avait levé le bras et ne cilla même pas lorsqu'un canon partit le long de la muraille de la frégate. Mais pour elle, il était déjà trop tard et, lorsque *l'Achate* fut à hauteur de son travers tribord, les pièces restèrent silencieuses, incapables qu'elles étaient de décaler suffisamment en gisement.

Bolitho vit un feu de mousqueterie partir de la poupe, auquel les tireurs d'élite de Dewar répliquèrent immédiatement.

Il ressentit comme un haut-le-cœur lorsque le boute-hors de *l'Achate* passa devant la poupe. On voyait les fenêtres briller, il réussit à lire un nom, *La Capricieuse*, écrit en lettres d'or sur le tableau.

La caronade tribord de *l'Achate* fit feu du gaillard d'avant, et tout l'arrière de l'ennemi sembla s'ouvrir comme un antre béant. Lorsque l'énorme boulet d'une caronade pénètre à l'intérieur d'une coque surpeuplée avec son plein de mitraille, il vous transforme un pont en abattoir.

Hommes, armes, safran, tout cela allait être soufflé et rendu inutilisable pour des heures.

Keen mit ses mains en porte-voix :

— Monsieur Quantock ! Envoyez les cacatois !

Il n'avait même pas besoin d'attendre le résultat et de constater les effets du tir de la caronade. La frégate était hors de combat.

L'Achate se dégagea pour reprendre le vent par le travers. À son bord, rien n'avait changé : pas une seule perte, pas une égratignure, pas un trou dans les voiles.

Bolitho escalada l'échelle de poupe et pointa sa lunette sur le soixante-quatorze. Même à cette distance, il paraissait terrible.

Il avait renvoyé de la toile et un pavillon de signal destiné à sa conserve flottait à une vergue.

Il entendit Knocker qui criait :

— En route est quart nordet, commandant !

Le français faisait cap au nordet. Ils étaient revenus en route de collision. *Argonaute* avait pourtant l'avantage du vent et tenterait sans doute de désarmer son adversaire en le démâtant ou en mettant à bas son gréement avec des boulets à chaînes tout en restant à bonne distance.

Bolitho dirigea sa lunette sur la frégate démâtée. Le traumatisme avait dû être terrible. Il se souvenait de l'époque où il était resté prisonnier en France : plus jamais cela, il en avait fait le vœu.

Keen le salua :

— Toutes les pièces sont chargées et parées, amiral – il leva les yeux vers les hauts. Mr. Rooke a même réussi à mettre en place les filets et les élingues.

Bolitho lui sourit.

— Je *savais* que cette manœuvre était assez risquée, Val.

Keen détourna son regard.

— Vous les avez avertis dans les règles. Cette fois-ci, ils n'en auront pas besoin.

Il fixait le soixante-quatorze, tout juste à un mille, tandis que la petite frégate s'éloignait de sa grosse conserve et tirait des bords sous son vent, afin de pouvoir se ruer sur *l'Achate* et l'attaquer d'une autre direction. Après avoir vu le sort de *La Capricieuse*, c'était peu probable qu'elle se risquât à se lancer immédiatement au combat.

Bolitho regardait lui aussi le vaisseau amiral français. L'instant de l'affrontement approchait, une tenaille lui serrait les reins. Il était tout neuf, puissant, bien armé. Mais *l'Achate* était plus agile et avait prouvé sa valeur des centaines de fois.

Keen réfléchissait tout haut.

— S'il se maintient à notre vent, amiral, nous ne réussirons pas à l'atteindre. Alors que lui peut se déplacer à sa guise ou tenter de tirer quelques coups longs qui risquent de nous causer de gros dégâts.

— Je suis d'accord avec vous.

Bolitho grimpa jusqu'aux filets et passa la tête par-dessus.

— Leur seconde frégate, la *Diane* : elle fait cap à l'ouest pour le moment, puis elle reviendra sur nous – il lui fit un sourire. Nous attraper par les chevilles.

Keen acquiesça.

— Et elle pourrait nous faire du mal si nous étions déjà aux prises avec *l'Argonaute*, amiral.

Bolitho redescendit.

— Dites-moi ce que vous en pensez. Ne pourrions-nous pas utiliser la *Diane* comme appât ?

Le regard de Keen s'éclaira :

— Vous voulez attaquer la frégate, amiral ?

Bolitho fit oui de la tête.

— Le contre-amiral Jobert est, à ce que je crois, un marin respectable. Je ne l'imagine pas rester à l'écart alors que sa dernière frégate est attaquée par un bâtiment de ligne !

Il leva la tête vers le soleil. Il ne s'était pas écoulé une heure depuis que la caronade, l'Écrabouilleur comme on l'appelait familièrement, avait brisé la résistance de la première frégate.

— Vous avez à bord un chef de pièce du nom de Crocker, je l'ai rencontré à la forteresse. Un individu assez terrifiant, mais, pour ce que j'en ai vu, un expert dans son domaine.

— Il est affecté à la batterie basse, amiral, répondit Keen. Je vais l'envoyer chercher.

Crocker arriva sur le tillac en abritant du soleil son œil encore valide. La lumière l'indisposait, lui qui sortait tout juste de la pénombre de l'entrepont. Le poing sur le front, il regarda Bolitho et

attendit. Cette silhouette déformée jurait avec les fusiliers en tunique rouge qui se tenaient là.

— Je désire que vous vous occupiez personnellement des deux pièces de retraite, lui dit Bolitho. Nous allons bientôt avoir de la compagnie par ici, et, lorsque je vous en donnerai l'ordre, je veux que vous lui causiez suffisamment de dégâts pour que son amiral se fasse un peu de souci.

Crocker tordit encore le cou, si c'était possible, pour le regarder de son œil unique.

— Commandant ?

— Faites ce qu'on vous dit, Crocker, coupa Keen d'un ton las. Ce soixante-quatorze français va se rapprocher lorsque son amiral se rendra compte de ce qui se passe.

— Oh, si c'est ça *Je vois*, commandant !

— Prenez tous les hommes que vous voudrez, mais je veux faire exploser cette frégate.

Crocker découvrit ses dents ébréchées.

— Dieu soit loué, amiral, j'avais cru qu'vous m'parliez d'la p'tite !

Il s'éloigna en sautillant de son étrange démarche chaloupée et Keen conclut :

— Si nous laissons les Grenouilles s'approcher, ce vieux Crocker va leur faire une terreur d'enfer !

Bolitho desserra sa cravate et leva les yeux vers le ciel. Des mouettes planaient très haut au-dessus des vaisseaux aux prises, indifférentes à tout. Elles guettaient d'un œil froid les dépouilles qui allaient bientôt leur échoir.

Il songea à Belinda, aux vertes prairies qui descendaient en pente sous le château de Pendennis. C'était là sans doute qu'elle se postait pour observer les navires qui passaient. Il entendit Adam qui disait :

— Cela ne va pas être long.

Bolitho posa son regard sur lui. Avait-il peur soudain ? Se rebellait-il à l'idée de mourir si jeune ?

Mais le jeune officier surprit son regard :

— Je vais très bien, amiral. Je serai prêt.

— Je n'en ai jamais douté, lui répondit Bolitho en souriant. Allez, venez, Adam, nous allons faire quelques pas. Cela nous aidera à passer le temps.

C'est ainsi que les servants des pierriers et les fusiliers tireurs d'élite perchés dans les hunes purent voir leur amiral et son jeune aide de camp faire les cent pas sur la dunette. Leur ombre balayait les dos nus des canonniers qui attendaient près de leurs pièces avec leurs écouvillons et leurs charges de poudre.

L'aspirant Ferrier laissa retomber sa lunette pour la centième fois peut-être, les yeux usés à force d'observer le soixante-quatorze qui se rapprochait toujours. Il y avait encore si peu de temps, il ne pensait qu'à une chose : rentrer chez lui et passer ses examens pour devenir enseigne. Cette haute pyramide de toile, cette double rangée de canons qui luisaient au soleil comme des dents noirâtres, tout cela représentait pour lui la fin de ses espérances. À présent, ce qui le tracassait le plus, c'était de savoir s'il allait ou non supporter ce qui l'attendait.

Bolitho passa près de lui, en grande conversation avec son neveu, qui se mit à sourire à une remarque qu'il lui faisait. Lorsqu'il reprit sa lunette, toute sa peur s'était envolée.

Un pont plus bas, l'aspirant Owen Evans essayait de percer l'obscurité pour trouver l'enseigne de vaisseau Hallowes. Il avait sous sa responsabilité les vingt-six pièces qui se trouvaient là. Il courut lui transmettre le message du commandant.

Hallowes écouta, et répondit laconiquement :

— Mais sur ma tête, Walter, nous allons commencer par la frégate !

Son adjoint, le cinquième lieutenant, éclata de rire comme s'il n'avait jamais entendu de plaisanterie plus réjouissante.

Evans s'arrêta au pied de l'échelle. Il observa les pavois peints en rouge, la peau luisante des hommes postés près des sabords grands ouverts, sens aux aguets, le climat tendu. Tous avaient noué leur foulard sur les oreilles. Dans cet espace confiné, le rugissement des vingt-quatre-livres pouvait vous rendre sourd en quelques minutes.

Evans regarda sa main posée sur le vieux bois poli : elle tremblait et il n'y pouvait rien, comme si elle eût été soumise à une volonté autonome.

Le choc que lui causa cette impression lui fit lever les yeux vers le pont. Ce n'était plus comme avant, ce jour où il s'était tenu près de l'amiral alors qu'il voyait le vaisseau espagnol s'embraser après un combat féroce. Ni même lorsqu'il avait dû prendre le commandement de la chaloupe de *l'Epervier*. Non, cela n'avait rien à voir.

Des scènes fugitives repassaient devant lui. Sa fierté, son enthousiasme, lorsqu'il avait été accepté comme aspirant à bord d'une frégate jolie comme l'était *l'Epervier*. Son premier uniforme, confectionné avec tant d'amour par son propre père. Evans appartenait à une famille nombreuse, mais il était seul à avoir choisi la mer plutôt que le métier de tailleur.

Foord, le cinquième lieutenant, vit le jeune garçon hésiter près de l'échelle et cria d'un ton sec :

— Remue-toi, mon p'tit gars. Tu vas avoir des messages comme s'il en pleuvait dans pas longtemps !

Foord avait été aspirant à bord et n'avait que dix-neuf ans. Il ajouta en se radoucissant :

— Qu'y a-t-il, monsieur Evans ?

Evans le regardait droit dans les yeux.

— Rien, monsieur !

Mais tout en lui criait : « Je vais me faire tuer. Je vais mourir. »

Foord le regarda grimper l'échelle et poussa un grand soupir. Le garçon pensait sans doute à la fin du commandant Duncan.

Plus bas encore, sous les pieds de Foord, Tuson, le chirurgien, tournait lentement autour de sa table fabriquée maison. Il regardait l'assortiment de scies et de sondes, les bassins encore vides pour les « abattis », la lanière de cuir que l'on plaçait entre les dents du patient. Et la grande jarre de rhum, pour tenter de calmer les souffrances. Un peu plus loin, au-delà de la lueur dansante des lanternes qui tournoyaient, ses aides et les garçons étaient piqués là comme des vampires, attendant eux aussi la suite des événements, les mains enfouies sous leurs grands tabliers.

Tuson pénétra dans sa minuscule infirmerie et examina sans les voir les couchettes, les quarts pleins de rhum et de cognac. Il serra les poings, il avait la bouche sèche comme du carton en imaginant ce qu'il ressentirait s'il ingurgitait cette boisson.

Il entendit des pas à l'extérieur et aperçut le caporal Dobbs qui l'observait sans trop savoir que faire. Il était armé, baïonnette au canon. Dobbs remplissait également la charge de caporal d'armes et assistait le capitaine d'armes. Mais, pour l'instant, il n'était plus qu'un fusilier normal et on l'attendait sur le pont.

Tuson se rendit compte que Sir Humphrey Rivers était lui aussi près de la porte, la tête courbée sous les barrots.

Dobbs commença, un peu gêné :

— Pouvais pas vraiment laisser un gentilhomme de cette sorte rester en prison, monsieur.

Tuson hocha la tête : c'était vrai, si le bâtiment leur filait sous les pieds.

Dobbs poursuivit :

— Et j'ai trouvé qu'il était pas convenable de le laisser tout seul avec ces Grenouilles qu'on a piquées, ceusses qu'ont fait naufrage.

Tuson se tourna vers Rivers.

— Mais si vous restez ici, sir Humphrey, ce ne sera pas très agréable non plus.

Rivers regardait les ombres qui dansaient, il sentait l'odeur funeste qui semblait traîner là.

— Ce sera toujours mieux que de rester seul – il fit un bref signe du menton. Je vous en suis reconnaissant.

Soudain soulagé d'avoir réussi à se débarrasser d'une corvée, le

caporal courut vers l'échelle sans demander son reste.

Les bouteilles et les cruches se mirent à tinter : un coup de canon venait de tonner à l'arrière.

— Mais que font-ils ? s'exclama Tuson.

— Une pièce de retraite, fit Rivers en esquissant un sourire.

— Vous n'avez donc pas oublié ? lui demanda Tuson en se tordant les mains.

— Voilà quelque chose que l'on n'oublie jamais, répondit Rivers en accrochant à un clou sa redingote richement passémentée.

Plus bas encore, au cœur de la grosse coque, installé dans la cambuse qui lui était réservée, Tom Ozzard, garçon de l'amiral, croisa les bras et commença à se balancer d'avant en arrière, comme pour apaiser quelque souffrance.

À la lueur d'un pauvre et unique fanal, il voyait autour de lui tous les biens de Bolitho que l'on avait entassés là. Ozzard se disait que ce n'était pas convenable de laisser ainsi ces objets en désordre. La table et les fauteuils de belle facture, la superbe cave à vins, le bureau et la couchette, de même que tout ce qui se trouvait hors de la cale et des fonds et avait été déménagé, arraché à sa place, pour être jeté en bas quand on avait rappelé aux postes de combat. À présent, les deux ponts de *l'Achate* ne formaient plus qu'un grand espace libre de tout obstacle, de l'avant à l'arrière. Les hommes pouvaient ainsi se déplacer sans rencontrer d'obstacle, le chemin était libre pour les mousses chargés du ravitaillement en poudre et en boulets.

Ozzard avait entendu le bruit de la drame que l'on descendait pour la prendre à la remorque. Lorsque la bataille commencerait, on couperait les bosses et le tout serait récupéré par le vainqueur. Des embarcations laissées sur le pont, sur leurs chantiers, n'étaient qu'une source supplémentaire d'éclis mortels lorsque les boulets vous tombaient dessus.

Ozzard se tourna vers la porte cloutée et frissonna. Il faisait un froid de gueux dans ce réduit où il serrait son vin et où il venait parfois se réfugier, par exemple dans ce genre d'occasion.

Allday et lui possédaient le privilège de se déplacer à leur convenance, et il était reconnaissant à Bolitho de lui avoir procuré cet emploi. Dans sa soute, au plus profond de la coque, il avait peur. Mais cela ne le troublait guère, cela faisait longtemps qu'il s'y était habitué.

Lorsqu'il était allé servir du poulet frais à Bolitho, il avait pris le temps de s'arrêter pour jeter un œil à la carte du pilote, à l'arrière. Il serra un peu plus fort les bras sur sa maigre poitrine. Sous ses pieds, il y avait la quille et, sous la quille, rien que l'océan sans fond.

Il ferma les yeux en entendant un coup de canon qui fit violemment trembler le pont. Mais c'était si loin, cela paraissait inoffensif. Plus tard, il s'aventurerait peut-être sur le pont. Il entendit

une nouvelle explosion étouffée et résolut d'attendre.

Loin de tout ce qui se passait dans ce petit univers enfermé entre les ponts, Bolitho monta sur le tillac pour observer le soixante-quatorze. Il avait encore envoyé de la toile, mais n'avait pas tiré un seul coup de canon alors que la distance se réduisait toujours. Il jugea qu'il avait légèrement modifié son cap et que les deux bâtiments se trouvaient désormais en route parallèle. La frégate légère avait un comportement totalement différent. Après être venue vent arrière, elle avait viré de bord pour finalement se placer sous le vent du travers de *l'Achate*.

— Ouvrez le feu, ordonna-t-il.

Il entendit que l'on faisait passer la consigne à la dunette et sentit le vaisseau répondre à la barre puis venir comme à contrecœur aussi près du vent que possible.

La frégate sembla se déplacer jusqu'à se trouver droit sur leur arrière. Puis, son ordre étant arrivé en bas, le vieux Crocker actionna son boutefeux et la pièce de retraite tribord recula avec un claquement bref. Bolitho ne cilla pas, il eut même l'impression de voir le boulet atteindre le sommet de sa trajectoire avant de plonger dans l'eau presque le long de la muraille. Il y eut une grande gerbe, bientôt emportée par le vent.

Il entendit les fusiliers postés près des filets qui parlaient à voix basse. Ils faisaient sans doute des paris sur le coup suivant.

Le vieux Crocker était un fameux canonnier. Il avait manqué de peu la frégate à son premier essai.

À présent, il avait la portée dans l'œil, il la « sentait », comme tout chef de pièce qui se respecte. Qui plus est, le commandant de la *Diane* se le tiendrait pour dit.

La frégate ouvrit le feu avec l'une de ses pièces de chasse. La modeste gerbe qui s'éleva largement sur l'arrière de *l'Achate* fit monter un concert de lazzi chez les fusiliers. Leur lieutenant se mit à aboyer :

— Sergent Saxton, vous m'obligeriez en rappelant à l'ordre cette bande de ruffians !

Mais le cœur n'y était pas et il ne put s'empêcher de sourire en proférant cette fausse réprimande qui n'était destinée qu'aux oreilles de Bolitho.

Adam arriva avec une lunette et regarda ce qui se passait sur leur arrière. Une pièce de chasse fit partir un nouveau coup sous le tableau.

Cette fois, il n'y eut pas de gerbe pour signaler le point de chute du boulet. Au lieu de cela, un grand morceau de hunier s'envola au vent et resta à virevolter autour de sa vergue comme une bannière blanche.

Bolitho entendit les vivats étouffés qui saluaient le coup plus

bas. Ils l'avaient touchée. Si l'un des boulets de dix-huit livres de Crocker atteignait la coque fragile de la *Diane*, les conséquences risquaient d'être sérieuses.

— Amiral, s'exclama Adam, regardez ! *L'Argonaute* établit sa grand-voile.

Le soixante-quatorze semblait se gonfler au fur et à mesure qu'il envoyait toutes ses voiles et commençait à s'incliner à la gîte. Les sabords inférieurs étaient au ras de l'eau. Il changea d'amure pour se diriger droit sur *l'Achate*.

Bolitho entendit Keen qui criait :

— Abattez de trois rhumbs, monsieur Kocker. Venez au nordet quart nord !

Les hommes s'attelèrent aux bras. Kocker était debout près de l'habitable comme un épervier qui fait le guet. Crocker tira une nouvelle fois ; l'un des focs de la frégate tomba et connut le même sort que son compagnon déchiqueté.

Quantock criait :

— Monsieur Mountstevens ! À virer sur ce bras au vent ! Non, annulez, bon sang, monsieur !

Les hommes se bousculaient aux drisses et aux bras, seuls les canonnières tribord qui faisaient face à l'ennemi étaient restés à leurs postes.

Bolitho dut s'accrocher aux filets pour résister à la gîte tandis que le vaisseau s'inclinait sous la traction des voiles.

Le commandant du français serait bien obligé maintenant de laisser tomber la distance, bon gré mal gré. À moins qu'il n'ordonnât à la frégate de rester à l'écart. Dans ce cas, *l'Achate* accepterait le combat singulier. Bolitho se mit à sourire. Bien... enfin, presque.

L'un des fusiliers appuyés sur les hamacs, son mousquet chargé calé contre la joue, surprit ce sourire et dit à Bolitho :

— J'm'en vais leur donner une bonne leçon, à ces Grenouilles, amiral !

Et, se rendant soudain compte qu'il venait de s'adresser à un amiral sans qu'on l'eût invité à le faire, il se tut, tout confus.

Bolitho se tourna vers lui. Il ne savait même pas son nom.

Dans un instant, ils allaient se battre et c'était leur vie à tous qui serait en jeu. C'est en général à l'arrière que l'on déplorait le plus de victimes, car le tillac et la dunette n'offraient aucune protection. Ce fusilier risquait d'être l'une d'entre elles.

— J'y compte bien, lui répondit-il – et, voyant tous ces regards fixés sur lui : Donnez le meilleur de vous-mêmes, les gars, conclut-il.

Il aurait presque voulu ravalier ses mots...

Un grand bruit désagréable : Crocker faisait feu de l'autre pièce. La frégate avait très légèrement modifié son cap, mais la chose n'avait

pas échappé au canonnier difforme. La silhouette grandit un instant, Crocker tira sur le boutefeu et le boulet vint s'écraser sur le passavant bâbord, expédiant dans les airs des ais et une volée d'éclis.

Les hommes hurlaient de joie et Bolitho retint son souffle. La frégate tombait lentement sous le vent, des lambeaux de toile déchirée fouettaient au-dessus du pont. Elle commença à s'éloigner.

Il descendit en courant l'échelle de poupe et gagna la lisse.

Les choses n'allaient plus tarder. Jetant un rapide coup d'œil à ce qui se passait par le travers, il vit l'avant du soixante-quatorze qui grossissait. Ses voiles claquaient au vent, il virait de bord et commençait à se rapprocher de *l'Achate*.

— Parés !

Les cris cessèrent instantanément et les canonniers s'accroupirent près de leurs pièces pour observer leur cible par les sabords.

— A volonté !

Le français avait l'avantage du vent, mais les voiles de *l'Achate* recevaient une poussée telle que ses canons étaient à la hausse maximale grâce à la gîte.

— Feu !

Un pont après l'autre, pièce par pièce, la bordée soigneusement préparée se déclencha de l'avant jusqu'à l'arrière. Quelques-unes des pièces avant étaient décalées à fond en gisement, et leurs servants pesaient de tout leur poids sur les aspects pour pointer de nouveau sur l'ennemi.

Bolitho observa attentivement les huniers de *l'Argonaute* battant en tous sens, tandis que le vent ne demandait qu'à s'engouffrer dans les trous causés par les pièces chargées à la double.

Tout le long de la muraille et plus loin derrière, la mer s'anima de grandes gerbes d'embruns lorsque d'autres boulets touchèrent de plein fouet la surface.

Il lui était impossible de déterminer s'ils avaient touché une zone vitale. La distance diminuait toujours et le commandant du français savait aussi bien que Keen ce que risquait de lui coûter un coup au but : les Français avaient déjà un bâtiment hors de combat, le second subissait le tir de Crocker. L'officier devait en outre se sentir humilié de ce qui lui arrivait, sans compter qu'il avait son amiral sur le dos.

Bolitho aperçut une ligne de flammes brillantes qui illuminait le flanc du soixante-quatorze, il se raidit en prévision de la nausée que lui causerait le vacarme de métal, des craquements qu'allaient faire les boulets forant à grand bruit le bois. Mais au lieu de tout cela il perçut le hululement sinistre des boulets à chaîne et vit de grands morceaux d'espars brisés se détacher des vergues supérieures, tandis que dans

l'invisible attaque, le petit perroquet se comportait comme un vulgaire mouchoir que le vent emporte.

— Paré !

Keen avait le bras levé.

— Feu !

Les canons reculèrent violemment dans leurs palans, les servants bondirent pour écouvillonner et recharger alors que les gueules fumaient encore.

— Paré !

Il s'essuya le visage d'un revers de main.

— Feu !

La démonstration était époustouflante. Les exercices et l'habitude de la discipline portaient maintenant leurs fruits. Deux bordées, alors que *l'Argonaute* n'en avait tiré qu'une seule.

Ils frappaient à présent de plein fouet. Le hunier d'artimon se pencha comme l'arche d'un pont qui se brise, les voiles étaient constellées de trous faits par les éclis et les boulets.

Bolitho retint son souffle, l'ennemi leur envoyait une seconde bordée.

Il sentit immédiatement le choc effroyable des boulets qui frappaient la coque, perçant la basse voile de misaine à mille endroits d'un seul coup. Le vent fit le reste et elle ne fut bientôt plus que lambeaux.

La cadence s'était ralentie, les départs étaient plus irréguliers. Les chefs de pièce tiraient sur les boutefeux et se jetaient immédiatement en arrière pour éviter le recul.

On entendit un terrible craquement et, dans un grand fouillis de haubans, d'espars, le grand mâst de hune de *l'Achate* s'effondra. Il piqua sur le passavant bâbord à la façon d'un béliet, faucha les filets comme s'il se fût agi d'une toile d'araignée avant de basculer par-dessus bord.

Rooke et ses hommes intervinrent immédiatement à grands coups de hache pour évacuer tout ce chaos. Deux marins étaient tombés. Étaient-ils morts, ou seulement assommés par le choc, Bolitho n'en savait rien.

Les canons grondèrent de nouveau, dans un vacarme qui lui vrillait le cerveau : des bouts de cordage et des lambeaux de voiles continuaient à tomber dru sur les canonniers dégoulinant de sueur qui chargeaient et tiraient sans relâche.

Keen cria :

— *L'Argonaute* vient sur nous, amiral !

Il avait l'air fou, sa coiffure avait disparu depuis longtemps, emportée dans la tourmente.

Bolitho s'essuya les yeux pour mieux distinguer leur adversaire.

La ruse avait marché. *L'Argonaute* déboulait plein vent arrière, toute la toile dessus. Ses pièces d'avant tiraient un peu au hasard, quelques coups faisaient but, mais les autres ricochaient sur les vagues loin sur l'arrière car l'incidence était trop forte.

La frégate légère ne faisait aucun effort pour se rapprocher et remerciait sans doute le ciel de rester cantonnée à un rôle de spectateur. Elle était maintenant trop éloignée pour être d'une quelconque utilité. Et il était désormais trop tard pour tenter une manœuvre de dernière minute.

Bolitho s'entendit crier au-dessus du vacarme :

— Les *hommes*, Val, pas les bateaux. Ce sont eux qui comptent !

De la fumée s'élevait au-dessus du passavant, un fusilier tomba des hauts et ses hurlements se perdirent dans le tonnerre du bombardement. L'un des dix-huit-livres avant était renversé sur le côté, il avait écrasé deux de ses servants qui baignaient dans leur sang. Un troisième se tordait de douleur et poussait de grands cris, cloué sur le pont par la volée brûlante.

Des hommes qui servaient du bord non engagé coururent prendre la place des morts et des blessés. D'autres accoururent à l'appel de Quantock pour effectuer quelques réparations urgentes et charger la grand-voile. Elle était trop exposée et l'on ne pouvait prendre le risque de voir des étincelles ou un morceau de bourre incandescente la mettre en feu.

Bolitho estima la distance à une encablure. Le français tirait de manière intermittente, mais, à cette portée, il frappait *l'Achate* à coups redoublés.

Keen avait eu raison d'établir sa voilure principale. Si *l'Achate* se retrouvait incapable de gouverner faute de toile, il allait tomber sous le vent, exposer sa poupe sans défense aux gros canons du français et connaître finalement le même sort que la frégate. Si l'ennemi parvenait à tirer sur toute la longueur de *l'Achate*, les deux ponts subiraient d'horribles ravages.

Les yeux de Bolitho le piquaient. Il se tourna vers le mât de misaine et put constater que sa marque flottait toujours au-dessus de la fumée et du carnage. Et l'amiral français la voyait lui aussi. Cela lui donnerait une raison supplémentaire de se ruer à l'attaque, sans se préoccuper des conséquences.

— Feu !

Keen attendit que les pièces eussent fini de gronder, puis appela :

— Monsieur Trevenen ! Prenez le commandement de cette division !

Mountstevens gisait près de l'une de ses pièces. Il avait perdu un bras, la moitié de sa figure était écorchée à vif comme de la toile

brûlée.

La batterie inférieure tirait sans relâche, Bolitho imaginait le spectacle comme s'il y était. Il y avait eu son poste de combat lorsqu'il était aspirant, autant dire il y avait mille ans. Les pavois peints en rouge pour qu'on ne vît pas le sang, les silhouettes grotesques et bondissantes des servants qui caracolaient et se démenaient autour de leurs pièces, et pendant tout ce temps, de la fumée envahissant cet espace confiné – on était en plein enfer de Dante.

Un boulet passa en trombe par un sabord et Bolitho suivit sa course : des hommes projetés de côté, un de leurs camarades à moitié coupé en deux au passage. Le boulet finit par s'écraser de l'autre bord. Des hommes tombèrent, roulèrent sur le pont, martyrisés, et Bolitho aperçut Tyrrell se frayant un passage entre les débris et les flaques de sang, silhouette furieuse, sauvage, à laquelle le pilon de bois ne faisait qu'ajouter une touche plus effrayante encore.

Un autre boulet vint percer de plein fouet les filets de dunette et envoya valdinguer les hamacs sur le pont comme des poupées désarticulées. Deux hommes de barre tombèrent, l'un des quartiers-mâîtres pilotes s'effondra en hurlant. Il avait un éclis de bois planté dans le ventre comme une flèche barbelée.

Bolitho regarda tout autour de lui comme un forcené, mais vit Adam se remettre sur ses pieds sans l'aide de personne. Il essaya de lui dire quelque chose dans la fumée, mais sa voix se perdit dans le vacarme assourdissant et il lui fit un simple sourire avant d'aller aider les gens à l'arrière.

— Crédiieu, amiral, ça sent un peu trop le roussi à mon goût !

Bolitho se tourna vers Allday. Il souffrait visiblement, mais tenait son coutelas des deux mains comme s'il s'agissait d'une épée du Moyen Age.

Il sentit sa coiffure voler et comprit que les tireurs d'élite commençaient à se sentir assez près pour tenter leur chance.

— Ne restez pas planté là, Allday, ou descendez.

Il tenta de sourire, mais son visage était figé et desséché comme du vieux cuir.

Un aspirant se précipita pour récupérer sa coiffure. Elle avait un gros trou tout près du bord.

Bolitho se força à sourire :

— Eh bien, merci, monsieur... ?

Le jeune garçon ne le voyait plus. La vie s'éteignait dans ses yeux comme une chandelle qui s'éteint. Puis il tomba en crachant un flot de sang.

Bolitho remit sa coiffure en place et se retourna pour faire face à l'ennemi. Il ne s'était même pas souvenu du nom de ce jeune homme.

Une grande ombre balaya le pont, suivie aussitôt d'un concert de

cris et de clameurs. Le petit mât de hune au complet, avec le petit perroquet et ses vergues, avait été tranché aussi nettement qu'une carotte. Il bascula par-dessus bord, entraînant dans son sillage le gréement, des hommes, des débris humains.

Il entendit Allday crier, tout essoufflé :

— La marque, amiral ! Ils ont fait tomber votre marque !

Malgré le désastre qui arrivait, en dépit de la mort qui rôdait, le ton de sa voix manifestait tout ce qu'il ressentait d'indignation, de stupéfaction.

Bolitho sortit son vieux sabre et laissa tomber le fourreau sur le pont sans trop savoir ce qu'il faisait.

L'ennemi était quasiment le long du bord ; les armes crachaient toujours leur feu, partout dans l'air volaient des débris divers sifflant en toutes directions.

Ainsi, c'était la fin. Le destin est écrit et les hommes n'y échappent que rarement.

Il aperçut sous la dunette quelques marins qui se jetaient à plat ventre, des espars tombaient toujours et rebondissaient sur les filets ou plongeaient dans l'eau.

Ils avaient donné tout ce dont ils étaient capables, bien au-delà de ce que l'on aurait pu attendre d'eux.

Il fit un grand geste de son bicorné au canon le plus proche et cria :

— Allez, les gars ! Une dernière bordée !

Une balle de mousquet arracha l'une de ses épaulettes dorées. Un fusilier s'en empara et la cacha dans sa tunique.

Sonnés, couverts de sang, salis par la fumée de poudre, les marins retournèrent à leurs pièces. Les écouvillons s'activaient comme s'ils avaient été le prolongement des bras qui les tenaient, les hommes étaient aveugles à tout, sauf au pavillon tricolore qui jetait son éclat au-dessus de la fumée.

Bolitho cria :

— Encore une bordée et il va être sur nous, Val !

Il s'aperçut alors que Keen se tenait le côté, il y avait du sang sur ses mains et sur son pantalon blanc. Keen vit son inquiétude et hocha la tête. Il laissa échapper entre ses dents :

— Non, pas maintenant, il ne faut pas que les hommes me voient tomber !

Quantock vit à son tour ce qui se passait et agita sa coiffure :

— Feu !

Les pièces tonnèrent à bout portant, les boulets croisaient ceux de l'ennemi. Des éclis volaient du pont, des hommes essayaient de trouver de l'air, d'autres criaient des ordres à des camarades qui étaient déjà tombés.

Quantock ressentit une espèce de sentiment de triomphe. Au moment précis où ils allaient se battre au corps à corps, lorsque seule comptait une discipline de fer et non la conviction, c'était lui et non pas Keen qui avait pris le commandement.

Tout cependant n'alla pas comme il le pensait : il glissait, bientôt il gisait sur le pont. Mais quoi, tout s'arrangeait : quelqu'un allait venir à son secours. Le temps qu'il comprît que ce sang était le sien, ses yeux, à l'instar de ceux de cet aspirant qui avait ramassé la coiffure de Bolitho, avaient perdu la vie.

XVIII

COMMENT S'ENDORMENT LES BRAVES

Çà et là, sur toute la longueur des deux vaisseaux, les canons continuèrent de tirer jusqu'à ce que se produisît la collision. On aurait dit que les servants de l'entrepont ne savaient plus ce qu'ils faisaient, ou qu'ils étaient si obnubilés par le tonnerre continu de leurs pièces qu'ils ne faisaient plus le lien avec quoi que ce fût en dehors de l'enfer qui les entourait.

Sur le pont supérieur, l'air sentait la mort à plein nez. Mousquets et pistolets visaient indistinctement officiers et marins.

Bolitho voyait l'espace entre les deux coques se rétrécir, l'eau qui y était emprisonnée jaillissait sur les murailles avant de se vaporiser sur les volées brûlantes des pièces.

Des boulets martelaient le pont ou s'écrasaient sur les filets de brangle, tandis que, du haut des hunes, des salves de balles meurtrières s'abattaient au-dessus de la fumée et faisaient ruisseler sur les ponts, ami ou ennemi, des ruisseaux de sang.

Keen s'était accroché d'une main à la lisse de la dunette et pressait l'autre contre son côté pour que sa vareuse empêchât le sang de couler en abondance. Mais il était d'une pâleur mortelle et ne bougeait même plus lorsque les balles de mousquet percutaient le pont à ses pieds ou fauchaient les hommes qui se trouvaient près de lui.

Adam sortit son sabre recourbé et s'écria :

— Ils arrivent !

Ses yeux brillaient. Les deux coques se heurtèrent violemment et le choc fit tomber d'autres espars qui assurèrent encore plus fortement leur étreinte.

Allday se tenait épaule contre épaule près de Bolitho. Il brandissait son coutelas comme pour menacer l'ennemi et cria :

— Attention, amiral, ils s'en prennent à vous !

Quelques Français avaient déjà pris pied sur la guibre de *l'Argonaute*, qui se frottait contre le château de *l'Achate*. Gréement et filets s'emmêlaient inextricablement, tandis que la mer qui s'élevait faisait rouler les deux vaisseaux l'un sur l'autre.

Mais une décharge de mousqueterie en abattit quelques-uns avant qu'ils eussent eu le temps de couper les filets et plusieurs autres furent repoussés à grands coups de pique d'abordage alors qu'ils essayaient déjà de battre en retraite.

Le capitaine Dewar brandit son épée :

— Fusiliers, sus à eux !

Ce furent ses derniers mots sur cette terre. Une balle lui arracha la mâchoire et il dévala l'échelle de dunette jusqu'au pont. Hagard, Hawtayne, son adjoint, fixait son supérieur, incapable de croire qu'il était mort. Puis il cria :

— Suivez-moi !

Bolitho vit les tuniques rouges se jeter au milieu de la fumée vers les bossoirs. Quelques-uns tombèrent, d'autres tiraillaient et usaient de leurs derniers coups avant de se battre à la baïonnette. Leurs assaillants, de plus en plus nombreux, donnaient l'impression de tomber directement du ciel sur le pont.

La situation devenait insoutenable : les ennemis étaient trop nombreux. Bolitho les entendait pousser des cris de joie qui se changeaient parfois en hurlements et en jurons lorsqu'un pierrier faisait passer dans leurs rangs sa faux ensanglantée.

Il aperçut l'aspirant Evans blotti près d'un panneau.

— Descendez ! Dites-leur de continuer à tirer ! Dites-leur que c'est moi qui en donne l'ordre !

Il courait le risque de mettre le feu aux deux vaisseaux, mais c'était leur dernière chance.

Il vit du coin de l'œil des Français, toujours plus nombreux, grimpés dans les enfléchures du mât d'artimon. Les rayons de soleil qui parvenaient encore à percer la fumée faisaient briller l'acier de leurs armes, cependant qu'ils attendaient que la mer et le vent eussent rapproché davantage les deux bâtiments. Et d'autres allaient bientôt arriver de l'entrepont pour leur prêter main-forte.

Bolitho ferma les yeux au départ des vingt-quatre-livres de l'*Achate* qui tiraient sur le flanc du français. De la fumée, des étincelles, des éclis volaient au-dessus du passavant. Plusieurs de leurs agresseurs disparurent, coincés ou écrasés entre les deux coques.

Des Français couraient sur le passavant, qu'il n'avait pas même vus monter à bord. L'un d'eux, un lieutenant de vaisseau, abattit un marin qui essayait de se sauver et plusieurs balles vinrent s'écraser sur la dunette où Knocker et ses hommes se tenaient près de la roue, comme des rescapés sur un radeau.

L'officier français aperçut Keen près de la lisse et s'élança, sabre au clair. Bolitho vit immédiatement que Keen avait fermé les yeux, sans doute pour résister à la souffrance, et qu'il n'avait aucune chance de s'en sortir.

Bolitho poussa un grand cri et, lorsque le lieutenant de vaisseau tourna la tête, il lui donna de son vieux sabre un grand coup sur la nuque. L'officier chancela et le sang étouffa ses cris, Allday lui enfonça son coutelas dans les côtes comme un bûcheron achève un arbre

récalcitrant.

L'acier cliquetait de toute part, les marins de *l'Achate* ralliaient la dunette, les yeux vides, aveugles à tout ce qui n'était pas le combat, seulement soucieux de ne pas tomber sous ces pieds qui pouvaient les piétiner et sous les coups de lame.

Bolitho vit Adam qui ferrailait de près avec un autre lieutenant de vaisseau français. Il essaya de le rejoindre pour lui porter assistance. Mais, malgré le bruit, en dépit de l'horreur de ce combat au corps à corps, il fut rassuré assez vite par le talent d'escrimeur de son neveu. Il tirait parti du poids de son adversaire, plus imposant que lui, pour s'en faire un avantage. Puis il commença à avancer, se fendant sur la jambe droite. Et à chacun de ses assauts, son adversaire se voyait repoussé un peu plus vers le gaillard d'avant.

— Prenez garde ! lui cria Allday.

Bolitho fit demi-tour et vit un officier marinier qui le visait de son pistolet. Une lame passa comme un éclair devant ses yeux, le pistolet tomba sur le pont, lâchant son coup. La main du Français y était encore agrippée.

Tyrrell avait une blessure au front. Un coutelas dans une main, une pique d'abordage dans l'autre, il réussit à articuler :

— C'est pas passé loin !

Puis, comme un géant vacillant, il se fraya un passage entre les combattants, balançant à tour de bras ses armes, taillant de toute part tout en hurlant des encouragements à ceux qui pouvaient encore l'entendre.

Dans l'entrepont, les hommes étaient terrorisés par les claquements et les bruits de pieds qu'ils entendaient au-dessus de leurs têtes. On eût dit une foule d'émeutiers en folie.

L'aspirant Evans avançait à tâtons dans la fumée pour essayer de retrouver le chemin qui le conduirait sur le pont. Il glissa dans du sang et faillit tomber en trébuchant sur le corps d'un chef de pièce. Il réussit à se remettre sur pieds et aperçut alors des silhouettes qui arrivaient par un sabord, là où un canon avait reculé avant d'être abandonné, faute de poudre.

L'ennemi.

Le choc de cette découverte le paralysa littéralement, le laissant incapable de respirer. Il comprit que l'autre bâtiment était serré tout contre la muraille.

Il lui prit l'envie de s'enfuir, de ne plus voir la bataille ni le spectacle horrible qui régnait tout autour de lui. Mais un matelot blessé qui gisait près d'une pièce commença à se traîner, les doigts pressés sur une profonde blessure qu'il avait au ventre. Ses yeux révulsés étaient vitreux, il tentait de sortir de là.

Deux marins français l'aperçurent et se ruèrent sur lui sous les

barrots. Le matelot tomba, essaya d'agripper le pantalon d'Evans. Il hoquetait :

— Aidez-moi ! Aidez-moi, je vous en prie ! Pour l'amour de Dieu !

Evans n'avait que treize ans mais, malgré ses souffrances et son désespoir, ce marin avait reconnu en lui cette autorité, peut-être le salut, que représentaient la vareuse bleue et le pantalon blanc.

Evans sortit son court poignard d'aspirant et en menaça les deux Français.

Ils s'immobilisèrent tous deux, impressionnés malgré leur rage par l'âge de leur jeune adversaire.

Dans la pénombre, on vit soudain remuer au milieu de la fumée une tache claire, la chevelure blanchie du vieux Crocker.

Il empoigna un pousse-bourre à deux mains et faucha les deux hommes à hauteur des genoux. Un autre marin vint le rejoindre et termina la besogne au couteau.

Crocker se retourna pour regarder l'aspirant, puis laissa tomber :

— Pratique, ce petit avaleur de feu, pas vrai ?

Evans leva les yeux en entendant quelqu'un dans l'échelle de descente. Il ne comprenait toujours pas ce qui était arrivé, sinon qu'il était toujours vivant.

Adam Bolitho se frotta les yeux. La fumée partait en volutes autour de lui. Il avait du mal à respirer, plus de mal encore à distinguer quoi que ce fût.

— Où est le quatrième lieutenant ?

Il aperçut le long pousse-bourre que tenait toujours Crocker, le coutelas rougi de sang dans la main de l'un des marins.

L'enseigne de vaisseau Hallowes émergea de la fumée, sabre en garde.

— Mais qui diable me cherche donc ? – il aperçut Adam et se mit à ricaner. Quoi, c'est notre bel aide de camp ?

— Comment ça va ? lui demanda Adam.

Hallowes lui montra le décor en faisant de grands moulinets :

— J'ai placé mes hommes à tribord, comme vous pouvez voir – il eut un geste d'impatience. *Simms !* Allez, débarrassez-moi de cette Grenouille !

On eût dit une danse macabre. Un marin français surgit à travers la fumée, la main sur la tête comme pour se protéger. Il avait dû se faufiler péniblement par un sabord, s'attendant à trouver l'endroit rempli de camarades. Il tomba à genoux ; on ne voyait que le blanc de ses yeux dans la pénombre et la fumée.

Un fusilier de faction près de la descente se rua sur lui, baïonnette en avant, avec une telle force qu'il cloua littéralement le malheureux sur le pont.

Adam détourna les yeux.

— J'ai une idée. Nous allons nous rendre à l'arrière, en passant par le carré...

Il ne savait trop si Hallowes écoutait, encore moins s'il comprenait : il avait l'air à moitié hagard.

— L'*Argonaute* a une grande galerie de poupe...

— On va le prendre à l'abordage ? s'exclama Hallowes – il leva les yeux en entendant un choc monstrueux qui ébranla les membrures. Comment ça se passe, là-haut ?

Adam pensa à la dunette sans défense, aux éclis ravageurs, aux cris et aux hurlements des hommes qui se battaient là-haut pour essayer de garder ou de prendre le contrôle du bâtiment.

— Pas trop bien. Mais la plupart de ceux qui sont montés à bord viennent de l'entrepont.

Il se baissa en entendant un boulet passer en trombe, ricocher sur une pièce à bâbord. Il se tourna vers Crocker :

— Seriez-vous capable de faire tomber le grand mât ?

Crocker le regarda, puis répondit d'une voix rauque :

— Sûr, monsieur, je suis votre homme.

Il appela quelques noms et des marins accoururent de leurs pièces pour le rejoindre.

Hallowes le regardait fixement, on avait l'impression que sa crise de folie avait passé, au moins provisoirement.

— Et pour quoi faire ? Où voulez-vous en venir ? Nous n'en sortirons pas vivants !

Adam laissa tomber son fourreau, comme il l'avait vu faire à Bolitho, et haussa les épaules. Comment lui expliquer les choses ? Même s'il en avait envie ? Il s'imaginait Bolitho, debout, sur ce pont déchiqueté et démembré. Il était particulièrement visé. S'il disparaissait, toute résistance cesserait, maintenant que Keen était blessé, après la mort de Quantock. Dans quelques secondes, il serait trop tard.

Il dit seulement :

— Je lui dois tout. J'ai bien dit *tout*, comprenez-vous ? – et, sans attendre sa réponse, il cria en se mettant à courir vers l'arrière : Allez, les gars, venez si ça vous dit !

Hallowes s'essuya la bouche d'un revers de main et éclata d'un rire énorme.

— Ne me traitez pas comme un *gamin*, monsieur Bolitho !

Et il se mit à courir derrière lui. Les autres s'emparèrent de pistolets chargés avant d'en faire autant, sans savoir exactement où ils allaient.

Evans se dirigea vers le carré ; dans sa tête, c'était un carrousel. En chemin il vit un officier allongé contre une cloison et reconnut

Foord, le cinquième lieutenant. Celui-là même qui, quelques instants plus tôt, avait essayé de le reconforter.

Il s'agenouilla près de lui et vit le sang qui imbibait sa vareuse et son pantalon. En dépit de ses yeux ouverts, il était mourant et ne tressauta même pas lorsqu'un boulet frappa les œuvres mortes, faisant trembler le bâtiment comme s'ils avaient heurté un récif.

Foord reconnut le jeune aspirant et essaya de parler. Evans lui prit la main, sans trop savoir que dire.

— Dites au commandant... — ses yeux se révulsaient. Dites-lui...

Evans sentit sa main se raidir, puis retomber, inerte. Il se demanda vaguement pourquoi il n'avait plus peur. Avec infiniment de délicatesse, il détacha doucement les doigts de Foord du sabre qu'ils agrippaient. Il voyait le regard vide de l'officier fixé sur lui. Il se releva et reprit résolument son chemin vers le carré.

— Parés, les gars ? fit Adam.

Ils avaient les traits tirés. Crocker balança son sac de cuir sur son épaule puis examina la galerie sculptée du français qui se trouvait devant lui. Elle dominait le carré de quelques pieds, mais cela leur permettrait de se dissimuler lorsqu'ils passeraient de l'autre bord.

Crocker hocha la tête :

— On peut y aller.

Adam se faufila par une fenêtre de poupe entrouverte et, après une brève hésitation, bondit sur l'autre vaisseau. Il crut un instant qu'il allait lâcher prise et tomber à la mer. Plusieurs cadavres flottaient déjà entre les arrières. Ils se moquaient bien de la bataille qui faisait rage au-dessus d'eux, ceux-là.

Il s'attendait à tout moment à voir apparaître un visage au-dessus de la lisse dorée, à sentir la piquûre d'une lame ou à entendre un coup de pistolet.

Il passa le bras autour de la sirène grandeur nature qui ornait l'extrémité du balcon. À l'autre bout, sa sœur jumelle s'était fait décapiter par un boulet au cours du combat.

Adam en profita pour se reposer un peu, un tantinet impressionné par ce regard immobile, par la douceur de ce sein doré sous ses doigts. Et à la fois, il mourait d'envie de se mettre à rire, comme Hallowes tout à l'heure. Tout cela était trop absurde, il renonçait à comprendre...

Il leva les yeux vers les traits placides de la sirène et songea subitement à Robina. Mais ce n'était qu'un rêve, il aurait dû s'en douter.

Hadowes se mit à crier :

— Pousse-toi, *mon garçon*, place à un officier du roi !

Ils furent pris d'un grand fou rire ; on eût dit deux déments. Adam opéra un rétablissement, enjamba la lisse et, ouvrant la fenêtre

d'un coup de pied, après avoir manqué glisser dans le verre brisé, sauta enfin dans la grand-chambre, un peu plus bas. Exactement comme *l'Achate*, le vaisseau avait été débarrassé avant le combat de tout ce qui encombraient les lieux, lesquels paraissaient vides, à l'exception de quelques cadavres et d'un blessé qui gémissait. Des silhouettes penchées aux sabords se battaient au sabre contre des marins de *l'Achate* qui se trouvaient dans l'entrepont.

Un officier marinier français, blessé au bras, vit les silhouettes surgir de la fumée et ouvrit la bouche pour donner l'alarme.

Hadowes lui porta un coup de sabre au visage et gagna en courant le pied du grand mât. Il était énorme, on eût dit une colonne toute lisse. Lorsque Adam s'y appuya pour reprendre son souffle, il le sentit trembler sous la masse des huniers, du gréement et des espars, comme s'ils étaient vivants.

Crocker se pencha sans hésiter et, avec l'aide d'un canonnier, amarra autour du pied de mât ses charges de poudre à intervalles réguliers, comme les pierres d'un collier.

De vagues silhouettes tremblotaient dans la fumée, une balle frappa un marin britannique comme un poing de métal. Il tomba sans proférer un son.

Crocker fit tourner son œil unique :

— La mèche lente, mathurin !

Il y fixa l'amorce et s'éloigna.

Hallowes brandit son pistolet et fit feu en direction du petit groupe d'ombres le plus proche.

— Faut les faire fuir ! Sans ça, ces salopards vont couper la mèche !

Adam se rua en avant pour croiser le fer avec un officier français. Il sentait le souffle de son adversaire sur son visage, à un moment donné ils butèrent contre un canon. La haine cédait le pas à la peur. Adam finit par bousculer l'autre de sa garde et par l'abattre d'un coup à l'épaule.

Hallowes jaillit de derrière lui et jeta son pistolet vide à la tête d'un homme qui chancela, après quoi il l'acheva à grands coups sur le bras et la nuque.

Mais des hommes toujours plus nombreux grimpaient les échelles, venant du pont inférieur. Leurs jambes se détachaient dans la fumée et sur le fond de peinture sombre. L'un des hommes de Hadowes donna un grand coup de pique à travers les marches et l'envoya, hurlant de douleur, bouler sur le reste de ses camarades. Une balle de pistolet le tua avant qu'il eût repris son équilibre.

Adam essayait de voir quelque chose dans la fumée qui le faisait suffoquer. Impossible de distinguer les autres. Crocker avait sans doute couru à l'arrière avant l'explosion de ses charges, Hallowes avait

disparu.

Deux marins français surgirent près d'une pièce abandonnée.

L'un d'eux leva son pistolet, mais Adam dévia l'arme d'un coup de sabre et la balle alla se perdre dans un barrot. Le second franchit les quelques pieds d'un bond et vint s'écraser sur son dos. La dragonne cassa, et Adam entendit son sabre cliqueter en rebondissant sur le pont.

Le marin était un homme solide et d'une force impressionnante. Il enserrait les poignets d'Adam, ses doigts tachés de goudron étaient forts comme de l'acier et il lui plaqua les mains sur le pont. Adam se retrouva comme crucifié.

Il sentait un genou qui essayait de s'introduire entre ses jambes pour l'atteindre à l'aine et le blesser avant qu'il eût pu se dégager.

Il fit un nouvel effort, en vain. Malgré la bataille qui faisait rage sur les deux bâtiments, il voyait bien que cet homme savourait l'instant.

Le genou lui pénétra dans l'aine, il poussa un grand cri. Il essayait de ne pas trop montrer sa douleur et son désespoir, mais un nouveau coup lui fit voir trente-six chandelles.

Une ombre de petite taille se dressa derrière les épaules de l'homme, la souffrance cessa, l'homme roula sur le pont.

L'aspirant Evans regardait le marin sans trop y croire. Puis, alors qu'Adam se remettait sur pieds, il laissa retomber le sabre avec lequel il avait frappé et dit d'une voix précipitée :

— Par ici, monsieur, j'ai repéré un endroit...

La fin de sa phrase fut couverte par une gigantesque déflagration.

Adam se mit à genoux. Sa blessure à l'aine le torturait comme un fer rouge. La poussière et la fumée l'aveuglaient, il était complètement sourd.

Il agrippa l'épaule du jeune garçon et s'avança en titubant dans cette fumée irrespirable, à peine conscient de ce qui se passait.

Il sentit soudain Evans tirer le bout de sa vareuse déchirée, essaya de protester, perdit l'équilibre et, pour finir, s'étala la tête la première entre deux canons. Hébété, les idées brouillées, il crut même apercevoir le soleil là où il ne pouvait y en avoir.

Et puis, alors qu'Evans venait de s'accroupir près de lui, il vit qu'un grand espar brisé avait percé le pont à un yard de l'endroit où il se trouvait.

Le silence rendait la situation encore plus angoissante. Hallowes arriva en titubant dans la fumée et s'arrêta pour regarder la masse apparemment sans fin de grément et d'enfléchures qui émergeait du trou comme un bélier.

Hallowes le vit, cria quelque chose. Il souriait de toutes ses dents

et lui montra de la pointe de son sabre l'ouvrage de Crocker.

Adam se remit péniblement sur pieds et se pencha sur l'épaule de l'aspirant. L'ouïe lui revenait progressivement et il se retrouva au milieu d'un vacarme qui lui parut encore plus violent qu'avant.

Hallowes se mit à crier :

— Voilà qui va leur donner à réfléchir !

Maintenant qu'il avait abandonné tout espoir de rester en vie, la peur semblait ne plus pouvoir l'atteindre.

Evans mit le sabre du cinquième lieutenant dans la main d'Adam et ils se regardèrent comme des étrangers gênés de se rencontrer.

Mais, comme l'audition, les souvenirs lui revinrent, puis la conscience de la gravité de la situation. Il s'entendit qui disait sèchement :

— Allez, venez, on y retourne !

Et cela lui rappela immédiatement son oncle. Il savait ce qu'il avait à faire.

Tyrrell cria :

— On ne va pas pouvoir les contenir très longtemps !

Il asséna un coup de cabillot sur la tête d'un homme qui essayait de se faufiler par-dessus le filet de branle déchiré et en poignarda un second.

Bolitho s'épargna la peine de répondre. Il avait les poumons en feu, son bras droit était lourd comme du plomb, il repoussa un autre assaillant et le vit tomber sur le porte-haubans d'artimon.

La situation était sans espoir, elle l'était en fait depuis le début. Tout le pont supérieur donnait l'impression d'être rempli d'ennemis, tandis que les hommes de *l'Achate* tentaient de se regrouper à l'arrière et sur la dunette. Leurs yeux brillaient, ils haletaient sous l'effort.

Il vit Allday lever son coutelas sur un Français qui enjambait la lisse de dunette. L'homme avait l'air terrorisé, mais la crainte céda la place au triomphe lorsqu'il comprit que, pour une raison incompréhensible, l'Anglais était paralysé.

Bolitho sauta par-dessus le cadavre d'un fusilier et plongea sa lame en aveugle sous la lisse. Il sentit la pointe tinter contre l'omoplate avant de s'enfoncer sans effort dans le corps, et l'homme disparut dans un hurlement.

Bolitho passa le bras autour des épaules d'Allday et l'éloigna de la lisse.

— Doucement, mon vieux ! – il attendit l'aspirant Ferrier qui arrivait en courant pour l'aider et ajouta : Vous en avez bien assez fait comme cela !

Allday tordit le cou pour le voir. Ses yeux étaient brouillés, il avait l'air lamentable.

— Mais j'ai bien le droit de...

Une balle transperça la vareuse de Bolitho et il aperçut à peine Langtry, le capitaine d'armes, qui abattait d'un coup de hache le tireur d'élite.

Ils étaient tous en train de périr. À quoi cela servait-il ?

Une nouvelle explosion fit rouler et se cogner l'un contre l'autre les deux bâtiments. Bolitho crut d'abord qu'une des deux saintes-barbes avait pris feu, que les deux vaisseaux allaient s'embraser ensemble.

Sabres et coutelas s'immobilisèrent là où ils étaient, les fusiliers cessèrent de recharger leurs mousquets : comme un géant de la forêt, le grand mât du français commença à s'incliner. La chute dura ce qui leur parut une éternité, les blessés eux-mêmes tentaient de se soulever pour regarder, ou appelaient leurs camarades pour être informés.

Bolitho laissa retomber son bras, ses muscles étaient endoloris comme s'ils étaient à vif.

Knocker cria d'une voix enrouée :

— Bon Dieu, il tombe !

Lentement puis de plus en plus vite, le mât plongeait. Le hunier, le grand mât de perroquet, des espars, des voiles déchirées en lambeaux. Les étais et les enfléchures cassaient comme du fil à coudre, incapables de retenir le poids colossal ni d'empêcher sa chute. La hune armée avec tous ses pierriers, ses barricades et ses servants, se fendit en deux, précipitant ses occupants sur le pont en contrebas ou les entraînant avec le hunier qui finit par s'écraser dans la coque après avoir bousculé le gréement et les pièces.

Même à bord de *l'Achate*, Bolitho ressentit physiquement le poids et l'énergie du mât écroulé et le pont s'inclina fortement sous ses pieds.

Un clairon sonna dans la fumée et quelques-uns des assaillants se regroupèrent près du château. L'instinct du marin le pousse à se préoccuper de son bâtiment quand il est en péril, sans se soucier du reste.

Bolitho s'éclaircit la gorge et cria :

— A moi, de *l'Achate* !

C'était leur seule chance, aussi fragile fût-elle.

Mais un ordre bref vint de l'avant, suivi d'une décharge de mousqueterie. Bolitho regarda, incrédule. Cela lui rappelait San Felipe, lorsque Dewar avait choisi son moment, sur le chemin qui menait à la forteresse. La ligne impeccable des tuniques rouges, les mousquets parés. Mais à présent, Dewar était mort, le visage emporté. On avait piétiné son corps des dizaines de fois au fil des avancées et des reculs successifs. Et les fusiliers n'avaient pas attendu, ils guettaient l'instant propice. Ils étaient entrés en action depuis les

premiers échanges.

Pourtant, ils allaient recommencer. Il aperçut le chapeau de Hawtayne au-dessus de la fumée, il entendit sa voix perçante :

— Deuxième rang, un pas en avant ! En joue ! Feu !

Les balles s'enfoncèrent dans le groupe compact des Français.

Ils n'allaient pas avoir le temps de recharger.

Bolitho dévala une échelle, oubliant la souffrance que lui causait sa blessure. Il se mit à courir entre les corps et les débris du gréement, les yeux rivés sur l'ennemi.

Hawtayne criait encore :

— En avant, marche !

Les baïonnettes luisaient dans le brouillard, les fusiliers s'ébranlèrent.

Bolitho vit un jeune officier qui courait à sa rencontre. Il avait à peu près le même âge qu'Adam, la même bonne tête. Ils croisèrent le fer et Bolitho se sentit soudain aveuglé à la pensée que son neveu était très probablement mort.

Le jeune officier français perdit l'équilibre lorsque Bolitho lui arracha sa lame. En un éclair de seconde, il vit l'officier et ses yeux exorbités, qui venait de comprendre ce qui allait lui arriver. Il tomba. Bolitho retira son sabre, ses hommes le dépassaient en trombe, soudain plus sûrs d'eux en voyant que le sort était en train de basculer.

Le lieutenant de vaisseau Scott brandit son sabre :

— A repousser l'abordage !

Hurlant, jurant, mourant parfois, une véritable vague de marins et de fusiliers se tailla un passage jusqu'à l'autre vaisseau.

Bolitho abattit un autre officier, mais il avait de plus en plus de mal à se servir de son sabre. Combien de temps tiendraient-ils encore ?

Il se retrouva sur le passavant, à demi entraîné par ses hommes qui se ruaient vers l'arrière pour s'emparer de la poupe.

Des images fugitives passaient devant ses yeux : la tête d'Adam lorsqu'il avait essayé de lui parler de cette jeune Bostonienne ; la fierté retrouvée de Tyrrell quand il était monté à bord pour gagner une patrie qu'il ne connaissait pas ; le jeune Evans qui regardait le vaisseau espagnol en flammes ou qui le suivait comme une ombre miniature. Et Allday, qui tentait de le secourir lorsqu'il avait eu cette grave blessure qui le torturait, Allday qui le traînait derrière lui comme un chêne abattu.

Des cris, des hurlements se firent entendre sur la grande dunette, des corps tombèrent en masse sous un déluge de mitraille.

Bolitho essuya d'un revers de l'avant-bras la sueur qui lui coulait dans les yeux pour mieux distinguer l'arrière.

Il devenait sans doute fou. Mais non, c'était certainement Adam, avec un autre officier et quelques hommes de *l'Achate*. Le pierrier fumait encore, pointé à la hausse minimale en direction des marins qui tentaient de se défendre et de leurs officiers. Il avait obtenu le même effet que la vue des fusiliers qui sortaient de la fumée en chargeant, baïonnettes levées.

Le lieutenant de vaisseau Scott, oubliant sa réserve habituelle, donna une grande claque sur l'épaule de Bolitho.

— Mais bon sang, amiral, c'est votre aide de camp ! Ce diable-là leur a sapé le moral !

Et il courut rejoindre ses hommes, non sans jeter un regard en arrière. Un simple coup d'œil, mais qui en disait plus long que tous les discours.

L'ennemi était encore très supérieur en nombre. Un chef improvisé pouvait surgir à tout moment, les entraîner à sa suite et relancer la bataille.

Bolitho voyait ses hommes hoqueter, meurtris et tailladés de partout, appuyés pantelants sur leurs sabres et leurs piques. Ils n'allaient pas supporter un nouvel assaut.

L'enseigne de vaisseau Trevenen traversa le pont et salua en portant la garde de son sabre à sa coiffure.

C'était le plus jeune enseigne de *l'Achate*, celui-là même qui avait été gardé en otage par Rivers dans la forteresse.

Quelques secondes plus tôt, il se battait encore avec ses hommes et dirigeait les pièces de sa division. À présent, crasseux à souhait, mais l'œil vif, il était redevenu un petit garçon et son regard bridait d'émotion. Il commença :

— Ils ont amené leur pavillon, amiral.

Puis il se tut. Les marins et les fusiliers s'approchèrent pour entendre la suite. Il reprit :

— Mr. Knocker vient d'envoyer un planton...

Et il baissa les yeux, incapable de retenir les larmes qui ruisselaient sur ses joues sales.

— Vous vous êtes fort bien conduit, monsieur Trevenen, lui dit doucement Bolitho. Poursuivez, je vous prie.

L'officier releva la tête.

— Nous avons un bâtiment en vue dans le sud, amiral. L'un de nos soixante-quatorze !

Bolitho s'avança au milieu de ses hommes. Il les entendait crier de joie, ils se tapaient sur l'épaule. Il avait le sentiment d'être quelqu'un d'autre, de n'être qu'un simple spectateur.

Il trouva l'amiral français qui l'attendait près de la roue. Il avait été légèrement blessé au bras et deux de ses officiers le soutenaient.

Ils se firent face, puis Jobert lui dit très simplement :

— J'aurais dû deviner ce qui allait se passer, lorsque j'ai reconnu *votre* marque – il essaya de hausser les épaules, mais la souffrance le fit cligner des yeux. Il ajouta : Vous deviez me remettre une île – il se débattit avec son sabre. Et maintenant, c'est moi qui dois vous remettre ceci.

Bolitho hochait négativement la tête.

— Non, *m'sieu*^[4] Vous avez bien mérité de le conserver.

Il s'éloigna et s'approcha de la lisse. Les cris, les hourras vibrants lui faisaient siffler les oreilles.

Des mains se levèrent pour l'aider à passer à bord de *l'Achate* dont le pont était dévasté. Il aperçut l'aspirant Ferrier et Rooke, le maître bosco, qui riaient en agitant leurs coiffures.

Mais si seulement ils pouvaient s'arrêter !

Il jeta un rapide coup d'œil aux silhouettes qui se tenaient sur le pont, des gens qui ne crieraient jamais plus. *Comment s'endorment les braves ?* Et il songea aussi aux autres, à ceux qui, dans l'entrepont, payaient le prix de sa victoire.

Il se retourna en reconnaissant le pas d'Allday, un pas traînant, à vous faire mal. Il portait la marque de Jobert sur l'épaule.

Bolitho lui prit le bras :

— Espèce de vieux forban ! Décidément, vous n'obéirez donc jamais ?

Allday hochait la tête, sa respiration était sifflante. Il réussit pourtant à sourire.

— J'en doute, amiral. J'ai pris de mauvaises habitudes.

Bolitho s'approcha de la lisse sans rien voir. Keen s'était calé contre un fauteuil écorné et taché de sang, tandis que Tuson examinait sa blessure.

Keen lui dit d'une voix altérée :

— Nous avons gagné, amiral. On me dit que ce bâtiment est un soixante-quatorze – il essaya de sourire. Vous allez pouvoir y transférer votre marque et vous serez rentré bien avant nous.

Bolitho entendait toujours ces cris de joie qui n'en finissaient pas. *À trois contre un.* Oui, ils avaient gagné. Demain, toute l'Angleterre serait au courant.

— Non, Val, ma marque restera à bord. Et nous rentrerons ensemble... – il sourit tristement – ... à bord de la *Vieille-Katie*.

ÉPILOGUE

Le retour de Bolitho chez lui dépassa tout ce qu'il avait osé espérer durant ces longs mois passés en mer. D'une certaine façon, pourtant, il se sentait triste et il savait pertinemment que les choses devaient se passer ainsi. Les adieux à Plymouth avaient été émouvants, tout aussi émouvants que l'accueil qui leur avait été réservé lorsque *l'Achate*, blessé, couvert de cicatrices, avait jeté l'ancre. Leur prise, *l'Argonaute*, avait été immédiatement confiée au chantier.

Bolitho s'était dit que la *Vieille-Katie* connaissait là sa plus belle heure. Les pompes étaient toujours en action, comme c'était le cas depuis ce terrible combat. Son grément de fortune lui donnait un air crâne, avec ce pavillon qui flottait à mi-mât. Elle avait attiré des foules sur le Hœ, des foules comme on en avait rarement vu.

Adam avait remarqué son air grave lorsque Bolitho était sorti de l'arrière dévasté pour monter sur le pont faire ses adieux à ces gens qui lui étaient devenus si familiers depuis qu'ils avaient quitté la rivière de Beaulieu, un an plus tôt.

Scott et Trevenen, Hawtayne et le jeune Ferrier. Et encore Tuson, le chirurgien, qui avait retiré du flanc de Keen un bout de métal gros comme le pouce. Et le petit Evans, qui, à sa manière, était devenu un homme.

Le soixante-quatorze qu'ils avaient capturé allait être enrôlé sous les couleurs britanniques d'ici quelques mois, ce qui constituerait un renfort de prix pour une flotte affaiblie. En revanche, *l'Achate* avait gravement souffert. Il était fort peu probable qu'il revît jamais les eaux bleues des Antilles et il allait sans doute terminer ses jours comme ponton.

La remontée de la Manche avait été lente et pénible. Ils avaient longé de si près les côtes de Cornouailles qu'Adam avait grimpé jusqu'au croisillon d'artimon avec une lunette pour voir le spectacle de ses propres yeux.

Lorsqu'il était redescendu sur le pont, il avait simplement dit :

— J'ai aperçu le coin de la maison, mon oncle...

Ce simple constat semblait le ramener au fait qu'il aurait fort bien pu ne jamais la revoir.

— Il y a foule sur la pointe et tout le long de la côte, jusqu'à Saint-Anthony.

Leur progression avait été si lente dans cette brise tiède de

printemps qu'on avait eu le temps de lui envoyer une voiture pour le prendre à Plymouth.

Il était reconnaissant envers Belinda, qui n'était pas venue l'accueillir. Il le lui avait fait promettre, d'abord à cause d'Allday. Mais si elle avait en outre vu l'état du bâtiment, noirci, donnant de la bande, elle en aurait énormément souffert.

Keen l'avait accompagné une dernière fois dans son canot. La foule rassemblée sur le front de mer poussait des cris d'enthousiasme, les gens jetaient leurs chapeaux en l'air, les femmes tendaient leurs bébés afin qu'ils pussent apercevoir Bolitho. La nouvelle de sa victoire l'avait précédé, comme un arc-en-ciel. Et il avait noté qu'il y avait bien peu d'hommes dans cette foule.

Une fois encore, l'Angleterre était en guerre contre son vieil ennemi. Les détachements de presse n'allaient pas tarder à remettre la main au collet de tous les hommes valides que n'avaient pu enrôler les équipes des bâtiments.

Il avait également fait ses adieux à Tyrrell, et cela avait été plus pénible que ce à quoi il s'attendait. Mais le caractère farouchement indépendant de Tyrrell les forçait à se séparer.

Tyrrell avait pris ses deux mains entre les siennes avant de lui dire :

— Je vais traîner un peu dans le coin, Dick, juste le temps de voir si ce que je trouve ici me plaît.

Bolitho avait pourtant insisté :

— Venez à Falmouth sans tarder, ne nous oubliez pas.

Mais Tyrrell avait jeté son sac sur l'épaule avant de conclure :

— Je ne vous ai jamais oublié, Dick, et je ne vous oublierai jamais, au grand jamais.

Cela se passait une semaine plus tôt. À présent, Bolitho se tenait près d'une fenêtre et admirait les fleurs, les arbres et leurs ombrages. Il ne pouvait y croire.

Leurs retrouvailles s'étaient passées dans la joie et dans les larmes. Belinda avait enfoui son visage contre sa vareuse en murmurant :

— J'ai demandé à Ferguson de me conduire à la pointe, je vous ai vu passer. Ce pauvre bâtiment... J'ai eu si peur et pourtant, j'étais fière.

Elle avait levé les yeux, elle buvait son visage pour y voir les traces d'épuisement.

— Il y avait des gens partout, ils ont commencé à crier de joie. Naturellement, vous ne pouviez les entendre, mais on aurait dit qu'ils voulaient que vous sachiez qu'ils étaient là.

Bolitho aperçut Allday qui discutait avec le valet et le faisait rire en lui racontant une de ses plaisanteries. Encore un autre souvenir qui

allait rester fixé dans sa mémoire.

Allday était descendu de voiture, assez gêné, il essayait de ne pas trop tramer la jambe sur les marches de pierre.

Elle était venue à lui, avait passé les bras autour de son cou en lui disant :

— Merci d'avoir ramené mes hommes à la maison, Allday. J'étais sûre que vous le feriez.

Elle l'avait rendu à la vie, comme elle l'avait fait pour cette vieille demeure, songea-t-elle. On y sentait désormais la marque de sa présence.

La semaine s'était écoulée à une telle vitesse, et pourtant ils n'avaient pas quitté ces lieux. Sa compréhension, sa douceur après tout ce qu'il avait enduré, la passion avec laquelle elle se donnait sans réserve, tout cela les avait rapprochés comme jamais.

Il songeait également à cette première fois, lorsqu'il avait fait connaissance de leur enfant. Ce souvenir le fit sourire.

Belinda avait éclaté de rire et pleuré en même temps.

— Elle ne va pas se casser, Richard ! Allez, mais prenez-la !

Elizabeth. Un nouvel être humain. Belinda avait choisi son prénom elle-même, comme elle avait tout fait en son absence.

Plus rien ne comptait désormais, en dehors de sa maison et de sa famille. Rivers était parti à Londres dans la même voiture que Jobert. L'amiral français finirait bien par bénéficier d'un échange, le sort de Rivers était plus incertain.

Il se tourna pour regarder par la fenêtre, mais Allday avait disparu. Il était dur de penser que la guerre avait repris. Qu'était-il donc arrivé à cette paix ?

La porte s'ouvrit et elle entra, portant Elizabeth. Bolitho prit sa fille et l'approcha de la fenêtre, tandis que l'enfant jouait avec ses boutons dorés.

Tout était bien. Il songea qu'il aurait dû s'en étonner, alors que tant d'autres n'avaient plus rien, que tant d'autres encore étaient morts.

Adam entra dans la pièce et les regarda. Il se sentait des leurs, c'était eux qui avaient rendu possible ce sentiment d'appartenance.

Allday courut vers la porte d'entrée et Bolitho l'entendit qui disait à l'une des servantes :

— Va vite, ma fille, voilà un courrier qui arrive !

Belinda porta la main à sa poitrine et dit dans un murmure à peine audible :

— Oh non, pas maintenant, pas déjà !

En voyant son désespoir, Bolitho serra plus fort son enfant contre lui.

C'est dans cette pièce même que son père lui avait dit un jour :

« L'Angleterre a désormais besoin de tous ses fils. » C'était au cours d'une autre guerre, mais cette phrase était tout aussi pertinente à l'heure qu'il était. C'est là que son père lui avait remis son vieux sabre, et c'était la dernière fois qu'il l'avait vu vivant.

Adam quitta la pièce et revint quelques minutes plus tard, une grosse enveloppe scellée à la main.

— Ce courrier ne vient pas de l'Amirauté. Il vient de Londres, de Saint-James.

Bolitho hocha la tête, incrédule.

— Je vous en prie, Adam, lisez. J'ai trop peur...

Adam ouvrit l'enveloppe et lut ce qu'elle contenait en silence.

Puis il dit :

— Dieu soit loué !

Allday rôdait près de la porte avec Ferguson, il vit le jeune officier qui tendait l'imposant document à Belinda. Voyant sa surprise, puis sa joie, il dit :

— Eh bien, Allday, vous devez avoir une certaine influence en haut lieu. Vous avez tout ce que vous vouliez.

Allday fixait Belinda qui s'approchait de la fenêtre. Elle embrassa son mari sur la joue et le serra dans ses bras ainsi que leur enfant. Adam se mit à sourire et dit doucement :

— Je pense que mon oncle est satisfait de sa récompense.

Mais Allday n'entendait plus, les yeux perdus au loin.

— *Sir* Richard Bolitho – il hocha vigoureusement la tête, ses yeux brillaient comme au vieux temps. C'est pas trop tôt, et c'est moi qui vous le dis !

Fin du Tome 15

[1] Messieurs, dans le français approximatif d'Allday.

[2] Surnom affectueux de Nelson en Angleterre.

[3] Les bâtiments de moins de quatre-vingts canons.

[4] En français dans le texte.